R. P. J.-M. LAMBERT

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE

DIRECTEUR DE L'ŒUVRE DES PRÊTRES ÉDUCATEURS

LES JEUNES GENS DU NOUVEAU TESTAMENT

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

RUE BONAPARTE, 90

1904

LES JEUNES GENS

DU

NOUVEAU TESTAMENT

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).

LETTRES

DE S. É. LE CARDINAL RAMPOLLA

SECRÉTAIRE D'ÉTAT DE S. S. LÉON XIII

Très Révérend Père,

J'ai remis au Saint-Père l'exemplaire de l'ouvrage dont vous lui avez fait hommage, ainsi que la lettre qui accompagnait votre envoi.

Sa Sainteté a été très particulièrement sensible à cet hommage et m'a chargé de vous exprimer sa satisfaction de vous voir puiser les enseignements de votre ministère apostolique auprès de la Jeunesse à leur vraie source : les divines Écritures.

En plaçant sous les yeux de vos jeunes lecteurs les exemples bons ou mauvais des jeunes gens de l'Ancien et du Nouveau Testament, vous êtes pleinement entré dans les desseins de l'Éternelle Sagesse, qui a voulu, par ces exemples, inspirer à la Jeunesse de tous les temps l'amour de la vertu et la haine du vice.

Dans le but d'encourager vos pieux efforts et d'attirer sur votre ministère apostolique la fécondité des

grâces célestes, le Très Saint-Père vous envoie, du meilleur de son cœur, la Bénédiction apostolique.

Et je me dis, avec une particulière estime, mon très Révérend Père,

Votre très dévoué

† M. Card. RAMPOLLA.

Rome, 5 novembre 1898.

LETTRE DE S. G. Mgr HENRI CHAPON

ÉVÊQUE DE NICE

ÉVÊCHÉ
DE
NICE

Mon Révérend Père,

Je vous remercie de l'aimable attention que vous avez eue de m'envoyer, avec les bonnes feuilles, les prémices de votre nouvel ouvrage : *Les jeunes gens du Nouveau Testament.*

Je le lirai à loisir, mais les pages que j'en ai déjà parcourues justifient les félicitations que je suis heureux de vous adresser.

C'était une féconde pensée que celle de chercher dans le saint Évangile lui-même et dans tout le Nouveau Testament, les éternels modèles de la Jeunesse chrétienne. Vous l'avez réalisée avec ce cœur intelligent de l'apôtre à qui l'Esprit-Saint, caché dans le texte sacré, donne la lumière qui convient à chaque

condition, à chaque âge, à chaque âme, à chaque heure.

C'est sous son inspiration que vous avez écrit ce livre utile et opportun. Il aidera puissamment à cet apostolat de la Jeunesse qui doit être plus que jamais la grande sollicitude des pasteurs dignes de ce nom, si nous ne voulons pas voir tout périr, jusqu'à l'espérance.

Je souhaite vivement que votre livre soit bien accueilli dans mon diocèse, et très particulièrement dans mes petits séminaires et mes maisons d'Éducation.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'expression de mon cordial dévouement en N.-S.

† HENRI,
Évêque de Nice.

Nice, 26 août 1898.

LETTRE DE S. G. Mgr FAVA

ÉVÊQUE DE GRENOBLE

ÉVÊCHÉ
DE
GRENOBLE

Grenoble, 14 septembre 1898.

Mon Révérend Père,

Je suis heureux de vous féliciter d'avoir complété votre intéressante étude sur « Les jeunes gens de l'Ancien Testament » par celle sur « Les jeunes gens du Nouveau Testament ».

Vous avez fait là une œuvre éminemment utile à la Jeunesse.

En parcourant la liste des divers ouvrages publiés par vous, j'y remarque une grande unité. On voit, ou plutôt on sent que vous avez l'intelligence pratique des lacunes à combler, des besoins à satisfaire. Ayant concentré l'activité de votre zèle sur nos maisons d'Éducation chrétienne, vous avez autant à cœur la formation des maîtres que celle des disciples, et c'est pour mieux réussir en celle-ci, que vous visez à celle-là.

Continuez, mon Révérend Père, cette œuvre opportune entre toutes. A l'heure où la Franc-Maçonnerie se préoccupe de paralyser, plus encore d'étouffer l'action bienfaisante de la religion sur la Jeunesse et y travaille avec une activité qui n'a d'égale que la haine qui caractérise cette secte issue de l'enfer, il est juste que les apôtres de la vérité, que les ministres du Dieu d'amour se dévouent à préserver cette chère Jeunesse des influences néfastes qui menacent de s'exercer sur elle et de tuer en elle la vie chrétienne.

Avec tous mes remerciements, mes félicitations et mes encouragements, agréez, je vous prie, mon Révérend Père, l'assurance de mon dévouement en Notre-Seigneur.

† AMAND Joseph,
évêque de Grenoble.

LETTRE DE S. G. Mgr JAUFFRET

ÉVÊQUE DE BAYONNE

ÉVÊCHÉ
DE
BAYONNE

Bayonne, 3 octobre 1898.

Mon Révérend Père,

Avant de vous remercier de votre gracieux envoi, j'ai tenu à faire connaissance avec « Les jeunes gens du Nouveau Testament ».

Que vous en dire? sinon que vous avez admirablement su tirer parti de votre sujet, et mettre en son relief respectif chacune des physionomies des personnages choisis par vous.

Votre connaissance approfondie de la Jeunesse, la grande habitude que vous avez acquise d'adapter vos enseignements à ses besoins, vous donnent, mon Révérend Père, une incontestable supériorité sur tant d'autres écrivains qui, moins expérimentés que vous dans cet apostolat de la prédication aux jeunes, se bornent à des généralités et, n'allant pas jusqu'au cœur des sujets qu'ils traitent, ne savent pas en extraire des enseignements assez précis ni assez pratiques.

Vous aurez, sous ce rapport, mon Révérend Père, rendu un éminent service à la Jeunesse, et vos « Jeunes gens », comme « Le Collège chrétien », de Mgr Baunard, auquel vous faites allusion dans l'Avant-propos de

votre livre, resteront comme des modèles du genre, auxquels on reviendra toujours avec un égal bonheur.

Je vous prie, mon Révérend Père, de voir dans ces dernières lignes non pas précisément une de ces flatteries conventionnelles inspirées par la circonstance, mais bien le témoignage sincère d'une admiration que justifient pleinement vos mérites.

Veuillez croire, mon Révérend Père, à mes sentiments dévoués.

† FRANÇOIS,
évêque de Bayonne.

LETTRE DE Mgr BAUNARD
RECTEUR DES FACULTÉS CATHOLIQUES DE LILLE

FACULTÉS CATHOLIQUES
DE LILLE
—
CABINET DU RECTEUR

Lille, le 31 août 1898.

Mon Révérend Père,

J'ai reçu, au retour de quelques journées de vacances, l'exemplaire en épreuve de votre nouveau volume : *Les jeunes gens du Nouveau Testament.*

C'est une réponse fort aimable au défi qu'en effet, j'avais semblé porter d'écrire jamais un tel livre, d'une manière qui fût digne du thème fourni en quelques traits par le divin Évangile. Vous ne m'en avez pas

tenu rigueur, loin de là; et mon nom, que vous avez placé avec honneur sur le seuil de votre ouvrage, appelle en retour ma plus respectueuse reconnaissance.

Il y a toujours une manière de lutter avec le livre de Dieu, mais il n'y a que celle-là. Elle consiste, après s'être pris corps à corps avec lui sans résultat, à faire comme Jacob après sa lutte avec l'ange : se prosterner devant lui et lui demander humblement de nous pardonner et de nous bénir.

Depuis ces deux jours que vos *Jeunes gens* sont arrivés chez moi, je n'ai guère eu le temps de faire avec eux une connaissance qui me permît d'en porter un jugement motivé. Du moins, la table des matières, qui est elle-même presque un volume, m'a-t-elle révélé sommairement l'abondance des développements moraux que vous avez su tirer du trésor des Écritures, pour le plus grand profit de la Jeunesse chrétienne.

Je souhaite grandement qu'elle vous lise, mon Révérend Père. Vous ne pourriez lui offrir de meilleurs amis à fréquenter, de meilleurs modèles à imiter que les jeunes hommes qui furent les amis de Jésus ou des apôtres de Jésus.

Permettez-moi de joindre ces vœux aux sentiments du profond respect dans lequel je suis, mon Révérend Père, votre obligé et dévoué serviteur.

BAUNARD.

A MES NEVEUX BIEN-AIMÉS

A MES FILS D'ADOPTION

PAUL, CLAIRE et THARSICE LAMBERT

Mes très chers enfants,

Depuis le jour douloureusement mémorable où une mort tragique ravit à votre affection un père et une mère dont la présence, les soins, le dévouement vous étaient encore si nécessaires (1), *vous êtes devenus pour moi des fils que le malheur m'a rendus doublement chers.*

Cette paternité d'adoption, qu'il a plu à la divine Providence de m'imposer, au prix d'un autre

(1) Mon frère et ma belle-sœur, à peine âgés de quarante-deux et de trente-huit ans, ont été assassinés, le 17 septembre 1893, en Algérie où ils habitaient, par des Arabes pillards qui s'étaient introduits chez eux pendant la nuit.

sacrifice dont Dieu seul connaît l'étendue (1), *j'en ai rempli de mon mieux les devoirs, jusqu'ici, en entourant vos jeunes et frêles existences* (2) *de tous les soins réclamés par de pauvres petites plantes privées de leurs tuteurs naturels et soudainement transplantées sous d'autres cieux, moins cléments.*

Avec l'aide de Dieu, Père des orphelins, et le précieux concours d'un frère devenu aussi votre père, je continuerai de vous prodiguer ma sollicitude et mon dévouement les plus tendres, et de contribuer, selon mon pouvoir, à la conservation et au développement physique de vos vies, si miraculeusement préservées de la mort.

Mais avec combien plus de sollicitude et de dévouement ai-je veillé et veillerai-je encore à la conservation et au développement de la vie de vos âmes, incomparablement plus précieuse que celle de vos corps!

(1) Pour faire face aux exigences de cette paternité d'adoption, j'ai dû sortir de la Congrégation du Très Saint Sacrement dans laquelle j'avais déjà passé seize années, les plus heureuses de ma vie.

(2) L'aîné de mes neveux était à peine âgé de dix ans, à la mort de ses parents; sa sœur en avait neuf; Tharsice était encore un enfant à la mamelle. Sa mère le tenait dans ses bras lorsqu'elle fut assassinée.

Le sacerdoce dont je suis investi ne donne-t-il pas à mon affection pour vous le caractère d'une paternité spirituelle? Former vos intelligences à la connaissance des vérités de la foi, vos cœurs à l'amour de Dieu, vos volontés à la pratique du devoir, du bien, de la vertu; en un mot, faire de vous des chrétiens dans toute l'acception du terme : n'est-ce pas l'obligation souveraine, la fonction la plus sacrée et, tout à la fois, la plus douce de cette paternité?

Aussi bien, ai-je à cœur, mes enfants très chers, de seconder et de hâter votre croissance spirituelle et de ne négliger aucun des moyens capables de la procurer.

Que de fois, en écrivant le livre que je publie aujourd'hui, ai-je pensé à vous! Que de fois, en m'adressant aux jeunes lecteurs inconnus de ces entretiens, m'a-t-il semblé que c'était à vous-mêmes que je m'adressais! Aussi, est-ce tout d'abord à vous que je les dédie, à vous que je propose les leçons de vertus et de vie chrétienne contenues dans ces pages.

Puissiez-vous, en les lisant ou plutôt en les étudiant, y puiser des enseignements qui serviront à

vous diriger dans la voie du bien, et des encouragements qui vous aideront à conformer en tout votre vie aux divines lois et aux saints exemples de l'Évangile!

C'est le désir le plus ardent, c'est la seule récompense qu'ambitionne ici-bas, de votre part, celui qui vous aime et vous bénit paternellement.

J.-M. L.

Château-Thierry (Aisne), Pensionnat Saint-Eugène,
30 juin 1898, fête de saint Paul.

PRÉFACE

« Il y aurait un beau livre à faire : ce serait un livre qui prendrait dans le saint Évangile les traits ou les paroles qui ont rapport soit aux enfants, soit aux jeunes gens, pour en tirer les enseignements et les exemples qui nous y sont présentés par Jésus-Christ. On ferait précéder ces pages d'un récit bien fidèle de l'enfance et de l'adolescence du Dieu de Nazareth. Ainsi aurait-on à la fois une histoire adorable et un code admirable de provenance divine. On pourrait intituler ce livre : *l'Évangile de la Jeunesse*. »

Tel est le vœu exprimé par Mgr Baunard, dans son magistral ouvrage *Le Collège chrétien* (1). « Ce livre, ajoutait-il, le fasse qui voudra! Il me

(1) Tome II, 3e Instruct. : *Jésus et les enfants.*

plairait bien plus de le lire que de l'écrire; car toucher à l'Évangile, même pour en faire jaillir le rayon et l'étincelle, c'est toucher à un puissant appareil électrique : l'éclair fait redouter la foudre. Et pour moi, je n'aborde jamais le commentaire du saint Livre, sans me rappeler en tremblant ce qui est écrit : « Celui qui scrute la ma- « jesté sera écrasé par la gloire (1). »

Par ces dernières lignes, l'éminent écrivain ne semble-t-il pas avoir mis au défi, taxé, tout au moins, de témérité, quiconque entreprendrait ce que son incontestable talent joint à sa piété n'osait faire? Et ne paraîtrai-je pas audacieux et blâmable d'avoir, malgré mon insuffisance, tenté l'entreprise?

Quelques mots suffiront, je l'espère, à justifier ma hardiesse.

Si dans l'Écriture on lit les paroles citées plus haut, on y lit aussi ces autres qui sont tombées des lèvres augustes et clémentes du Sauveur des hommes : « Interrogez et scrutez les Écritures dans lesquelles vous pensez, et à bon droit, que se trouve la vie éternelle, et elles rendront témoi

(1) Mgr Baunard, *loc. cit.*

gnage de moi (1). » — « Heureux, s'écriait le saint roi David, bienheureux ceux qui scrutent les témoignages du Seigneur. » « C'est pour cela, ajoutait-il, que mon âme s'est appliquée à les approfondir (2). »

L'homme à qui la vérité éternelle a daigné faire percevoir, ne fût-ce que quelques rayons de ses incomparables splendeurs, ne lui sera-t-il pas permis, pour glorifier Dieu selon ses faibles moyens, de faire, à son tour, briller ces rayons aux yeux de ses frères? Le prêtre surtout n'a-t-il pas la mission et le devoir, non seulement de scruter les divines Écritures, mais encore d'en rendre publiquement témoignage? Le divin Maître n'a-t-il pas dit à ses apôtres et à leurs successeurs : « Vous êtes la lumière du monde... Que votre lumière brille aux yeux des hommes, afin que tous les hommes voient et rendent gloire au Père qui est

(1) Scrutamini scripturas, quia vos putatis in ipsis vitam æternam habere, et illæ sunt quæ testimonium perhibent de me. (Joan., v, 39.)

(2) Beati qui scrutantur testimonia ejus. (Ps. CXVIII, 2.) — Ideo scrutata est ea anima mea. (*Ibid.*, 129.) — « Voilà trente ans, écrivait le P. Lacordaire, que je lis la Bible, et j'y découvre chaque jour de nouvelles clartés, de nouvelles profondeurs. — Quand je lis l'Évangile, chaque mot me semble un éclair et me donne une consolation. Quelle différence avec la parole des hommes! Celle-ci, d'un seul coup, est épuisée; seule la parole de Dieu est un abîme sans fond. »

dans les cieux (1)? » — « Allez donc, et enseignez toutes les nations...; vous serez mes témoins...; vous rendrez témoignage de moi (2)? »

Encouragé par ces paroles de l'éternelle Sagesse, j'ai entrepris d'écrire le livre dont parle Mgr Baunard. Sera-ce le « beau livre » qu'il a rêvé? Hélas! je ne puis me faire illusion sur sa médiocrité, et il m'est bien permis de regretter avec les admirateurs de l'éminent écrivain, qu'à tant de « beaux livres » sortis de sa plume, ne soit pas venu s'ajouter celui dont il parle dans son *Collège chrétien*.

Quoi qu'il en soit de mon œuvre, je la présente telle qu'elle est à mes lecteurs. A défaut d'autres qualités, ils y verront, tout au moins, le désir d'être utile à la Jeunesse élevée dans nos maisons d'éducation chrétienne, à cette Jeunesse, dont l'avenir est tant fait pour préoccuper ceux qui l'aiment et qui s'intéressent à elle!

Ce livre fait suite à celui que j'ai précédemment

(1) Vos estis lux mundi... Luceat lux vestra coram hominibus, ut videant... et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est. (Matth., v, 16.)

(2) Euntes docete omnes gentes. (Matth., xxviii, 19.) — Eritis mihi testes. (Act., i, 8.) — Et vos testimonium perhibebitis. (Joan., xv, 27.)

publié sous le titre : *Les jeunes gens de l'Ancien Testament*. Il s'y relie naturellement, comme un complément nécessaire. J'ai suivi, pour l'exposé et le développement des sujets contenus dans ce second volume, le même ordre que dans le premier et me suis attaché à tirer de chacun d'eux un enseignement spécial fourni par la physionomie morale des divers personnages proposés à notre étude.

On retrouvera dans « *Les Jeunes gens du Nouveau Testament* » des sujets déjà traités dans « *Les Jeunes gens de l'Ancien Testament* ». Ces sujets, toutefois, empruntent au texte sacré dont ils sont tirés une variété de détails et d'aspect qui leur ôtera, me semble-t-il, la monotonie inhérente aux redites et contribuera, je l'espère, à mieux pénétrer la Jeunesse chrétienne de certaines vérités qu'il lui importe d'avoir sans cesse présentes à l'esprit.

A vous donc, chers jeunes gens, objet souverain, j'allais dire objet exclusif, de ma sollicitude et de ma tendresse apostoliques ; à vous ces nouvelles pages qui n'ont d'autre but que votre formation chrétienne et votre avancement dans la voie du bien. Oh! puissiez-vous comprendre, de

façon à n'en jamais douter, que c'est là pour vous « l'unique nécessaire », et y consacrer, tous les jours de votre vie, vos soins les plus assidus !

Si la lecture de ces pages pouvait, en affermissant vos convictions et en complétant vos notions sur la vie chrétienne, accroître en vos cœurs l'amour du bien, de la vertu, de Jésus-Christ, de l'Église, des âmes, et vous fixer à jamais dans « la voie qui mène à la vie éternelle (1) », j'aurais atteint mon but et réalisé mon rêve. Ce rêve est celui de tout prêtre qui, ayant reçu, avec la grâce suréminente du sacerdoce, la mission de conduire les âmes à Dieu, s'en va à travers le monde des âmes, redisant à toutes ces paroles qui résument la mission et les désirs du Sauveur : « Je suis venu pour qu'elles aient la vie, et l'abondance de la vie (2) ».

Paris, 21 juin 1898.
Fête de saint Louis de Gonzague, modèle et patron de la jeunesse chrétienne.

(1) Via quæ ducit ad vitam. (Matth., VII, 14.)
(2) Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant. (Joan., X, 10.)

SAINT JEAN-BAPTISTE

Les jeunes gens de l'avenir.

Le premier adolescent dont l'Évangile fait mention et qui sollicite, chers jeunes gens, votre attention et votre étude, est Jean-Baptiste, le divin précurseur du Christ.

C'est lui qui ouvre la nombreuse série des jeunes gens du Nouveau Testament. Il précède le Messie comme la douce et discrète clarté de l'aurore précède et annonce les splendeurs radieuses du jour. Il apparaît comme le type du serviteur fidèle, chargé par son maître de disposer toutes choses pour le moment où celui-ci arrivera chez lui, et s'acquittant de sa mission avec un dévouement parfait, avec un zèle incomparable.

L'histoire de Jean-Baptiste est longuement racontée dans les saints Évangiles. Les écrivains sacrés, saint

Luc notamment, y ont consigné de nombreux détails relatifs à la naissance, à la vie et à la mort du fils de Zacharie et d'Élisabeth, dont le Sauveur lui-même devait dire que « parmi les enfants des femmes, il n'en a pas surgi de plus grand que Jean-Baptiste (1) ».

Sans vouloir entreprendre une étude complète sur le saint Précurseur, je ne vous le ferai considérer, chers jeunes gens, que dans la période de sa vie qui correspond à la vôtre, et tirerai de ce que nous en dit le texte sacré les enseignements qui vous conviennent le mieux et peuvent le plus vous être utiles.

Or une chose, parmi plusieurs autres, mérite en Jean-Baptiste de fixer votre attention : c'est la façon dont il se prépara, dès sa plus tendre jeunesse, à sa mission de Précurseur du Messie. Encore que cette façon s'écarte en plus d'un point de l'ordinaire, Jean-Baptiste n'en mérite pas moins de vous servir de modèle. Il donne à la Jeunesse de tous les temps, et plus particulièrement à la Jeunesse actuelle, une grave et utile leçon. Il enseigne, par tout l'ensemble de sa conduite, ce que doit être la Jeunesse d'aujourd'hui, cette Jeunesse appelée à devenir la portion principale et dirigeante de la société de demain. Inspirez-vous donc des exemples de Jean-Baptiste, et apprenez de lui, jeunes chrétiens, comment vous devez vous préparer, vous aussi, à la mission qui vous est réservée dans l'avenir.

(1) Amen dico vobis : non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista. (Matth., XI, 11.)

I

Après avoir décrit, avec un luxe extraordinaire de détails, les événements prodigieux qui s'accomplirent à la naissance de Jean-Baptiste, et les diverses circonstances qui accompagnèrent ces événements, le saint Évangile nous apprend que « l'enfant alla dans le désert, grandissant et se fortifiant en esprit, et qu'il y demeura jusqu'au jour de sa manifestation devant le peuple d'Israël (1) ».

Sur ce séjour de Jean-Baptiste au désert (2), et sur les causes qui le déterminèrent, les commentateurs ont émis des opinions diverses. D'après les uns, Élisabeth, peu après la naissance de Jésus, aurait emporté son enfant dans la solitude, afin de le soustraire à la fureur d'Hérode. Bien que né hors du territoire de Bethléem, cet enfant avait, à l'époque de sa merveilleuse naissance, attiré sur lui l'attention universelle « dans toutes les montagnes de la Judée (3) ». « Que sera-t-il (4)? » s'était-on demandé de

(1) Puer autem crescebat, et confortabatur spiritu, et erat in desertis usque in diem ostensionis suæ ad Israel. (Luc., I, 80.)

(2) On nommait ainsi une région peu habitée et à peu près inculte, quoique riche en pâturages, située à l'orient de la mer Morte. C'était un désert d'après la signification orientale de ce mot, c'est-à-dire « terræ tractus nec oppidis, nec vicis, nec incolis ideo celebris et frequens, sed pascuis abundans ». (Fillion, *Év. selon S. Mathieu*, ch. III, Le Précurseur.)

(3) Et super omnia montana Judææ divulgabantur omnia verba hæc. (Luc., I, 65.)

(4) Et posuerunt omnes qui audierant in corde suo, dicentes : Quis, putas, puer iste erit? (Id., *Ibid.*, 66.)

proche en proche. Hérode avait donc pu entendre parler du fils de Zacharie. Dans la crainte qu'il ne fût le roi des Juifs que les Mages étaient venus adorer, et qu'il n'éclipsât sa propre royauté, ce prince ambitieux et cruel l'aurait fait rechercher pour le faire périr.

N'écoutant que sa prudence et ses alarmes maternelles, Élisabeth aurait donc fui au désert pour arracher son fils, âgé de deux ans, au péril de la mort. Elle l'y aurait élevé, loin du commerce des hommes, n'ayant d'autre témoin que la nature sauvage, et d'autre abri qu'une grotte dans laquelle, au bout de quarante jours, s'il faut en croire une tradition, elle serait morte de privation et d'épuisement. Dès lors, un ange envoyé de Dieu aurait pris soin de l'enfant orphelin, jusqu'au moment où celui-ci aurait pu suffire à sa subsistance (1).

Selon d'autres commentateurs, la retraite de Jean au désert aurait eu des motifs d'un ordre tout surnaturel. Dieu aurait voulu préparer dans la solitude, si favorable aux exercices de l'âme, celui qui devait être le précurseur du Christ. Jean lui-même aurait pris ce parti, dès son adolescence, pour travailler à se rendre digne de sa sublime mission (2).

Quoi qu'il en soit de ces opinions, la seconde est indubitablement la plus probable (3). Elle aide à com-

(1) Baronius in Apparatu Annal., ex Petro Alexandrino, in *Regulis Ecclesiasticis*, canon. 3, quas probavit VI synodus, et ex Nicephora, lib. I *Histor.* cap. XIV, ac Cedreno in *Compendio histor.* Cf. — Cornel. a Lapide, *Comment. in Luc.*, cap. I, 80.

(2) Cf. Corn. a Lap., *loco citato*.

(3) Elle trouve un solide fondement dans ces paroles dites par l'ange

prendre la conduite de Jean au désert et éclaire d'un jour particulier les détails que nous ont conservés sur cette période de sa vie les écrivains évangéliques.

Saint Mathieu nous apprend, en effet, que dans ces régions désertes où il habitait, Jean « portait un vêtement de poils de chameau, et une ceinture de cuir autour des reins; et que sa nourriture consistait en sauterelles et en miel sauvage (1) ». Dès avant sa naissance, un ange avait dit de lui, de la part de Dieu, qu'« il ne boirait point de vin et qu'il s'abstiendrait de toute boisson fermentée et enivrante (2) ».

D'après ces diverses indications, Jean-Baptiste nous apparaît comme un personnage austère, sevré de bonne heure de toutes les douceurs, de toutes les attentions, de tous les raffinements dans les soins corporels et la recherche du bien-être, que la délicatesse maternelle et, plus encore, l'esprit mondain, l'amour du luxe et des jouissances sensibles multiplient, d'ordinaire, autour de l'enfant et de l'adolescent. Sa mâle et énergique figure se détache avec un puissant relief dans cette région inhabitée, dans ce désert inculte, au milieu desquels s'écoulent les premières années de sa

à Zacharie au sujet de Jean-Baptiste : « Et Spiritu sancto replebitur adhuc ex utero matris suæ. » (Luc., I, 15.)

(1) Ipse autem Joannes habebat vestimentum de pilis camelorum, et zonam pelliceam circa lumbos suos; esca autem ejus erat locustæ et mel silvestre. (Matth., III, 4.)

(2) Vinum et siceram non bibet. (Luc., I, 15.) — Voir dans Fillion (*loc. cit.*) d'intéressants détails sur ces textes.

vie. Elle contraste d'une manière frappante avec la plupart des physionomies d'alors. « Tandis qu'un Tibère et un Hérode sont revêtus de la pourpre princière ; tandis qu'Anne et Caïphe brillent sous les ornements des pontifes (1) », le fils de Zacharie, lui, est vêtu de poils de chameau, à la façon des pauvres et des rebuts du peuple. Tandis que « les riches et les élégants affectent de porter des ceintures précieuses, couvertes de broderies (2) », lui se contente de ceindre ses reins d'une vulgaire lanière de cuir.

Et si, en rapprochant le passé du présent, on met en regard de cet adolescent la Jeunesse contemporaine, combien le contraste n'est-il pas plus sensible et plus attristant encore? A bien examiner les conditions actuelles de l'éducation familiale, les goûts, les tendances, l'esprit, les mœurs de nos sociétés modernes, ne semble-t-il pas que la mollesse, l'amour désordonné de ses aises, les sottes préoccupations de la vanité soient la caractéristique des jeunes et, pour ainsi dire, l'apanage de cet âge qui devrait être celui des nobles aspirations, des fiers élans, des mâles vertus?

Jeunesse légère et vaniteuse, uniquement préoccupée de paraître, de briller et de plaire ; Jeunesse qui mets tant de soin et consacres tant de temps à la toilette ; qui donnes une importance si souveraine à l'élégance, à la coupe, à l'ajustement d'un habit ; qui fais tant de cas des futilités que multiplient à profusion

(1) Fillion, *Év. selon S. Mathieu*, ch. III, 4.
(2) Id., *ibid.*

les exigences d'une mode capricieuse et souvent ridicule; Jeunesse, regarde Jean-Baptiste dédaignant toutes ces choses que tu apprécies et aimes tant; portant sur son corps familiarisé avec les privations un rude vêtement équivalant à un cilice, et autour de ses reins une ceinture de peau de bête. Voilà tout son ajustement! Voilà tout le luxe qu'il déploie!

Jeunesse efféminée, quelle leçon te donne là ce jeune homme, on pourrait dire cet enfant! Leçon de détachement des vanités mondaines; leçon de mépris de tout ce qui ressemble au culte, à l'idolâtrie de cette misérable partie de notre être appelée par l'apôtre saint Paul le *corps animal* (1), le *corps de péché* (2), le *corps de mort* (3).

Deux mets composent principalement, peut-être même exclusivement, la nourriture de Jean-Baptiste au désert : des sauterelles et du miel sauvage. Nourriture étrange que celle-là, et qui n'a rien pour flatter le goût. Sa boisson est l'eau puisée dans le creux des rochers ou sur le bord des fleuves. Jamais une goutte de vin ni d'aucun autre breuvage ne vient humecter ses lèvres ni délecter son palais.

Jeunesse délicate et sensuelle, qui te complais dans la bonne chère, qui mets tant de recherche et montres tant d'avidité pour les mets succulents et les breuvages exquis; regarde encore Jean-Baptiste se condam-

(1) Corpus animale. (Cor., xv, 44.)
(2) Corpus peccati. (Rom., vi, 6.)
(3) Corpore mortis. (Rom., vii, 24.)

nant à ne manger dans le désert où il réside que la nourriture des pénitents et des anachorètes; se contentant, pour apaiser sa soif, de la boisson la plus commune; regarde, et recueille la nouvelle leçon qu'il te donne : leçon de sobriété et de tempérance, leçon de pénitence et de mortification.

En somme, chers amis, à qui le considère attentivement, Jean-Baptiste apparaît, au début de sa vie, comme le type et le prédicateur de la force morale, acquise dans l'exercice de vertus, hélas! trop ignorées ou du moins trop négligées par la généralité des chrétiens.

Je viens de nommer la force morale. Entendez par là l'énergie du caractère, la fermeté de l'esprit, la constance de la volonté. C'est elle qui fait la valeur virile, la véritable grandeur humaine, et qui donne à la vie une réelle fécondité. Cette valeur, cette grandeur, cette fécondité, et, par suite, cette force morale, doivent être en vous, mes amis, si vous voulez être ces « Jeunes gens de l'Avenir » que la société, l'Église et la France réclament.

Mais, sachez-le bien, chers jeunes gens, la force ainsi entendue n'a rien de commun avec les préoccupations étroites de la vanité, avec la recherche de ses aises et la satisfaction des sens; elle est essentiellement fondée sur le renoncement, la mortification charnelle et l'esprit de sacrifice. En dehors de cela, il n'y a que faiblesse et impuissance, vertu apparente et sans consistance, amour de Dieu sensible ou plutôt

sentimental et théorique. Impossible d'être chaste si la chair n'est pas mortifiée, si les sens ne sont pas réprimés. Impossible d'être résigné dans l'épreuve, si l'on n'a pas accoutumé sa volonté à accepter ce qui gêne, contrarie et fait souffrir. Impossible de persévérer dans la voie du bien, si l'on ne sait pas résister énergiquement aux diverses causes qui en détournent. Qui dit virilité dit vertu et, réciproquement, qui dit vertu dit force, courage, lutte, victoire, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus opposé à l'amour du repos et du bien-être, à ce que les maîtres de la vie spirituelle nomment « le culte de la chair, l'idolâtrie des sens ».

Tel est le grand enseignement qui se dégage, au seuil de l'Évangile, de l'austère figure du Précurseur; enseignement dont il importe, jeunes chrétiens, de vous bien pénétrer à l'entrée de la vie, afin d'avoir de cette vie une notion exacte et pratique et de gouverner votre propre existence, non selon les données et les impulsions de la fantaisie, du caprice et des passions, mais selon les principes de la raison et de la foi.

II

Remarquez, en outre, que le genre de vie si étonnant de Jean-Baptiste n'est pas un fait isolé, accidentel, provenant d'un enthousiasme passager, d'un de ces élans, généreux mais peu durables, qui se pro-

duisent fréquemment parmi la Jeunesse. Il se prolonge, au contraire, durant les longues années que Jean passe au désert, sans que rien en vienne modifier l'effrayante austérité. Il est, à proprement parler, la loi invariable de sa vie, l'immuable programme auquel il entend assujettir sa volonté aussi longtemps qu'il plaira à Dieu, à l'Esprit de Dieu, de l'y soumettre.

Quelle que puisse être sa répugnance naturelle pour un tel genre de vie, il l'accepte, il l'embrasse et paraît s'y complaire. Quelles que puissent être l'ardeur de son zèle et l'impatience de son désir de faire connaître au monde Celui dont il doit annoncer l'avènement, il attend, calme, recueilli, en pleine possession de lui-même, confiant dans l'avenir; et il reste dans cette âpre et sauvage solitude jusqu'au jour que l'historien sacré nomme « le jour de sa manifestation en Israël (1) ».

Ah! certes, il ne perd point son temps, malgré l'apparente inutilité de son existence solitaire. Car l'Évangéliste a soin de nous dire qu' « il croissait et se fortifiait en esprit (2) ». Bien loin d'exténuer son corps et d'arrêter en lui le développement physique, sa vie mortifiée et pénitente ne fait qu'affermir son tempérament robuste. Mais plus sensible et plus rapide encore est sa croissance morale. Dès le sein de sa mère, l'Esprit de Dieu a pénétré, envahi cet enfant de pro-

(1) Et erat in desertis usque in diem ostensionis suæ ad Israel. (Luc., I, 80).

(2) Puer autem crescebat, et confortabatur spiritu. (*Ibid.*)

messe (1). Ce même Esprit n'a fait, depuis, qu'étendre en lui ses conquêtes. La main du Seigneur l'a conduit, soutenu, protégé, façonné, secondant ses efforts généreux pour se rendre apte à sa mission future (2).

Aussi lorsque aura sonné l'heure d'accomplir cette mission, Jean apparaîtra avec tout le prestige de sa mâle vigueur. Ce n'est pas lui que l'on pourra comparer « au roseau que le vent agite et fait plier en tout sens (3) ». Ce n'est pas de lui que l'on pourra dire : « C'est un homme mollement vêtu, un amateur de la bonne chère, un courtisan des rois (4) », un homme enfin sans caractère. Non, non, c'est un homme dur à lui-même, impitoyable pour ses sens, ennemi volontaire du bien-être, un de ces « violents » dont parlera plus tard le Sauveur (5).

Et lorsqu'il s'agira de faire entendre à ses contemporains des reproches sévères et de dures leçons ; de reprendre avec vigueur les Pharisiens superbes et les Sadducéens astucieux; de flétrir les déportements éhontés du vieil Hérode, Jean n'hésitera pas à le faire, et il puisera dans sa vie austère et irréprochable un motif plus que suffisant de faire gronder, comme dit

(1) Et Spiritu sancto replebitur adhuc ex utero matris suæ. (Luc., I, 15.)

(2) Etenim manus Domini erat cum illo. (Luc., I, 66.)

(3) Quid existis in desertum videre? Arundinem vento agitatam? (Matth., XI, 7.)

(4) Hominem mollibus vestitum? Ecce qui mollibus vestiuntur, in domibus regum sunt. (Matth., 8.)

(5) A diebus autem Joannis Baptistæ usque nunc, regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. (Matth., XI, 12.)

Bossuet, le tonnerre de sa puissante voix au-dessus de ces cœurs rebelles (1).

Mais où donc le fils de Zacharie a-t-il puisé cette énergie surhumaine et littéralement indomptable; cet amour de l'austérité qui, durant de longues années, le retient dans l'âpre solitude du désert, en attendant que les foules ravies accourent pour contempler ce prodige de pénitence? Je l'ai déjà insinué. N'en cherchez pas l'explication ailleurs que dans l'intelligence qu'il a de la mission privilégiée à laquelle le Seigneur l'appelle, et des droits souverains de Celui dont il doit être le héraut et le précurseur. Tout Jean-Baptiste se résume dans ces paroles évangéliques : « *Fuit homo missus a Deo* (2) »; il fut un homme, ou plutôt il fut l'homme envoyé pour « préparer les voies au Seigneur (3); pour « crier dans le désert (4) »; pour « rendre témoignage à la lumière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde (5) »; pour « baptiser les foules dans le baptême de la pénitence (6) »; pour « convertir beaucoup d'enfants d'Israël au Seigneur leur Dieu; pour marcher devant lui dans l'esprit et la vertu d'Élie; pour ramener les cœurs des pères aux

(1) *Élévations sur les mystères*, XXI[e] semaine, III[e] Élév

(2) Joan., I, 6.

(3) Et tu puer propheta Altissimi vocaberis : præibis enim ante faciem Domini parare vias ejus. (Luc., I, 76.)

(4) Ego vox clamantis in deserto. (Joan., I, 23.)

(5) Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine... lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. (Joan., I, 7, 9.)

(6) Joannes baptizavit baptismo pœnitentiæ populum. (Act., XIX, 4.

fils, et les incrédules à la prudence des justes; pour préparer enfin au Seigneur un peuple parfait (1) ».

C'est là sa vocation, qu'il connaît indubitablement par les déclarations célestes faites à son sujet, dès avant sa naissance; ce sera là aussi sa mission : vocation et mission incomparables! Jean l'a compris. Il a senti tout ce qu'il y a de grand, de beau, de saint, dans une semblable destinée; tout ce que mérite de préparation un tel ministère; tout ce qu'il réclame, tout ce qu'il exige de pureté, de dévouement, de zèle, et ce que doit être celui que Dieu a daigné choisir pour frayer la voie à son Fils.

Aussi, dans son ardent désir de remplir comme il convient une mission si haute et si sainte, s'adonne-t-il à une vie toute formée de recueillement, de prière et de pénitence, loin du commerce des hommes, à un âge où la plupart ne songent guère qu'à jouir et ne se plaisent qu'au milieu du bruit des fêtes et de l'agitation fiévreuse des foules.

Tel est le secret de la vie solitaire et pénitente de Jean-Baptiste, de cette énergie surhumaine qui le caractérise, dès son adolescence : l'intelligence de sa mission de Précurseur, la pensée toujours actuelle et présente de cette mission et le désir de s'en acquitter dignement. Vers l'âge de douze ans, bien plus tôt encore peut-être, il s'est formé l'idée exacte des fonc-

(1) Et multos filiorum Israel convertet ad Dominum Deum ipsorum : et ipse præcedet ante illum in spiritu et virtute Eliæ, ut convertat corda patrum in filios, et incredulos ad prudentiam justorum, parare Domino plebem perfectam. (Luc., I, 16, 17.)

tions qu'il est appelé à remplir. Dès ce moment aussi, en son cœur généreux s'est allumée la noble ambition de justifier par une vie exemplaire le choix exceptionnel que le Ciel a fait de lui pour préparer les voies à « Celui qui doit venir ». Pour Jean, voilà l'idéal! A la réalisation de cet idéal tout en lui sera constamment appliqué.

Chers jeunes gens, n'avez-vous pas compris les nouvelles leçons qui se dégagent pour vous de ce qui vient d'être dit? Et Jean-Baptiste ne vous apparaît-il pas comme votre modèle?

Comme lui, vous êtes venus, tout jeunes encore, au désert, car le collège chrétien, comparé au monde, est semblable à un désert, non seulement parce que le bruit en est ordinairement banni et que le recueillement de la prière et de l'étude y règne, mais aussi parce que, sous certains rapports, le collège rappelle l'âpreté du désert, avec ses privations et l'éloignement de tout ce que préfèrent et recherchent la sensualité et l'amour déréglé de ses aises.

Pourquoi êtes-vous venus dans ce désert qui se nomme le collège! Pour vous préparer, comme Jean-Baptiste, à votre mission à venir; car, vous aussi, jeunes chrétiens, vous avez à remplir une mission qui a plus d'une ressemblance avec celle de Jean-Baptiste.

Votre mission consiste à préparer l'avènement du Christ dans la société au milieu de laquelle vous vivez et d'où le Christ a été outrageusement banni. N'oubliez

pas que vous êtes, jeunes gens, la société de demain, et qu'il dépend de vous que le Christ, repoussé, persécuté aujourd'hui, soit réintégré demain dans ses États; que ses droits sacrés soient respectés, que son règne soit accepté et qu'il triomphe sur toute l'étendue du monde.

Mais cette mission, qui est la vôtre, vous ne la remplirez efficacement qu'à la condition de devenir, d'être des hommes. Chers jeunes gens, voulez-vous devenir des hommes? J'entends des hommes dans le sens complet du mot; des hommes de noble et grand caractère; des hommes de forte trempe et de volonté irréductible; des hommes de devoir, de dévouement, de sacrifice. Dites, le voulez-vous?

Habituez-vous alors de bonne heure à vous sevrer des douceurs et des délicatesses amollissantes du bien-être; à vaincre votre répugnance naturelle pour tout ce qui gêne et contrarie en vous le besoin instinctif de jouir; à vous soumettre à toutes les sujétions d'une vie tempérante, à toutes les exigences des règlements disciplinaires; à mettre à profit les occasions, si fréquentes dans la vie écolière, de sacrifier ce que l'on aime et d'accepter ce que l'on n'aime pas.

Je dis : habituez-vous. Il ne s'agit donc pas de quelques efforts accidentels, de quelques actes isolés, mais bien d'efforts continus, d'actes répétés et fréquents. On ne devient pas d'un seul coup un homme, encore moins un savant, encore moins un saint. Ce n'est que par une suite d'efforts constants, d'exercices persévérants que l'on parvient à acquérir une supériorité

morale. On va du bien au mieux, et du mieux au parfait, en faisant habituellement ce qui est à faire, en le faisant avec une application toujours plus intense et un désir toujours plus ardent de parvenir à la perfection désirée et poursuivie.

En somme, cela revient à dire : Voulez-vous, comme Jean-Baptiste, « grandir et vous fortifier en esprit »? Voulez-vous être puissants en paroles et en œuvres? Voulez-vous contribuer à rendre la société meilleure en la rendant chrétienne? Commencez par discipliner votre vie et par assujettir en vous tout ce qui a besoin d'être contenu, réprimé, dominé. Faites de votre jeunesse la période active et féconde de votre formation virile, la saison des semences pleines de promesses qui, grâce à une forte culture, donneront, dans un prochain avenir, des fruits abondants et exquis.

Chers jeunes gens, ne remettez pas à plus tard de travailler à votre perfectionnement moral et d'accepter les gênes, les asservissements et, pour tout dire, les sacrifices au prix desquels on devient un homme. Il n'y a, je le répète, de vraie et solide vertu que celle qui s'acquiert par un long et patient exercice et qui puise et renouvelle sa sève dans d'habituels et persévérants efforts.

Soumettez-vous donc, dès à présent, à la discipline et aux règlements scolaires, malgré ce qu'ils peuvent avoir d'austère et de pénible. Assujettissez votre volonté, naturellement capricieuse et indépendante, à

l'autorité des maîtres chargés de gouverner votre vie. Mieux encore, obéissez, docilement et généreusement, aux injonctions de votre conscience, à cette voix intérieure qui, en toute rencontre, vous dit et vous redit : Fais ceci, évite cela, avance, recule, arrête-toi, combats, triomphe, sois toujours homme de devoir!

Et après que vous aurez entrepris ce travail de formation virile et de perfectionnement moral, ne l'interrompez point, ne l'abandonnez jamais; ne cédez à aucune lassitude, à aucun découragement, de quelque source qu'ils viennent. Persévérez, en un mot, quoi qu'il en coûte à votre nature, quelques efforts que doive y déployer votre volonté. Ce n'est qu'à ce prix, que l'on devient non seulement un homme, mais encore un chrétien. « La mesure de l'avancement et du progrès, dit l'auteur de l'*Imitation*, est la mesure même de la violence qu'on se fait pour se vaincre et pour surmonter les obstacles à ce progrès, à cet avancement (1) ».

Mais si vous voulez entreprendre cette œuvre et y persévérer jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'à l'heure de votre manifestation dans le monde, et à celle de votre manifestation définitive au regard du souverain Juge après cette vie, élevez votre activité à la hauteur de votre idéal; et cet idéal, ne le perdez jamais de vue. Ce n'est pas pour la terre que vous avez à travailler, mais pour le ciel. Ce n'est pas pour les hommes, mais

(1) Tantum proficies, quantum tibi ipsi vim intuleris. (Lib. I, cap. XXV, 11.)

pour Dieu. Ce n'est pas en vue d'un vulgaire et borné salaire, mais en vue d'une récompense infinie. Ce n'est pas pour le temps, mais pour l'éternité. Voilà l'idéal! voilà votre idéal, jeunes et chers chrétiens. En haut, en haut donc vos pensées, vos désirs, vos affections, vos efforts! En haut, où tout est grand, pur, lumineux et beau, et non en bas, où tout est petit, souillé, obscur et laid!

Mais que dis-je? oui, oui bien, regardez aussi en bas. Considérez les esprits qui s'aveuglent, les cœurs qui se souillent, les volontés qui se dépravent, les âmes qui se perdent? Voyez la vérité contredite, la vertu tournée en ridicule, le vice exalté, les plus infâmes passions encouragées! Voyez le mal qui triomphe et le bien qui diminue! Voyez les familles qui se divisent et les sociétés qui se désagrègent! Voyez les ruines spirituelles qui s'accumulent et la mort qui multiplie ses coups dans le monde des âmes!... Quoi encore? Voyez la Jeunesse qui court follement à sa perte, le sourire aux lèvres et l'ivresse des illusions au cœur! Voyez enfin la société contemporaine à la veille de s'engloutir en quelque épouvantable cataclysme, n'ayant plus, humainement parlant, aucun soutien, aucun appui, pour conjurer ce malheur!

Chers jeunes gens, voyez cela, mais ne désespérez pas! Vous êtes, je le répète, la société de demain. Vous êtes les hommes de l'avenir. Votre mission, je vous l'ai dit, sera de ramener le Christ dans une société qui a voulu l'exclure et de l'y faire régner, ainsi qu'il y a droit.

Que la pensée de cette mission, semblable à celle de Jean-Baptiste, vous soit un continuel stimulant à acquérir les vertus qui vous rendront aptes à la remplir un jour dignement. Qu'elle soit pour vous l'idéal sublime dont la vue sollicitera constamment vos efforts, soutiendra et excitera votre zèle et vous préparera merveilleusement à restaurer le règne social de Jésus-Christ.

III

Si vous voulez avoir une idée complète du saint Précurseur et voir les fruits bénis de sa préparation silencieuse, patiente et pénitente au désert, jetez un rapide coup d'œil sur la période apostolique de sa vie. Voyez-le dans l'exercice de sa mission. Lorsque l'heure en a sonné, il fait entendre sa voix; on accourt à ses appels; on écoute avec une crainte religieuse les pathétiques accents de ce héraut de la pénitence. Les multitudes ébranlées, subjuguées, se convertissent et veulent recevoir son baptême. C'est un véritable triomphe. De tous les points de la Judée et des pays d'alentour (1), on vient voir cet homme étonnant, ce pénitent austère, entendre ce prédicateur sublime, ce prophète suscité de Dieu, ce nouvel Élie, en un mot, ce saint dont la louange est sur toutes les lèvres. On veut l'élever, lui rendre des honneurs; on le proclame le Messie (2)...

(1) Tunc exibat ad eum Jerosolyma, et omnis Judæa, et omnis regio circa Jordanem. (Matth., III, 5.)

(2) Existimante autem populo, et cogitantibus omnibus in cordibus suis de Joanne, ne forte ipse esset Christus. (Luc., III, 15.)

Au milieu du succès croissant de son apostolat, malgré l'incomparable prestige de sa prédication et des victoires éclatantes qu'il remporte dans le monde des âmes, il reste humble, il s'abaisse, il s'efface, et, s'il le pouvait, il se supprimerait, tant il a à cœur de voir seul paraître, grandir et dominer le Messie dont il est venu annoncer l'arrivée et la présence ici-bas (1); « l'Agneau de Dieu qui vient enlever les péchés du monde (2) », le céleste Ami des hommes, vivant parmi eux et méconnu par eux (3); le Roi des rois dont « il ne se croit pas digne de délier la chaussure (4) »?

C'est là sa seule ambition; sa gloire et sa joie (5), il les place uniquement dans l'exaltation de ce Christ dont il est le porte-voix et dont il veut n'être que l'humble envoyé et, si le terme était permis, l'humble commissionnaire (6). Tout ce qui peut le grandir, lui assurer le pouvoir, le porter au comble de la gloire, il le dédaigne et le repousse comme indigne de lui. Et c'est ainsi qu'après s'être volontairement caché dans le désert pour se préparer à l'accomplissement de sa mission sublime, il trouve le secret de se cacher encore, malgré la splendeur et le prestige de ses vertus incomparables, dans l'accomplissement même de cette mission.

(1) Illum oportet crescere. (Joan., III, 30.)

(2) Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi. (Id., *ibid.*, I, 29.)

(3) Medius vestrum stetit, quem vos nescitis. (Id., *ibid.*, 26.)

(4) Veniet autem fortior me, cujus non sum dignus solvere corrigiam calceamentorum ejus. (Luc., III, 16.)

(5) Hoc ergo gaudium meum impletum est. (Joan., III, 29.)

(6) Non sum ergo Christus, sed « missus sum ante illum ». (Id., *ibid.*, 28.)

Et après que, serviteur consciencieux, fidèle, dévoué, il aura rempli son mandat et rendu témoignage à celui qu'il devait précéder, comme l'aurore précède le jour, il scellera le témoignage de la parole par le témoignage du sang. Après la vie pénitente du désert, qui ne s'est point démentie dans l'exercice d'un laborieux et exténuant apostolat, le martyre viendra couronner cette tête de solitaire, de cénobite et d'apôtre, et consommer toutes les grandeurs d'une existence si courte et si pleine.

Jeunes chrétiens, sur qui reposent les espérances de l'avenir, n'en doutez pas un seul instant, si votre adolescence, à l'exemple de celle de Jean-Baptiste, plonge ses racines dans la vie sérieuse, dans la fidélité au devoir, excluant toute mollesse, toute recherche déréglée et tout amour passionné du plaisir; lorsque aura sonné l'heure de votre manifestation dans Israël, c'est-à-dire dans le monde; alors, vous aussi, dignes émules de Jean-Baptiste, vous irez annoncer le Christ, dont vous aurez étudié et compris les grandeurs et les droits. Vous irez susciter, au sein de la société contemporaine, comme autrefois le fils de Zacharie au sein de la nation juive, le désir du Messie véritable et l'espérance du salut dont il est tout à la fois et le gage et l'auteur. Vous serez ses précurseurs dans le monde, dans ce monde idolâtre et païen qui semble avoir perdu jusqu'à la notion du vrai Dieu. Vous travaillerez à la diffusion de la foi et de la charité dans les âmes, à l'établissement du règne de Jésus-Christ dans le monde,

au relèvement moral et social de votre patrie. Vous ferez entendre de pressants appels à la conversion, prêchant d'exemple encore plus que de parole, et brillant, au milieu des ténèbres, comme des « lampes ardentes et luisantes (1) ».

Dans l'exercice de ce sublime apostolat, vous resterez humbles, modestes et simples, n'ayant qu'un désir, qu'une ambition, ne poursuivant qu'un but, le désir, l'ambition, le but de Jean-Baptiste : l'exaltation du Christ Jésus, connu, aimé et servi par ceux dont il est le maître et le père.

Et si, pour l'honneur de son nom et le triomphe de sa cause, il vous fallait rendre, vous aussi, le témoignage du sang, ah! soyez prêts, jeunes chrétiens, à le fournir, avec l'aide de Dieu, et n'oubliez pas la parole de Tertullien, parole devenue classique : « Le sang des martyrs est une semence de chrétiens. » Le ciel, peut-être, ne vous demandera pas ce témoignage. Vous aurez, du moins, fourni celui d'une vie formée de bonne heure aux mâles et fortes vertus et tout imprégnée d'un zèle apostolique.

Ces vertus, vous les donnerez en spectacle et les proposerez en exemple à vos frères en Jésus-Christ, mais surtout à ceux qui, comme vous, débutent dans la vie et composent avec vous cette Jeunesse si aimée de Jésus, qui la sait, hélas! trop facile à se laisser entraîner aux abîmes. Ce zèle, vous le déploierez au service de votre bien-aimée patrie. Ce faisant, vous au-

(1) Ille erat lucerna ardens et lucens. (Joan., v, 35.)

rez, chacun pour une part, travaillé à conduire la France égarée, mais pénitente, à « l'Agneau de Dieu qui prend sur lui les péchés du monde (1) »; au Fils de l'homme, au Christ clément et à jamais béni qui est venu, non pour perdre les âmes, mais pour les sauver (2).

(1) Agnus Dei... qui tollit peccata mundi. (Joan., I, 29.)

(2) Filius hominis non venit animas perdere sed salvare. (Luc. IX. 56.)

JÉSUS AU TEMPLE

La devise du jeune homme chrétien.

De Jean-Baptiste à Jésus-Christ la transition est naturelle. En sa qualité de précurseur du Christ, il le précède, il le montre, il conduit à lui. « Voici, dit-il, voici l'Agneau de Dieu ! » Et, comme de force, il détourne l'attention de sa personne et fixe les regards sur celui qu'il désigne de la sorte.

Arrêtons aussi les nôtres sur l'adolescent par excellence, sur le type achevé des adolescents, sur ce Jésus, fils de Dieu, fils de Marie, devenu notre frère, l'aîné de la grande famille chrétienne et le modèle auquel nous devons tous nous conformer (1).

En dehors des détails qu'ils nous ont transmis sur les événements relatifs à la naissance de Jésus, les écrivains sacrés gardent un silence presque absolu

(1) Nam quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imagini Filii sui, ut sit ipse primogenitus in multis fratribus. (Rom., VIII, 29.)

sur les années qui précédèrent sa vie évangélique. Du moins, se contentent-ils d'en mentionner les événements principaux : la persécution déchaînée par Hérode contre le Roi des Juifs nouveau-né; la fuite de la sainte Famille et son séjour en Égypte; puis son retour à Nazareth. Toutefois, saint Luc nous a conservé le récit d'un événement d'une incontestable importance, et qui mérite, à plus d'un titre, d'être proposé à l'attention de la Jeunesse.

I

« Or les parents de Jésus, lisons-nous dans le texte sacré, allaient tous les ans à Jérusalem, au jour solennel de la Pâque. Et lorsque l'enfant eut atteint sa douzième année, ils montèrent à Jérusalem selon la coutume, afin d'y célébrer la fête. Et quand les jours en furent écoulés, ils s'en retournèrent; et l'Enfant Jésus resta à Jérusalem sans que ses parents s'en aperçussent. Et pensant qu'il était avec ceux de leur compagnie, Joseph et Marie marchèrent durant un jour; puis, le soir venu, ils le cherchèrent parmi leurs parents et leurs connaissances. Mais ne l'ayant point trouvé, ils retournèrent à Jérusalem pour le chercher. Et, après trois jours, ils le trouvèrent dans le Temple, assis au milieu des Docteurs, les écoutant et les interrogeant. Et tous ceux qui l'entendaient étaient émerveillés de sa sagesse et de ses réponses. En le voyant, Joseph et Marie furent remplis d'étonnement; et sa

mère lui dit : « Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous? Voilà que votre père et moi, très affligés, nous vous cherchions. » Il leur répondit : « Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux choses qui regardent le service de mon Père (1)? »

Tel est, dans sa sublime simplicité, le récit évangélique relatif à l'adolescence de Jésus. Et telles sont les paroles par lesquelles ce dernier répondit aux tendres reproches de sa mère. Ces paroles, en apparence irrespectueuses et dures, mais en réalité dictées par les sentiments les plus nobles et les plus divins, sont les seules (2) que les Évangélistes aient placées sur les lèvres de Jésus, depuis l'instant où il fut capable de s'exprimer jusqu'au jour de sa manifestation et de son ministère évangélique, en sa trentième année. Sans doute, Jésus parla en d'autres circonstances, et ses paroles, durant cette période de son existence mortelle, durent souvent faire le charme de l'humble intérieur de Nazareth et l'admiration de tous ceux qui eu-

(1) Luc., II, 41, 49.

(2) « Il est vrai que la littérature apocryphe a essayé de tirer le voile qui recouvre les premières années de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qu'elle abonde en informations sur la vie cachée de Nazareth. Mais, à part quelques traits, que l'on peut comparer avec saint Jérôme (Epist. ad Lætam) à un peu d'or dans beaucoup de boue, quelle pauvre idée ne nous donne-t-elle pas de l'Enfant-Dieu! Un étalage théâtral de miracles inutiles, de fables choquantes, un Jésus qui n'est ni humble, ni obéissant, ni simple, qui pose devant tout le monde : voilà ce qu'on y trouve. La Providence a permis que ces livres arrivassent jusqu'à nous pour qu'on vît mieux la différence qu'il y a entre les évangiles du ciel et les évangiles de la terre. » (Fillion, *Év. selon saint Luc*, ch. II, 41.)

rent le bonheur de converser avec lui. Toutefois, les historiens sacrés n'ont rapporté que celles-là. Mais que ces paroles sont précieuses! Que grande en est la portée! Quels graves enseignements elles renferment! Et comment douter que Jésus ait voulu, par elles, nous donner une indication qui devînt comme notre règle invariable de conduite dans le service de son Père et le sien; plus encore, en chacune des circonstances, et à chacun des instants de notre vie?

Du reste, ces paroles résument admirablement toute la vie de Jésus, toutes ses préoccupations, toutes ses occupations ici-bas. En quelque circonstance de son existence mortelle qu'on le considère, toujours il apparaît comme le serviteur de son Père, entièrement et constamment appliqué à accomplir sa volonté, à exécuter ses désirs, à procurer sa gloire, à étendre son règne. C'est là sa chose, son affaire et, en quelque sorte, l'aliment dont il vit. Tout son être se porte vers le service de Dieu, y entre et s'y concentre. Pour lui il n'y a au monde qu'une seule chose, dans son esprit qu'une seule pensée, dans son cœur qu'un seul amour : son Père! Qu'il règne, et tout est bien! Qu'il soit adoré, et cela suffit! Qu'on le connaisse, qu'on l'aime, qu'on lui obéisse, qu'on le serve, et le but est atteint! Dieu a la gloire qu'il attend, qu'il est en droit d'attendre de ses créatures. Toute justice est accomplie, toute satisfaction donnée à ses légitimes exigences. L'essentiel, l'unique nécessaire est sauvegardé, exécuté, et c'est tout! *In his quæ Patris mei sunt oportet me esse!*

Voilà ce que Jésus tient à affirmer hautement, dès son entrée dans l'adolescence, lorsque a sonné pour lui cette douzième année qui, chez les Juifs, avait une importance capitale (1). Comme c'est là le programme intégral de sa vie mortelle, la raison de sa venue ici-bas, l'idéal dont il poursuivra sans relâche l'entière réalisation, il saisit avec empressement la première occasion de se montrer tel qu'il veut être et de proclamer publiquement ce qu'il veut faire.

Oh! quel modèle! mes amis; quel merveilleux et incomparable exemple! Mais, en même temps, quel éloquent et tout-puissant appel! « *Je vous ai donné l'exemple*, vous dit Jésus adolescent, comme plus tard vous dira Jésus devenu homme, je vous ai donné l'exemple, *afin que comme j'ai fait, vous fassiez vous-mêmes* (2) ».

Chers adolescents, inspirez-vous de cet exemple, prêtez une oreille docile à cet appel, et de ces paroles de Jésus bien comprises, faites-en, vous aussi, la devise, mieux encore la règle invariable et le programme de votre vie.

II

Je dis : de ces paroles bien comprises. Mais n'est-ce pas hardiesse, témérité à nous de vouloir comprendre ce que les plus saintes créatures, Marie et Joseph, ne

(1) V. Fouard, *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, liv. I, ch. VI, § 2.

(2) Exemplum enim dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis. (Joan., XIII, 15.)

comprirent pas? C'est, du moins, ce que nous lisons dans l'Évangile (1). Mais, comme l'a judicieusement observé un exégète moderne, « la suite de la vie du Sauveur et les enseignements de l'Église nous ont fourni des lumières qu'il n'avait pas plu à la divine Providence de donner, dès cette époque, aux saints époux (2) ».

Essayons donc, à la faveur de ces lumières, de pénétrer le sens caché et si instructif de ces merveilleuses paroles, que l'on peut appeler « le premier sermon du Christ ».

Et d'abord, chers amis, remarquez bien ce mot : *Oportet!* il faut! Si Jésus a laissé partir seuls ses parents; si, sans les consulter ni les prévenir, il est resté à Jérusalem, dans le Temple, en la compagnie des Docteurs, les écoutant et les interrogeant, ce n'a pas été, vous le comprenez sans peine, par un mouvement de sa volonté propre, impatiente de se soustraire à l'autorité de Marie et de Joseph; ni par un attrait naturel qui lui a fait préférer à la société des siens celle des Docteurs de la Loi. Ce n'a même pas été par insouciance ou curiosité puérile. Ç'a été uniquement pour obéir à la volonté de son Père céleste, pour couronner sa sainte enfance, inaugurer son adolescence et préluder

(1) Et ipsi non intellexerunt verbum quod locutus est ad eos (Luc., II, 50). « Ce verset ne signifie pas que la parole de Jésus fut pour ses parents une énigme absolue, puisque, mieux que personne, ils connaissaient sa nature divine. S. Luc a seulement voulu dire qu'ils n'en saisirent pas alors toute l'étendue. » (Fillion, *loc. cit.*)

(2) Id., *ibid.*

à sa vie publique en livrant au monde le secret de sa mission terrestre ; ç'a été pour accomplir un devoir qui résume à lui seul toutes les obligations de sa vie d'Homme-Dieu, « c'est-à-dire de témoin, de révélateur, de glorificateur du Père, d'adorateur parfait, de docteur et de sauveur du monde (1) ». *Oportet!* Voilà la réponse fournie par Jésus lui-même. Il le faut! Dieu le veut! Et cette réponse dispense de toute autre.

Oportet! Chers jeunes gens, voilà le grand mot de la vie, le mot qui résume et exprime tout devoir, tout effort, tout sacrifice ; le mot du progrès, de la fidélité et de la sainteté ; le mot de tous les états et de tous les âges ; le mot de toutes les heures et de tous les instants. Ce mot est, à lui seul, tout un programme et suffit à la direction universelle de la vie ; c'est le mot qui, en indiquant ce qui est à faire, y pousse, y détermine, sans laisser de place à l'hésitation, au calcul, à la réserve, à l'égoïsme, à la paresse.

Ce mot, chers amis, ayez-le toujours présent à l'esprit. Qu'il devienne, en quelque sorte, votre mot d'ordre, lequel, une fois prononcé, vous fera accomplir, dût-il beaucoup vous en coûter, ce que vous saurez être nécessaire, réclamé par votre conscience, voulu de Celui qui est le maître de votre vie. Eviter le péché : *oportet!* Pratiquer la vertu : *oportet!* Progresser dans le bien : *oportet!* Se vaincre, obéir, travailler, aimer

(1) Mgr Gay, *Entret. sur les mystères du saint Rosaire*, Le recouvrement de Jésus au Temple, § II, IV.

son prochain, sauver enfin son âme : *oportet!* Oui, il le faut; c'est la volonté de Dieu, c'est le devoir, c'est la condition fondamentale, essentielle de la vie chrétienne : *oportet!*

III

Et Jésus ajoutait : « *In his quæ Patris mei sunt* ». Il me faut être aux choses de mon Père.

Quelles étaient ces choses de son Père? Je vous l'ai dit plus haut et, du reste, vous le savez bien. Elles se résument toutes dans ce mot : la volonté de Dieu. Dieu voulait sauver le monde et le sauver par son fils. En envoyant ce fils ici-bas, il lui avait conféré la mission d'instruire, de réparer, de guérir, de délivrer et de rendre la vie. Voilà l'œuvre de miséricorde confiée par le Père à son fils devenu homme. Et voilà ce que Jésus voulait faire entendre par sa réponse à Marie. Celle-ci venait de lui dire, sur le ton d'un tendre reproche : « Pourquoi avez-vous agi de la sorte? Voilà que votre père et moi, nous vous cherchions inquiets et affligés (1)! » Mais ce père, ce gardien dévoué de son enfance, mais cette mère si tendrement aimée, si constamment respectée jusqu'alors, il semble les méconnaître, à cette heure, pour ne plus songer qu'à son Père des cieux devant lequel toute humaine paternité s'efface;

(1) Et dixit mater ejus ad illum : Fili, quid fecisti nobis sic? Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te. (Luc., II, 48.)

pour faire passer les intérêts de son service et de sa gloire avant toute autre considération d'ordre naturel et humain, au risque de faire douter de sa soumission envers Marie et Joseph, au risque de causer à ces deux êtres si chers une peine indicible. Avant tout, par-dessus tout, Jésus était à Dieu. Dès lors, il fallait qu'il fût occupé des choses de Dieu.

Et pour vous, chers amis, « les choses de votre Père » quelles sont-elles? C'est, tout d'abord, ce qui se rapporte au culte de Dieu, à son service immédiat, comme la prière, la méditation, les lectures saintes, l'assistance aux offices, la réception des sacrements. Ces choses de Dieu doivent être aussi les vôtres, car en même temps qu'elles vous fournissent l'occasion d'affirmer votre dépendance à l'égard de Dieu, de lui témoigner votre amour, votre désir de lui plaire, de mettre à contribution son infinie libéralité, elles sont pour vous une source continuelle de bienfaits, de secours de toutes sortes réclamés par votre nature indigente.

Ces choses, ayez-les en haute et souveraine estime. Aimez-les, affectionnez-vous-y; faites-les passer, théoriquement et pratiquement, avant tout le reste, car elles sont, en réalité, plus que tout le reste, les choses de Dieu.

« Les choses de votre Père », c'est encore tout ce qui, directement ou indirectement, peut contribuer à faire connaître, aimer et servir Dieu; tout ce qui, de la part du chrétien, est une reconnaissance pratique

de ses droits, une glorification de son nom, une conformité à ses volontés adorables.

Or, tel est l'ordre providentiel établi par Dieu, que tout ce que l'homme, le chrétien pense, aime, désire ou accomplit, ici-bas, à n'importe quel moment de sa vie, peut, par suite de l'intention dont il est animé, devenir chose voulue de Dieu, conforme de tous points à ses desseins, à ses désirs. Tout, dès lors, peut contribuer à la glorification de Dieu, être une louange à Dieu, constituer une portion du service de Dieu, être, en un mot, ces « choses du Père » dont parlait Jésus dans sa réponse à Marie.

Aussi peut-on dire, en toute exactitude de doctrine, que tout ce que Jésus a fait, au cours de sa vie mortelle, a été, par sa constante relation et son inséparable union avec son Père, un véritable service de Dieu. En sorte que, dans sa crèche, à Nazareth, à travers la Galilée, la Samarie et la Judée, à Jérusalem, au jardin des Olives, au Calvaire, comme à l'âge de douze ans, parmi les Docteurs de la Loi, partout, toujours, invariablement, il a vaqué aux « choses de son Père ».

Ainsi, jeunes chrétiens, en doit-il être de vous. Où que vous soyez et quoi que vous fassiez, une pensée doit dominer en vous toutes les autres : la pensée du service de Dieu. Cette pensée doit vous faire rapporter à Dieu tout ce que vous faites. Alors tout ce que vous ferez deviendra service de Dieu. Oui, tout : votre lever matinal, votre travail scolaire, l'observance fidèle du règlement, le silence, la modestie, la vigilance, la pureté, le bon exemple, le support du prochain; tout

cela deviendra, pour vous aussi, ces « choses du Père », auxquelles, à l'exemple de Jésus, vous devez être souverainement affectionnés.

IV

Et Jésus, votre modèle, ne se borne pas à dire qu'il *fait* ces choses, il affirme qu'il *est dans* ces choses. Remarquez, en effet, l'expression qu'il emploie : « *In his... oportet me esse,* il faut que je sois *dans* les choses de mon Père ». Il ne se contente pas d'exécuter ponctuellement la volonté paternelle en faisant ce qu'elle ordonne ou désire ; il est tout entier à ce qu'il fait, par une adhésion absolue à cette volonté. Il y concentre toutes ses puissances, tout son être ; il se plonge, en quelque sorte, dans cet océan sans limite et sans fond qui se nomme le souverain domaine de Dieu.

En cela encore, chers jeunes gens, Jésus vous donne l'exemple et vous indique la façon dont vous devez vous acquitter de tout devoir, principalement de vos devoirs envers Dieu.

Hélas ! que souvent peut-être ces devoirs sont remplis sans application, sans attention, d'une manière distraite, ennuyée, par des motifs naturels, terrestres et humains ! Et que souvent Notre-Seigneur doit dire, en entendant vos prières évaporées, languissantes, routinières, ces paroles d'Isaïe qu'il prononçait aux

jours de sa prédication à travers la Judée : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi (1)! »

Avouons-le, sans essayer de nous défendre : qu'il s'agisse du service immédiat de Dieu ou de nos autres devoirs, qui tous doivent avoir Dieu pour fin aussi bien que pour raison première et motif déterminant, nous ne sommes pas dans ce que nous faisons; nous ne pensons pas à Dieu, à ses droits, à notre obligation de tout faire pour lui. De là vient que nous faisons mal ce que nous faisons ou que nous le faisons imparfaitement, par intérêt, par contrainte ou manière d'acquit. De là vient que dans nos journées, dans notre vie, nous constatons tant de vide. De là vient enfin que nous ne faisons aucun progrès notable dans la vertu, que nous stationnons dans la voie du bien, si tant est que nous n'y reculions pas...

Accoutumez-vous donc, jeunes chrétiens, à mettre tout votre cœur, c'est-à-dire tout votre amour, tout votre désir de plaire à Dieu, en tout ce que vous faites, et sachez bien, encore un coup, que tout ce que vous faites, peut, si vous le voulez bien, devenir ces *choses qui regardent votre Père céleste,* ce service de Dieu dans lequel vous devez vivre et persévérer tous les jours de votre vie.

(1) Populus hic labiis me honorat : cor autem eorum longe est a me. (Matth., xv, 8.)

V

Il est encore un mot, parmi ceux que l'Évangéliste a placés sur les lèvres de Jésus adolescent, qui mérite, chers jeunes gens, toute votre attention. Ce mot est celui par lequel Jésus affirmait son obligation *personnelle* d'être appliqué et tout concentré dans les choses qui regardent son Père : *oportet me!*

S'il est tout entier à ces choses, c'est parce que c'est un devoir pour lui d'y être, et que, comme créature, il se doit tout à son créateur, comme serviteur tout à son maître.

De même, jeunes chrétiens, vous devez-vous tout entiers au service de Dieu. C'est là votre devoir personnel; c'est à vous à le remplir; c'est vous que cela regarde, vous que cela oblige, car c'est vous que Notre-Seigneur aime, vous qu'il a choisis, appelés à son service; vous qu'il veut rendre éternellement heureux : *elegi te!... dilexi te!... attraxi te!...*

Entendez donc ainsi l'obligation où vous êtes de prier, de lutter, de progresser dans le bien, de travailler, d'obéir, d'édifier, en un mot, de servir Dieu.

Arrière les prétextes, les excuses de la paresse et de la lâcheté! Arrière les exemptions et les privilèges! Arrière les ménagements de la nature immortifiée! Arrière les précautions de la sensualité! Arrière les calculs de l'indolence et de l'égoïsme! Quand il s'agit du service de Dieu, de sa gloire, il faut savoir *donner du sien*, payer de sa personne, se dépenser, se livrer et, s'il le faut, se sacrifier.

Voyez donc votre devoir et, dussiez-vous être seul à l'accomplir, ayez le courage de l'accomplir quand même. On s'étonnera peut-être de votre conduite ; on ne comprendra pas votre ténacité, votre constance. Que vous importe ! Dieu verra, comprendra et vous approuvera. Vous aurez fait votre devoir ; à l'exemple de Jésus, vous aurez *donné du vôtre*. Dieu, à son tour, vous donnera du sien ; il se donnera lui-même à vous pour être à jamais votre récompense (1).

Telle est, mes chers amis, la grande et précieuse leçon que Jésus vous fait entendre, au seuil de son adolescence, et qui ressort pour votre instruction des premières paroles tombées de ses lèvres. Paroles bénies, paroles bienfaisantes. Puissent-elles devenir pour vous, jeunes chrétiens, en même temps que votre devise, la règle même de votre vie, le principe habituel de vos pensées, de vos désirs, de vos affections, le mobile de toutes vos démarches et de tous vos actes.

Que sans cesse elles soient sur vos lèvres et plus encore dans vos cœurs.

Au monde qui essayera de vous attirer à lui et de vous éloigner de Dieu ; à ce monde qui fait perdre le temps, qui distrait, qui dissipe, qui blesse alors même qu'il caresse, répondez résolument : « Il faut que je sois aux choses de mon Père ! » Avant tout le service de Dieu ! Avant tout le salut de mon âme ! Le reste n'est qu'accessoire, secondaire, souvent même inutile et dangereux.

(1) Ego... merces tua magna nimis. (Genes , XV, 1.)

Aux conseils et aux exemples d'une amitié indiscrète, qui voudrait vous entraîner dans la voie large des plaisirs, de la vie molle et indifférente; à l'amour trop terrestre d'un père ou d'une mère, qui viendrait vous prêcher une prudente modération dans la piété; qui voudrait vous détourner de pratiques à ses yeux excessives, inutiles; qui essayerait d'arrêter l'élan généreux de vos cœurs vers Dieu, vers les âmes, vers le renoncement à ce que le monde aime, vers la recherche de ce qu'il fuit; au risque de paraître fouler aux pieds les devoirs de la piété filiale, vous encourageant de l'exemple de Jésus, dites comme lui : « Il faut que je sois aux choses de mon Père! »

Enfin à la nature paresseuse et sensuelle, qui réclame, gémit, veut jouir et rejette tout ce qui la gêne; à l'amour-propre qui se révolte et aspire à se dégager de l'obscurité, de la vie simple et commune, de l'obéissance à la règle, de la fidélité aux monotones devoirs de tous les jours, répondez aussi : « Il faut que je sois aux choses de mon Père; *in his quæ Patris mei sunt oportet me esse!* »

JÉSUS A NAZARETH

Le jeune homme au collège.

Après avoir rapporté l'épisode qui a fait l'objet du précédent entretien, l'évangéliste saint Luc ajoute que Jésus « s'en alla ensuite avec ses parents, et vint à Nazareth (1) ». C'est là, avons-nous dit, que la sainte Famille avait son domicile et qu'elle était venue se fixer peu après la cérémonie légale de la Purification (2). C'est là aussi qu'après sa fuite et son séjour en Égypte, elle était revenue habiter (3). C'est là enfin que le Verbe Incarné voulut passer encore dix-huit années de sa vie, qui devait n'en avoir que trente-trois.

Sur ces dix-huit années qui représentent, on le voit, plus de la moitié de l'existence mortelle du Fils de Dieu,

(1) Et descendit cum eis, et venit Nazareth. (Luc., II, 51.)

(2) V. Cornel. a Lapide, *Comment in. Luc.*, cap. II, 40.

(3) Secessit in partes Galilææ, et veniens habitavit in civitate quæ vocatur Nazareth. (Matth., II, 22, 23.)

nous n'avons presque aucun détail. Chose étrange! l'Évangile qui en est rempli en ce qui concerne les trois années apostoliques du Sauveur, se tait sur cette période si considérable et si intéressante de sa vie voyagère. Pourquoi cela? Serait-ce parce qu'il n'y a rien eu dans ces dix-huit années qui méritât d'être signalé, rien qui fût digne d'observation et d'imitation?

Loin de nous une telle pensée! Il n'y a pas, dans la vie du Sauveur, une seule parole, une seule action qui ne méritent d'être relevées. Pourquoi donc l'Esprit-Saint n'a-t-il pas jugé nécessaire d'écarter le voile qui cache ces dix-huit années et de dicter aux écrivains sacrés quelques détails sur l'adolescence de Jésus? Pourquoi, du moins, s'est-il borné à la résumer en deux versets d'une concision extrême, échappés par hasard, dirait-on, à la plume d'un seul évangéliste? Il y a évidemment là un mystère que nous devons respecter sans en vouloir pénétrer les raisons, dignes, du reste, de la sagesse divine.

Mais ce que l'Esprit-Saint n'a pas révélé publiquement et officiellement, il le manifeste en particulier aux âmes. Du moins est-il permis à celles-ci de sonder ces divines ombres et de pénétrer, à la faveur de la lumière d'en haut, un mystère qu'elles ont si grand intérêt à connaître. Non seulement il leur est permis, mais c'est un devoir pour elles d'étudier cette phase de la vie humaine du Sauveur et, si cachée, si mystérieuse qu'elle soit, d'en découvrir les divers caractères.

Il y a plus : si la vie de Jésus, considérée dans son

ensemble, est le modèle de celle des chrétiens en général, combien plus sa vie d'adolescent sollicite-t-elle, chers jeunes gens, votre imitation, et mérite-t-elle de devenir la règle de votre propre vie! Combien, dès lors, pour la reproduire, ne devez-vous pas vous efforcer de la connaître!

Qu'a donc été la vie de Jésus à Nazareth? Quels sont les principaux caractères de cette existence toute mystérieuse? Transportons-nous par la pensée dans cette humble bourgade de la Galilée, placée dans une vallée tout entourée de collines; dans ce petit coin de terre tranquille et recueilli, frais et verdoyant qui, dès longtemps, l'a fait nommer Nazareth la fleurie, *Nazareth florida.* Entrons dans cette simple maison d'artisan, qui ne se distingue en rien des autres, sinon peut-être en ce qu'elle est plus modeste et plus étroite. Maison royale, pourtant, et maison sainte! *Alma domus; la santa Casa!* C'est là que le Dieu fait homme vit entre deux créatures incomparables, choisies du ciel pour être les témoins de sa vie cachée. L'une se nomme Marie et l'autre Joseph.

Que fait là ce « Verbe abrégé (1) », cette Majesté anéantie, ce Créateur devenu créature?

I

Avant tout, à Nazareth *Jésus prie.* La prière est le moyen à la fois normal et fondamental par lequel la

(1) Verbum breviatum. (Rom., IX, 28.)

créature communique avec Dieu et fait appel à sa bonté, en lui exposant ses besoins. Entendue dans un sens plus général, elle est l'acte par lequel la créature affirme et reconnaît pratiquement le souverain domaine de Dieu et son droit absolu à être adoré.

En sa qualité d'homme, de créature, Jésus doit à Dieu cet hommage et ce culte de religion désignés sous le nom de prière.

Qui dira avec quelle fidélité et quel zèle il s'acquitta de ce devoir sacré? Qui dira, qui pourra jamais dire quelles adorations furent rendues à Dieu, dans cette humble maison de Nazareth, vrai sanctuaire habité par la Trinité céleste, durant les dix-huit années qu'y vécut le Verbe fait chair; quelles louanges, quelles actions de grâces Dieu y reçut pour ses universels et incessants bienfaits; quelles supplications ardentes et toutes-puissantes s'exhalèrent de ce cœur d'adolescent soucieux des besoins du genre humain autant que des droits de Dieu et des intérêts de sa gloire? Si, selon la promesse qu'il en avait faite jadis, le Seigneur avait les yeux, les oreilles et le cœur ouverts dans le temple de Jérusalem, dont il avait fait son séjour terrestre de prédilection et le lieu par excellence de la prière; combien plus devait-il être attentif au culte rendu à son invisible majesté dans cette maison de Nazareth devenue, par la présence de son fils fait homme, le lieu le plus auguste du monde!

Et cette prière, ce composé d'hommages respectueux et affectueux rendus par Jésus à Dieu son père, était comme la respiration habituelle, incessante de

son âme, comme sa conversation et sa communion de tous les instants avec ce Père, objet souverain de sa pensée et de son amour. Joignez-y que cette prière, qui s'exhalait d'un cœur à la fois si ardent et si tendre, était revêtue de toutes les qualités requises pour être exaucée : humilité, soumission, confiance, ferveur.

Ah! dès lors, comprenez, si vous le pouvez, sa puissance et son efficacité, les trésors de grâces qu'elle devait obtenir de la libéralité divine en faveur de ceux pour lesquels Jésus priait. Comprenez surtout quelle gloire et quelle joie procuraient à Dieu cette incessante louange, sortant du cœur le plus aimant, des lèvres les plus pures qui furent et seront jamais, ce culte parfait d'adoration offert par la plus sainte des créatures, qui résumait en elle seule tous les êtres sortis des mains du Créateur.

Chers jeunes gens, en vous donnant avant tout l'exemple de la prière, en vous apparaissant comme modèle d'homme de prière, Jésus veut vous faire comprendre que la prière est le premier et le principal de vos devoirs envers Dieu, et vous inspirer pour elle une haute estime, un grand amour, une constante fidélité. Oh! de grâce, ne négligez pas ce devoir, car ce serait priver Dieu de la gloire qu'il attend de vos prières et de la joie qu'il éprouve à les exaucer. Ce serait vous priver vous-mêmes des secours nécessaires à votre faiblesse, des bienfaits sans nombre qu'on obtient de Dieu en priant.

Priez donc, et priez bien ; cela équivaut à dire : priez avec foi et confiance ; priez avec tout votre cœur ; priez en vue d'être exaucés et avec la persuasion que vous devez l'être, si votre prière est telle que Dieu la veut. Priez sans cesse : non seulement aux heures et dans les lieux consacrés à la prière ; non seulement au moment critique de la tentation, du découragement, de la défaite, mais priez à chacun des instants et à chacune des actions de votre vie, en offrant ces actions à Dieu, en les accomplissant pour Dieu, en orientant votre vie tout entière vers Dieu.

C'est là ce que j'appellerai la *prière vitale*, qui se dégage de chacun des actes de la vie, comme un hommage rendu à l'Auteur de toutes choses, comme une louange continuelle à sa munificence et à sa paternelle bonté.

II

A Nazareth Jésus *obéit*. Je vous disais, en commençant, que l'Évangile garde un profond silence sur les années passées à Nazareth par le Verbe incarné. Toutefois, le texte sacré contient sur ces années un détail bien précieux et qui suffit à caractériser cette phase si mystérieuse de la vie du Sauveur. C'est la parole par laquelle il nous apprend que sa vie à Nazareth fut une vie d'obéissance. *Et erat subditus illis* (1).

A qui donc obéit-il ? A des créatures saintes, sans doute, incomparablement saintes, mais infiniment in-

(1) Luc., II, 5.

férieures à celui qui leur obéit et qui n'est autre que leur Créateur et leur Dieu. Mais il a plu à ce Créateur de devenir créature, de se faire homme et de déclarer aux hommes, ses serviteurs dont il a voulu faire ses frères, qu' « il n'était pas venu pour être servi, mais pour servir (1) ». Et c'est précisément pour cela qu'anéantissant son infinie majesté, il a pris la forme, le maintien, les allures extérieures et les sentiments intérieurs du serviteur et de l'esclave (2).

Contemplez donc, chers jeunes gens, contemplez le Très-Haut, le roi du ciel, le maître universel, obéissant à Marie et à Joseph, accomplissant leur volonté, se conformant en tout à leurs désirs dans les infimes détails de la vie domestique, pouvant déjà se rendre à leur sujet le même témoignage que, plus tard, il se rendra en parlant de son Père céleste : « Je fais toujours ce qui leur plaît (3) ».

Remarquez bien, toutefois, l'expression employée par l'écrivain sacré. Il ne dit pas qu'il leur était obéissant, mais qu'il leur était soumis. *Et erat subditus illis.*

Qu'est-ce à dire? L'obéissance sans la soumission est-elle possible? Eh! sans doute. Il n'est pas rare de rencontrer l'*obéissance* dépourvue de *soumission*. En comparant ces deux expressions, entre elles l'obéis-

(1) Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare. (Matth., XX, 28.)

(2) Qui, cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo; sed semetipsum exinanivit, formam servi accipiens. (Philip., II, 6-7.)

(3) Quia ego quæ placita sunt ei, facio semper. (Joan., VIII, 29.)

sance est bien plutôt l'exécution extérieure, matérielle d'une volonté supérieure, d'un ordre donné, d'un devoir imposé. Ainsi envisagée, l'obéissance peut revêtir tous les caractères qui la rendent recommandable, tels que la ponctualité, l'intégrité, la persévérance; mais ce qui donne à l'obéissance sa vraie valeur, ce qui l'élève au degré d'une vertu éminente, c'est la soumission. Or la soumission, c'est l'acceptation morale, intérieure et volontaire de la volonté de celui qui commande; c'est l'adhésion par l'esprit, le cœur, la volonté à l'autorité de celui qui ordonne; adhésion par laquelle celui qui obéit se met réellement *au-dessous* de celui à qui il obéit et, par suite, obéit, c'est-à-dire se porte à exécuter matériellement les ordres reçus (1).

Telle est l'obéissance véritable, et c'est parce qu'elle ne va pas sans la soumission, qu'il est dit du divin adolescent de Nazareth : « Il était soumis à Marie et à Joseph; *et erat subditus illis.* » Étant soumis, il était nécessairement obéissant, car la soumission implique l'obéissance.

Chers écoliers, quel exemple Jésus vous donne là, et combien il vous importe de vous y conformer, en vue de votre perfection morale!

Pour vous aussi, le collège chrétien est, comme Nazareth pour Jésus, une maison de soumission et

(1) Étymologiquement, le mot soumis, *sub missus*, signifie *mis au-dessous;* et le mot obéissant, *ob id iens*, signifie *allant à cause de ce qui est commandé.*

d'obéissance. Les maîtres qui vous dirigent, les devoirs que vous avez à accomplir, la règle qui préside à tous vos mouvements et les détermine en leurs moindres détails, vous prêchent sans cesse la vertu si fidèlement pratiquée par Jésus dans l'humble maison de Nazareth; vertu qui, par la mention spéciale qu'en fait l'Évangile, semble avoir été sa vertu favorite.

De fait, tout le christianisme se résume dans l'obéissance : obéissance à Dieu et à qui commande au nom de Dieu. Si cette vertu est la seule que l'Esprit-Saint ait voulu signaler en Jésus à Nazareth, c'est évidemment à raison de son importance et pour nous rappeler l'obligation où est tout chrétien de la pratiquer, à l'imitation de Jésus « obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix (1) ».

Mais, sachez-le bien, pour être de vrais obéissants et vous conformer de tous points à votre divin Modèle, vous devez faire de la soumission l'*âme* de votre obéissance, adhérer d'esprit et de cœur à l'autorité qui vous commande. Or vous n'y pourrez parvenir qu'à la condition de faire de l'esprit de foi l'*âme* de votre soumission.

Qu'est-ce à dire? sinon que l'esprit de foi ou, ce qui revient au même, la *notion surnaturelle des choses,* doit inspirer votre soumission et être le mobile ordinaire de votre obéissance. L'esprit de foi, en vous faisant découvrir Dieu dans vos supérieurs et vos maî-

(1) Factus est obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. (Philip., II, 8.)

tres, vous fera voir dans l'autorité dont ils sont investis tout autre chose qu'une autorité humaine. L'esprit de foi vous montrera cette autorité revêtue d'un caractère sacré et, par conséquent, vénérable et aimable. Dès lors, il vous portera à accepter, sans murmure ni récrimination, sans hésitation ni réserve, tout ce que prescrivent les règlements disciplinaires et tout ce qu'ordonnent les supérieurs légitimes. Vous serez des écoliers obéissants dans le sens complet du mot, et de chacun de vous, comme de Jésus, on pourra dire : « *Et erat subditus illis* ».

III

A Nazareth Jésus *travaille*. Voulant être notre modèle en toutes choses, il l'est encore par sa fidélité à la loi du travail. Cette loi, vous le savez, est d'institution divine ; tout homme y est soumis dès sa jeunesse. Voilà pourquoi le Dieu fait homme s'y est assujetti lui-même dès les premières années de sa vie mortelle.

Mais quel genre de travail a-t-il embrassé ? Celui de l'intelligence et de la pensée se produisant en d'éloquentes leçons et de doctes écrits ? Celui du génie qui, avec le pinceau ou le burin, anime la toile ou le marbre, enfante des merveilles ? Nullement : son travail est un travail vulgaire et grossier, un travail manuel et corporel ; c'est le travail des plébéiens et des ignorants, à peine suffisant à gagner, au jour le jour, le pain nécessaire à l'existence. Pourquoi cette préfé-

rence donnée par le Fils de Dieu au dur labeur du corps?

Je vous disais, tout à l'heure, que le travail est d'institution divine. Lorsque, à l'origine du monde, Dieu eut créé le premier homme, il le plaça, dit le texte sacré, en un paradis de délices, afin qu'il travaillât et mît ses soins à le faire fructifier (1).

Ce travail de l'homme innocent était pour lui et devait être pour sa postérité, non un labeur humiliant, débilitant et écrasant, mais le noble exercice des puissances matérielles et intellectuelles, une sorte de délassement par sa facilité et son agrément.

Le péché a brutalement changé cet état de choses. Sans perdre son caractère primitif d'exercice des facultés humaines, le travail, dès lors, est devenu pour l'homme prévaricateur et pour sa malheureuse descendance une peine et un châtiment du péché. « Désormais, avait dit le Seigneur à Adam, tu mangeras ton pain à la sueur de ton front (2). »

Et ce que le Seigneur avait dit s'est littéralement réalisé. Le travail n'a plus été pour l'homme déchu qu'un exercice pénible, souvent humiliant, n'offrant que des satisfactions chèrement achetées.

Mais Jésus-Christ est venu. Il a volontairement accepté, comme homme, la loi pénale du travail imposé à l'homme pécheur. Il a, dans un esprit d'expiation, donné la préférence au travail le plus humiliant et le plus pénible. Il a réhabilité, ennobli le travail. Il en a

(1) Posuit eum in paradiso voluptatis, ut operaretur. (Genes., II, 15.)
(2) In sudore vultus tui vesceris pane. (Genes., III, 19.)

fait une source de mérites. Il a mis dans l'accomplissement du travail une douceur infinie. Il a tracé à l'humanité la méthode du travail saint et sanctifiant, par son travail patient, assidu, courageux et docile.

Quel spectacle touchant et ravissant, mes amis, que celui que nous offre Jésus, humble apprenti, travaillant, de sa douzième à sa trentième année, dans l'atelier de Nazareth, sous les ordres de son père nourricier; maniant la scie et le rabot, versant à ce dur travail de chaque jour ses sueurs, en attendant de répandre son sang au Calvaire!

Voilà le Fils de Dieu, le Tout-Puissant, le Créateur, Celui qui se joue avec les éléments, Celui qui n'a besoin de rien ni de personne et qui pourvoit, par sa bienfaisante Providence, aux nécessités de ses créatures; le voilà qui peine et se fatigue en un labeur grossier; qui montre ses mains durcies, calleuses, noircies au travail, disant aux enfants des hommes dont il s'est fait le frère : « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait moi-même (1) ».

Mais le travail que vous avez à accomplir, chers écoliers, n'est pas celui auquel Jésus s'est volontairement assujetti; ce n'est point le travail pénible et grossier des mains, mais celui, bien plus noble et attrayant, de l'esprit. A ce travail apportez, en vue de l'acquisition de la science, toute votre activité et toute votre ardeur intellectuelle; un véritable désir d'apprendre, d'avancer, d'étendre vos conquêtes dans le domaine du

(1) Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis. (Joan., XIII, 15.)

savoir; un zèle infatigable à attaquer de front et à vaincre les difficultés que l'étude vous offre, et à fournir la somme d'efforts nécessaires pour les surmonter.

Ce travail, ennoblissez-le, élevez-le, sanctifiez-le, en l'accomplissant en union avec Jésus adolescent, sous le regard de Dieu, pour lui plaire et vous conformer à sa volonté sainte. Aux heures d'aridité, de lassitude, de découragement, d'insuccès même, songez à la récompense promise, non à celui qui réussit, mais à celui qui persévère dans l'accomplissement fidèle de la tâche que Dieu lui a donnée à remplir; et, coûte que coûte, persévérez, sans jamais vous décourager, dans votre travail d'écoliers chrétiens, comme vous persévérerez plus tard dans votre travail professionnel.

IV

Enfin, à Nazareth Jésus *progresse*. L'Évangile nous dit, en effet, de lui, qu' « il croissait et avançait en sagesse et en grâce, en même temps qu'en âge, devant Dieu et devant les hommes (1) ».

Eh quoi! mes amis, peut-il croître en réalité Celui qui est l'Infini? Peut-il manquer de quelque chose Celui qui est la plénitude? Peut-il ajouter à sa sagesse et à sa science Celui qui est le foyer de toute science, la souveraine sagesse?

(1) Et Jesus proficiebat sapientia, et ætate, et gratia apud Deum et apud homines. (Luc., II, 52.)

Considérez, je vous prie, l'astre du jour. A peine épanche-t-il, dès l'aurore, une pâle lueur, dont le regard peut, sans difficulté, soutenir l'éclat. Mais, peu à peu, cette lueur grandit, cet éclat s'accentue, augmente, devient radieux, éblouissant. Qu'est-ce donc? Est-ce une autre lumière qui est venue s'ajouter à la première, et ces rayons que le soleil projette sur la terre à midi, ne les possédait-il pas le matin? Oui, certes, il en avait déjà la plénitude; mais de ce foyer intégral, la lumière et la chaleur ne sont parvenues à la terre que graduellement et progressivement, et, par une sage disposition de l'Auteur de toutes choses, les rayons de l'astre du jour n'ont fait que devenir plus brillants, plus manifestes, plus dégagés de tout ce qui en pouvait diminuer l'éclat (1).

Ainsi en est-il du Verbe incarné. Bien qu'il possède en plénitude la sagesse, la science et la grâce, il lui plaît de ne les manifester, lui aussi, que graduellement et progressivement. Son but en cela est de ne point devancer son âge et de sauvegarder son obscurité temporaire. Mais comme il veut être notre modèle en toutes choses, son but aussi est de nous instruire. Une grande leçon, en effet, se dégage, entre plusieurs autres, de cette croissance physique, intellectuelle et morale : la leçon de notre propre croissance, de notre progrès dans l'ordre du bien et de la vertu. Au lieu

(1) Quemadmodum sol ab ortu in meridiem progrediens, claritate quoque dicitur proficere; non quod illa in se crescat, sed in effectu tantùm quia majorem lucem apud nos paulatim diffundit. (Cornel. Jansen., *Comment. in Luc.* II, 52.)

donc de discourir sur l'apparente invraisemblance de ces progrès dans le divin adolescent de Nazareth (1), recueillez plutôt, chers jeunes gens, le précieux enseignement que, par eux, il vous donne de croître, de grandir, de progresser moralement et spirituellement.

Jésus grandit *en âge* et en tout ce qui fait la fraîcheur, la vigueur, la beauté de l'âge. Puissiez-vous grandir de la sorte vous-mêmes. Sans doute, votre existence est, comme vos personnes, le domaine absolu de Dieu. Sans doute, il dépend de lui que vous avanciez dans la vie, et que des régions printanières de l'adolescence vous passiez à celles plus fécondes de la virilité, de l'âge mûr. Sans doute encore, il dépend de lui que la maladie vous respecte et que la mort ne vous moissonne pas dans la fleur à peine éclose de votre quinzième ou de votre vingtième année. Mais il dépend aussi de vous, chers amis, que les desseins providentiels se réalisent, et que cette vie physique dont Dieu vous a gratifiés, se développe en vous et s'épanouisse en fraîches couleurs, en vigueur mâle, en forces bien équilibrées. Veillez pour cela à ne tomber en aucun de ces excès auxquels la légèreté de votre âge, la fougue des passions naissantes et souvent indomptées, entraînent trop de jeunes gens. Soyez sobres; soyez tempérants, surtout soyez purs; car rien ne ruine plus implacablement la santé et ne porte des coups plus funestes à la vie elle-même, que

(1) V. Fillion, *Év. selon S. Luc*, ch. II, 52. — Bacuez, *Manuel biblique*, tome III, p. 171.

le vice littéralement meurtrier, opposé à la vertu de pureté. Affectionnez les jeux animés, les exercices musculaires, les amusements hygiéniques; en un mot, sans tomber dans le ridicule d'une préoccupation exclusive de votre santé, ayez une juste sollicitude pour *cette croissance en âge* dont le saint Évangile nous parle au sujet de l'adolescent de Nazareth.

Mais ayez plus encore la sollicitude de votre *croissance en sagesse*. Entendez par ce mot, d'abord l'enseignement que vous recevez au collège, les études auxquelles vous êtes présentement appliqués, et dont l'unique fin est de faire de vous des hommes instruits, sensés, capables de gouverner leur vie et de se rendre utiles à leurs semblables, capables aussi de les diriger, par l'influence de la parole et de l'exemple. Puissiez-vous, en vous affectionnant de plus en plus à vos études, en faisant de jour en jour de nouveaux progrès dans la science, ne rien perdre de cette modestie de bon aloi qui s'allie si heureusement avec le vrai savoir.

Entendez encore par sagesse, ce juste équilibre des puissances, cette harmonieuse disposition des facultés, cette rectitude du jugement, cette fermeté de la volonté, en vertu desquels on évite la légèreté puérile, la pétulance inconsidérée, l'étourderie écolière qui font commettre, à votre âge, bien des sottises. Entendez cette retenue, cette modération dans la physionomie, le maintien, les paroles, les actes, les habitudes, qui, tout en laissant au jeune homme le

charme enjoué de son adolescence, mettent autour de son front comme une auréole de dignité et de gravité précoces.

Tel nous apparaît le divin adolescent de Nazareth. Le concevez-vous autrement que rempli de cette modestie, de cette réserve calme et simple d'une âme qui se possède et qui plane au-dessus des intérêts et des passions terrestres?

Mais pour en arriver là, pour réaliser cette croissance en sagesse, il faut aussi, comme Jésus, croître *en grâce* : « *Et Jesus proficiebat... gratia.* » On croît en grâce, lorsque l'on met à profit les grâces dont Dieu prévient ses créatures et à l'aide desquelles on parvient à l'acquisition du bonheur céleste. Chacune de ces grâces, si elle est bien accueillie, fructifie dans le temps, en attendant qu'elle s'épanouisse en gloire dans l'éternité. Par le fidèle usage qu'il en fait, le chrétien attire sur lui d'autres grâces, que sans cela il n'obtiendrait jamais. Il acquiert, en outre, plus de facilité pour progresser dans la pratique du bien et l'exercice des vertus et, de fait, il y progresse.

Dès lors, il devient agréable à Dieu; il est à ses yeux plein de grâce, c'est-à-dire objet des complaisances divines. C'est surtout dans ce sens qu'il faut entendre ce que l'Évangile nous dit de Jésus, à savoir qu'il croissait en grâce devant Dieu! « *Et Jesus proficiebat... gratia apud Deum* », et ces autres paroles du texte sacré : « La grâce de Dieu était en lui, *Et gratia Dei in illo* »; la grâce, c'est-à-dire la faveur, la bienveillance,

l'amour de Dieu son Père, et sa constante sollicitude à orner de ses dons célestes ce fils vraiment digne de lui.

Et il est dit de Jésus qu'il croissait aussi en grâce devant les hommes : « *Proficiebat gratia apud homines.* » Comment les hommes n'auraient-ils pas admiré, estimé, considéré d'un œil bienveillant cet adolescent au front si pur, au regard si limpide, à la parole si douce, à la démarche si modeste ? Et comment ne vous admireraient-ils pas aussi, chers jeunes gens, en reconnaissant en vous des émules et des copies vivantes de Jésus? Comment, en vous voyant passer, ne salueraient-ils pas en vous l'espérance de l'avenir et la gloire virginale du présent? Comment enfin, malgré sa dépravation quasi universelle, le monde ne rendrait-il pas hommage aux vertus et aux mérites de votre jeunesse?

En tout cas, ces vertus et ces mérites vous concilieront, n'en doutez point, l'estime, l'admiration, les sympathies de tous les gens de bien. Partout où ils vous rencontreront, ils accueilleront avec faveur votre présence, et, à défaut de l'aristocratie de la naissance, ils s'estimeront heureux et fiers de découvrir et d'honorer en vous l'aristocratie de l'esprit et du cœur.

Chers adolescents, apprenez donc, à l'école de Nazareth, à réaliser tous les progrès : progrès en vigueur physique, intellectuelle et morale ; progrès en sagesse et en grâce; progrès devant Dieu et progrès devant les hommes.

Que le collège chrétien soit pour vous Nazareth, et que chacun de vous y soit Jésus, Jésus qui prie et honore Dieu, Jésus qui obéit, Jésus qui travaille, Jésus qui progresse, Jésus enfin qui se prépare, dans la solitude et le silence d'une vie active et généreuse, à sa mission de Sauveur du monde.

JÉSUS A SA SORTIE DE NAZARETH

Le jeune homme à sa sortie du collège.

Parmi les faits relatifs aux trente-trois années passées ici-bas par le Verbe Incarné, son passage de la vie cachée à la vie publique est un événement d'une incontestable importance. Toutefois, l'historien sacré, en le mentionnant, semble n'y voir qu'un événement ordinaire, amené par l'enchaînement purement humain des choses. « En ces jours, dit saint Marc, il arriva que Jésus vint de Nazareth en Galilée, et il fut baptisé par Jean dans le Jourdain (1). »

En réalité, la vie cachée de Jésus à Nazareth appelait sa manifestation et sa vie publique, celle-là ne devant être, dans les desseins de l'éternelle Sagesse, qu'une préparation à celle-ci. Ce que Jésus fit, durant dix-huit années, sous l'humble toit du charpentier Joseph, n'était qu'une sorte d'apprentissage à ce qu'il

(1) Et factum est, in diebus illis, venit Jesus a Nazareth Galilææ, et baptizatus est a Joanne in Jordane. (Marc., I, 9.)

devait faire durant trois autres années, les dernières de sa vie mortelle, à travers la Judée et la Galilée. Ce qu'il fit dans le secret, il le devait faire en public. Les vertus qu'il pratiqua sous les regards de son Père des cieux et de ses parents de la terre, il devait en rendre témoins les foules et les proposer à l'imitation du monde entier. Les trésors de grâces célestes dont il s'était enrichi depuis sa naissance à la crèche, il devait les dispenser aux âmes avec une munificence, une prodigalité sans pareilles. Mais cette transition, par suite des raisons qui la motivèrent, est pour nous un événement si important et, dès lors, si instructif, qu'il serait pour le moins irrespectueux de n'y point arrêter notre attention.

Je vous l'ai dit, chers jeunes gens, le collège chrétien, dans lequel s'écoulent les belles et fécondes années de votre adolescence, est une reproduction exacte de Nazareth. Ce que Jésus fit à Nazareth, les vertus qu'il y pratiqua, sont précisément ce que vous avez à faire au collège, les vertus que vous avez à y pratiquer vous-mêmes.

Mais pour vous, comme pour Jésus, sonnera l'heure où vous devrez vous arracher aux douceurs, à la tranquillité, à l'atmosphère si pure, à l'intimité si chère de Nazareth. Comme Jésus, vous devrez aller là où vous appellera la volonté de votre Père céleste. Après avoir été *appliqués à ses affaires,* dans le secret de la vie écolière, vous devrez vaquer à ces mêmes affaires sur le champ ouvert du monde, dans le milieu

social où il plaira à la divine Providence de vous placer.

Que ferez-vous alors? Quelle sera votre conduite? Qui vous servira de modèle? Ce sera encore Jésus, toujours Jésus, vous disant : « Imitez-moi dans ma vie publique, comme vous m'avez imité dans ma vie cachée. »

Mais cette vie publique de Jésus, qu'est-elle? Quelles vertus Jésus y a-t-il pratiquées? Quelles leçons vous y donne-t-il? Quels conseils vous y propose-t-il?

C'est à ces questions que je voudrais répondre. Heureux serais-je si en prenant, comme toujours, dans nos saints Livres, les indications essentielles, je pouvais vous montrer en Jésus votre modèle dans le monde, comme je vous ai précédemment montré en lui votre modèle au collège.

I

Au préalable, une double question se présente à l'esprit, à laquelle il convient de répondre.

Pourquoi Jésus se décide-t-il à quitter Nazareth, à interrompre ses occupations ordinaires, à se séparer de Marie, sa mère tant aimée (1), à remplacer sa vie jusque-là si cachée, si paisible, par une vie extérieure, active, mouvementée, si différente, du moins en appa-

(1) La tradition dit que saint Joseph était mort à cette époque.

rence, de la première? Pourquoi ne s'y décide-t-il qu'à trente ans, et non plus tôt?

De prime abord, il semblerait qu'en agissant de la sorte, Jésus ait obéi à un besoin de changement produit par la monotonie d'une existence trop uniforme; à cette sorte d'ambition, très légitime du reste, qui se manifeste chez l'adolescent et le jeune homme; ambition assez commune à cet âge où, comme s'exprime judicieusement Lacordaire, « on cherche une grande cause à servir par un grand dévouement, parce que l'amour surabonde en nous avec la force ».

Mais ce qui pourrait être vrai d'un homme ordinaire, ne l'est pas de Jésus. S'il se résout à sortir de Nazareth et à remplacer la douce et sainte intimité de la vie domestique par une vie toute faite de zèle apostolique et d'œuvres extérieures, c'est uniquement parce que Dieu le veut et que, comme le dit Jésus lui-même, « sa nourriture est de faire la volonté de son Père (1) », et encore « qu'il ne fait en toutes choses et toujours que ce qui plaît à ce divin Père (2) ». Or il plaît à ce Père que son fils sorte de la solitude et devienne un homme public; il lui plaît qu'il inaugure ce ministère d'évangélisateur, de consolateur, de guérisseur, de thaumaturge, que couronneront sa sainte passion et sa mort sanglante sur le Calvaire. C'est

(1) Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me. (Joan., IV, 34.)

(2) Quia ego quæ placita sunt ei, facio semper. (Joan., VIII, 29.)

pour cela que Dieu a donné son fils au monde (1). C'est pour cela qu'il l'a fait naître; pour cela aussi que ce fils a prié, travaillé et obéi pendant trente années.

S'il sort donc de Nazareth, c'est parce que son Père l'envoie (2); c'est parce qu' « il lui faut accomplir l'œuvre pour laquelle il a été envoyé (3) ». Et s'il sort à trente ans (4), c'est parce que l'heure de sortir a sonné, et que cette heure, jusque-là, n'était point encore venue. Mais, dès lors qu'elle a sonné, rien ni personne ne pourrait plus le retarder, tant il a à cœur d'accomplir entièrement et ponctuellement la volonté de son Père céleste. Qu'importe qu'il en coûte à son affection envers Marie, sa mère! Qu'importe que la voie dans laquelle il va s'engager soit hérissée de difficultés et d'obstacles de toute sorte! Qu'importe que la trahison, la calomnie, la condamnation et la mort soient au bout! *Oportet :* il le faut! dira et redira Jésus; j'aime mon Père, j'aime les âmes! et pour la gloire de mon Père, pour le salut des âmes, je quitterai ma douce et paisible retraite, et j'irai là où me veut mon Père, là où les âmes m'appellent!

Voyez-le donc, ce gracieux jeune homme, au front rayonnant d'une sereine clarté, aux lèvres souriantes, au regard empreint d'une suave bénignité; voyez-le

(1) Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret. (Joan., III, 16.)

(2) Ut faciam voluntatem ejus qui misit me. (Joan., IV, 34.)

(3) Me oportet operari opera ejus qui misit me. (Joan., IV, 4.)

(4) Et ipse Jesus erat incipiens quasi annorum triginta. (Luc., III, 23.)

sortir de l'humble habitation qui, depuis dix-huit ans, abritait son existence. Où va-t-il? Que va-t-il faire?

Il va semer, car il est le semeur, le grand semeur. *Exiit qui seminat* (1). Il va semer tous les dons du ciel, que le Dieu du ciel a remis entre ses mains (2); il va semer la lumière d'en haut, avec les paroles de vérité qui tomberont de ses lèvres dans les intelligences; il va semer l'espérance, par les consolations qu'il fera pénétrer dans les cœurs meurtris et découragés; il va semer l'amour, par ses exhortations pressantes et brûlantes à nous aimer les uns les autres; il va semer la vie, par les grâces multiples qu'il répandra sur ses pas; car, nous déclare-t-il : « Je suis venu pour que les hommes aient la vie et l'abondance de la vie (3). »

Telle est sa mission. Cette mission, il la remplira intégralement; et, parvenu au soir de sa vie, il pourra, sans exagération, rendre de lui ce glorieux témoignage : « Père, j'ai achevé l'œuvre dont vous m'aviez chargé (4). »

Qui dira avec quel joyeux empressement Jésus opéra ce passage de sa vie de retraite à Nazareth à sa vie publique à travers la Galilée et la Judée! Comme un fleuve longtemps endigué à qui l'on vient de rendre la

(1) Matth., XIII, 3.
(2) Pater diligit Filium, et omnia dedit in manu ejus. (Joan., III, 35.)
(3) Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant. (Joan., X, 10.)
(4) Pater, opus consummavi, quod dedisti mihi. (Joan., XVII, 4.)

liberté de son cours, Jésus, fleuve de vie, allait répandre sur le monde les eaux bienfaisantes de la divine grâce dont, en sa qualité de fils de Dieu, il possédait de toute éternité la plénitude. Envoyé du ciel, médiateur entre Dieu et les hommes, il allait enfin faire connaître son Père (1), le glorifier sur la terre (2), sanctifier les hommes dans la vérité (3), après les avoir réconciliés avec l'éternelle justice; les consommer dans une admirable unité (4), fruit béni de son sacrifice, offert au Calvaire et perpétué de siècle en siècle sur les autels.

La gloire de son divin Père et le salut des âmes : voilà les deux stimulants irrésistibles pour son cœur magnanime. C'est cette double pensée qui, continuellement, va le guider en toutes ses démarches, être la raison souveraine de tous ses labeurs, de toutes ses courses, de toutes ses œuvres apostoliques, de ses humiliations, de ses souffrances, de son agonie et de sa mort.

Avant de poursuivre l'étude que nous avons entreprise, recueillez et comprenez, chers amis, les grandes et précieuses leçons que Jésus vous donne en ce mystère de son passage à la vie publique.

Vous êtes présentement à Nazareth, vous disais-je, et votre adolescence au collège, ainsi que celle du di-

(1) Pater, manifestavi nomen tuum hominibus. (Joan., XVII, 6.)
(2) Ego te clarificavi super terram. (*Ibid.*, 4.)
(3) Ut sint et ipsi sanctificati in veritate. (*Ibid.*, 19.)
(4) Ut omnes unum sint;... ut sint consummati in unum. (*Ibid.*, 21, 23.)

vin adolescent à Nazareth, s'écoule à prier, à travailler, à obéir et à progresser. Un jour, il vous faudra quitter le collège et vous en aller dans le monde pour y occuper la place et y jouer le rôle que Dieu vous y réserve. Peut-être vos jeunes cœurs ont-ils présentement de la peine à contenir certains désirs impatients de voir sonner cette heure que vous appelez, bien à tort, l'heure de la délivrance.

Peut-être même est-ce un généreux besoin de vous dévouer et de faire du bien qui vous fait trouver trop longue la durée de ce que j'appelle, moi, votre apprentissage à la vie publique.

Chers jeunes gens, regardez votre modèle, et, comme lui, attendez en toute patience et soumission à Dieu, l'heure marquée pour votre « manifestation ». Croyez-moi, ce n'est pas trop de six, huit et même dix années de préparation à cette vie dans le monde, si exposée, si remplie de dangers de toute sorte !

Réprimez donc ces désirs impatients, ces fiévreuses aspirations vers une vie en apparence plus libre et indépendante, dût cette vie être tout entière consacrée à des œuvres saintes.

La vie chrétienne ne consiste pas seulement dans le zèle qui se dépense en une activité dévorante et qui multiplie les œuvres utiles au prochain autant que glorieuses à Dieu.

Elle consiste encore, et je dirai avant tout, dans l'établissement du règne de Dieu en l'âme ; dans l'union aussi intime que possible entre l'âme et Dieu ; dans la docilité de l'âme aux opérations de Dieu en elle ;

dans sa conformité habituelle à la volonté de Dieu.

Voilà ce que Jésus vous apprend, chers amis, par son séjour prolongé à Nazareth, par sa retraite et son obscurité volontaires de dix-huit années. Il vous apprend à faire la part de Dieu plus large que la part des hommes. En échange, il vous promet de rendre celle-ci d'autant plus fructueuse et salutaire que celle-là aura été plus copieuse.

Laissez le monde se demander ce que vous faites et à quoi servent les longues années que vous passez dans nos maisons chrétiennes. Le monde ne peut pas le savoir et ne le saura jamais, car il lui manque, pour avoir cette notion, un sens absolument indispensable, ce sens dont parlent nos saints Livres (1) et que saint Paul nomme quelque part le *sens du Christ* (2). Le monde ne disait-il pas, il y a dix-neuf siècles, de l'humble fils de Marie (3), du fils du charpentier (4) Joseph le Nazaréen (5) : « Que peut-il sortir de bon de Nazareth (6)? » Et c'est pourtant de Nazareth que le salut nous est venu; de Nazareth que toute grâce s'est épanchée sur le monde. C'est aussi des maisons chrétiennes, où grandit une jeunesse studieuse et vertueuse, que sortira la génération des forts, la génération des sauveurs d'Israël (7).

(1) Dedit nobis sensum ut cognoscamus... (I Joan., v, 20.)
(2) Nos autem sensum Christi habemus. (I Cor., II, 16.)
(3) Nonne hic est faber, filius Mariæ? (Marc., VI, 3.)
(4) Nonne hic est fabri filius? (Matth., XIII, 55.)
(5) Filium Josephi a Nazareth. (Joan., I, 45.)
(6) A Nazareth potest aliquid boni esse? (Joan., I, 46.)
(7) De semine virorum per quos salus facta est in Israel. (I Macch., v, 62.)

Donc, jeunes gens, tâchez d'accepter les délais du Seigneur et, en attendant d'être des hommes, agissez virilement et accomplissez d'un cœur vaillant et généreux tous vos devoirs de l'heure présente (1).

C'est ainsi que, à l'exemple de Jésus, vous vous préparerez à remplir la mission que le Seigneur vous veut confier un jour. Alors, comme Jésus, vous sortirez pour semer, pour jeter à travers le monde, dans le champ si vaste des âmes, la divine semence de la vérité, du bon exemple, des saintes et fécondes influences, destinée à faire germer le bien et fructifier la vertu.

Vous sortirez, et vous dispenserez autour de vous les trésors de vie surnaturelle laborieusement amassés durant les années actives de votre adolescence; comme Jésus, vous passerez en faisant le bien (2); comme lui, vous instruirez; comme lui, vous consolerez; comme lui, vous guérirez; comme lui, vous sauverez.

Oh! la belle, la sublime mission, que celle qui vous est réservée, jeunes chrétiens, chers adolescents, émules du divin adolescent de la Judée! Et avec quel soin ne devez-vous pas vous y préparer et vous rendre aptes à la remplir, lorsque l'heure en aura sonné pour vous!

Mais cette mission comment la remplirez-vous? Quelles vertus devrez-vous pratiquer pour vous en bien acquitter? Jésus va vous le dire.

(1) Expecta Dominum, viriliter age, et confortetur cor tuum, et sustine Dominum. (Ps. XVI, 14.)
(2) Transiit benefaciendo et sanando omnes. (Act., X, 38.)

II

Ce qui frappe le plus dans la vie publique de Jésus, c'est le zèle qui l'anime et qu'il déploie en faveur de ceux au milieu desquels s'écoulent les trois années de son ministère évangélique.

Le zèle est à l'amour ce que la flamme est au feu : son irradiation, sa manifestation. Venu par amour pour l'homme sur cette terre, le fils de Dieu devait donner aux hommes d'innombrables preuves d'amour. Et cet amour devait se traduire extérieurement par le zèle.

Mais ce zèle, quelle forme devait-il prendre en ses manifestations et son exercice?

En premier lieu, la forme de *l'enseignement doctrinal.* Voyez comme Jésus exerce cette forme de zèle. Que de paroles tombées de ses lèvres adorables durant les années de sa vie publique! Et quelles parolès! paroles lumineuses et instructives, paroles de vérité, de paix et de consolation! Quel soin il met à instruire les foules ignorantes et à leur expliquer ce qu'il veut leur faire comprendre! Avec quelle patience il redit ce qu'il a déjà enseigné! Avec quelle sollicitude il s'applique à étendre son enseignement des grands aux petits, l'adaptant avec un art merveilleux à toutes les intelligences, afin que tous soient instruits en l'indispensable science, et qu'ainsi Dieu soit universellement connu!

Son zèle revêt aussi la forme de *la prière*, d'une prière qui embrasse tous les besoins de tous, afin de les exposer à Dieu. Après des journées accablantes, il renonce à un repos bien légitime, et passe les heures de la nuit en oraison (1). Il prie pour ceux qu'il a instruits; il prie et sollicite la fécondante rosée de la grâce sur la semence jetée par lui dans les âmes. Il prie et achève ainsi, dans un ineffable cœur à cœur avec l'Auteur de tout bien, l'œuvre commencée dans ses rapports avec les hommes.

Et ce zèle, cédant à son inclination naturelle, prend la forme du *dévouement*, ardent, infatigable. Voyez comme Jésus se fait tout à tous; comme il est partout où sa présence est nécessaire; comme il multiplie ses bienfaits et les varie selon la nature même des besoins auxquels ils répondent. A Jéricho, il rend la vue à un aveugle; au puits de Jacob, il instruit et convertit la Samaritaine; à Jérusalem, il initie Nicodème à la science du royaume des cieux; à Béthanie, il ressuscite Lazare; au désert de Bethsaïda, il rassasie les foules d'un pain miraculeusement multiplié... Qui pourrait redire, et surtout qui pourrait compter les actes de sa bonté, les preuves de son dévouement, les bienfaits de tout genre accomplis par le miséricordieux Ami des hommes durant le court espace des trois années de sa vie publique? L'évangéliste lui-même y renonce; du moins, c'est ce qu'il paraît dire

(1) Et erat pernoctans in oratione. (Luc., VI, 12.)

en ces paroles de saint Pierre qu'il rapporte et qui résument toute cette portion de la vie du Sauveur : « Il a passé en faisant le bien (1). »

Dois-je garder le silence sur une dernière forme du zèle dont est consumé le cœur de Jésus : la forme de la *pénitence?*

Rien de grand, rien de saint ne se fait si l'on ne *donne du sien,* ce qui revient à dire si l'on n'accepte de souffrir et de s'immoler. Plus la souffrance est abondante, plus est grande l'immolation : plus aussi le zèle est fécond, et plus les œuvres accomplies sont fructueuses.

Nul ne l'a su mieux que Jésus. Aussi, avant de commencer son ministère d'évangélisation, se retire-t-il au désert, et y demeure-t-il quarante jours et quarante nuits, jeûnant et faisant pénitence. Puis, au cours des trois années de ce ministère, on le voit, ce pénitent par excellence, manquant du nécessaire, n'ayant même pas, lui-même l'affirme, une pierre sur laquelle il puisse reposer sa tête (2) ; subissant, en esprit d'expiation, les fatigues inhérentes à cette vie dépensée tout entière au profit des autres; couronnant enfin tous ces sacrifices par le sacrifice suprême du Calvaire, par l'effusion de son sang et par sa mort douloureuse et ignominieuse sur la croix. Si, comme le dit saint Jean, « personne ne pousse plus loin le zèle de la charité qu'en donnant sa vie pour ceux

(1) Transiit benefaciendo. (Act., x, 38.)
(2) Filius hominis non habet ubi caput reclinet. (Matth., VIII, 20.)

qu'il aime (1) », c'est ainsi que Jésus a aimé les hommes ; c'est jusque-là que l'a poussé et entraîné son zèle pour le salut de ceux qui lui sont si chers. Davantage, à cette preuve d'amour, déjà si éloquente, si sublime et si héroïque, il a daigné, sous l'impulsion du même zèle dévorant, joindre cette autre preuve qui dure depuis dix-neuf siècles et qui consiste à renouveler sur les autels, en faveur des hommes, le sacrifice du Calvaire et à se livrer aux hommes, pour être leur surnaturel aliment ici-bas et le gage du bonheur éternet qu'il leur réserve là-haut.

Voilà ce qu'est, voilà de quelles dispositions est animé le fils de Marie, à sa sortie de Nazareth et à son entrée dans ce que la tradition chrétienne a appelé sa *vie publique*.

Chers jeunes gens, laissez-moi vous le répéter : voilà votre modèle ! Ce modèle, regardez-le, pénétrez-vous bien de son adorable beauté, et soyez disposés à le reproduire, à votre sortie du collège et à votre entrée dans le monde.

Voulez-vous, dans ce monde où doit s'écouler votre vie et se déployer votre action, voulez-vous être dignes de la mission que Dieu veut vous y voir exercer? Comme Jésus, à sa sortie de Nazareth, emportez dans vos cœurs, pour l'entretenir et l'attiser sans cesse, le feu sacré du zèle.

(1) Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis. (Joan., xv, 13.)

Ayez comme Jésus le *zèle de la prière*. La prière, c'est la force puisée en Celui qui peut tout et sans qui l'on ne peut rien. La prière, c'est la grâce sollicitée et obtenue comme une pluie bienfaisante, une rosée fécondante, et qui descend sur les œuvres accomplies pour en assurer le succès.

Soyez des *hommes de lumière;* éclairez, instruisez, prêchez; partout autour de vous répandez la semence de la bonne doctrine, des idées saines, des principes chrétiens, des habitudes vertueuses, rehaussant l'autorité de vos paroles par celle de vos exemples, faisant, par ce double moyen, « luire votre lumière devant les hommes, afin que les hommes voient (1) », comprennent, entrent avec vous en communion d'idées, de convictions, d'actions, et que, comme vous, avec vous, « ils rendent gloire à votre Père qui est dans les cieux... (2) ».

Soyez des *hommes de dévouement,* vous donnant, vous prodiguant pour le bien des âmes et l'extension du règne de Dieu dans le monde. Soyez disposés à aller partout où il y aura à défendre les intérêts de la cause que vous servez, à secourir les âmes en détresse, partout où il y aura à consoler, à encourager, à relever, à sauver. Quel meilleur usage, jeunes chrétiens, pouvez-vous faire de votre liberté, de votre intelligence, de votre cœur, de vos talents, de vos biens terrestres eux-mêmes que de les mettre au

(1) Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant... (Matth., v, 16.)
(2) Et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est. (*Ibid.*)

service de Jésus-Christ et des âmes? Et quelle gloire est comparable à celle de vous consacrer tout entiers à ce double intérêt, en comparaison duquel tous les autres ne sont rien?

Enfin, ayez le *zèle de la pénitence*. Entendez par là, chers jeunes gens, que pour servir véritablement et efficacement Dieu et les âmes, il faut « vous renoncer (1) », faire résolument et généreusement le sacrifice de votre repos, de votre liberté, de vos aises, en un mot, de tout ce qui flatte et satisfait la nature viciée en ses origines. « Le royaume de Dieu, dit l'apôtre saint Paul, n'est ni dans le manger, ni dans le boire (2) », mais, comme le dit saint Mathieu, « dans la violence que l'on se fait à soi-même (3) »; dans la prédominance accordée à l'esprit sur les sens, à la grâce sur la nature, dans la poursuite des intérêts de l'éternité, aux dépens même de ceux du temps.

Animé des qualités qui viennent d'être énumérées et dont Jésus-Christ le premier vous a donné l'exemple, votre zèle, jeunes chrétiens, sera puissant et fécond comme celui de votre divin modèle. Conformément à la promesse de l'Esprit-Saint, votre passage ici-bas laissera sa trace, trace lumineuse et bienfaisante (4). Vos efforts pour étendre le règne de Dieu

(1) Abneget semetipsum. (Matth., XVI, 24.)

(2) Non est enim regnum Dei esca et potus. (Rom., XIV, 17.)

(3) Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. (Matth., XI, 12.)

(4) Justorum autem semita, quasi lux splendens, procedit et crescit usque ad perfectam diem. (Prov., IV, 18.)

dans les âmes, inspirés par le *dévouement* surnaturel, alimentés par la *prière*, ennoblis, sanctifiés par la *pénitence*, triompheront de tous les obstacles et contribueront efficacement à la régénération de notre société, non moins atteinte, semble-t-il, dans sa vie morale, que ne l'était le monde, il y a dix-neuf siècles, au moment où Jésus sortit de sa retraite de Nazareth pour inaugurer son ministère évangélique et remplir sa mission de Sauveur.

LE JEUNE RESSUSCITÉ DE NAÏM

La conversion.

Jésus a commencé sa vie publique. Il s'est mis en rapport avec les hommes qu'il est venu sauver. Mais parmi ces hommes, il en est pour lesquels son cœur éprouve une sollicitude, une tendresse, un zèle tout particuliers : ce sont les jeunes gens, ceux qui représentent la portion de l'humanité la plus intéressante, parce que c'est sur elle que reposent les meilleures espérances de l'avenir.

Nous allons voir en exercice ce divin amour de Jésus pour la Jeunesse. Nous allons voir le Sauveur du monde aborder les jeunes gens, soit pour les appeler à sa suite, soit pour les instruire et les entretenir du royaume de Dieu, soit pour s'apitoyer sur leurs infirmités et les en délivrer par un miracle, soit enfin pour ramener à la vie ceux que la mort a prématurément frappés.

Nous allons le voir aussi proposer la Jeunesse en exemple, dans des paraboles où les vertus comme aussi les défauts, les entraînements, les écarts de cet âge sont spécialement mis en relief.

En chacune de ces circonstances, il va nous apparaître comme le miséricordieux ami des hommes, comme le modèle et le guide de cette Jeunesse si généreuse et si ardente, mais, en même temps, si imprévoyante et si faible, si inconstante et si naturellement portée aux excès. C'est l'instruction de cette Jeunesse, ce sont ses intérêts les plus sacrés qu'il a, semble-t-il, continuellement en vue...

A vous, chers jeunes gens, de recueillir ces leçons divinement salutaires. A vous de vous y conformer docilement et constamment : votre vraie formation virile, votre bonheur temporel et éternel sont à ce prix.

« Jésus, lisons-nous dans le saint Évangile, alla dans une ville nommée Naïm, et ses disciples l'accompagnaient avec une grande foule de peuple. Comme il approchait de la porte de cette ville, il arriva qu'on portait en terre un mort, fils unique de sa mère, qui était veuve; et il y avait avec elle beaucoup de personnes de la ville. L'ayant vue, le Seigneur fut touché de compassion et lui dit : « Ne pleurez pas. » Il s'approcha du cercueil et le toucha. Ceux qui le portaient s'arrêtèrent. Jésus dit au mort : « Jeune « homme, levez-vous. Je vous l'ordonne! » Aussitôt celui qui était mort se dressa sur son séant et com-

mença à parler. Et Jésus, le prenant par la main, le rendit à sa mère.

« Alors une crainte respectueuse s'empara des nombreux témoins de cette scène, et ils se mirent à glorifier Dieu en disant : « Un grand prophète s'est levé au « milieu de nous, Dieu a visité son peuple (1). »

Dans ce récit, à la fois simple et émouvant, l'évangéliste saint Luc a révélé l'un des aspects les plus touchants du Sauveur : celui de sa bonté envers les malheureux, de sa miséricorde envers ceux qui souffrent. Mais la résurrection du mort de Naïm n'est qu'une figure d'autres résurrections bien autrement merveilleuses, opérées par ce très clément Sauveur en faveur des pauvres âmes que le péché a mortellement atteintes et qui gisent tristement dans des habitudes coupables.

D'après les statistiques les plus exactes, il meurt chaque jour, en moyenne, cent huit mille personnes, soit quatre mille cinq cents par heure, et soixante-seize par minute. Qui pourra compter le nombre des âmes victimes et esclaves du péché? Qui dressera la statistique des morts spirituelles?

(1) Deinceps ibat in civitatem, quæ vocatur Naïm... Cum autem appropinquaret portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ : et hæc vidua erat; et turba civitatis multa cum illa. Quam cum vidisset Dominus, misericordia motus super eam, dixit illi : Noli flere. Et accessit, et tetigit loculum. (Hi autem, qui portabant steterunt.) Et ait : Adolescens, tibi dico, surge. Et resedit qui erat mortuus, et cœpit loqui. Et dedit illum matri suæ. Accepit autem omnes timor, et magnificabant Deum dicentes : Quia propheta magnus surrexit in nobis, et quia Deus visitavit plebem suam. (Luc., VII, 11-16.)

Or, tandis que le péché opère incessamment, à travers le monde, son œuvre meurtrière, la grâce divine, s'épanchant de cette source intarissable qui se nomme la miséricorde infinie, circule, elle aussi, à travers le monde pour vivifier ce qui est mort et renouveler, à chaque instant de la durée, dans les âmes que le péché a mortellement frappées, le miracle de la résurrection de Naïm.

Les rapprochements que je vais établir entre le texte évangélique et ce mystère de la conversion des âmes, vous permettront, chers jeunes gens, de saisir au vif, de comprendre, d'admirer et de bénir l'inexprimable miséricorde de Celui « qui ne veut pas que le pécheur périsse, mais qu'il se convertisse et qu'il vive (1) ».

Peut-être, en étudiant le récit sacré, vous sera-t-il donné de constater en vous les principaux traits caractéristiques du mort ressuscité par Jésus-Christ. Ah! puissiez-vous, en ce cas, n'opposer aucune résistance aux opérations vivifiantes de la grâce que ce divin Sauveur vous offre en vue de votre résurrection spirituelle.

I

Trois circonstances nous font connaître celui à qui Jésus rendit miraculeusement la vie, près de la ville de Naïm.

(1) Numquid voluntatis meæ est mors impii, dicit Dominus Deus, et non ut convertatur a viis suis, et vivat? (Ezech., XXVIII, 23.)

C'était un jeune homme. Au cours du récit, nous voyons, en effet, le Sauveur le désigner sous ce nom : *Adolescens*. Il était en pleine adolescence, à cette période de la vie où, sous l'action d'une sève abondante et généreuse, le corps se développe, se fortifie, commence à prendre les allures de la virilité, et où, devant le regard confiant, les horizons s'élargissent, s'étendent, colorés qu'ils sont par les plus riantes espérances. Il était à l'âge où l'on ne songe qu'à vivre et qu'à jouir de la vie. Et voilà que, soudain, la mort avait frappé ce jeune homme, ce robuste adolescent, et l'avait impitoyablement couché dans un cercueil. Oh! la terrible surprise! Sa jeunesse ne l'avait pas préservé de la mort!

Et vous aussi, jeune homme, malgré votre jeunesse, vous avez été atteint par la mort du péché. Que dis-je? Votre jeunesse a précisément été la cause de la mort de votre âme.

Durant les paisibles années de votre enfance, vous aviez peut-être vécu en émule des anges, dans une atmosphère d'innocence et de pureté. Mais un jour est venu où un monde nouveau s'est découvert à vos regards. La nature vous a laissé entrevoir de honteux secrets. Votre imagination a voyagé dans des régions inexplorées. Vous vous êtes avancé en tremblant, pour découvrir le fond des mystères entrevus. Un instant, vous vous êtes arrêté, inquiet, troublé, retenu par la pudeur craintive du jeune âge. Mais la légèreté, la curiosité, la fougue des passions naissantes l'emportant

sur vos hésitations, vous ont poussé sur la pente fatale et entraîné au fond de l'abîme où votre innocence a sombré. Aux yeux des hommes, vous avez pu paraître encore vivant, mais aux yeux de Dieu et de ses anges, vous étiez mort, vous n'étiez plus qu'un cadavre!... N'est-ce pas le cas de s'écrier avec le grand évêque d'Hippone : « O jeunesse, jeunesse, fleur de l'âge, et danger de l'âme (1)! »

Le jeune homme de Naïm devait être riche; car, dit l'historien sacré, « une grande foule de la ville l'accompagnait (2) avec sa mère (3) » à sa dernière demeure. D'ordinaire, on n'accompagne pas le convoi du pauvre. Les pauvres n'ont pas d'amis; trop souvent isolés et abandonnés pendant leur vie, ils le sont encore plus après leur mort.

Ce jeune homme était riche; il avait tout à souhait : le confortable et les soins que l'on prodigue aux opulents de ce monde; le concours des médecins les plus illustres, les médicaments les plus sûrs. Et malgré ses richesses, il était tombé sous le coup de la mort. Et, pas plus que le dernier des pauvres, l'impitoyable faucheuse ne l'avait épargné!

Jeune homme chrétien, vous aussi, vous êtes riche, sinon des biens de la nature, du moins de ceux de la

(1) O Juvenes, flos ætatis, periculum mentis. (S. Aug., Serm. 246, *de Tempore.*)

(2) Et turba civitatis multa cum illa. (Luc., VII, 12.)

(3) Videtur ergo vidua hæc fuisse matrona civitatis primaria. (*Comment.* Cornel. a Lapide *in Luc.*, VII, 12.)

grâce. Le baptême, en faisant de vous un enfant de Dieu, vous a conféré un droit radical à l'héritage céleste, en même temps qu'il vous a rendu possesseur de trésors inappréciables, qui se nomment la foi, l'espérance et la charité.

L'Eucharistie vous a gratifié du don qui surpasse tout don, en vous mettant en possession de Celui en qui sont contenus tous les trésors de sagesse, de science, de bonté et de libéralité divines. La Confirmation, qui vous a fait parfait chrétien, vous a communiqué la plénitude des grâces et des dons du Saint-Esprit. Jeune chrétien, que vous êtes riche, et quelle opulence égalera jamais la vôtre?

Mais le péché est venu; il a pénétré comme un voleur dans la demeure de votre âme, demeure imprudemment ouverte ou insuffisamment gardée. Et le péché vous a tout ravi; il vous a dépouillé des richesses spirituelles accumulées en vous par la munificence de Dieu; et il vous a réduit à une extrême indigence; et en vous dépouillant de ces trésors incomparables, le péché vous a frappé, et, en vous frappant, vous a privé de cette vie surnaturelle de la grâce qui vous donnait un droit certain au royaume de l'éternelle gloire.

Enfin ce jeune homme était le fils unique d'une femme veuve (1), « *filius unicus matris suæ, et hæc vidua erat* ». Privée par la mort de celui dont elle avait fait le compagnon et le soutien de sa vie, elle avait,

(1) En signalant ce détail, l'historien sacré a voulu faire ressortir la douleur de cette pauvre mère et l'étendue de son malheur.

sans aucun doute, concentré son affection sur l'unique rejeton de l'époux qu'elle pleurait, et l'avait peut-être entouré d'une tendresse idolâtre. Et voilà que la mort, brutale et inexorable, était venue frapper un nouveau coup et la séparer de cet enfant adoré. Ni son amour pour lui, ni sa sollicitude maternelle, ni les soins de toute nature qu'elle lui avait prodigués, ni ses larmes, ni ses prières, n'avaient été capables de conjurer l'affreux malheur qui était venu fondre sur elle, de détourner le coup prêt à la frapper en même temps que son fils...

Jeune chrétien, faut-il vous dire que Dieu vous aime, que Marie, que l'Église vous aiment, comme jamais mère n'aima et n'aimera son enfant? Faut-il vous dire qu'ils vous aiment comme si vous étiez seul au monde? Avec autant de raison que l'Apôtre, n'avez-vous pas le droit et le devoir de vous écrier : *Dilexit me!* Oui, Dieu m'aime! Oui, Jésus m'aime! Oui, Marie m'aime! Oui, l'Église m'aime!

Et, malgré tant d'amour, malgré les soins, malgré les secours de toute sorte prodigués par Dieu, par Jésus, par Marie, par l'Église à votre âme, jeune homme, vous êtes mort! Le péché, en vous atteignant, vous a frappé, vous a terrassé, et votre condition morale ne diffère aucunement, en réalité, de la condition physique et matérielle du jeune mort de Naïm.

Après la mort et la sépulture, qui ravissent au regard les traits d'un être aimé, vient l'horrible mystère

du tombeau; mystère de décomposition et de corruption; mystère de transformation lente et implacable en cette poussière abjecte qui est tout ce qui reste ici-bas de la jeunesse, de la force, de la beauté...

Ainsi, après le coup mortel infligé par le péché à l'âme, vient la décadence progressive, résultant des habitudes coupables; la dégradation de tout l'être aux prises avec des passions qui s'attachent à lui et le minent sourdement comme les vers acharnés sur un cadavre.

Oh! l'horrible état que celui d'un chrétien frappé par le péché, par l'habitude du péché! État incomparablement plus horrible que celui du défunt dont parle l'Évangile.

II

Mais ce défunt, Jésus vient lui rendre la vie. C'est pour cela qu'il est venu à Naïm. Bien que le récit évangélique en parle comme d'un événement fortuit, il n'y a pas à douter que, là comme ailleurs, en cette circonstance comme en toutes les autres, le Sauveur n'ait obéi à ce besoin de faire du bien, de consoler, d'instruire, de guérir, de rendre la vie, qui l'a fait descendre, lui, le Très-Haut et le fils de Dieu, des splendeurs inaccessibles de la gloire au sein de laquelle il habite, jusqu'au fond de nos vallées terrestres, où l'on gémit, où l'on pleure, où la mort, celle qui atteint l'âme aussi bien que celle qui frappe le corps, fait chaque

jour, à chaque instant du jour, de si nombreuses victimes.

Mais ce n'est pas seulement pour guérir les corps ou les ressusciter, qu'il est venu dans la vallée des larmes, parmi les infirmités humaines; c'est encore et surtout pour guérir et ressusciter les âmes menacées ou atteintes de la mort du péché.

C'est en cela, à proprement parler, que consiste sa fonction, sa mission de *Sauveur;* et c'est pour l'exercer incessamment qu'il est resté sur la terre. Aussi la miséricorde qu'il fit éclater jadis en faveur du jeune défunt de Naïm, ne fut-elle qu'une pâle figure de celle dont il fait preuve à l'égard des pauvres morts spirituels de tous les temps. Regardez plutôt et voyez.

Comme Jésus approchait de Naïm, il rencontra, aux portes mêmes de la ville, le funèbre cortège. Il aperçut la mère éplorée, suivant la dépouille mortelle de ce fils unique, orgueil de sa vie, espoir de ses vieux jours (1). Il entendit ses sanglots et ceux de la foule, émue par cette douleur maternelle.

Touché à ce spectacle, cédant à l'impulsion de son cœur compatissant et miséricordieux, *misericordia motus*, Jésus s'avance vers la pauvre mère, et de cette voix pure, suave et pénétrante qui est la voix d'un Dieu et celle du meilleur des hommes, il lui dit : « Ne pleurez pas, *noli flere !* »

Ainsi fait-il encore, le Sauveur miséricordieux.

(1) Virga generis, successionis ramus, baculus senectutis. (S. Greg. Nyss. apud D. Thom. in Caten., loc. cit.)

L'Église pleure sur ses enfants infidèles, qu'a frappés le péché; elle les pleure comme on pleure des morts, comme on pleure un fils unique en qui l'on avait placé tout son espoir; elle les pleure comme autrefois Monique pleurait Augustin, fils prodigue et égaré. Et à cette mère affligée il fait entendre des paroles de consolation et d'espérance : « *Noli flere,* ne pleurez pas! »

Et aux mères selon la nature, aux mères dont le regard clairvoyant a découvert l'horrible mystère de mort qui s'accomplit au fond de l'âme de leurs fils, de ces fils qu'elles aiment d'une tendresse toute surnaturelle; à ces mères éplorées que torture jour et nuit la perte de ces jeunes âmes, Jésus redit sans cesse la parole d'autrefois : « *Noli flere,* ne pleurez pas! »

« Et s'approchant, il étendit la main et toucha le cercueil (1). »

Le maître de la vie s'approche de la mort à laquelle il va infliger une éclatante défaite. Il s'approche de ce jeune défunt que tant de regrets accompagnent et que, selon l'usage, on porte à découvert dans son cercueil. Puis, de cette main puissante et bienfaisante qui a opéré tant de miracles, guéri tant de malades et d'infirmes, il touche ce cercueil où gît la triste victime de la mort.

Dans l'œuvre de la résurrection spirituelle et de la conversion des âmes, Jésus s'approche aussi du pécheur; il fait les avances, il met tout en œuvre pour

(1) Et accessit, et tetigit loculum. (Luc., VII, 14.)

le toucher. Il le faut bien, car il est le médiateur indispensable, et « personne, déclare-t-il lui-même, ne vient au Père, si ce n'est par lui (1) ». « Vous qui étiez éloignés de Dieu par vos prévarications et votre infidélité, dit l'Apôtre, voilà que vous avez été rapprochés de lui et réunis à lui par Jésus-Christ devenu comme le trait d'union entre Dieu et vous (2). »

Oui, Jésus tend la main au pécheur, pour le relever et lui rendre la vie perdue ; pour lui offrir un pardon qu'il n'aurait osé ni demander ni espérer. Il touche le cercueil, c'est-à-dire cette conscience coupable qui se repose dans une fausse sécurité et qui recèle la mort du péché. Peut-être l'habitude l'a-t-elle rendue insensible. Jésus essaie, du moins, de la toucher, tantôt par une parole entendue, un malheur inopiné, un événement tragique, qui la réveillent soudainement ; tantôt par une bonne inspiration, par la honte et le remords, par le désir, le besoin de sortir enfin de ces habitudes détestables, de briser des chaînes qui la tiennent en esclavage. Qui pourrait dire par quels innombrables moyens le Sauveur miséricordieux s'ingénie à toucher les âmes? « Voici, dit-il, que je me tiens à la porte et que je frappe (3). »

Jeune chrétien, infortunée victime du péché, laissez-vous donc toucher par ce divin solliciteur ; ouvrez-lui toute grande la porte de votre âme, afin que le

(1) Nemo venit ad Patrem nisi per me. (Joan., XIV, 6.)

(2) Vos qui eratis longe, facti estis prope per Jesum Christum. (Ephes., II, 13.)

(3) Sto ad ostium et pulso. (Apoc., III, 20.)

salut et la vie y entrent avec lui. De grâce, n'endurcissez pas un cœur que Dieu a fait pour des sentiments grands et nobles; au lieu de résister, cédez; au lieu de différer, hâtez-vous; le temps presse; c'est maintenant l'heure de la grâce, l'heure du pardon, de la résurrection, du salut! « Craignez Jésus qui passe, les mains pleines de grâces, le cœur débordant de miséricorde, craignez Jésus qui passe et qui peut-être ne reviendra plus (1)! »

Lorsque Jésus se fut approché, en étendant la main, « ceux qui portaient le cercueil s'arrêtèrent (2) ». Jeune pécheur, si vous prêtez l'oreille à la voix de Jésus, si vous laissez votre cœur s'attendrir sous la touche miséricordieuse de sa grâce, pour vous aussi « les porteurs s'arrêteront ». Qu'est-ce à dire, et quels sont ces porteurs? Ce sont les passions qui s'agitent en vous, qui vous emportent et vous entraînent à votre perte éternelle. Ce sont les occasions mauvaises, les compagnons pervers, les plaisirs dangereux du monde, en un mot, tout ce qui porte au péché et pousse à l'enfer. Ce sont enfin les démons qui précipitent, de chute en chute, leurs victimes dans cet enfer, dernier tombeau réservé au pécheur impénitent. Or, n'en doutez pas, chers amis, se laisser toucher par Jésus est le commencement de la conversion; c'est le dégagement des bandelettes dans lesquelles le péché étreint ses victimes; c'est la résurrection, sinon consommée,

(1) Time Jesum transeuntem, nec amplius redeuntem. (S. Aug.)
(2) Hi autem qui portabant steterunt. (Luc., VII, 14.)

du moins initiale, mais que Jésus achèvera, si la résistance de la part du pécheur qu'il veut ramener à la vie ne vient mettre obstacle à ses désirs, à ses opérations miséricordieuses.

Et lorsque ceux qui portaient le cercueil se furent arrêtés, Jésus élevant la voix dit au mort : « Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi : *adolescens, tibi dico, surge!...* » A vous aussi, pauvres morts spirituels, Jésus dit : « Adolescents, levez-vous ! » — Adolescents : c'est votre nom, et que ce nom est glorieux ! car il est synonyme de croissance, de progrès, de vaillance, de noble fierté ! Mais pour vous, mes amis, être des adolescetsn n'est-ce pas bien plutôt être faibles et petits dans la vie chrétienne, dans les vertus qui conviennent aux vaillants? Vous êtes jeunes par l'âge. Ne seriez-vous pas déjà vieux, hélas ! par le péché? Comme saint Augustin, au souvenir de son enfance vicieuse, ne seriez-vous pas en droit de vous écrier : « *Tantillus puer et tantus peccator :* si jeune et déjà si coupable !... »

Or, c'est à vous, pauvres adolescents, que le péché, l'habitude du péché ont couchés dans l'humiliation et la mort spirituelle, c'est à vous que Jésus s'adresse et qu'il dit : « *Adolescens, tibi dico, surge,* je vous l'ordonne, levez-vous ! » — Se lever? Comment faire? Eh quoi ! l'homme pécheur peut-il quoi que ce soit pour son relèvement et son salut?

Oui, oui, il peut, il peut beaucoup, et, dès lors qu'il peut, il doit faire ce qui est en son pouvoir. Certes,

Jésus qui veut la conversion, le salut du pécheur, n'épargnera rien pour le convertir et le sauver. Mais, dans cette œuvre de conversion et de salut, il veut, il réclame, il exige même le concours du pécheur, ses efforts, sa bonne volonté. Aussi dit-il à ce pécheur vers lequel il tend une main secourable : Lève-toi! Lève-toi! Sors de ton sommeil de mort; secoue cette torpeur qui t'accable! Lève-toi de la boue où tu es gisant! Lève-toi de ton fumier d'iniquité!

Telle est, chers amis, la seconde condition d'une conversion véritable. S'il faut entendre la voix de Jésus qui appelle, il faut aussi faire ce que dit cette voix. Docilité et générosité : c'est à ce prix que l'on recouvre la vie surnaturelle que le péché a fait perdre.

III

A la voix de Jésus qui commandait, la mort fut contrainte de lâcher sa proie. Et sortant de l'immobilité du trépas, le jeune homme se mit sur son séant. « *Et resedit qui erat mortuus.* »

L'Évangile raconte en ces trois mots l'éclatant miracle accompli par Jésus. Mais l'imagination, suppléant au laconisme du texte sacré, peut facilement se représenter cette scène émouvante et se faire une idée juste des sentiments qui, alors, agitèrent les cœurs des témoins, et plus spécialement celui du ressuscité.

Quelle ne dut pas être sa surprise, sa stupeur, en se voyant dans un cercueil, entouré d'une foule éplorée,

conduit hors de la ville pour être mis en terre. Encore quelques instants, et c'en était fait de lui! Et au lieu de l'air pur, de la lumière du jour, c'étaient les ténèbres et l'horreur du tombeau!

Puis, quelle joie, en se voyant ressuscité, en sentant la vie circuler à nouveau dans tout son être; en rouvrant des yeux qui s'étaient fermés sous l'implacable main de la mort; en percevant des sons que ses oreilles ne devaient plus entendre; en comptant encore au nombre des vivants!...

Et dans son esprit, quel revirement subit, instantané! quel changement radical dans sa façon d'apprécier les choses d'ici-bas! Que ces choses durent alors lui apparaître différentes de ce qu'elles lui semblaient être naguère! La jeunesse, la santé, les richesses, les plaisirs mondains : que tout cela dut lui sembler vain, fragile, périssable, indigne d'absorber son cœur, de servir d'objet à ses désirs, d'appui à ses espérances!.. Mais il faut renoncer à peindre ces impressions.

L'Évangile nous dit qu'après s'être levé, ce jeune homme parla : « *Et cœpit loqui.* » Que dit-il? L'historien sacré n'a point mentionné ses paroles. Mais les conjectures à cet endroit sont permises. Sans doute, il dut demander sa mère, pour la rassurer, la consoler, lui donner une attestation irrécusable de son miraculeux retour à la vie. Puis il dut parler à Jésus, son libérateur, pour le remercier de l'avoir arraché aux étreintes de la mort. Enfin il dut parler à la foule qui se pressait autour de lui, à ses amis, aux compagnons

de sa jeunesse et se réjouir avec eux de cet extraordinaire événement.

Parmi les jeunes gens qui l'entouraient, probablement s'en trouvait-il dont le ressuscité avait fait les compagnons de ses plaisirs, peut-être aussi de ses désordres... Qui ne sait que les richesses sont de funestes conseillères? « Oh! mes amis, dut-il leur dire, soyons mieux avisés, et faisons, à l'avenir, un meilleur usage de notre jeunesse. Marchons et progressons dans la voie du bien; ne songeons plus qu'à acquérir, pour l'éternité, un impérissable trésor et un inaltérable bonheur. »

Jeune homme, atteint par la mort du péché, mais disposé à entendre la voix de Jésus qui vous appelle et qui vous crie : Lève-toi! ah! quand votre cœur aura tressailli à cette invitation du maître de la vie; quand vous aurez obéi à ce miséricordieux appel; quand vous qui étiez couché, gisant honteusement dans le cercueil des habitudes coupables, en serez sorti, dégagé des étreintes de la mort; quel changement aussi s'opérera en vous!

Au lieu de la tristesse, du trouble, du remords, de cet inexprimable malaise d'une conscience infidèle, ce sera la paix d'une conscience réhabilitée, la joie provenant de la grâce reconquise, le bonheur d'être rendu de nouveau à la vertu, au devoir, à Dieu, à vous-même.

Comme ces amusements, ces plaisirs, ces satisfactions coupables, sans lesquels vous croyiez ne pas

pouvoir vivre, vous apparaîtront ce qu'ils sont en réalité : une souillure, une tyrannie, une honte!

Vous comprendrez alors le danger où vous étiez, en vivant dans ces habitudes funestes, de perdre entièrement vos mœurs, votre foi, votre vocation, votre honneur, à vos propres yeux d'abord, puis aux yeux de vos semblables. Vous comprendrez ce qu'il y a d'avantages à servir Dieu, à lui demeurer fidèle, à garder sa conscience pure, son cœur dégagé des plaisirs du monde, et à tenir sa volonté constamment appliquée à la poursuite des vrais biens.

Surge! Levez-vous donc, et vous éprouverez toutes ces choses si intimes et si douces, qui sont la première récompense de la vraie conversion.

Mais pour que cette conversion soit telle, sachez bien quelles conditions elle impose encore.

« *Et cœpit loqui!* » Vous aussi, vous devrez parler, parler au saint tribunal de la Pénitence, au ministre sacré du pardon, par un aveu sincère, intégral de vos fautes, surtout si jusqu'ici vous aviez eu le malheur de garder sur ces fautes un silence sacrilège. Parlez simplement, en toute confiance, et mettez bien à nu l'état de votre âme. Et si vous n'osez, si vous ne savez pas de quelle façon « commencer à parler », dites un mot de votre embarras, et le prêtre, en véritable père, vous aidera à en sortir. Tout sera bientôt éclairci.

Il faudra parler à Dieu dans d'humbles et ferventes prières, pour lui demander et obtenir de lui la grâce

de sortir définitivement du tombeau du péché; parler aussi à Marie, votre mère, pour implorer sa protection, la remercier d'avance de ses prières et la conjurer de vous soustraire désormais à la mort de l'âme, incomparablement plus à craindre que celle du corps.

Enfin, vous devez être disposé à parler à vos condisciples, à vos amis, surtout à ceux pour qui votre conduite aurait pu être un scandale; à leur parler avant tout par une vie édifiante. Le langage des actes, on vous l'a dit bien des fois, est plus persuasif que celui des paroles. Si jusqu'ici vous avez été sans retenue dans vos discours et vos manières, prenant un secret plaisir à vulgariser le mal et à faire étalage d'impiété et d'immoralité, soyez désormais réservé et honnête en vos paroles et votre conduite; donnez à vos camarades l'exemple d'une vie sérieuse, vertueuse, et, par la force persuasive de cet exemple, entraînez-les au bien.

L'Évangile ajoute que Jésus, prenant le jeune homme par la main, l'aida à sortir du cercueil et le rendit à sa mère : « *Et dedit illum matri suæ.* » Qui dira, mes amis, la joie de cette mère, son bonheur de revoir son fils vivant, l'étreinte passionnée avec laquelle elle le reçut dans ses bras, les larmes de joyeuse émotion qui coulèrent de ses yeux, tout à l'heure noyés dans une douleur inconsolable?

Ah! mes chers amis, vous à qui Jésus offre, à cette heure, la grâce de la résurrection spirituelle; qui dira aussi la joie de Marie, votre mère du ciel, lorsqu'elle

vous saura affranchis de cette étreinte mortelle du péché dont vous êtes les tristes victimes? Qui dira aussi la joie de l'Église, cette mère de la terre, si désireuse du salut de tous ses enfants, si remplie de sollicitude pour ceux surtout dont l'âme est en danger? Qui dira enfin la joie de vos mères selon la nature? Je vous l'ai dit, leur instinct chrétien leur révèle ordinairement les souffrances de cœur de leurs enfants chéris; leur regard pénétrant découvre avec une clairvoyance sans égale l'état pitoyable de ces âmes, en qui leur foi ne voudrait voir que pureté, noblesse et générosité... Que de larmes peut-être n'ont-elles pas versées sur vous dans le secret,en présence du Dieu à qui tant de fois, anxieuses, suppliantes, elles vous ont recommandés! Ne voudrez-vous pas, chers amis, que ces larmes de douleur, si brûlantes et si amères, se changent en larmes de joie, remplies d'une exquise douceur?

Oui, vous le voulez! Dès lors, vous obéirez à la parole de Jésus qui, de nouveau, vous dit: Jeune homme, levez-vous : *Adolescens, tibi dico, surge!*

A cette parole du Maître laissez-moi ajouter ces autres paroles de l'Apôtre : « *Surge qui dormis, et exurge a mortuis, et illuminabit te Christus* (1). » Jeune homme, qui dormez dans l'indifférence religieuse, dans la négligence de vos devoirs de chrétien, dans une funeste tiédeur; vous surtout qui dormez du som-

(1) Ephes., v, 14.

meil du péché, de l'habitude du péché ; prenez la main que Jésus-Christ vous tend. Levez-vous, sortez, arrachez-vous d'entre les morts, séparez-vous du mal, brisez avec ces habitudes coupables... Le Christ, qui est la lumière, illuminera votre esprit des clartés de sa parole et de ses exemples, et fera pénétrer jusqu'en votre cœur glacé par la mort spirituelle les chauds et vivifiants rayons de sa charité.

Alors il adviendra ce qui advint après la résurrection du jeune homme de Naïm. Tous ceux qui vous connaissent, qui vous aiment et s'intéressent à votre âme seront, eux aussi, dans la joie et remercieront le Seigneur d'un si heureux changement. Ils glorifieront Dieu qui aura fait éclater en votre faveur la puissance de son bras et l'inépuisable bonté de son cœur : « *Et magnificabant Deum dicentes : Quia Deus visitavit plebem suam* (1). »

(1) Luc., VII, 16.

LES TROIS JEUNES GALILÉENS

Ce qu'il faut pour suivre Jésus.

Tout chrétien, par cela même qu'il est chrétien, c'est-à-dire disciple du Christ, doit suivre son maître et modèle. C'est là l'obligation souveraine, universelle, imprescriptible. Quiconque prétend s'y soustraire n'est pas véritablement chrétien.

Mais l'obligation de suivre Jésus-Christ implique celle de le suivre partout où il appelle et où il lui plaît de vouloir qu'on le suive. Tous ne sont pas appelés à le suivre aussi haut, ni à prétendre à une égale perfection. De même qu'il y a des « demeures diverses » dans le royaume céleste de la gloire (1), de même y a-t-il des degrés divers de vertus et de sainteté dans le royaume terrestre de la grâce. L'essentiel est de ré-

(1) In domo Patris mei mansiones multæ sunt. (Joan., XIV, 2.) — Insinuat (Christus) varios in cœlo beatitudinis et gloriæ fore gradus et ordines, quasi diceretur : suus cuique sancto in cœlo erit locus, sua cuique gloria, sed pro meritis dispar. (Cornel. a Lapide, *Comment.* in loc. cit.)

pondre à l'appel divin, après l'avoir entendu, et de ne rien refuser aux légitimes exigences du Maître qui appelle.

L'appel divin est communément désigné sous le nom de vocation. La vocation elle-même se distingue en vocation ou appel à la vie chrétienne et aux obligations communes à tous les chrétiens, et en vocation ou appel à la vie parfaite, à la profession des conseils évangéliques.

La question de la vocation, sous quelque aspect qu'on l'envisage, à plus forte raison s'il s'agit de la vocation entendue dans le second sens que je viens d'indiquer, est, sans contredit, l'une des plus importantes qui puissent intéresser des chrétiens. Savoir discerner leur vocation particulière est, pour eux, une grave obligation. Non moins grave est celle de se montrer dociles à l'appel de Dieu et fidèles à marcher dans la voie par lui indiquée.

Mais, avouons-le, bien diverse est la conduite des chrétiens à cet égard. Quelle que soit la bonté, la condescendance divine dans cet appel, dont chacune de ses créatures rachetées est l'objet, elle n'est point toujours payée du retour qu'elle mérite. Il en a toujours été ainsi; ainsi en sera-t-il, selon toute apparence, jusqu'à la fin des temps, c'est-à-dire tant qu'il y aura des volontés créées jouissant de la faculté de résister à la volonté divine, de lui opposer des obstacles, de lui poser des conditions. Nous trouvons dans l'Évangile trois exemples frappants de ces diverses manières de répondre, ou plutôt de ne pas répondre à

l'appel de Dieu. Saint Luc les a groupés dans un même récit, de façon à laisser supposer que les faits qu'il raconte se sont accomplis immédiatement à la suite l'un de l'autre (1).

En disant quelle fut la conduite de Jésus à l'égard de trois personnages qu'il rencontra sur sa route (2), et qui, tous trois, paraissaient animés du désir de le suivre, l'évangéliste a montré quelles dispositions sont requises par le divin Maître, pour que l'on soit admis au nombre de ses vrais disciples, ou, en d'autres termes, ce qu'il faut pour suivre Jésus, et comment on doit répondre à l'appel divin de la vocation.

I

L'évangéliste saint Luc ouvre le récit qui va nous occuper en signalant un détail sans importance apparente, mais qui n'en mérite pas moins d'être remarqué, car il nous révèle indirectement l'un des caractères les plus saillants de la mission du Sauveur. « Pendant que Jésus cheminait avec ses apôtres sur la route,

(1) V. Fillion, *Évangile selon saint Luc*, ch. IX, 57.

(2) Malgré le silence des évangélistes, nous avons cru pouvoir conjecturer que ces trois personnages étaient des jeunes hommes. L'ensemble du récit sacré, certains détails relatifs à la situation de ces personnages, leur caractère enthousiaste ou irrésolu, leurs discours, laissent facilement supposer qu'ils n'étaient pas encore avancés dans la vie. Au surplus, nous ne prétendons attribuer à cette manière de voir aucune autre importance que celle d'une opinion fondée sur des raisons plausibles.

dit-il, quelqu'un s'étant approché, lui adressa la parole (1). »

Jésus marche avec ses disciples. C'est le Sauveur à la conquête des âmes. Lui-même, un instant auparavant, vient de dire : « Le fils de l'homme n'est pas venu perdre les âmes, mais les sauver (2). » C'est pour cela qu'il est en marche, allant d'une région à une autre région, d'une bourgade à une autre bourgade (3), partout où il y a des âmes à instruire, à consoler, à guérir, à sauver. Il passe, comme dit saint Augustin (4); il passe, et il offre ses grâces; il passe et il invite, il appelle, il jette en passant le mot de la vocation. Tantôt, c'est indirectement, en s'adressant à la générosité des créatures qu'il aime et veut attirer à sa suite; ainsi dira-t-il : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive (5) »; et encore : « Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres (6). » Tantôt, au contraire, c'est d'une façon directe, et en s'exprimant dans une apostrophe toute personnelle, comme lorsqu'il dit, en s'adressant à l'un de ceux dont il veut faire un de ses apôtres : « Viens, suis-moi (7)! » Tan-

(1) Factum est autem, ambulantibus illis in via, dixit quidam. (Luc., IX, 57.)

(2) Filius hominis non venit animas perdere, sed salvare. (*Ibid.*, 56.)

(3) Et abierunt in aliud castellum. (*Ibid.*) Et ipse iter faciebat per civitates et castella, prædicans et evangelizans regnum Dei. (Luc., VIII, 1.)

(4) Time Jesum transeuntem. (S. Aug.)

(5) Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam et sequatur me. (Matth., XVI, 24.)

(6) Qui sequitur me, non ambulat in tenebris. (Joan., VIII, 12.)

(7) Veni, sequere me. (Matth., XIX, 21.)

tôt enfin, il attend qu'on lui exprime le désir de le suivre, ayant l'air d'être indifférent, alors que, en réalité, il est le premier auteur de ce bon désir.

Le récit évangélique, objet du présent entretien, va nou smettre en présence de ce triple cas.

S'étant donc approché de Jésus, un personnage que saint Mathieu nous apprend être un scribe (1) ou docteur de la loi, lui dit : « Maître, je vous suivrai partout où vous irez (2). »

Que voulait-il dire, au juste, par ces paroles? sinon qu'il ambitionnait d'être du nombre de ces privilégiés que le Maître avait honorés de sa confiance et dont il se faisait accompagner dans ses courses évangéliques à travers la Judée et la Galilée?

Sans doute, ce scribe avait entendu parler Jésus; et sa parole, à la fois si pénétrante et si instructive, l'avait subjugué. Peut-être avait-il été le témoin de quelques-uns de ses miracles. Attiré, séduit, conquis par cet homme extraordinaire, il était venu s'offrir à lui, pour vivre en sa société et devenir l'un de ses disciples (3).

Dans l'ardeur juvénile de ce désir, il dit donc à Jésus : « Partout où vous irez je vous suivrai. » Il parle avec emphase; rien ne lui coûte, rien ne l'arrête.

(1) Et accedens unus scriba. (Matth., VIII, 19.)

(2) Ait illi : Magister, sequar te, quocumque ieris. (*Ibid.*)

(3) Scriba hic videns Jesum, motus ejus prædicatione, miraculis et populi applaudentis concursu, cupivit ei associari. Unde ait : « Sequar te », velut discipulus magistrum. (Cornel. a Lap., *Comment. in Matth.*, loc. cit.)

Il ne sait pas au juste quels sont les desseins de Jésus, ni jusqu'où il lui plaira d'aller; mais que lui importe! C'est sans condition, sans réserve qu'il veut appartenir à Jésus, le suivre et le servir.

Incontestablement, ce désir partait d'un bon mouvement. Mais ce mouvement était plus prompt que réfléchi et, par conséquent, il y avait de la témérité, trop de confiance en soi-même dans ce prétendant au discipulat de Jésus.

Il n'avait pas songé à quoi l'engageait ce mot dit si précipitamment : « Je vous suivrai partout où vous irez. » Sous l'empire d'une émotion profonde, d'un vif enthousiasme, il n'avait pas envisagé, ni seulement entrevu, il n'avait pris ni le temps, ni la peine de se demander au prix de quels sacrifices on devient le disciple d'un tel maître.

En tout cas, il se faisait illusion sur ses forces. Comme tous les jeunes, il ne doutait de rien, parce qu'il ne se connaissait pas. L'expérience de la vie ne lui avait pas encore démontré la distance qui existe entre les désirs, même les plus sincères, et leur réalisation.

Jésus, lui, le sait. Il connaît à fond le cœur des hommes. A cette heure, son puissant regard plonge jusqu'à l'intérieur de ce jeune homme. Et, dans cet intérieur, à côté de nobles aspirations, il découvre de la faiblesse, de l'inconstance, une disposition au découragement, un amour inconscient de ses aises, une répugnance native, instinctive, pour tout ce qui coûte, gêne et fait souffrir.

Aussi, d'un seul coup, en quelques paroles qui laissent deviner sa pensée plutôt qu'elles ne l'expliquent, Jésus met, pour ainsi dire, au pied du mur, son jeune interlocuteur et l'oblige à voir la réalité positive, brutale des choses, et à connaître les conditions austères au prix desquelles on devient son disciple.

« Tu veux aller, dis-tu, partout où j'irai moi-même; tu veux tout accepter, tout braver? Eh bien! sache, jeune homme, que si les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel des nids pour s'abriter, le Fils de l'homme, lui, n'a même pas où reposer sa tête (1). »

« Si donc, semble-t-il dire, tu veux entrer en communauté de vie avec le Fils de l'homme, accepte de n'avoir, toi aussi, ni un oreiller moelleux ni même une dure pierre pour reposer ta tête, lorsque tu auras porté le poids du jour et de la chaleur (2). »

Cela revenait encore à dire : « Tu veux aller où je vais? Or, je vais à la croix, au sacrifice, à la mort. Jeune homme qui veux être mon disciple, te sens-tu le courage de suivre le Fils de l'homme jusque-là? »

En disant cela, Jésus découvrait le fond des choses à ce jeune homme, plus attentif peut-être à la gloire de s'attacher à un tel maître, au bonheur de vivre en la société d'un tel ami, qu'à la nécessité, pour être digne de lui, de se conformer à lui de tous points.

Quelques commentateurs, s'appuyant sur l'autorité

(1) Dixit illi Jesus : Vulpes foveas habent et volucres cœli nidos : Filius autem hominis non habet ubi caput reclinet. (Luc., IX, 58.)

(2) Portavimus pondus diei et æstus. (Matth., XX, 12.)

des Pères de l'Église, ont donné une autre interprétation à ce passage évangélique et prêté un autre mobile à la démarche de ce jeune homme. D'après eux (1), l'espoir de tenir un rang élevé dans le royaume messianique, qu'il se représentait sous des couleurs toutes profanes, comme ses compatriotes (2), l'avait porté à solliciter son admission parmi les intimes du Christ. En lui disant : « Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête », Jésus aurait voulu lui signaler sa méprise. « Tu aspires après un royaume; mais mon royaume n'est pas de ce monde. En ce monde je ne possède rien, comme homme et comme Fils de l'homme, pas même un oreiller pour y reposer ma tête.

« En ma société, à mon service, on ne trouve rien de ce qui flatte l'orgueil et satisfait l'ambition terrestres; avec moi, il ne s'agit pas de prétendre à la gloire humaine, aux vains honneurs, à la grandeur mondaine, mais à la gloire céleste, aux vrais honneurs, à la grandeur immortelle. Or, sache-le bien, nul ne peut parvenir à cette gloire, à ces honneurs et à cette grandeur s'il n'a partagé ici-bas les humiliations et les dépouillements du Fils de l'homme. »

Ainsi parle Jésus : du moins tel est le sens complet de ses paroles. Et au lieu d'attirer à lui ce jeune homme, au lieu d'accepter ses offres présomptueuses, il l'éloigne et le décourage. Et, de fait, notre postulant s'éloigna, n'ayant pas le courage d'embrasser une vie

(1) Saint Hilaire, Théophylacte, Enthymius, S. Jérôme. — Conf. Cornel. a Lapide, *Comment.* in loc. cit.
(2) Fillion, *Évangile selon S. Mathieu*, ch. VIII, 19.

toute vouée au renoncement et au sacrifice. C'est, du moins, ce que l'on peut conclure du silence de l'historien sacré et de la brusque interruption du dialogue entre Jésus et ce jeune homme. « La sévérité de la réponse du Sauveur dut vraisemblablement effrayer l'âme faible et téméraire à laquelle cette réponse était adressée (1). »

Et Jésus, détournant ses regards de ce jeune homme, les arrêta sur un autre qui se trouvait là; et, s'adressant à lui, il lui dit, sans aucun préambule : « Suis-moi (2)! »

Évidemment, en l'invitant, en l'appelant de la sorte, Jésus désirait, Jésus voulait, d'un désir très sincère, d'une volonté très expresse, faire de celui qu'il venait d'apostropher l'un de ses disciples. D'après saint Mathieu, ce jeune homme faisait déjà partie du groupe des disciples du Sauveur (3). En lui disant : « Suis-moi! » Jésus aurait donc voulu se l'attacher plus intimement encore et l'élever jusqu'à la dignité d'apôtre, jusqu'au rang de ceux dont il devait faire les premiers continuateurs de son œuvre rédemptrice ici-bas.

Qu'avait-il donc vu dans l'intérieur de cette âme? car son regard, je vous l'ai dit, ne s'arrêtait pas aux apparences; il pénétrait divinement jusqu'aux dernières profondeurs de ceux sur lesquels il se portait.

(1) Fillion, *Év. selon saint Mathieu*, ibid., 20. — Quos audiens, siluit ac spe sua frustratus, ab oculis Christi se subduxit, ut tacito hic innuit Matthæus. (Cornel. a Lap., *Comment.* in loc. cit.)
(2) Ait autem ad alterum : Sequere me. (Luc., IX, 58.)
(3) Alius autem de discipulis ejus. (Matth., VIII, 21.)

Ce qu'il avait vu en ce jeune homme? sans doute, tout ce qu'il fallait pour être appelé; non pas, peut-être, des qualités exceptionnelles : élévation de pensées, magnanimité de désirs, énergie de volonté; mais bien plutôt des qualités ordinaires, voire des imperfections et des défauts; une volonté fragile, une vertu peu résistante, ayant besoin d'appui. Et, comme il se plait, ce Dieu grand et fort, autant que doux et miséricordieux, à arrêter de préférence son choix sur ce qui est petit et faible (1), il est probable qu'il voulait sauvegarder une faiblesse et exalter une petitesse en admettant ce jeune homme, déjà son disciple, à vivre en sa société plus intime, sous l'influence constante et ennoblissante de ses enseignements et de ses exemples. De là cette parole décisive : « Suis-moi! »

« Suis-moi! » car, devait-il dire plus tard, « celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres, mais il sera en possession de la lumière de la vie (2)! »

« Suis-moi! » car « celui qui me suit et me sert ici-bas, mon Père l'honorera dans les cieux (3) ».

Ce jeune homme prouva bien par sa réponse qu'il n'avait, en effet, qu'une vertu ordinaire, et que son esprit n'était pas capable de concevoir un sublime idéal, ni sa volonté d'en poursuivre la réalisation.

(1) Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia; et ignobilia mundi, et contemptibilia elegit Deus, ut ea quæ non sunt destrueret. (I Cor., VI, 27, 28.)

(2) Quia sequitur me non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vitæ. (Joan., VIII, 12.)

(3) Si quis mihi ministraverit, honorificabit eum Pater meus qui est in cœlis. (Joan., XII, 26.)

« Seigneur, dit-il à Jésus, permettez-moi d'aller auparavant ensevelir mon père (1). »

Considérez, mes amis, la conduite de ce jeune homme. Il consent bien à suivre Jésus qui l'appelle à l'honneur de l'apostolat, d'une part, et, de l'autre, à la vie parfaite, en conformité avec le Maître. La leçon que ce dernier vient de donner à l'autre jeune homme, leçon de dépouillement des biens terrestres, de renoncement à la gloire mondaine, il l'a comprise.

Mais il est fils; il y a dans son cœur des attaches humaines, attaches légitimes, du reste, attaches respectables et sacrées. Son père est mort. L'annonce vient peut-être de lui en être faite. N'est-il pas convenable, en une telle conjoncture, qu'il aille auparavant rendre au défunt les derniers devoirs de la piété filiale? Quoi de plus naturel et de plus juste? Seigneur, ne le permettrez-vous donc pas? « *Domine, permitte mihi primum.* »

Non, il ne le permettra pas. Car Celui que ce jeune homme interroge a la vraie notion des choses, et il ne souffrira pas, en un moment aussi solennel, quand il s'agit d'une question aussi grave, qu'on fasse passer les devoirs d'une piété purement humaine avant ceux de la piété envers Dieu. Dieu appelle. Il appelle sur l'heure. Il est le maître, le souverain maître. Il est le père par excellence, et, à vrai dire, unique (2), et

(1) Ille autem dixit : Domine, permitte mihi primum ire et sepelire patrem meum. (Luc., IX, 59.)

(2) Unum patrem habemus Deum. (Joan., VIII, 46.) — Unus est Pater vester qui in cœlis est. (Matth., XXIII, 9.)

c'est de lui que toute paternité découle (1). Pourquoi donc lui imposerait-on des délais? Pourquoi ne passerait-il qu'en second lieu, même au cas où il s'agirait de l'accomplissement d'un devoir et d'un devoir naturel de premier ordre, tel que celui de donner la sépulture à un père qui vient de mourir?

Oui, dira Jésus, « si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce (2) ». « Qu'il abandonne son père, sa mère, ses sœurs, ses frères (3) », car « quiconque aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi (4) ». « On est vraiment mon père, mon frère, quand on fait la volonté de Dieu le Père qui est dans les cieux (5). »

Étrange et dur langage! La raison proteste, la nature s'indigne, l'orgueil se révolte, le cœur bondit en présence de ces exigences divines! Certes, Jésus ne méconnait point la convenance du devoir que ce jeune homme voudrait aller remplir avant que, libre de tout lien naturel, il ne se mette résolument à ses ordres et ne devienne son apôtre. Pourtant, le Maître ne juge pas à propos de lui accorder le délai qu'il sollicite. « Laisse, laisse les morts ensevelir leurs

(1) Ex quo omnis paternitas in cœlis et in terra. (Ephes., III, 15.

(2) Si quis vult post me venire, abneget semetipsum. (Matth., XVI 24.)

(3) Et omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros, propter nomen meum, etc... (Matth., XIX, 29.)

(4) Qui amat patrem aut matrem, plus quam me, non est me dignus. (Matth., X, 37.)

(5) Qui enim fecerit voluntatem Dei, hic frater meus, et soror mea et mater mea. (Marc., III, 35.)

morts (1) », répond Jésus en un langage énigmatique qui excite l'attention et la réflexion de celui à qui il s'adresse. Cette réponse peut ainsi se traduire : « Ton père est mort ; mais pour l'ensevelir, il y a dans sa maison d'autres morts, c'est-à-dire d'autres hommes, tes frères peut-être, qui n'ont pas été, comme toi, éclairés de la lumière de vie, ni appelés à tout quitter pour me suivre, moi qui suis la lumière et la vie véritable (2). »

« Du reste, semble encore dire Jésus par ces mêmes paroles, en retournant parmi les tiens, c'est à un danger certain que tu t'exposes, au danger de ne pas obéir à l'appel que je viens de t'adresser. Car, en arrivant dans la maison paternelle, tu vas trouver une succession ouverte, et tu seras tenté d'en prendre ta part (3). Les richesses te tenteront ; elles pourront séduire ton cœur en te promettant les jouissances qu'elles peuvent procurer... Mais non, jeune homme, tu n'es pas fait pour conquérir des richesses caduques et trompeuses. Tu as mieux à espérer et à posséder qu'un héritage terrestre. Tu as à conquérir les biens éternels et à les faire conquérir à d'autres. Va donc, et annonce le royaume de Dieu (4). Voilà ta vocation

(1) Sine ut mortui sepeliant mortuos suos. (Luc., IX, 60.)

(2) Pater tuus mortuus est ; sunt et alii mortui, id est infideles, qui sepeliant mortuos. (S. August., Serm. LXII, 2.)

(3) Ne, dum sepulturæ patris indulges, post eam intersis resignationi testamenti cæterisque negotiis funeralibus, quibus a mei sequela retarderis, ne scilicet cum fratribus et cognatis impliceris in dividenda hæreditate, etc... (Corn. a Lap., *Comment. in Matth.*, cap. VIII, 22.) — V. Perdrau, *Les Saints Evangiles commentés* ; S. Luc., IX, 60.)

(4) Tu autem, vade et annuntia regnum Dei. (Luc., IX, 60.)

véritable. Va, et quitte-toi par l'immolation de ton propre cœur; va, et quitte-moi, renonce à ma société, va-t'en redire à travers le monde ce que tu m'as entendu dire, et annoncer à tous le royaume de Dieu. Annonce-le par l'exemple d'une vie pauvre, pénitente, détachée, apostolique. Annonce-le par la parole, ce témoignage des lèvres, et, s'il le faut, annonce-le aussi par le martyre, ce témoignage du sang.

Ce jeune homme fut-il fidèle à l'appel du Seigneur? Eut-il le courage de faire le sacrifice que Jésus réclamait de son cœur hésitant, partagé? Il paraîtrait que oui, car plusieurs commentateurs ont pensé que ce disciple n'était autre que Philippe ou même Thomas, devenus l'un et l'autre apôtres dans la suite (1). Mais cette opinion est sans fondement et même en contradiction flagrante avec divers passages de l'Évangile (2). Quoi qu'il en soit, le silence des historiens sacrés, dans le récit qui nous occupe, nous autorise à supposer que, comme le jeune homme dont il a déjà été question, il préféra la vie plus commode du siècle à celle plus austère des disciples de Jésus-Christ, et retourna parmi ces « morts » à la société desquels le Sauveur aurait voulu le soustraire.

Or il advint qu'un troisième personnage, vraisemblablement un jeune homme comme les deux autres,

(1) C'est l'opinion, entre autres, de Clément d'Alexandrie (III *Stromat.*, cap. II). Cf. Cornel. a Lapide in cap. VIII Matth., v. 22.
(2) Fillion, *Év. selon saint Mathieu*, ch. VIII, 21.

mû sans doute par l'exemple du premier et par l'appel de Jésus au second, se présenta spontanément au Sauveur et lui dit : « *Sequar te!* Eh bien, moi, je vous suivrai, Seigneur (1). »

De prime abord, cette déclaration laisse supposer chez ce jeune homme un caractère résolu, une volonté prête à tous les sacrifices. Il n'en est rien pourtant. Il veut bien suivre Jésus, devenir son disciple, peut-être même l'est-il déjà (2); et, en disant à Jésus : « Je vous suivrai », veut-il parler de devenir son apôtre. Il a donc, en ce cas, comme disciple, fait un pas dans la voie du renoncement. Mais quiconque est entré dans cette voie ne doit plus s'arrêter, ni regarder en arrière pour regretter ce qu'il a quitté.

Et voilà que ce prétendant à l'apostolat hésite et regarde en arrière. Il veut temporiser, gagner du temps, mettre ordre auparavant à ses affaires, disposer de ce qu'il a dans sa maison. « Seigneur, dit-il, laissez-moi d'abord renoncer à ce qui est chez moi, en faire l'abandon, en disposer en faveur de ceux que je laisse et qui sont mes proches (3). »

Illusion et contradiction! Il parle de renoncement et d'abandon; et pourtant, il tient à s'occuper encore des choses qu'il abandonne et auxquelles il renonce. Il veut encore s'embarrasser dans les inextricables liens des affaires et des intérêts terrestres.

Peut-être aussi, suivant une autre interprétation du

(1) Et ait alter : Sequar te, Domine. (Luc., IX, 60.)
(2) V. Fillion, *loc. cit.*
(3) Sed permitte mihi primum renuntiare his quæ domi sunt. (*Ibid.*)

texte évangélique, ne parle-t-il que d'aller informer de sa résolution les membres de sa famille et prendre congé d'eux, afin de leur rendre la séparation moins douloureuse (1).

Dans l'un et l'autre cas, ce jeune homme apparaît comme un cœur partagé entre le désir d'être un disciple de Jésus-Christ et celui de rester un partisan du monde; car s'il veut renoncer aux attaches qui le lient aux siens ou aux biens de la terre, du moins veut-il prendre le temps de les rompre. C'est encore un irrésolu. Plus que cela, c'est un inconstant. C'est bien ainsi que Jésus le juge. Aussi lui répond-il : « Celui qui met la main à la charrue et qui regarde en arrière n'est pas propre au royaume de Dieu (2). »

« Mettre la main à la charrue », dans le langage métaphorique, signifie commencer une entreprise. Lors donc qu'une entreprise est commencée, il la faut poursuivre avec ardeur et ne s'en laisser détourner par rien ni par personne, sous peine d'être taxé d'irrésolution et d'inconstance. Or, je le répète, ce jeune homme était — du moins, peut-on le supposer — un disciple de Jésus; déjà sous la sage et puissante direction de ce maître incomparable, il avait entrepris de se former à la pratique des vertus dont ce

(1) Permitte ut nuntiem meis, ne forte, quod fieri solet, quærant me. (S. Augustin, Serm. VII. *de verbis Domini.*) — Permitte mihi renuntiare meis parentibus, ut ab eis consilium capiam an te sequi debeam necne; erat enim animo ancipiti et diverso. (Tit. apud Cornel. à Lapide, *Comment.* in loc. cit.)

(2) Ait ad illum Jesus : Nemo mittens manum suam ad aratrum, et respiciens retro, aptus est regno Dei. (Luc., IX, 62.)

Maître donnait l'exemple. Il avait donc « mis la main à la charrue ». Et voilà que, au moment où Jésus vient de proposer à ceux qui l'entourent une perfection plus haute, la pratique d'un détachement plus complet, l'unique poursuite des biens éternels, voilà que ce jeune homme se met en souci des intérêts temporels, des attaches de ce monde, en un mot, qu' « il regarde en arrière »! Encore un coup, quelle contradiction! et que l'on comprend la parole austère et presque désespérante du Sauveur : « Celui-là n'est pas apte au royaume de Dieu », car il sera toujours retenu à la terre, par un côté ou par un autre. Il n'apportera jamais au service de Dieu l'application, l'ardeur, la fidélité, la constance que ce service réclame, et, par conséquent, il pourrait bien, à force de regarder la terre, perdre de vue le ciel, et n'y point parvenir.

Que devint ce troisième jeune homme? L'Évangile se tait sur lui comme sur les deux autres. Peut-être, salutairement impressionné par la déclaration si grave de Jésus, voulant, à tout prix, devenir « apte au royaume de Dieu », renonça-t-il définitivement à s'occuper de ces affaires dont la sollicitude eût pu lui être si funeste.

II

Chers jeunes gens, à mesure que se déroulaient devant vous les détails du récit évangélique qui vient

d'être rappelé et commenté, il vous a, sans doute, été facile de recueillir les lumineuses leçons qui s'en dégagent. Quoi qu'il en soit, laissez-moi grouper sommairement ces leçons en quelques considérations d'ensemble qui contribueront, je l'espère, à les graver plus profondément dans vos esprits et dans vos cœurs.

Et d'abord, comment ne pas admirer la conduite de Jésus, en cette circonstance? Voici trois jeunes hommes qu'il rencontre sur sa route. En apparence, rien ne laisse supposer en eux des dispositions différentes. Et pourtant, bien différente est sa manière d'agir envers chacun d'eux, bien différent aussi le langage qu'il leur tient.

« Il écarte le premier; il aiguillonne l'autre; quant au troisième, il ne le décourage ni ne le pousse en avant; il se borne à lui faire entendre une grave réflexion, lui abandonnant le soin de prendre un parti (1). »

D'où peut venir cette diversité de conduite? sinon de la diversité des dispositions que Jésus découvrit en chacun de ces trois jeunes hommes. L'un était *présomptueux;* l'autre était *irrésolu,* et le troisième *inconstant.*

Or, au service de Dieu, il ne faut ni la présomption, qui compte témérairement sur ses forces et se jette en avant, à l'aveuglette; ni la pusillanimité, qui s'effraie et se décourage d'avance des efforts à réaliser et

(1) V. Fillion, *Év. selon saint Luc,* ch. IX, v. 61 et 62.

des sacrifices à faire; ni la versatilité, qui se porte vers autre chose, vers quelque chose de plus facile, par amour de ses aises, par crainte de toute gêne. Ce qu'il faut, c'est du courage, de la résolution et, la volonté de Dieu une fois connue, de l'empressement, de l'ardeur et de la constance à l'accomplir.

Ces trois jeunes gens ainsi caractérisés représentent une triple catégorie de chrétiens, de jeunes chrétiens, que l'on trouve fréquemment soit dans le monde, soit même dans les collèges.

Il y a d'abord les *téméraires* et les *présomptueux*. Dans un moment de ferveur passagère, à la suite d'une communion, d'une retraite, ils ont senti circuler en tout leur être je ne sais quelle ardeur généreuse qui les poussait vers Dieu et mettait sur leurs lèvres des promesses emphatiques, d'enthousiastes résolutions. « Mon Dieu, disent-ils, c'en est fait; je suis à vous; je vous serai fidèle; je ne m'écarterai plus de la voie du bien; je n'aurai désormais qu'une seule préoccupation : sauver mon âme! » Parfois cette ferveur momentanée va plus loin et inspire des protestations encore plus enthousiastes. « Mon Dieu, je veux devenir parfait, ne plus m'arrêter dans la voie qui mène à la sainteté, aller de progrès en progrès, jusqu'aux vertus les plus sublimes »; ou bien encore : « Mon Dieu, je veux, par un don plus complet de mon être, vous appartenir sans retour, vous suivre, si c'est votre volonté, dans la voie des conseils et professer la perfection évangélique, dans un entier oubli de moi-même! »

Certes, ces désirs, bons, excellents en eux-mêmes, ces promesses de vie parfaite, peuvent être et, en réalité, sont sincères. Mais ils embrassent à la fois trop de choses, ils visent d'un seul coup trop haut, pour être solides et durables.

Ce n'est pas tout, jeune chrétien, de promettre à Dieu la sainteté. Il faut aussi songer à quoi cette promesse vous engage, et quels moyens sont à prendre pour la réaliser. De plus, il faut, sachant cela, être disposé à faire usage de ces moyens, à ne rien négliger de ce qui pourra vous aider à parvenir à la sainteté. Lors donc que vous dites : « Seigneur, je veux être un saint », il est nécessaire que vous sachiez que, pour le devenir, il faut se gêner, contrarier sa nature, rompre avec certaines habitudes mondaines, s'assujettir à toutes les exigences de la vie chrétienne, et que vous disiez ensuite : Seigneur, coûte que coûte, soutenu par votre grâce, je me soumettrai à toutes ces gênes, à toutes ces contraintes, à toutes ces exigences, me souvenant que « le royaume des cieux souffre violence et qu'il n'y a que les braves, les vaillants et, pour tout dire, les violents qui l'emportent d'assaut (1). »

Et, pour ne point sortir du cercle des devoirs ordinaires, lorsque vous dites à Dieu : « Mon Dieu, je veux être pur », il faut que vous soyez prêt à fuir les occasions dans lesquelles votre pureté ferait naufrage ; à tenir vos sens sous le joug salutaire de la modestie, de la réserve et de la mortification chrétiennes; à renon-

(1) Regnum cœlorum vim patitur et violenti rapiunt illud. (Matth., XI, 12.)

cer à certaines lectures trop en honneur dans le monde; à bannir de votre imagination toute représentation dangereuse, de votre mémoire tout souvenir troublant; en un mot, à vous défendre de tout ce qui pourrait porter atteinte à la vertu que vous voulez pratiquer.

Hélas! mes amis, c'est pour ne pas songer à ces choses, c'est pour négliger d'envisager et d'accepter d'avance les efforts au prix desquels on parvient à l'acquisition des vertus et à la sainteté, que tant de belles promesses restent sans résultat, que tant de nobles élans sont arrêtés et comme paralysés.

On n'a vu que le but à atteindre. Peut-être a-t-on compté l'atteindre sans efforts, sans fatigues, ou du moins, s'est-on cru capable de fournir ces efforts, de supporter ces fatigues. En somme, on a trop compté sur soi-même, on a été téméraire et présomptueux.

Jeunes chrétiens, vous surtout qui voulez suivre Jésus dans la voie étroite de la perfection évangélique; vous qu'un particulier attrait sollicite vers cet incomparable Maître, sachez bien ce qu'il en coûte et à quoi l'on s'engage en s'attachant à ses pas, en voulant être son disciple. Réfléchissez, pesez bien toutes choses, n'agissez pas en inconsidérés.

C'est bien ainsi que, dans sa haute sagesse, la sainte Église entend que se donnent à Dieu ceux qui aspirent à devenir ses ministres. Au moment où les clercs se présentent devant le Pontife pour être admis au sous-diaconat, ce dernier les arrête, et, avant de leur laisser faire le pas décisif qui les engage irrévocablement au service de Dieu et fera d'eux des ministres sacrés, il

leur tient ce langage : « Très chers fils, considérez attentivement quelles obligations vous allez contracter. Vous êtes encore libres ; vous pouvez encore opter pour le monde. Si vous préférez le service de Dieu, sachez que vous ne pourrez plus revenir sur votre parole et vos promesses ; que vous devrez être à jamais les ministres du Seigneur, demeurer chastes pour l'honneur de son service et vous enchaîner, en quelque sorte, au ministère des âmes. Pensez-y donc, tandis qu'il en est temps encore, et si vous persistez dans votre sainte résolution, au nom du Seigneur, approchez (1) ! »

J'ai parlé des présomptueux. D'autres sont *irrésolus*. Jésus les appelle, il les invite lui-même à une vie plus vertueuse et plus parfaite ; souvent, parmi ces jeunes gens qu'il aime, il en est qu'il honore d'un appel encore plus glorieux. Comme au jeune Galiléen, il leur dit : *Veni*, viens ; car je veux faire de toi un disciple et un apôtre, un ministre de mon évangile, un prédicateur et un docteur, un pasteur et un sauveur d'âmes et, pour tout dire, un prêtre.

Oh ! qu'une âme ainsi prévenue et honorée doit s'estimer heureuse et en témoigner sa reconnaissance par

(1) Filii dilectissimi, ad sacrum subdiaconatus ordinem promovendi iterum atque iterum considerare debetis attente, quod onus hodie ultro appetitis. Hactenus enim liberi estis, licetque vobis pro arbitrio ad sæcularia vota transire. Quod si hunc ordinem susceperitis, amplius non licebit a proposito resilire, sed Deo cui servire regnare est perpetuo famulari ; et castitatem, illo adjuvante, servare oportebit ; atque in Ecclesiæ ministerio semper esse mancipatos. Proinde, dum tempus est, cogitate, et si in sancto proposito perseverare placet, in nomine Domini huc accedite. (*Pontif. Rom.*, De ordinat. subdiaconi.)

son empressement à répondre à semblable appel!

Mais « nul ne peut servir à la fois deux maîtres (1) ». Nul ne doit prétendre être en même temps à Dieu et au monde. Dès lors qu'on se donne à Dieu, ce doit être pour tout de bon; et pour être tout à lui, il importe de s'affranchir de tout ce qui n'est pas lui. Le chrétien le doit à ce Dieu qu'il est obligé d'aimer de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces (2). Mais combien plus le prêtre, lui que Dieu appelle à vivre en son intimité, et en qui il veut, pour ainsi dire, s'incarner, tant le prêtre doit reproduire en sa personne l'image du Christ, ce qui veut dire ses vertus et sa vie!

Or, dans ces cœurs humains, dont la Sagesse divine veut faire des cœurs chrétiens, des cœurs de saints, des cœurs de prêtres de la Loi nouvelle, il y a, à côté de l'amour de Dieu, l'amour de la famille, l'amour des créatures. Mais tandis que ce dernier est ardent, passionné, parfois même désordonné, le premier, trop souvent, est faible, languissant et de tous points inférieur à l'autre. Aussi qu'arrive-t-il? Il arrive que lorsque l'appel divin se fait entendre, le cœur de l'élu se tourne vers ce qu'il aime davantage, vers ces êtres incontestablement dignes d'estime et d'amour, qui se nomment un père, une mère, des frères et des sœurs; et la pensée du sacrifice qu'il faudra faire à Dieu de tous ces êtres chéris fait que l'élu, au lieu de dire: *Seigneur, me voici!* dit, au contraire : *Seigneur, atten-*

(1) Nemo potest duobus dominis servire. (Matth., VI, 24.)

(2) Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex tota fortitudine tua. (Deut., VI, 5.)

dez! Attendez que j'aie préparé mon cœur et celui des miens à cette séparation si pénible, si déchirante. Attendez que je me sois fait à l'idée de n'avoir que vous, Seigneur, pour ma part d'héritage ici-bas et là-haut (1)!

Mais ces délais imposés au Seigneur ne font souvent que rendre encore plus irrésolu celui que le Seigneur appelle et l'exposent à perdre irrémédiablement la grâce inappréciable d'une telle vocation.

« Craignez Jésus qui passe et qui ne revient pas », dit saint Augustin (2). O vous donc que Jésus appelle, vous qu'il appelle à la vie chrétienne et pieuse; vous qu'il appelle à la perfection sacerdotale dans le monde, ou évangélique dans l'état religieux; dès lors qu'il vous appelle, répondez. « C'est à genoux, vous dirai-je avec un éminent écrivain moderne, c'est à genoux, le front dans la poussière, le cœur embrasé et empressé, qu'il faudrait recevoir la première signification d'une volonté si bienfaisante. Tous les autres droits de Dieu s'y tairaient, il n'y aurait, pour obliger, pour décider, pour entraîner, que l'amour inouï qu'il y montre, ce devrait être pour l'homme la plus impérieuse des lois et la plus irrésistible des forces. Vous n'y réfléchirez pas sans être amenés à en convenir (3). »

Cela est vrai de la vocation à l'état parfait. Mais

(1) Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum. (Ps. LXXII, 26.) — Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei. (Ps. XV, 5.)

(2) Time Jesum transeuntem nec amplius redeuntem. (S. Aug.)

(3) Mgr Ch. Gay, *De la vie et des vertus chrétiennes considérées dans l'état religieux*. De l'état religieux, § I.

c'est également vrai des conditions ordinaires de la vie chrétienne. Toutes les fois que Dieu parle, il faut entendre sa voix. S'il appelle, il faut répondre. S'il invite à marcher, il ne faut pas rester stationnaire. S'il dit de monter, il ne faut pas rester en bas. S'il dit : Hâte-toi, il ne faut pas le faire attendre et lui répondre : Plus tard! Mais il faut, d'un cœur résolu et d'une volonté ferme, franchir les obstacles qui se dressent sur la route, immoler, au besoin, ses affections, briser enfin, sans différer, ces mille liens formés par la chair et le sang qui enlacent, comme dans un inextricable réseau, la volonté timide et chancelante. Après quoi, l'on courra librement à la suite du Maître qui appelle, et l'on pourra chanter, d'un cœur joyeux, le cantique de la délivrance : « Le filet est rompu ; mes liens sont brisés, et je suis libre. Béni soit le Seigneur (1)! »

A côté des présomptueux et des irrésolus, il y a les *inconstants*. Ce sont ceux qui ont entrepris l'œuvre de leur sanctification, mais qui, la trouvant trop ardue, effrayés, découragés par la pensée des efforts à s'imposer, des sacrifices à faire, se tournent du côté du monde et en regrettent les distractions et les plaisirs.

Ce sont ceux qui, ayant d'abord dit au Maître qui les appelle et les attire : « Je vous suivrai », veulent ensuite temporiser, et s'attardent, eux aussi, à mettre ordre à leurs affaires.

(1) Benedictus Dominus qui non dedit nos in captionem... Laqueus contritus est, et nos liberati sumus. (Psalm. CXXIII, 6, 7.)

Leurs affaires? Et quelles affaires? Celles du monde, celles du temps. Mais elles ne seront jamais terminées. Toujours, il restera quelque chose à régler; toujours il y aura quelque intérêt en souffrance; toujours il y aura quelque motif réel ou imaginaire, véritable ou illusoire, qui retiendra.

Et l'on perd du temps en voulant en gagner. Et la grâce que Dieu offrait, il la retire. Et, en perdant cette grâce, on s'expose à tout perdre : la paix de la conscience, la facilité de bien faire et, finalement, le salut de son âme, car le Maître l'a dit : « Quiconque ayant mis la main à la charrue, regarde en arrière, n'est pas propre au royaume de Dieu. »

Or, vous regardez en arrière, jeune homme que Dieu invite à tendre vers la vie vertueuse, et qui regrettez les prétendus avantages d'une vie naturelle, commode, mondaine, abandonnée à elle-même.

Vous regardez en arrière, vous qu'il appelle au sacerdoce, et qui trouvez l'apparente liberté de l'état séculier préférable à la royale servitude de cet état incomparable.

Vous regardez en arrière, vous qu'il appelle à professer les vertus évangéliques, et qui gardez des attaches aux richesses, aux grandeurs, aux plaisirs du monde.

Dès lors, prenez-y garde, vous n'êtes pas du nombre de ceux qui entreront un jour dans le royaume céleste et qui y régneront durant l'éternité, car Jésus-Christ vous déclare que vous n'êtes pas « aptes à ce royaume ».

Puis donc qu'on risque tout, même son sort éternel, en fermant l'oreille à la voix du divin Maître, chers jeunes gens qui voulez vous sauver, écoutez donc Celui qui vous appelle. Soyez bien attentifs à ce qu'il vous dira, afin de discerner l'objet de son appel. Et lorsqu'il vous aura parlé, toutes les fois qu'il vous parlera, sans hésiter ni différer, sans vous laisser arrêter par aucune considération humaine, par aucun calcul terrestre, allez où il vous appelle, faites ce qu'il vous aura dit, persuadés qu'en écoutant sa voix, qu'en suivant ses conseils, vous marchez dans la voie droite et sûre, celle qui conduit au royaume de Dieu.

L'ENFANT LUNATIQUE

I

La passion dominante.
Sa nature, ses caractères, ses effets.

Jésus venait de rendre trois de ses apôtres témoins de sa Transfiguration. En rejoignant les disciples au pied de la montagne où s'était accomplie cette merveille, il vit autour d'eux une foule nombreuse et des Docteurs disputant avec eux. On accourut ; on le saluait. — « De quoi disputiez-vous ensemble ? » demanda-t-il. — « Maître, lui répondit un homme du peuple, prosterné à ses genoux, je vous ai amené mon fils. Ayez pitié de lui, c'est un lunatique, et il souffre beaucoup ; il est possédé d'un esprit muet. Chaque fois que l'esprit s'empare de lui, il le jette à terre, et l'enfant écume, grince des dents et se dessèche. Il tombe souvent dans le feu et souvent dans l'eau. Je l'ai présenté à vos disciples, mais ils n'ont pu le guérir. »

Et Jésus répondit : « Amenez-moi cet enfant. » Et Jésus menaça le démon qui sortit de l'enfant, lequel fut guéri à l'instant même (1).

Cet épisode évangélique, rapporté par saint Mathieu, saint Marc et saint Luc, est l'un des plus instructifs que contienne le Nouveau Testament. Dans le mal dont cet enfant est affligé, il est aisé de voir une image expressive des passions qui tourmentent la pauvre humanité, et plus spécialement de la passion appelée dominante. La nature de ce mal moral, ses caractères, ses effets funestes et souvent désastreux, d'une part; et, de l'autre, sa guérison : voilà, certes, des sujets d'étude incontestablement intéressants. Aussi feront-ils la matière de deux entretiens successifs.

J'ai parlé de passion dominante. Entendez par ce mot le vice principal et prépondérant ou, comme l'a si bien dit le P. Faber, « une passion plus conforme que toutes les autres, pour l'ordinaire du moins, à notre organisation naturelle et qui, prise en elle-même, est, plus que toute autre et le plus souvent aussi, l'ex-

(1) Et veniens ad discipulos suos, vidit turbam magnam circa eos, et scribas conquirentes eum illis. Et confestim omnis populus videns Jesum, stupefactus est et expaverunt; et accurrentes salutabant eum. Et interrogavit eos : Quid inter vos conquiritis? (Marc., XI, 13, 15.) Et cum venisset ad turbam, accessit ad eum homo genibus provolutus ante eum, dicens : Domine, miserere filio meo, quia lunaticus est, et male patitur : nam sæpe cadit in ignem et crebro in aquam. Et obtuli eum discipulis tuis, et non potuerunt curare eum. Respondens autem Jesus ait : ... Afferte huc illum ad me. Et increpavit illum Jesus, et exiit ab eo dæmonium, et curatus est puer ex illa hora. (Matth., XVII, 14, 18. — V. *Jésus-Christ*, par le P. Didon, livre III, ch. XI. — Fillion, *Év. selon saint Marc*, IX, 14 et suiv.)

pression de notre caractère tout entier (1) ». Aussi, comme l'observe excellemment l'auteur que je viens de citer, « tant qu'elle réside dans l'âme sans y trouver d'opposition, on peut dire que son influence est universelle. Elle est le motif qui explique tant d'actions contradictoires en apparence ; elle donne le ton et la couleur à la vie tout entière. C'est à elle qu'il faut rapporter au moins deux tiers des péchés des hommes. Et, tandis que les autres passions nous aveuglent sur nos défauts, la passion dominante va jusqu'à donner à nos vices l'apparence des vertus. C'est pourquoi elle mène directement à l'impénitence finale, et c'est là ce qui donne à la passion dominante son terrible caractère (2) ».

Ce qui vient d'être dit vous a sans doute fait comprendre, jeunes chrétiens, combien il vous importe de connaître exactement les caractères, les tendances, l'action malfaisante de cet ennemi domestique, qui fait partie de nous-mêmes, qui a son siège dans notre sang, dans notre tempérament; qui ne nous quittera qu'avec la vie et qui devra toujours être pour vous une menace et un sujet de crainte. Cela vous a surtout fait comprendre combien il vous importe de le poursuivre, de le combattre, de le dominer à votre tour, et de l'exterminer, s'il est possible.

L'étude approfondie et détaillée de l'histoire évangélique résumée plus haut va vous enseigner la pre-

(1) *Progrès de l'âme dans la vie spirituelle.* De la passion dominante.
(2) Faber, *loc. cit.*

mière de ces deux choses et vous indiquer les moyens de réussir dans la seconde.

I

« Seigneur, avait dit à Jésus le père de cet enfant, ayez pitié de mon fils, parce qu'il est lunatique et souffre cruellement (1). »

A première vue, il ne s'agit, semble-t-il, que d'une maladie naturelle; car d'après l'enseignement des Pères et des commentateurs, cet enfant était atteint d'épilepsie, maladie humiliante et douloureuse, dont les accès périodiques coïncidaient avec les divers changements de la lune (2). Mais, en réalité, « aux troubles des organes s'était joint un autre mal encore plus affreux, puisque cet infortuné jeune homme était possédé du démon (3) ». L'Évangéliste est formel sur ce point (4), et la façon dont Jésus délivra ce jeune homme le prouve surabondamment.

(1) Domine, miserere filio meo, quia lunaticus est et male patitur. (Matth., XVII, 14.)

(2) Par ce nom extraordinaire (lunatique) on désignait dans l'antiquité l'épilepsie et d'autres affections morbides du même genre, que l'on attribuait, en tout ou en partie, à l'influence de la lune. (Fillion, *Évang. selon saint Matthieu*, ch. IV, 24.) — « Quia lunaticus est », id est, græce lunationibus afficitur, juxta lunæ mutationes, epilepsia corripitur. (Cornel. a Lap., *Comment. in Matth.*, XVII, 15.)

(3) Fillion, *Évang. selon saint Matthieu*, XVII, 14.

(4) Magister, attuli filium meum ad te, habentem spiritum mutum, qui ubicumque eum apprehenderit allidit illum, et spumat, et stridet dentibus, et arescit. (Marc., IX, 17.)

L'esprit malin qui s'était emparé de ce malheureux enfant était l'un des plus pervers, des plus puissants, des plus tenaces de la hiérarchie des démons. On le voit par les tortures cruelles qu'il inflige à sa victime (1); par l'impuissance des exorcismes des apôtres (2); par la manière dont le Sauveur en délivre le possédé, ordonnant au démon avec autorité et menaces de sortir du corps de ce malheureux (3); enfin par les nouveaux tourments que, dans sa fureur, le démon fait subir à sa victime avant de la lâcher pour toujours (4).

Hélas! mes chers amis, l'humanité est et sera toujours affligée du mal signalé dans l'Évangile. Toujours il y aura ici-bas des possédés du démon, avec cette différence, toutefois, qu'au lieu de posséder leur corps (5), c'est leur âme que Satan possède et tyrannise. Le mal n'en est que plus horrible et plus affreux.

L'esprit mauvais sait habilement profiter de nos dispositions naturelles, de notre humeur, de notre caractère. Il s'insinue perfidement en nous, atténue et

(1) Et frequenter eum in ignem et in aquas misit, ut eum perderet. (Marc., IX, 21.)

(2) Et dixi discipulis tuis, ut ejicerent illum, et non potuerunt. (*Ibid.*, 17.)

(3) Jesus... comminatus est spiritui immundo, dicens illi : surde et mute spiritus, ego præcipio tibi, exi ab eo; et amplius non introeas in eum. (Marc., IX, 24.)

(4) Et exclamans et multum discerpens eum, exiit ab eo, et factus est sicut mortuus, ita ut multi dicerent, quia mortuus est. (*Ibid.*, 25.)

(5) Ce genre de possession, même à l'heure actuelle, est un fait indéniable; plus rare, mais réel, dans les pays où le Christ règne; plus fréquent dans les autres.

dissimule son action avec une telle adresse que, facilement, nous confondons ses opérations avec les nôtres, et qu'en obéissant à ses suggestions, nous croyons ne suivre que notre tempérament. Alors, nous nous en prenons à notre nature et à Dieu même de nous avoir faits tels. Nous en faisons un prétexte pour pallier, excuser nos fautes ou nos vices, y persévérer, nous persuader enfin que nous ne parviendrons jamais à nous en corriger.

En fait, c'est dans notre volonté que le mal existe, mais dans notre volonté dominée par le démon que nous avons laissé s'introduire et régner en nous par le moyen de la passion dominante.

Tel est, dans son développement ordinaire, ce mal de la possession morale, de l'invasion de l'esprit mauvais et de son action néfaste dans le cœur de l'homme et, en particulier, dans celui du jeune homme. Chers jeunes gens, ayez foi à la réalité de ce fait, si mystérieux qu'il vous paraisse; ayez foi à la perversité de celui dont le nom, Satan, est synonyme d'adversaire; et, dans les passions qui s'agitent en vous, dans la passion qui vous domine, sachez reconnaître l'action, cachée mais très véritable, de cet ennemi, tout composé de jalousie et de haine, d'astuce et de cruauté, qui n'a qu'un désir et ne poursuit qu'un but : tourmenter ici-bas les enfants des hommes, en les assujettissant à son tyrannique pouvoir, et les tourmenter plus cruellement encore durant l'éternité.

II

Maintenant que vous connaissez l'instigateur principal de la passion dominante, étudiez, dans leurs divers caractères, les effets qu'il produit, par elle, en ses malheureuses victimes. A l'aide de comparaisons et de rapprochements, légitimes du reste, il vous sera aisé de voir que ces effets sont de tous points analogues à ceux que produisait le démon sur l'enfant lunatique.

Remarquez, tout d'abord, que cet enfant était possédé d'un démon impur (1). Tous les esprits infernaux méritent cette dénomination; mais il en est auxquels elle convient plus spécialement, parce qu'ils poussent leurs esclaves à l'impureté. Ceux-là sont les plus puissants, les plus redoutables et aussi les plus répandus. Aussi la sainte Église, dans les litanies en l'honneur des Saints, demande-t-elle à Dieu que les fidèles, ses enfants, soient délivrés et préservés de l'esprit d'impureté (2). C'était, vraisemblablement, l'un de ces esprits qui possédait le malheureux jeune homme amené par son père à Jésus.

L'Évangile ne semble-t-il pas insinuer par là que la passion dominante la plus fréquente, la plus commune parmi la Jeunesse, est la passion des plaisirs sensuels?

(1) Et cum videret Jesus concurrentem turbam, comminatus est spiritui immundo. (Marc., IX, 24; — Luc., IX, 43.)

(2) A spiritu fornicationis, libera nos, Domine. (Lit. Sanct.)

Que d'esclaves, que de victimes ne fait-elle pas, de nos jours surtout, où tout y provoque, y pousse, y entraîne; où la licence effrénée des théâtres, des rues, des livres, des journaux, des revues, des amusements publics et des fêtes privées, offre perpétuellement un aliment aux plus grossiers instincts; où les caractères subissent l'influence amollissante et dépravante des besoins factices que crée l'envahissement de jour en jour plus général du luxe et de la mondanité. « Un feu, dit l'Écriture, a dévoré les jeunes (1). » Ce feu, hélas! n'est pas celui des nobles et saintes passions; c'est trop souvent celui des passions honteuses et impures.

Qui pourrait dire à quels excès « l'esprit immonde » entraîne ses victimes, dans quelle boue infecte, en quels horribles bas-fonds il les plonge parfois! On a vu des jeunes gens si complètement adonnés au vice, qu'ils avaient fait une sorte de pacte avec le démon, et s'étaient livrés à lui pour être sous sa domination permanente.

Si, en général, la passion de l'impureté n'entraîne pas jusque-là ceux en qui elle se trouve, du moins, lorsqu'elle n'est pas combattue et maîtrisée, les soumet-elle, à son action dégradante, au point que les malheureuses victimes de l'esprit immonde deviennent comme des jouets qu'il pousse ici ou là, selon qu'il lui plaît, et se prêtent sans résistance à tous ses caprices. Le propre de cette passion est d'ôter à la volonté

(1) Juvenes eorum comedit ignis. (Ps. LXXVII, 64.)

toute énergie, de l'annuler même insensiblement, par la répétition déréglée et vraiment effrayante des concessions qu'elle lui arrache ou plutôt qu'elle en obtient, pour ainsi dire, sans effort.

Autre détail caractéristique sur l'esprit mauvais qui agitait l'enfant lunatique. C'était, nous dit l'Évangile, un *démon muet* (1). Jésus découvrit encore en cet enfant un autre effet de la possession que son père ne semble pas avoir remarqué, à savoir que l'enfant, au moins durant les crises dont il a été parlé, était complètement *sourd*. S'adressant, en effet, au démon qui tourmentait ce malheureux enfant, il l'apostropha en ces termes : « Esprit *sourd* et *muet*, je te l'ordonne : sors de cet enfant, et ne rentre plus jamais en lui (2). »

Les Juifs redoutaient beaucoup ce genre de possession diabolique, qui rendait à la fois sourd et muet; aussi en regardaient-ils la délivrance comme chose impossible. Cela explique pourquoi, dans une autre circonstance, Jésus ayant guéri un sourd-muet, les témoins de ce miracle s'écrièrent avec enthousiasme : « Jamais rien de pareil n'a été vu en Israël (3). »

(1) Magister, attuli filium meum ad te, habentem spiritum mutum. (Marc., IX, 16.) — « La locution « spiritum mutum », qui paraît d'abord surprenante, est d'une grande exactitude psychologique, car elle identifie le démon et le possédé, ne faisant d'eux qu'une seule personne morale, ce qui correspondait tout à fait à la réalité. » (Fillion, *Év. selon saint Luc*, XI, 14.)

(2) Surde et mute spiritus, ego præcipio tibi, exi ab eo; et amplius ne introeas in eum. (Marc., IX, 24.)

(3) Et miratæ sunt turbæ dicentes : Nunquam apparuit sic in Israel. (Matth., IX, 33.)

Ne voyez-vous pas dans cette nouvelle circonstance évangélique un autre caractère, ou mieux un autre effet de la passion dominante, surtout de celle dont je parlais tout à l'heure? Pauvres esclaves du démon de l'impureté, comme l'enfant lunatique, vous êtes sourds et muets, vous aussi.

Vous êtes sourds aux avertissements, aux reproches, aux remords de votre conscience. Vous êtes sourds même à la voix de votre santé qui, en dépérissant, vous crie que vous faites votre propre malheur. Vous êtes sourds aux exhortations de vos parents et de vos maîtres, dont le regard pénétrant et clairvoyant a découvert le mal dont vous souffrez, et qui seraient si heureux de pouvoir y porter remède! Les grands mots de devoir, de vertu, de salut, de jugement, d'éternité retentissent vainement à vos oreilles. Toutes les voix du ciel et de la terre qui invitent, qui appellent, qui pressent, qui menacent, ne parviennent plus jusqu'à vous, ne trouvent aucun écho dans votre âme. Une voix, une seule, est entendue, écoutée : la voix de la passion, qui étouffe toutes les autres.

Vous êtes muets aussi, car vos lèvres ne s'ouvrent plus pour prier, pour implorer la divine miséricorde; vous êtes muets et concentrés en vous-mêmes, ne connaissant plus cette naïve expansion d'une âme pure et candide; ne communiquant plus à vos mères les pensées intimes d'un cœur où elles lisaient, du reste, comme en un livre ouvert. Muets, ne le seriez-vous peut-être pas, pour votre malheur, au tribunal sacré, auprès du ministre du Dieu des miséricordes, cons-

titué, vous le savez pourtant, pour être le confident des secrets et le médecin des blessures de l'âme?

Poursuivons, chers amis, à l'aide de rapprochements et d'analogies, l'étude que nous avons entreprise sur les divers effets caractéristiques de cette maladie morale, de cet agent morbide appelé passion dominante.

L'Évangile nous apprend que lorsque le malin esprit s'emparait de l'enfant, il le renversait, le roulait à terre, l'agitait dans des convulsions violentes, semblait enfin vouloir le mettre en pièces (1). Au milieu de ces crises, l'enfant écumait, grinçait des dents, desséchait et dépérissait à vue d'œil (2).

Voilà encore, mes amis, la triste image de ce que fait souffrir une passion violente à celui qui a eu le malheur de s'y livrer.

Que de sentiments divers, opposés, contradictoires, s'agitent et se combattent en son cœur! La fureur, le dépit, l'amour, la haine, la crainte, le repentir, la rage, le désespoir le secouent tour à tour et lui font subir, à certaines heures, mille tortures intérieures qu'il ne parvient pas toujours à dissimuler.

Il est renversé et tombe vaincu, *elidit eum,* chaque fois qu'il commet un de ces actes auxquels sa passion comme invinciblement le pousse.

(1) Et ecce spiritus apprehendit eum, et subito clamat, et elidit, et dissipat eum cum spuma, et vix discedit dilanians eum. (Luc., IX, 39.)

(2) Qui ubicumque apprehenderit, allidit illum et spumat, et stridet dentibus, et arescit. (Marc., IX, 17.)

Il écume, *spumat,* lorsque, selon l'énergique expression de saint Jude, ses passions frémissantes grondent et montent comme les vagues furieuses de la mer qui jettent sur le rivage une écume immonde, symbole de ses infamies (1).

Il grince des dents, *stridet dentibus,* lorsque la colère, le dépit, la conscience de son abjection, le forcent à se mépriser, à se détester, à se maudire ; ne grince-t-il pas aussi des dents lorsqu'il rencontre un obstacle à sa volonté capricieuse, qu'il reçoit des reproches, qu'il sent que sa réputation est altérée?

Il sèche, en quelque sorte, sur pied, *arescit,* lorsque, sans énergie, incapable du moindre effort, il sent tout son courage disparaître et sa faiblesse morale augmenter de jour en jour.

Cet enfant était *lunatique,* c'est-à-dire qu'un des caractères de son terrible mal était l'instabilité, le changement, la variation, suivant les phases de la lune. La possession diabolique laissait donc au pauvre patient certains moments de répit. Loin d'en être amoindri, son tourment en était accru par la connaissance qu'il avait alors de son triste état et par la crainte de voir bientôt se renouveler les accès du mal. Nouvelle et expressive image du jeune homme esclave d'une impérieuse passion. On le voit léger, inconstant, fantasque, passant rapidement, sans transition, d'un extrême à l'autre. Un jour, il est sous l'empire d'une

(1) Fluctus feri maris despumantes suas confusiones. (Ep. S. Jud., 13.)

joie exubérante, d'une dissipation excessive, inexplicable; un autre jour, dominé par une mélancolie farouche, accablé par je ne sais quel sombre et lourd chagrin; tantôt plein d'ardeur et d'enthousiasme; tantôt morose, apathique, incapable d'aucun effort. L'Esprit-Saint a comparé l'insensé, celui qui ne sait point marcher et se maintenir dans les voies de la sagesse, il l'a comparé à la lune (1) qui est instable et variable en ses phases. On peut dire de tout jeune homme passionné qu'il est *lunatique* et qu'à lui s'applique littéralement l'oracle sacré que je viens de rappeler.

Ces brusques changements sont, pour tout le monde, un indice frappant que ce jeune homme est bien malade; ils sont comme une confession indirecte des passions qui s'agitent en lui, en particulier, de sa corruption.

Ces passions ont aussi des intermittences, des périodes d'un calme apparent. Pauvre jeune homme, vous devriez profiter de ces accalmies pour vous humilier, prier, reprendre courage, vous préparer à soutenir le retour de l'attaque. Mais, hélas! vous n'y songez guère. Peut-être vous inquiétez-vous moins de votre sort, que le malheureux possédé de l'Évangile.

Un dernier caractère de cette possession, c'est sa ténacité et sa durée. « Depuis combien de temps, demandait Jésus au père de cet enfant, votre fils est-il

(1) Nam stultus sicut luna mutatur. (Eccli., XXVII, 12.)

atteint de ce mal? — Depuis son enfance, répondit le père (1). »

Jeune homme, depuis quand la passion vous domine-t-elle? Peut-être est-ce depuis que vous avez franchi la limite qui sépare l'époque si paisible de l'enfance de celle ordinairement si agitée, si fiévreuse de l'adolescence. Hélas! comme pour le jeune lunatique, ne serait-ce pas aussi depuis votre enfance?

L'insouciance de vos parents, certaine négligence de vos maîtres qui n'ont peut-être pas écarté les occasions du mal; votre imprudence, votre témérité ont ouvert, de bonne heure, votre cœur à Satan qui, peut-être aussi, en a pris possession avant que Jésus-Christ, sous la forme eucharistique, y fût venu pour la première fois!

La précocité déplorable de cette prise de possession par Satan n'a d'égale que sa tenace prolongation. Malheur à l'enfant qui, ayant contracté de mauvaises habitudes, ne travaille pas à s'en défaire aussitôt qu'il est en état d'en comprendre la gravité! Sans cela, il est à craindre qu'il ne s'en corrige plus.

L'impénitence finale, voilà l'affreux danger, l'irrémédiable malheur auquel expose la passion dominante non réprimée à temps.

Le dessein manifeste du démon dans la possession de l'adolescent de l'Évangile était de le faire périr; et cent fois il l'eût fait, si le père n'eût accompagné partout ce jeune homme pour le retirer de l'eau et

(1) Et interrogavit patrem ejus : Quantum temporis est ex quo ei hoc accidit? At ille ait : Ab infantia. (Marc., IX, 20.)

du feu où le précipitait tour à tour la malice du démon (1). N'en doutez pas, chers jeunes gens, c'est aussi pour vous perdre que le démon allume et fomente en vous les passions, principalement celle qui vous domine. Conformément à son procédé ordinaire, il voudrait vous persuader que là est le bonheur et la satisfaction de tous vos désirs. Mais n'oubliez pas qu'il est menteur et homicide depuis le commencement (2), et que jusqu'à la consommation des siècles, sa devise cruelle et invariable sera : Des âmes! des âmes! des âmes de jeunes gens surtout, pour les séduire et les perdre!

Dès lors, que vous reste-t-il à faire? sinon vous mettre en garde contre le danger de la passion dominante, vous prémunir contre ses premiers assauts, avoir le courage de secouer son joug, s'il pèse déjà sur vous, et vous en affranchir irrévocablement?

(1) Et frequenter eum in ignem, et in aquas misit, ut eum perderet. (Marc., IX, 21.)

(2) Ille homicida ab initio et in veritate non stetit... quia mendax est. (Joan., VIII, 44.)

L'ENFANT LUNATIQUE

II

Sa guérison. Victoire sur la passion dominante.

J'ai essayé, dans le précédent entretien, de vous montrer les tyranniques exigences et les effets désastreux de la passion dominante. Je voudrais vous parler, dans celui-ci, de la guérison de ce mal redoutable.

Dans l'enfant lunatique présenté jadis par son père à Jésus vous avez pu avoir une image expressive du jeune homme esclave d'une passion qui le domine. La délivrance de cet enfant va mettre sous vos regards une image non moins expressive de celle qui se reproduit dans le monde des âmes en faveur des malheureux jeunes gens que le démon tient sous son dégradant empire. A l'aide des analogies fournies par le récit évangélique, il vous sera aisé de vous rendre

compte que la délivrance de ceux-ci et la guérison de celui-là présentent les mêmes *difficultés*, réclament les mêmes *remèdes*, et obtiennent les mêmes *résultats*.

I

Je vous ai dit plus haut la nature et la gravité du mal dont l'enfant lunatique était affligé. Humainement parlant, ce mal était incurable, puisque aux désordres organiques était venue s'ajouter la possession diabolique.

Le père désolé avait inutilement présenté son fils aux apôtres, les suppliant de le guérir : « Ceux-ci, dit l'historien sacré, s'approchèrent de Jésus et lui dirent : Pourquoi n'avons-nous pas pu chasser ce démon? Et Jésus leur répondit : A cause de votre incrédulité (1). »

L'incrédulité, voilà l'obstacle signalé par Jésus à la délivrance de ce malheureux enfant. Sans doute, les apôtres croyaient à la puissance de Dieu et à l'efficacité de la prière. Mais leur foi était faible et, dans cette circonstance, en présence d'un démon aussi puissant et aussi furieux, elle n'était pas à la hauteur de leur mission d'auxiliaires et de coopérateurs de Jésus (2) ; elle n'était pas surtout à la hauteur du pou-

(1) Tunc accesserunt discipuli ad Jesum secreto, et dixerunt : Quare nos non potuimus ejicere illum? Dixit illis Jesus : Propter incredulitatem. (Matth., xvii, 19, 20.)

(2) Habebant Apostoli fidem; sed ad dæmonem tam potentem et

voir spécial qui leur avait été conféré de chasser les démons (1). Voilà pourquoi Jésus s'en plaint, et de ses lèvres, ordinairement si clémentes, laisse tomber ces paroles indignées : « O race incrédule et perverse! jusques à quand serai-je avec vous! Jusques à quand vous supporterai-je (2)? »

Et ce n'est pas seulement aux apôtres que ce reproche est adressé. Il s'étend encore à tous ceux qui entourent Jésus : aux Docteurs de la loi, hommes à l'esprit sceptique, au langage plein d'argutie, dont l'unique préoccupation est de discréditer les disciples et le Maître; à la foule confuse des Juifs attirés là par une curiosité tout humaine, et dont la foi n'est sans doute pas suffisante pour leur faire croire à un miracle.

Le père lui-même du jeune possédé manque de foi. Malgré son ardent désir d'obtenir la guérison de son fils, cette guérison est, à ses yeux, chose si difficile à obtenir, qu'en s'adressant à Jésus, il ne peut s'empêcher de lui dire : « Si vous pouvez quelque chose, de grâce, ayez pitié de nous, et venez-nous en aide (3). » A quoi Jésus répond : « Si tu peux croire, tout est possible à celui dont la confiance est entière (4). » Et, par cette réponse, il montre, une fois

ferum ejiciendum, major fides requirebatur, quæ apostolis deerat. (Cornel. a Lap., *Comment. in Matth.*, XVII, 20.)

(1) Et dedit illis potestatem ejiciendi dæmonia. (Marc., III, 15.)

(2) O generatio incredula et perversa! quousque ero vobiscum? Usquequo patiar vos? (Matth., *loc. cit.*)

(3) Sed si quid potes, adjuva nos, misertus nostri. (Marc, IX, 21.)

(4) Jesus autem ait illi : Si potes credere, omnia possibilia sunt credenti. (*Ibid.*, 22.)

de plus, dans l'absence ou l'insuffisance de la foi l'obstacle principal à la guérison de cet enfant.

Tel est aussi, mes amis, le premier et principal obstacle à la guérison des maladies de l'âme, et telle est la cause ordinaire de la persistance de ces maladies.

Pour ne parler ici que de la passion dominante, c'est à notre manque de foi, de confiance en Dieu qu'il faut attribuer sa force souveraine et sa ténacité. Car, sachez-le bien, la foi en la vertu active et agissante de la grâce, la confiance en la bonté de Dieu qui veut notre salut et nous en a promis les moyens, sont d'essentielles conditions pour secouer le joug du vice et triompher des plus violentes passions.

On ne saurait trop le dire et le redire, en ce siècle que l'on a si justement qualifié de « siècle des découragés (1) », quelle que soit la persistance d'une habitude mauvaise, quelque nombreuses et lamentables que soient les chutes où elle entraîne, jamais un chrétien ne doit désespérer.

Il est de foi que, de nous-mêmes, nous ne pouvons rien; mais il est de foi aussi qu'avec l'aide de la grâce nous pouvons tout.

Oui, « tout est possible, disait Jésus au père du lunatique, tout est possible à celui qui croit et a confiance ». Vous entendez, jeunes chrétiens : OMNIA! tout, absolument tout; surmonter toute tentation,

(1) Cardinal Mermillod.

éviter tout mal, faire tout bien, réaliser tout progrès, atteindre même aux plus hauts sommets de la sainteté : tout cela vous est possible, *possibilia sunt!* Imprudents, insensés êtes-vous, si vous comptez sur vous-mêmes, si vous cherchez uniquement votre appui sur la fermeté de vos convictions, sur la générosité de vos résolutions, sur l'énergie, la persistance de votre volonté. Tout cela, certes, est requis, tout cela est nécessaire; mais tout cela est stérile et inefficace, tout cela fléchit, cède, disparait, sans la divine grâce, sans l'indispensable concours de Celui qui a dit — et quel autre que lui a jamais osé le dire? — : « Sans moi vous ne pouvez rien faire (1) »; tandis qu'avec moi le succès vous est garanti, assuré d'avance.

« Si vous pouviez croire! » disait encore Jésus au père du jeune possédé. Et s'adressant à ses apôtres, et voulant les convaincre de l'importance et de la puissance de la foi, il leur disait : « En vérité, je vous l'affirme, si vous aviez de la foi gros comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Transporte-toi d'ici là, et elle s'y transporterait, et rien ne vous serait impossible (2). »

A vous aussi, jeune homme, esclave de la passion dominante, à vous aussi je dis : Si vous pouviez croire à la possibilité de votre délivrance! *Si potes credere!* Mais, hélas! votre foi ne va peut-être pas jus-

(1) Sine me nihil potestis facere. (Joan., xv, 5.)

(2) Amen quippe dico vobis, si habueritis fidem sicut granum sinapis, dicetis monti huic : Transi hinc illuc, et transibit; et nihil impossibile erit vobis. (Matth., xvii, 19.)

que-là ; elle ressemble à celle des apôtres, à celle du père du jeune possédé, à celle de la foule, à celle des Scribes et des Pharisiens, qualifiés par Jésus de race incrédule, d'hommes de peu de foi ! Jusqu'ici votre foi a été faible, hésitante, insuffisante. Si, d'une part, vous avez vu l'étendue de votre misère, la profondeur de votre malice, la gravité de vos habitudes vicieuses, la force de votre passion dominante ; vous n'avez pas assez cru, de l'autre, à l'efficacité souveraine de la grâce secondant vos personnels efforts, à l'intensité du désir que Dieu a de vous venir en aide et d'opérer, de concert avec vous, votre guérison.

Un autre obstacle à cette guérison vient de la ténacité du démon, principal instigateur, je vous l'ai dit, de la passion dominante. Vous savez ce qui est dit dans l'Évangile au sujet de celui qui tourmentait le pauvre enfant présenté à Jésus. « Je vous ai amené mon fils, dit le père, car il est possédé d'un esprit muet ; et toutes les fois que cet esprit se saisit de lui, il le jette contre terre ; et l'enfant écume, grince des dents et se dessèche (1). »

Et Jésus demanda au père de l'enfant : « Combien y a-t-il de temps que cela arrive ? — Depuis son enfance, dit le père ; et l'esprit l'a souvent jeté dans le feu et dans l'eau pour le faire périr (2). »

Ce que l'esprit malin faisait subir à cet infortuné dans l'ordre physique, il le fait subir, je vous l'ai dit

(1) Marc., IX, 16, 17.
(2) *Ibid.*, 20, 21.

aussi, dans l'ordre moral, aux âmes qu'il tient sous sa domination néfaste.

Jeune homme, qui êtes résolu à vous débarrasser de vos passions, de votre passion dominante, attendez-vous à être tourmenté par l'esprit immonde, qui voudra conserver, à tout prix, sur vous son tyrannique empire. Dans ce but, il mettra tout en œuvre pour vous détourner d'une entreprise qu'il sait devoir lui être ruineuse.

Il vous agitera de mille manières, il essayera de vous inspirer du dégoût pour tout ce qui pourrait assurer votre délivrance : désir de la conversion, volonté d'y travailler, d'employer les remèdes, d'aller trouver le prêtre, de vous conformer à ses exhortations. Cent fois, il reviendra à la charge, pour vous persuader qu'il est inutile d'entreprendre la lutte; que la passion est trop enracinée en vous pour pouvoir être extirpée; qu'elle ne s'appelle *dominante* que parce qu'elle vous domine et qu'elle défie tous vos efforts pour la maîtriser.

Malheur à vous, jeune chrétien, si vous prêtez l'oreille à ces insinuations mensongères! Quelque répugnance que le démon s'applique à vous inspirer, quoi qu'il fasse pour vous retenir dans ses liens, ne lui cédez pas; dégagez-vous; surmontez cette répugnance; excitez-vous à la lutte et engagez-la avec le courage et la confiance qui doivent animer un soldat de Jésus-Christ.

Ne soyez pas surpris non plus si, après que vous

aurez commencé à vous convertir, les tentations deviennent plus fréquentes et plus violentes. C'est le démon qui fait rage et qui cherche à rentrer en possession d'un cœur d'où la grâce l'a chassé. A aucun prix, il ne voulait sortir; maintenant à tout prix il veut rentrer. C'est ainsi qu'après avoir tourmenté l'âme dont il a été le maître ou plutôt le tyran implacable, il la tourmente encore pour ressaisir en elle un empire qu'il a perdu. N'est-il pas dit du jeune lunatique que l'esprit muet, après l'avoir agité, revenait l'agiter encore? De même, essayera-t-il de vous détourner de la pratique de la vertu, comme il avait précédemment essayé de vous détourner de combattre le vice contraire, vous insinuant que la vertu est trop difficile, qu'elle réclame trop d'efforts et de sacrifices. Chers jeunes gens, soyez forts et constants dans la résistance à ces nouveaux assauts de l'ennemi.

Ces deux obstacles écartés : le manque de foi et de confiance et la force obstinée de la passion dominante, soyez fidèles à employer les moyens les plus propres à vous faire triompher de cette passion. Ces moyens sont indiqués dans la guérison du lunatique.

II

Cette guérison fut obtenue, d'abord par les prières du père infortuné. Prières ardentes et suppliantes : il se prosterne aux pieds de Jésus (1), il crie, il

(1) Accessit ad eum genibus provolutus ante eum. (Matth., XVII, 14.)

pleure (1); prières humbles, accompagnées de l'aveu de son peu de foi et du désir d'une foi plus grande (2); prières appuyées sur les plus pressants motifs : sur la gravité du mal (3) et sur l'attachement à cet enfant, son fils unique (4). Comment le cœur si tendre et si compatissant du Sauveur n'eût-il pas exaucé de telles prières?

La prière est donc la première et indispensable condition de votre guérison spirituelle, jeune chrétien désireux de triompher des passions qui vous dominent. Priez donc, et demandez cette grâce en vous inspirant de la façon dont le père du lunatique fit jadis appel à la pitié de Jésus. Priez instamment; priez humblement; priez en faisant valoir les intérêts sacrés de votre âme et l'intérêt suprême de votre sort éternel. L'Église, mère des chrétiens, prie pour tous ses enfants malades, pour vous, par conséquent, dont l'âme est en péril, peut-être même atteinte en sa vie surnaturelle. Votre père spirituel, confident discret de votre conscience, prie aussi pour vous et fait en votre faveur au Dieu des miséricordes de continuelles instances. Priez aussi vous-même. Si l'enfant lunatique n'a pas demandé sa guérison, c'est qu'il en était incapable, étant sourd et muet, comme nous l'apprend

(1) Et continuo exclamans pater pueri cum lacrymis, aiebat. (Marc., IX, 23.)

(2) Credo, Domine : adjuva incredulitatem meam. (*Ibid.*)

(3) Domine, miserere filio meo, quia lunaticus est et male patitur. (Matth., XVII, 15.)

(4) Magister, obsecro, te respice in filium meum quia unicus est mihi. (Luc., IX, 38.)

l'Évangile (1). Mais avec quelle ardeur ne désirait-il pas d'être délivré de l'esprit immonde qui le tourmentait si cruellement!...

A la prière il faut joindre la pénitence. Lorsque les apôtres eurent demandé à leur Maître par quel moyen l'enfant possédé pouvait être délivré : « Cette sorte de démon, répondit Jésus, ne se chasse que par la prière et le jeûne (2) », c'est-à-dire par la mortification des sens, par la répression des désirs, des mouvements de la nature mauvaise et corrompue. Si la sensualité amollit la volonté, dégrade l'homme et le ravale au niveau de l'animal sans raison; par contre, la mortification, aussi bien que la prière, l'élève, le spiritualise, donne à sa volonté l'énergie réclamée par la lutte contre les appétits grossiers (3). Aussi l'apôtre saint Paul dit-il que ceux « qui sont à Jésus-Christ crucifient leur chair avec ses vices et ses convoitises (4) ». Jésus-Christ lui-même ne s'est pas contenté de recommander ce double moyen de victoire de l'esprit sur la chair. Lui-même en a fait usage. La veille du jour où il disait à ses apôtres : « Ce genre de démon ne se chasse que par la prière et le jeûne », il

(1) Jesus... comminatus est spiritui immundo, dicens illi : Surde et mute spiritus... (Marc., IX, 24.)

(2) Hoc autem genus non ejicitur nisi per orationem et jejunium. (Matth., XVII, 21.)

(3) Qui orans jejunat, binas possidet alas, quibus ventos ipsos volando prætervehitur; non enim oscitat, nec extenditur, nec torpet... sed igne ardentior et terra superior est : quare terribilis hostis dæmonibus redditur. (S. Joan. Chrys., *Hom. in Matth. loc. cit.*)

(4) Qui autem sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. (Galat., V, 24.)

avait prié et jeûné sur la montagne où il s'était transfiguré aux regards de Pierre, de Jacques et de Jean.

Inspirez-vous de ce divin exemple, jeunes chrétiens, si vous voulez triompher des passions qui vous tyrannisent. C'est en vain que vous essayerez de les dompter en convainquant votre raison des avantages de la vertu. Ces passions tumultueuses empêchent la raison d'entendre et de comprendre (1). Mieux vaut les réprimer et les dompter en imposant à sa chair et à ses sens, des gênes, des privations salutaires. Lacordaire a dit : « Le jeune homme qui ne sentira pas la pointe de la douleur sentira infailliblement l'aiguillon de la chair. »

Mais si la prière sollicite et si la pénitence obtient la guérison du mal spirituel causé par la passion dominante (2), en somme, le remède suprême n'est autre que la grâce, et le guérisseur par excellence n'est autre que Jésus-Christ.

Cela est particulièrement manifeste dans l'épisode évangélique qui fait l'objet de cet entretien. C'est Jésus-Christ qui commande avec autorité au démon ; c'est lui qui l'admoneste et l'expulse. Le démon tremble en sa présence ; il s'avoue impuissant et vaincu et, finalement, il abandonne sa proie (3).

(1) Causa est, quod nescias, quid cum surdo et muto agere debeas, quave ratione eum juvare : cum enim sit surdus, nil eorum quæ rogas intelligit ; cum sit mutus, nihil respondet. (Thyræus, *Lib. de Dæmoniacis*, part. IV, cap. LI, cit. a Cornel. a Lap., *loco supradict.*)

(2) Oratio postulat et jejunium meretur hanc dæmonii fugationem. (S. Joan. Chrys., *loc. cit.*)

(3) Marc., IX, 21-26.

Chers jeunes gens, voulez-vous triompher de vos passions, briser les liens honteux et douloureux dans lesquels le démon vous a trop longtemps retenus? Venez à Jésus; rapprochez-vous de Jésus; unissez-vous à Jésus; mettez-vous sous l'influence vivifiante de la grâce que Jésus vous offre dans ses sacrements, et tout spécialement dans celui qui le contient en réalité, dans cette Eucharistie, siège ici-bas de sa présence divine et humaine et source de toutes les grâces mises à la disposition de notre faiblesse et de notre indigence. Venez communier; la communion mettra dans votre cœur Celui qui commande au ciel et à la terre, Celui à qui les flots de la mer obéissent et devant qui les démons tremblent impuissants. La communion vous fournira le divin supplément réclamé par la prière et par le jeûne et réalisera en votre faveur la fusion merveilleusement efficace de l'action de l'homme et de celle de Dieu.

III

Quel fut le résultat de la présence et de la parole de Jésus-Christ, en la circonstance évangélique qui fait l'objet de notre étude? C'est que l'enfant lunatique fut guéri instantanément et pour toujours (1).

A l'ordre du Maître, le démon poussa un cri terrible, et l'enfant tomba inanimé. C'était comme le dernier effort de l'esprit immonde en cet innocent affligé. Jé-

(1) Et exiit ab eo dæmonium; et curatus est puer ex illa hora. (Matth., XVII, 18.)

sus, le prenant par la main, le releva et le rendit complètement guéri à son père (1).

Mes chers amis, il n'en est pas toujours ainsi des guérisons spirituelles. Au lieu d'être instantanées et immédiates, le plus souvent elles sont lentes et précédées d'alternatives inquiétantes. Le démon, lorsqu'il s'est rendu maître d'un cœur de seize ans, de vingt ans, sait trop quels avantages il en peut retirer pour sa cause et quel dommage il peut faire à celle de la religion et de la vertu; il le sait trop, pour lâcher une proie si précieuse. Ce ne sera pas sans résistance qu'il cédera. Il faudra lutter contre lui, longtemps peut-être, lui disputer chèrement le terrain qu'il voudrait occuper. Courage, jeunes chrétiens! Jésus est là pour vous prêter main-forte et réduire à néant les tentatives de l'ennemi.

Laissez aussi protester la nature, alarmée des efforts à faire, des luttes à soutenir; laissez vos passions gronder, s'agiter, faire rage.

Coupez impitoyablement le mal à la racine; n'ayez pour lui aucun ménagement; ne faites aucune concession à cette passion qui vous domine et, vous souvenant que la correction des défauts n'est pas l'œuvre d'un jour, mais de la vie tout entière, persévérez dans cette sainte entreprise, et ne vous laissez décourager par aucune difficulté, ni même par aucun échec.

Après avoir commandé à l'esprit impur de sortir,

(1) Et exclamans et multum discerpens eum, exiit ab eo : et factus est sicut mortuus... Jesus autem tenens manum ejus, elevavit eum, et surrexit. (Marc., IX, 25, 26.)

Jésus lui défendit de rentrer jamais dans le corps de cet enfant, et la guérison fut définitive (1).

Il faut aussi que la vôtre le soit, chers amis. La persévérance dans la vertu après la guérison du vice, voilà ce qui doit surtout faire l'objet de vos désirs et le but de vos efforts. De quoi, en effet, vous servirait-il de vous être libérés pour un temps, si vous deviez retomber sous le joug et y demeurer assujettis? Votre état alors serait pire qu'auparavant. Vous n'ignorez pas que le salut et, par conséquent, le bonheur éternel, n'est promis qu'à celui qui aura persévéré jusqu'à la fin (2).

Le démon pourra revenir pour vous ressaisir; vos passions, un instant réprimées, pourront se soulever plus violentes et plus exigeantes. Peut-être même serez-vous tentés de regretter les plaisirs mauvais auxquels vous avez renoncé. Que rien n'ébranle votre constance; que rien ne vous fasse renoncer au combat ni désespérer de la victoire. Vous appuyant sur la grâce, cet indispensable soutien offert par la miséricorde divine à la faiblesse de l'homme; vous appuyant sur Jésus-Christ, l'auteur de la grâce et le sauveur des hommes, persévérez, vous redirai-je, dans la lutte courageuse de chaque jour, et souvenez-vous de cette parole d'un orateur célèbre : « Le jeune homme qui lutte est un roi à venir (3). »

(1) Comminatus est spiritui immundo, dicens illi : Surde et mute spiritus, ego præcipio tibi, exi ab eo, et amplius ne introeas in eum. (Marc., IX, 24.) — Et curatus est puer ex illa hora. (Matth., XVII, 18.)

(2) Qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit. (Matth., X, 22.)

(3) Lacordaire.

LE FILS PRODIGUE

Les égarements de la Jeunesse.

Tout est beau, grand et instructif dans cet incomparable livre qu'on nomme l'Évangile, code abrégé du christianisme.

Toutefois, parmi les pages en même temps si simples et si sublimes, parmi les récits tout à la fois si intéressants et si attendrissants que ce livre renferme, il y a une page où la simplicité et la sublimité semblent tour à tour éclater davantage; un récit que l'on dirait plus particulièrement émouvant et instructif. C'est la page et le récit où se trouve rapportée la parabole ou plutôt l'histoire de l'Enfant prodigue. Parabole éternellement actuelle, comme l'a dit un orateur célèbre de ce siècle (1); histoire permanente et universelle qui nous révèle, d'un côté, tout le mystère des égarements humains, et, de l'autre, tout le mystère des miséricordes divines.

(1) P. Félix, VIe retraite à Notre-Dame de Paris, pp. 1 et 2.

C'est cette parabole que je veux remettre ici sous vos yeux, jeunes chrétiens; c'est cette histoire, la vôtre peut-être, celle du passé ou celle de l'avenir, que je veux vous faire relire et méditer.

Au jugement de saint Jean Chrysostome, notre clément Sauveur, en proposant cette parabole aux Juifs ses contemporains et aux hommes de tous les temps, a eu pour but d'inspirer aux pécheurs la plus grande confiance en la miséricorde divine (1). On peut dire aussi qu'il a eu tout spécialement en vue l'instruction de la Jeunesse, en montrant, dans un saisissant tableau, ses illusions, nos écarts, ses désordres, les effroyables malheurs auxquels elle s'expose, en ce monde et en l'autre, en s'abandonnant follement à ses passions. Puissiez-vous, chers jeunes gens, comprendre les divines leçons contenues dans le récit sacré, et vous prémunir contre les égarements de votre âge.

I

« Un homme, dit Jésus-Christ, avait deux fils. Le plus jeune dit un jour à son père : Père, donnez-moi la part de biens qui doit me revenir (2). Et le père leur fit le partage de ses biens (3). »

(1) Hæc parabola ad hoc est composita, ut peccatores non diffidant reverti ad Dominum, scientes quod magna consequentur. (Homil. LVI in Matth.)

(2) Ce jeune homme ayant un frère aîné, sa part, selon la loi juive, ne devait être que le tiers de la fortune paternelle.

(3) Homo quidam habuit duos filios. Et dixit adolescentior ex illis

Ainsi débute la parabole évangélique. En quelques mots, elle nous révèle la genèse des égarements du pécheur, en général, et du jeune homme, en particulier.

Si l'on s'arrête au sens moral du récit sacré, cet homme, ce père de famille, n'est autre que Dieu, père de la grande famille humaine. Ces deux fils représentent les chrétiens que le baptême a faits enfants de Dieu, et qui se partagent en deux catégories distinctes : celle des enfants fidèles et des enfants infidèles, des fils dévoués et des fils prodigues (1).

Or, c'est le plus jeune des deux fils qui réclame à son père sa part de patrimoine. Que lui manque-t-il donc? N'a-t-il pas tout à souhait dans la maison paternelle? Pourquoi vouloir le partage lorsqu'on jouit de la plénitude? Quelle peut bien être la cause de cette demande aussi arrogante qu'étrange?

La cause la voici; un mot nous le révèle : « *Adolescentior* ». Il est jeune, et, comme la plupart des jeunes, il est sous l'empire des illusions et des passions de son âge. Or, à cet âge, la curiosité s'éveille, l'imagination s'exalte, le cœur s'enflamme, le plaisir attire, la légèreté emporte, l'inexpérience perd. Ce n'est pas sans raison qu'on l'a appelé l'âge critique : période de transition souvent décisive, passage périlleux de l'in-

patri : Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit. Et divisit illis substantiam. (Luc., xv, 11, 12.)

(1) Pater est Deus, qui omnes creavit, aut Christus homo, qui omnes suo sanguine redemit et regeneravit in diesque regenerat in baptismo... Senior filius notat justos... Junior filius prodigus notat peccatores. (Cornel. a Lap., *Comment. in loc. cit.*)

nocence de l'enfant à la vertu de l'homme. Combien peu traversent sains et saufs cette période, effectuent sans accident ce passage !

Adolescentior ! Il est jeune et, comme la plupart des jeunes, il rêve indépendance et jouissance.

Certes, dans la maison de son père rien ne lui fait défaut. Il vit dans l'abondance et jouit de tout ce qu'il peut honnêtement désirer. Il est le plus jeune et, sans doute aussi, le plus aimé. Son père est un homme doux et condescendant : on le devine sans peine à la lecture du récit sacré. Rien dans son autorité qui soit dur et austère, qui dénote un caractère exigeant ou chagrin. Mais, si douce soit-elle, cette autorité cette tutelle pèsent comme un joug sur ce cœur qui ne rêve qu'émancipation, qu'indépendance. L'intimité du foyer, la régularité de la vie domestique ne sauraient convenir plus longtemps à cette nature avide de liberté, impatiente d'arriver à l'absolue possession d'elle-même.

Aussi, mettant de côté toute réserve respectueuse, toute formule affectueuse, le jeune inconsidéré dit insolemment à son père : « Donnez-moi ma part d'héritage ! » Cela revenait à dire : Donnez-moi ma liberté ; la liberté d'aller où il me plaît et de vivre comme je l'entends.

Sans aucun doute, ce père sage et prudent autant qu'aimant et dévoué, dut adresser à son fils de justes observations, lui faire envisager les graves conséquences qui pourraient résulter de ce partage. Peut-être aussi, avec cette clairvoyance qui devine le mal secret

avant qu'il ne se manifeste, avait-il découvert dans le cœur de son malheureux fils cet irrésistible besoin d'indépendance; tout au moins, avait-il compris, à son langage impérieux et arrogant, que toute représentation, toute résistance étaient inutiles; que rien ne pourrait retenir ce fils sur la pente funeste où il avait imprudemment mis le pied. Et alors, le père se résigna à abandonner la part réclamée de biens. Qu'il dut en coûter à ce pauvre père! Et que son cœur dut souffrir à ce partage dont il pouvait déjà prévoir les désastreuses conséquences!

O amour de la liberté! O désir de l'indépendance! que de fautes ne fais-tu pas chaque jour commettre à d'innombrables jeunes gens, d'abord sages et vertueux! Pauvres victimes des illusions de l'adolescence, que vous manquait-il donc au sein de la famille ou dans le Pensionnat chrétien qui abrita vos jeunes années? N'aviez-vous pas tous les délassements honnêtes, toutes les libertés raisonnables, toutes les joies saines du cœur, tous les biens, en un mot, que Dieu a promis et qu'il accorde à la vertu? N'aviez-vous pas l'affection de vos parents, l'estime de vos maîtres, l'amitié de vos camarades? N'aviez-vous pas le témoignage d'une conscience pure, l'abondance des grâces célestes, les délices de la Table sainte, les suaves intimités d'un commerce journalier avec Dieu qui vous chérissait comme ses enfants?

Et c'est après avoir goûté aux joies pures et réconfortantes de la vie chrétienne; après avoir joui des douceurs de l'union divine, que, semblables au Prodi-

gue, vous vous êtes écriés, vous aussi : « Donnez-moi ma part d'héritage ! »

« Donnez-moi ma part d'héritage ! » Cette part, quelle est-elle, ou plutôt quel est cet héritage? Ce sont tous les biens, tous les dons que Dieu s'est plu à départir à chacun de ses enfants, dans l'ordre de la nature : la vie, la santé, la beauté, l'intelligence, le cœur, la volonté, la liberté. Ce sont encore les biens plus précieux de l'ordre de la grâce, à savoir : les lumières de la foi, les consolations de l'espérance, la ferveur de la charité, tous les secours surnaturels offerts par la munificence divine à la faiblesse, à l'indigence humaine et, finalement, après les grâces du temps, la gloire inamissible de l'éternité.

Or, à ce Dieu, à ce Père qui l'a tant aimé, enrichi et comblé, le pécheur dit insolemment : « Donnez-moi ma part d'héritage ! » Tous ces trésors de nature, de grâce et de gloire ; tout ce patrimoine sacré, provenant de l'amour infini, donnez-les-moi, afin que j'en use comme il me plaira ; que je fasse de mon esprit, de mon cœur, de ma volonté, de ma liberté ce que je veux, car j'entends vivre désormais à ma guise et me diriger où bon me semblera, sans guide ni entrave (1).

Que s'est-il donc passé, et quelle a pu être la cause d'un pareil changement de dispositions ? Hélas ! on a

(1) Per substantiam... plenissime accipias omnia dona Dei, tum corporis, tum animi, tum naturæ, tum gratiæ ; hæc enim sibi dari, id est suæ potestati et libertati tradi, postulat filius junior, nolens amplius a patre regi et dirigi, sed sui juris esse, ac se regere donisque Dei uti vel abuti ad libitum. (Cornel. a Lap., *Comment. in loc. cit.*)

rêvé un bonheur différent de celui qu'on avait goûté jusque-là. On s'est dit : J'ai dix-huit ans! J'ai vingt ans! Le bonheur est dans la liberté et dans la jouissance. Et l'on a voulu être libre et jouir; on n'a plus voulu être fils; on a borné son ambition à être simplement un homme.

Adolescents qui lisez ces lignes, voilà peut-être votre histoire. Comme le Prodigue, vous avez rêvé le bonheur, et, comme lui, par une illusion funeste, vous avez fait consister le bonheur dans l'indépendance et la jouissance. Comme lui, vous avez laissé des pensées inquiètes germer dans votre imagination, des désirs impétueux s'éveiller et s'agiter dans votre cœur. La surveillance de vos maîtres a commencé à vous devenir odieuse; le règlement, la vie de collège, le collège lui-même vous ont paru insupportables. Vous vous y êtes sentis à l'étroit, comme dans une prison. Et vous avez appelé, attendu avec impatience le jour où vous ne seriez plus soumis à ce joug ennuyeux, à cette discipline austère, à ce genre de vie monotone; où vous auriez quitté cette maison dont le séjour vous causait un ennui mortel, un insurmontable dégoût.

Et avant de secouer ce joug, vous avez secoué celui du Seigneur, que vous aviez porté jusque-là peut-être avec tant de docilité et d'allégresse. Vous avez rompu avec des sentiments, des pratiques, des habitudes qui devaient être à la fois la sécurité et l'honneur de votre vie. Prières, assistance aux offices, réception des Sacrements, exercices de piété : tout cela vous est de-

venu à charge; tout cela vous a paru fastidieux, comprimant votre besoin d'indépendance; tout cela vous a fait aspirer vers un simulacre de liberté qui ne devait être, en fait, qu'un honteux esclavage.

II

Le Prodigue ne laisse pas un long temps s'écouler entre l'arrogante revendication de son patrimoine et son départ de la maison paternelle. « Et peu de jours après, dit l'Évangile, ayant réuni tout ce qui lui revenait, il partit et s'en alla dans une région lointaine (1). »

« *Abiit* », il s'en alla. Il le fallait bien : la présence et la société de son père lui étaient devenues un reproche continuel, un poids insupportable. Son cœur n'était plus sensible aux monotones douceurs d'une vie paisible et régulière. Les vains désirs, les folles aspirations l'agitaient et lui faisaient trouver trop étroit le milieu familial.

Ainsi s'en va l'adolescent qui a laissé pénétrer dans son esprit des idées d'indépendance et dans son cœur des désirs de jouissance. Le cercle des devoirs quotidiens étreint et, en quelque sorte, étouffe cette nature exubérante, cette volonté qui veut s'appartenir et être

(1) Non post multos dies, congregatis omnibus, adolescentior filius peregre profectus est in regionem longinquam. (Luc., XV, 13.)

libre. Le frein de la loi divine, frein suave pourtant, ne saurait plus convenir à ce poulain impatient de dévorer l'espace. Liberté! Liberté! Ce mot magique et trompeur sans cesse résonne à l'oreille du jeune homme à cette époque critique de la vie. Et poussé, ou plutôt entraîné par d'impérieuses passions qui demandent à être satisfaites, il sacrifie les inappréciables avantages d'une condition à tous égards digne d'envie. Il se sépare de Dieu son père et des chrétiens fidèles, ses frères. Il le faut; cela doit se faire sans trop tarder, « *non post multos dies* »; c'est de la logique implacable des passions.

Lorsqu'on a tant fait que de prendre en dégoût le service de Dieu; lorsqu'on a commencé à trouver son joug trop pénible, on a hâte d'en finir; on est pressé de rompre avec lui. C'est ordinairement à l'époque où le jeune homme accomplit la transition de la vie de collège à la vie du monde que cette rupture s'opère. Il ne faut pas longtemps à ce jeune chrétien, faible et inexpérimenté, qui, durant des mois, des années peut-être, avait soupiré après ce qu'il appelait illusoirement l'heure de la délivrance; il ne lui faut pas longtemps pour se débarrasser des saintes pratiques de la foi et de la piété qui, jusque-là, avaient été la sauvegarde de sa vertu. Quelques jours, tout au plus quelques mois suffisent à l'accomplissement de ce schisme funeste que le péché, des excès précoces produiront entre Dieu et celui qu'il aimait comme son fils. On dirait que ce dernier n'attendait que l'heure de son entrée dans le monde pour s'en aller, lui aussi, comme

l'Enfant prodigue, là où le poussent ses impatientes aspirations.

III

« *Et abiit.* » Il s'en alla. Où donc s'en alla-t-il? « *In regionem longinquam* », dans un pays lointain. Et cela se conçoit encore. Il ne se contenta point de quitter la maison paternelle : il quitta aussi la ville où trop de témoins connus auraient gêné sa liberté d'action. Il s'éloigna même du pays, dans la crainte de ne pouvoir s'abandonner à son gré aux passions impétueuses qui s'agitaient au dedans de son cœur. Il ne se fixa même pas dans la province voisine. La distance qu'il voulait mettre entre son père, entre les siens et lui, n'aurait pas été assez grande.

Il marcha donc à grandes journées, et ne s'arrêta que dans une contrée éloignée, dans un pays inconnu où jamais ni père, ni frère, ni parents, ni amis ne viendraient troubler les délices qu'il s'était promises. Et l'historien sacré, en nous apprenant que le Prodigue partit, a soin d'ajouter qu'il emporta toutes ses richesses, « *congregatis omnibus* », impatient de les dépenser au profit de ses passions.

Et ce jeune homme aussi, jusque-là si pieux, si vertueux, il part du collège, vraie maison paternelle, emportant les trésors de foi, de dévotion, d'amour de Dieu, de générosité chrétienne qu'il a amassés durant

les années fécondes de sa formation intellectuelle et morale et qu'il va follement gaspiller. Souvent, hélas! il est mince et léger le bagage surnaturel qu'il emporte! Tout sera donc bien vite dissipé. Qu'importe! la détresse n'en sera ni moins grande ni moins lamentable.

En attendant, le jeune prodigue de demain part; il s'en va loin, dans une région très distante et très différente de celle qu'il quitte, loin des regards de ceux dont les avertissements, les exhortations, les remontrances pourraient le faire rentrer en lui-même et mettre un frein à ses passions indomptées.

Il s'en va loin : loin de Dieu, son père, car le péché éloigne de Dieu, non seulement parce qu'il établit entre Dieu et le pécheur une incompatibilité formelle, absolue, mais encore parce qu'il rend le pécheur indifférent et froid à l'égard de Dieu, négligent à remplir les devoirs qui affirment encore, même chez les serviteurs rebelles et les fils ingrats, un reste de respect pour leur maître et d'amour pour leur père. Il s'éloigne aussi de la prière qui rapproche de Dieu, et des Sacrements qui entretiennent et renouvellent l'union de l'âme avec Dieu.

Et, à mesure qu'il abandonne ces saintes et sanctifiantes pratiques, il s'enfonce dans cette « région de l'ombre et de la mort », par laquelle nos saints Livres désignent l'état de l'âme engagée dans l'habitude du péché. Ainsi se vérifie, pour les prodigues de tous les temps, la lamentable histoire du Prodigue évangélique.

Or, dans la lointaine région vers laquelle ce dernier

a dirigé ses pas, qu'y a-t-il? Il y a la vie licencieuse et le déchaînement des plus honteuses passions. Il y a le luxe et la bonne chère, les dépenses folles et les plaisirs raffinés. Il y a finalement la luxure, les orgies, la débauche.

S'étant imprudemment engagé dans la voie qui conduit à cette région lointaine et honteuse, le jeune Prodigue ne sut plus s'y arrêter. Un plaisir entraîne à un autre; « un abîme appelle un autre abîme ». Et alors se poursuit l'œuvre logique et progressive de la passion. Le Prodigue vécut en luxurieux; il dépensa sans compter ses richesses. Festins, danses, concerts, plaisirs de toute sorte partagèrent ses jours et ses nuits. Et en même temps qu'en de ruineuses dépenses il sacrifiait cyniquement son patrimoine, fruit sacré d'une vie de travail, d'économie, de probité, il sacrifia non moins cyniquement sa conscience, son honneur, sa dignité, en vivant dans la société des courtisans et des femmes de mauvaise vie (1).

Tel est aussi le sort qui vous attend, jeunes chrétiens, si vous vous engagez dans la même funeste voie que le Prodigue. Car, sachez-le bien, cette vie désordonnée et licencieuse, ces excès dans les jouissances charnelles « dévorent et consument la substance », c'est-à-dire les biens de l'âme et ceux du corps. Le corps, à la longue, s'affaiblit, la santé se délabre, les forces physiques s'épuisent sous les coups répétés des passions exigeantes et meurtrières. L'âme s'aveugle,

(1) Et ibi dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose... Devoravit substantiam suam cum meretricibus. (Luc., xv, 13, 30.)

s'endurcit; la volonté s'émousse; le cœur perd peu à peu tout sentiment noble et généreux; il est tout entier possédé par l'amour grossier et dégradant; il n'a plus d'aspiration que vers l'ignominie.....

IV

Et après que le Prodigue eut tout consumé, il commença à connaître les tristes suites de sa ruine : le poids humiliant de l'indigence, la privation des choses les plus nécessaires, les tortures de la faim. Et voilà que, pour comble d'infortune, une grande famine vint à sévir en ce pays-là (1). Et, au lieu de revenir à la maison paternelle implorer le pardon de sa faute, reprendre des habitudes, un genre de vie qu'il n'aurait jamais dû abandonner, voilà qu'il s'engagea au service d'un homme qui fit de lui un gardeur de pourceaux (2). Et pour mieux faire ressortir l'avilissement d'une telle condition pour ce fils de famille, naguère au sein de l'opulence, le texte sacré nous apprend que le Prodigue enviait pour lui-même les glands dont se nourrissaient les animaux confiés à sa garde; et que, si indigne qu'elle fût pour un homme, cette nourriture grossière lui était refusée (3).

(1) Et postquam omnia consummasset, facta est fames valida in regione illa, et ipse cœpit egere. (Luc., xv, 14.)

(2) Et abiit, et adhæsit uni civium regionis illius. Et misit illum in villam suam ut pasceret porcos. (*Ibid.*, 15.)

(3) Et cupiebat implere ventrem suum de siliquis quas porci manducabant, et nemo illi dabat. (*Ibid.*, 16.)

Tel est aussi le sort réservé aux prodigues de tous les siècles. Après que tout a été consommé; après que les passions ont été assouvies; après que la série des jouissances possibles a été épuisée, c'est la faim, c'est le besoin de plaisirs nouveaux qui se fait sentir, implacable, sans cesse renaissant. En vain le malheureux prodigue cherche-t-il un rassasiement à cette faim qui le torture en procurant à ses sens des satisfactions encore plus viles; en vain fait-il société avec les pourceaux, c'est-à-dire avec les libertins et les débauchés; en vain en vient-il à désirer de partager leur nourriture, de descendre jusqu'à l'abjection et l'ignominie de leur inconduite : rien ne peut contenter les grossières aspirations d'une nature dépravée.

O âme chrétienne, que Dieu a faite pour vivre en sa société et en celle de ses anges; âme chrétienne, en qui Dieu a mis des aspirations si hautes et si nobles; âme chrétienne, pour qui Dieu a préparé un aliment supersubstantiel, un « pain descendu du ciel », qui n'est autre que Dieu lui-même : voilà que la passion dont tu es devenue l'esclave te ravale au rang des bêtes immondes et te fait souhaiter une pâture abjecte pour en repaître tes honteux appétits!...

Ah! mes amis, quand un chrétien en est arrivé à ce degré de déchéance morale, que reste-t-il à Dieu? sinon de maudire ce fils ingrat, désormais indigne de ses regards et de ses bienfaits.

Mais non! Pour Dieu, l'heure des grands excès, des prévarications extrêmes, est souvent celle où sa misé-

ricorde se manifeste avec le plus d'éclat, et où il devient prodigue à son tour, mais prodigue d'indulgence, de clémence et de pardon.

V

Sous le poids accablant de la misère et de la honte auxquelles il s'est tristement condamné, le Prodigue rentre en lui-même, « *in se reversus* ».

Il rentre en lui-même, cédant, sans doute, à la grâce intérieure qui le sollicite, aux pressantes importunités des souvenirs qui affluent dans sa mémoire.

Il songe aux mercenaires qui, dans la maison de son père, ont du pain en abondance. Il revoit en esprit le foyer qui abrita son heureuse enfance, ce père aimant dont la société, l'affection, les conseils lui furent un bien si précieux. Tout le passé revit devant lui, avec ses charmes, sa douceur, son incomparable sérénité. Et maintenant, quel triste sort est le sien! Lui, le fils préféré; lui qui est né dans l'opulence; lui que tant de soins ont entouré; lui habitué à voir à ses ordres des serviteurs nombreux et empressés, le voilà réduit à la misérable condition d'esclave; le voilà constitué gardeur de vils animaux; le voilà privé de tout, mourant de faim!

O salutaire regard sur le passé! O regard non moins salutaire sur le présent! Vous avez été le point de départ de la conversion du Prodigue, de son retour vers cette maison paternelle, vers ce père dont il n'aurait jamais dû s'éloigner!

Jeune prodigue, rentrez, vous aussi, en vous-même. Consentez à réfléchir un instant, à porter votre regard en arrière. Songez aux bienfaits innombrables que vous avez reçus de Dieu. Songez aux richesses spirituelles dont ce Dieu de bonté, votre père, vous avait comblé et que vous avez follement gaspillées, imprudemment dispersées. Songez à ceux qui vivent près de vous, aux condisciples qui vous entourent ou à ceux qui furent vos condisciples de collège et qui sont restés fidèles. Ah! ceux-là aussi ont tout en abondance : l'amitié de Dieu, ses grâces, la paix, la joie du cœur, la sainte liberté des enfants de Dieu. Ils trouvent au saint tribunal, à l'autel, à la table sainte le pardon, les consolations, les forces qui leur sont nécessaires. Ils savourent les douceurs d'une sainte intimité avec le Dieu qui réjouit et embellit leur jeunesse. Et vous, pauvre prodigue, vous ne connaissez plus ces douceurs; vous ne ressentez plus ces joies intimes et réelles. Vos passions ont fait de vous un esclave. L'aliment grossier qu'elles vous font rechercher ne suffit pas à satisfaire les besoins de votre nature ennoblie par la grâce baptismale. Soyez sincère, et vous avouerez que vous êtes bien à plaindre. Soyez sincère, et vous rougirez de vous-même, et vous éprouverez avec un mouvement de douloureuse indignation suscité par la vue de votre misère morale, le désir, un désir confiant et ardent, de sortir au plus tôt d'un si triste état.

Le Prodigue de l'Évangile a mesuré la profondeur de l'abîme vers lequel il s'est laissé entraîner. Il a

compris l'indignité de sa conduite; il a senti la honte, le regret, le repentir pénétrer tour à tour dans son cœur. Mais, sans se laisser accabler sous le poids du découragement et de la désespérance, il s'anime d'une invincible confiance en la miséricorde paternelle et s'écrie : « Je me lèverai et j'irai vers mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché envers le ciel et envers vous. Je ne mérite plus de m'appeler votre fils; traitez-moi seulement comme l'un de vos serviteurs (1). »

Jeune homme qui avez imité le Prodigue dans ses égarements, imitez-le aussi dans son retour et dites comme lui : « Je me lèverai et j'irai vers mon père!.. Quelle que soit la profondeur de votre misère, quelles qu'aient pu être la noirceur de votre ingratitude et l'horreur de votre conduite, soyez convaincu que l'amour de Dieu, cet amour qui défie toute mesure, l'emportera toujours sur votre indignité. Vous êtes tombé, et tombé bien bas dans le mal? Vous êtes resté longtemps couché dans la fange du vice? Levez-vous! Vous êtes allé loin, bien loin dans la voie qui aboutit aux abîmes? Arrêtez-vous, et retournez au point d'où vous êtes parti. Changez de vie, repentez-vous, réhabilitez-vous. Allez à Dieu, votre père, que, dans votre folie, vous avez quitté et, par votre fuite, amèrement contristé. Et sachez bien que tant d'oubli, d'ingratitude, de révolte et de haine de votre part, n'a point lassé son cœur ni épuisé sa bonté.

(1) Surgam et ibo ad patrem meum, et dicam ei : Pater, peccavi in cœlum et coram te. Jam non sum dignus vocari filius tuus; fac me sicut unum de mercenariis tuis. (Luc., xv, 18, 19.)

VI

« Et se levant, il vint à son père (1)... » L'histoire de la conversion du pécheur est résumée en ces deux mots : « Se levant, il vint. » Mais que ces deux mots disent, tout au moins laissent supposer de choses, et quelles choses ! Des choses pénibles, laborieuses pour la nature. Car pour revenir à Dieu, il faut se séparer du démon ; il faut rompre avec les habitudes prises ; renoncer aux plaisirs trompeurs après lesquels on a couru ; surmonter les obstacles que le respect humain, les passions non encore domptées, l'orgueil, la sensualité, ne manquent pas d'opposer au prodigue repentant. Mais lorsque, dans la sincérité de son âme, on a dit cette parole de résolution : « Je me lèverai ! » on ne se laisse plus arrêter par rien ; et les efforts à déployer, les sacrifices à faire apparaissent comme peu de chose, mis en regard des incomparables bienfaits qui en seront le prix : le pardon du péché obtenu, la paix du ciel, la vie de Dieu rendues à l'âme repentante.

« Comme il était encore loin, son père le vit et, touché de compassion, il accourut, se jeta à son cou et il l'embrassa (2). »

Ah ! que le Prodigue avait eu raison de dire : « J'irai

(1) Et surgens, venit ad patrem suum. (Luc., xv, 20.)

(2) Cum autem adhuc longe esset vidit illum pater ipsius, et misericordia motus est, et accurrens cecidit super collum ejus et osculatus est eum. (Luc., xv, 20.)

à mon père. » Son père, il l'est toujours; il n'a point cessé de l'être; il l'est plus que jamais. Après avoir vainement essayé de retenir son fils au foyer de la famille; après l'avoir pleuré depuis son départ insensé; après avoir fait monter vers le ciel d'incessantes supplications en faveur de ce pauvre enfant égaré; voici qu'il vient au-devant de lui, ne voulant même pas que cet enfant ait l'ombre d'un doute sur sa clémence.

Et pourtant, que de motifs n'aurait-il pas de se montrer sévère, de le repousser, de le mépriser, de le maudire? Mais que ce serait peu connaître le cœur des pères que de leur supposer de tels sentiments, alors même que leurs droits les plus sacrés ont été indignement méconnus. Ah! dès lors que son fils se repent; dès lors qu'il confesse sa faute et désavoue sa conduite; dès lors qu'il se montre disposé à la réparer, qu'importe que ses vêtements soient en lambeaux! qu'importe que son visage, que son corps tout entier porte les traces des excès du libertinage ainsi que des privations et de la souffrance qui en sont les suites! Qu'importe que ce jeune homme n'ait plus rien de ce qui naguère donnait tant de distinction et de dignité à sa personne! Il suffit à son père de le savoir repentant, d'entendre sortir de sa bouche cet aveu que la douleur lui arrache : « *Pater, peccavi!* père, j'ai péché! » pour que, sur l'heure, tout soit pardonné, oublié. On vient de lui rappeler qu'il est père, *pater!* Et son cœur, ému, débordant de tendre pitié, bondit, en quelque sorte, vers celui qui vient de proférer cette parole. Et ses bras s'ouvrent pour recevoir cet enfant

que la honte et le repentir voudraient précipiter à ses pieds! « *Et cecidit super collum ejus et osculatus est eum.* » La tête blanchie du vieillard s'incline vers celle du jeune homme; et les lèvres paternelles, tremblantes d'émotion, couvrent de baisers ces joues amaigries et creusées par les excès du luxe et les privations de la misère...

Quelle scène inexprimablement touchante que cette rencontre de l'amour repentant et de l'amour qui pardonne!

Cette scène, mes amis, se reproduit incessamment ici-bas, sur tous les points du monde catholique, toutes les fois qu'un chrétien, qu'un pécheur, qu'un fils ingrat et rebelle revient, par la conversion, au Père des miséricordes. O la bénie, la douce et salutaire rencontre, ménagée tout à la fois par Dieu qui veut faire éclater son infinie clémence, et par l'homme qui implore humblement le pardon de Dieu! C'est tantôt au début de la vie qu'elle a lieu, après les écarts de la première adolescence; tantôt, c'est à l'heure des passions bouillonnantes de la jeunesse; tantôt au seuil de l'âge mûr, lorsque s'est calmée cette excessive effervescence; tantôt enfin c'est à l'extrême vieillesse, après une vie de désordres, sur le point de quitter ce monde où l'on n'avait rêvé et poursuivi que plaisirs et jouissances et où l'on n'a trouvé qu'amertume et remords.

Dieu attend, il patiente, comme attendit et patienta le père du Prodigue; et lorsque reviennent les prodigues de tous les âges, Dieu est là pour les recevoir, leur pardonner et les réhabiliter!

Eh quoi! mon Dieu, c'est donc ainsi que vous méconnaissez les droits sacrés de votre justice? que vous sacrifiez, par tant de condescendance et d'indulgence, votre dignité et votre sainteté?

Non, certes, Dieu ne méconnait rien, Dieu ne sacrifie rien, en pardonnant au pécheur repentant; et les droits de sa dignité, de sa justice et de sa sainteté restent saufs. S'il oublie tous les torts qu'on lui a faits; s'il rend au pécheur tout ce qu'il avait perdu, du moins exige-t-il de lui qu'il reconnaisse ses égarements, qu'il les confesse et qu'il s'en humilie, à l'exemple du Fils prodigue. Voyez ce que fait ce dernier. Il veut se prosterner devant son père qu'il a tant affligé. Il s'apprête à déclarer humblement qu'il a péché contre ce père digne de tout amour. Il renoncera, s'il le faut, à s'appeler désormais son fils. Trop heureux s'estimera-t-il de prendre rang parmi les serviteurs de la maison paternelle.

Mais le chef de cette maison n'a pas cessé d'être père. Dès lors, aussi, ce jeune homme n'a pas cessé d'être son fils. L'humilier, lui infliger un châtiment, le soumettre à quelque épreuve expiatoire pourrait lui être salutaire. Mais combien plus le sera-t-il que ce jeune homme si humilié, d'ailleurs, si contrit, obtienne un pardon complet?

« Vite, vite, dira le père aux serviteurs de sa maison, apportez sa robe première, celle qu'il portait avant ses égarements; mettez-lui un anneau au doigt comme un signe de l'alliance nouvelle que je contracte, à cette heure, avec mon fils repentant; met-

tez à ses pieds nus et déchirés par la marche une chaussure honorable. Puis amenez un veau gras, tuez-le, et mangeons, et livrons-nous à la joie du festin, parce que mon fils que voici était mort, et il est ressuscité. Il était perdu, et il est retrouvé (1). »

Et voilà, mes amis, voilà textuellement retracé ce qui s'accomplit lorsqu'un pécheur revient à Dieu.

Dieu s'empresse; il accourt vers lui; et après qu'il a accueilli l'hommage de son repentir, Dieu fait appel à ses anges du ciel et à ses ministres de la terre. Il leur confie le soin de rendre au pauvre égaré devenu pénitent la robe de l'innocence première, la pureté baptismale qui était naguère son plus bel ornement; de sceller la réconciliation accomplie, l'alliance contractée; d'aider enfin cet enfant prodigue à marcher désormais d'un pas ferme et résolu dans la voie qui conduit à la vie éternelle. A ses prêtres le Seigneur ordonne d'immoler, non un veau gras, mais l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde; et, après avoir fait descendre le pardon du ciel sur les iniquités de cet enfant de la terre, de dresser la table du festin eucharistique et d'y faire asseoir celui qui était mort et qui a recouvré la vie; celui qui était perdu, et qui est retrouvé. C'est la joie du retour; c'est le bonheur de la réconciliation; c'est la fête et l'allégresse

(1) Dixit autem pater ad servos suos : Cito proferte stolam primam et induite illum, et date annulum in manum ejus, et calceamenta in pedes ejus, et adducite vitulum saginatum, et occidite, et manducemus et epulemur, quia filius meus mortuus fuerat et revixit; perierat et inventus est. (Luc., XV, 22-24.)

de la vie après le deuil et les horreurs de la mort!

Jeunes chrétiens, enfants privilégiés de Dieu, ah! puissiez-vous demeurer toujours des fils soumis, dévoués et fidèles!

Mais si jamais, follement épris du désir d'une indépendance qui si souvent est désastreuse à la Jeunesse; entraînés par les passions de votre âge; séduits par le mirage trompeur des prétendus plaisirs du monde, par le funeste exemple de tant de jeunes gens émules du Fils prodigue, vous veniez à vous engager dans la voie qui mène aux régions lointaines; de grâce, n'attendez pas d'être allés jusqu'au bout de cette voie, d'avoir expérimenté toutes les déceptions et toutes les hontes; hâtez-vous de rebrousser chemin et de revenir à votre Père des cieux. Et fussiez-vous descendus jusqu'au fond de l'abîme de la dégradation et de l'avilissement : même en ce cas, ne désespérez point de votre pardon et de votre salut. Que l'exemple du Prodigue vous aide à sortir de cet abîme ou plutôt à tendre la main vers Celui qui peut seul vous en tirer, vers Celui qui est le *Sauveur* de tous et qui est venu, non pour perdre les pécheurs, mais pour les sauver et les conduire à la vie et à la félicité éternelles.

JÉSUS ET LES ENFANTS

L'esprit d'enfance chrétienne.

Il y a dans l'Évangile un récit dont saint Mathieu, saint Marc et saint Luc (1) ont retracé les détails et dans lequel se trouve décrite la scène la plus gracieuse et la plus délicate, en même temps que la plus touchante et la plus instructive qui se puisse concevoir.

Ce récit a trait à l'enfance; bien qu'il n'y soit exclusivement fait mention que d'elle, il n'en mérite pas moins d'avoir sa place dans ces entretiens dédiés aux jeunes gens. Les enseignements qu'il contient sont d'un si haut intérêt pour la Jeunesse, qu'il ne sera pas inutile, chers amis, de le placer sous vos yeux et de le proposer à vos réflexions.

(1) V. S. Mathieu, ch. XIX, 13 et suiv.; S. Marc, ch. X, 13 et suiv.; S. Luc, ch. XVIII, 15 et suiv.

I

Le temps de la Pâque approchant, Jésus venait de quitter la Galilée, où il ne devait plus revenir, et se rendait, en compagnie de ses apôtres et de ses disciples, à Jérusalem qui allait bientôt devenir le théâtre de son sanglant sacrifice. Au lieu de prendre le chemin le plus direct et le plus court, par la Samarie, il avait tenu à passer par la Pérée, province située sur la rive orientale du Jourdain (1).

L'accueil le plus bienveillant, ou, pour mieux dire, le plus enthousiaste l'attendait dans cette région ; car l'Évangile nous apprend que des foules nombreuses l'entourèrent, dès son arrivée, et le suivirent (2), avides d'entendre sa parole et d'être témoins de ses miracles. Aux malades, aux infirmes de toute sorte, qui lui étaient présentés, Jésus rendait la santé, l'usage de leurs membres (3), en même temps que, fidèle à sa mission d'évangélisateur, il multipliait ses instructions et répondait avec bienveillance aux diverses questions qui lui étaient posées.

Or voilà que, parmi cette foule curieuse et intéressée qui se pressait autour de Jésus, il y avait des mères, accompagnées de leurs enfants ; plusieurs même te-

(1) Et factum est, cum consummasset Jesus sermones istos, migravit a Galilæa, et venit in fines Judææ trans Jordanem. (Matth., XIX, 1.) — V. Fillion, *Comment.* in loc. cit.

(2) Et secutæ sunt eum turbæ multæ. (*Ibid.*)

(3) Et curavit eos ibi. (*Ibid.*)

naient leurs nourrissons entre les bras (1). Attirées par la renommée de Jésus et plus encore par l'expression de bonté répandue sur tous ses traits, elles étaient accourues, nombreuses, vers lui et lui présentaient leurs petits enfants, afin qu'il les touchât, qu'il posât sa main sur leurs blondes têtes et qu'il priât pour eux (2), car à leurs yeux, cet homme était plus qu'un homme ordinaire; tout au moins, voyaient-elles en lui un prophète, un envoyé du Seigneur et un ami de Dieu. Elles étaient persuadées qu'en touchant ces enfants, il leur communiquerait une sanctification spéciale; qu'en leur imposant les mains, il effectuerait comme une prise de possession de ces petits êtres au nom du Seigneur dont il était le ministre; et qu'en priant en leur faveur, il ferait descendre sur eux l'abondance des bénédictions célestes.

Jésus ne pouvait pas être insensible à une telle démarche qui répondait de tous points aux tendres sentiments de son cœur. Autour de lui, ses disciples s'alarmaient de cet empressement des mères; oublieux de la leçon qu'il leur avait donnée naguère à Capharnaüm (3); trop soucieux de la dignité de leur maître,

(1) Afferebant autem ad illum et infantes ut eos tangeret. (Luc., XVIII, 15.) Pour désigner ces enfants privilégiés, les deux premiers évangélistes emploient l'expression générale de παιδιά; saint Luc nous dit avec plus de précision que c'étaient des βρέφη, c'est-à-dire des nourrissons, des petits enfants encore à la mamelle. (Fillion, *Évang. selon saint Math.*, ch. XIX, 13.)

(2) Tunc oblati sunt ei parvuli ut manus eis imponeret et oraret. (Matth., XIX, 13.)

(3) V. S. Mathieu, XVIII, 1 et suiv.

il leur semblait qu'il ne pouvait ni ne devait s'abaisser jusqu'à satisfaire à la requête de ces mères indiscrètes. Aussi l'Évangile nous dit-il qu'ils en étaient choqués au point de les repousser avec une certaine rudesse et qu'ils allaient même jusqu'à leur faire des menaces, si elles persistaient dans leurs demandes importunes (1).

A cette vue, Jésus s'indigne (2). Lui qui disait naguère : « Le fils de l'homme est venu pour sauver ce qui avait péri (3) », n'entend nullement exclure de cette déclaration, pas plus que des miséricordieuses intentions de son cœur, ces petits enfants qu'on lui présente et tous ceux qui naîtront dans la suite. Pour eux, comme pour les autres hommes, il est venu ici-bas; pour eux aussi, il souffrira et il mourra; car l'œuvre rédemptrice qu'il est venu accomplir est universelle comme l'amour qui en est le mobile.

Aussi, prenant fait et cause pour ces petits êtres que l'on veut écarter, il interpelle ses disciples et leur dit : « Laissez, laissez donc ces enfants, et ne les empêchez pas de venir à moi (4). » Et ayant dit cela, il étendait les mains et bénissait les enfants (5).

Et les mères, encouragées, enhardies par son bienveillant appel, venaient plus près de lui, chacune pré-

(1) Quod cum viderunt discipuli, increpabant illos. (Luc., xviii, 15.) — Discipuli autem comminabantur offerentibus. (Marc., x, 13.)

(2) Quos cum videret Jesus, indigne tulit. (Marc., x, 14.)

(3) Venit enim Filius hominis salvare quod perierat. (Matth., xviii, 11.) — V. le comment. de ces paroles dans Fillion, *loc. cit.*

(4) Jesus vero ait eis : Sinite parvulos, et nolite eos prohibere ad me venire. (Matth., xix, 14.)

(5) Et imponens manus super illos, benedicebat eos. (Marc., x, 16.)

sentant son enfant à la bénédiction de Jésus. Et le Sauveur, s'inclinant vers ces chers petits êtres et rapprochant ses lèvres divines de leurs fronts rayonnants d'innocence, y déposait un baiser, au grand ravissement de leurs bienheureuses mères (1).

Cette scène, tout à la fois naïve et grandiose, met encore, après dix-neuf siècles, aux yeux de qui la considère, des larmes attendries. Plus d'une fois, l'art chrétien s'en est inspiré pour la reproduire en de véritables chefs-d'œuvre (2). Jésus, le bon Pasteur, environné des « agnelets de son troupeau (3) » ! La pureté et l'amour infinis entourés de tout ce qu'il y a de plus innocent et de plus aimable ! O le touchant, le ravissant spectacle, qu'on ne se lasse pas de contempler !

II

Mais il y a mieux à faire que de contempler et de s'attendrir. Il y a encore à s'éclairer et à s'instruire, car, dans cette circonstance comme en chacune des autres de sa vie mortelle, Jésus a voulu nous faire entendre d'utiles et salutaires leçons.

Ce qui frappe, tout d'abord, dans la scène évangélique qui vient d'être décrite, c'est l'amour de Jésus pour l'enfance, non un amour quelconque, mais un

(1) Et complexans eos. (Marc., x, 16.)

(2) Deux peintres français, Bourdon et Hippolyte Flandrin, inspirés par cet acte de l'ineffable bonté du Christ, y ont puisé la matière de deux œuvres capitales. (Fillion, *Év. selon S. Mathieu*, ch. xix, 15.)

(3) Id. *Év., selon S. Marc*, ch. x, 16.

amour de véritable prédilection. Cet amour se manifeste dans la protestation par laquelle Jésus blâme le zèle inconsidéré de ses disciples et dans la déclaration par laquelle il exprime son désir de voir venir à lui, son bonheur d'avoir auprès de lui les petits enfants ; il se manifeste encore dans les bénédictions, les caresses, les tendresses qu'il leur prodigue, lui si grave et si austère, lui toujours si saintement préoccupé du royaume des cieux.

Pourquoi donc cette prédilection de Jésus pour l'enfance ?

Ah ! c'est que le royaume des cieux est précisément dans l'âme de ces petits ; c'est que chacun d'eux est le domaine et le royaume de Dieu ; c'est que, par sa grâce, Dieu règne en souverain dans leur âme et qu'il s'y complaît comme chez lui.

Pourquoi encore ? C'est que l'enfance personnifie ici la race des élus et des prédestinés, c'est-à-dire de ceux auxquels le Dieu créateur de toutes choses et sauveur de tous les hommes réserve son amour infini et ses récompenses éternelles ; ceux qu'il aime, par conséquent, dès ici-bas, d'un amour plus tendre et qu'il prévient de ses plus exquises faveurs.

Lorsque, montrant jadis les enfants qu'on lui présentait, Jésus disait à ses disciples et à la foule : « Le royaume des cieux leur appartient (1) », il proclamait cette vérité, qu'il confirmait par ces autres paroles en-

(1) Talium enim est regnum cœlorum. (Matth., XIX, 14.)

core plus explicites : « Si vous ne devenez semblables à des petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux (2). »

Si Jésus aime l'enfance, c'est à cause de sa candeur, de son ingénuité et de sa naïve simplicité. Rien en elle, en effet, qui ressemble à de l'orgueil, qui dénote une préoccupation personnelle, une satisfaction vaniteuse, les calculs intéressés de l'ambition, les basses rivalités de l'envie et de la jalousie. Ignorant de lui-même, l'enfant vit dans une heureuse insouciance et un entier oubli de tout ce qui préoccupe et agite la plus grande portion de l'humanité. Heureux âge que celui où l'on a l'esprit libre de toute sollicitude terrestre et le cœur affranchi de toute basse passion!

Jésus aime encore l'enfance à cause de son innocence et de cette admirable pureté qui brille en elle d'un éclat si vif et qui répand un charme si particulier sur le front, dans les yeux, sur la physionomie de l'enfant : fidèle reflet d'une âme qu'aucun souffle impur n'a ternie, et qui est elle-même un miroir immaculé dans lequel se reflète le ciel. Comment le Dieu de pureté n'aimerait-il pas ce qui lui ressemble? Comment, surtout, n'aimerait-il pas souverainement des êtres en

(2) Et dixit : Amen, dico vobis, nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum. (Matth., XVIII, 3.) — Propter hæc ergo Dominus dixit : Talium es regnum cœlorum; nempe per hoc nos admonens, ut studio certaque voluntatis electione talia faciamus, talemque affectum induamus, qualem ipsi ex naturæ suæ qualitate induti sunt. (Vict. Antioch. in cap. X Marci, 13.)

qui son regard découvre, admirablement reproduit, ce qui résume, en quelque sorte, son essence et constitue son principal attribut : la pureté?

Enfin Jésus aime surtout l'enfance parce qu'elle est faible de sa nature, et que, à l'instar de tout ce qui est faible, elle a besoin d'appui. Comme la tige délicate et frêle, elle réclame un tuteur. Comme au timide agneau il lui faut un pasteur, qui la soutienne, la guide, la nourrisse, la défende et la sauve. Et comme Jésus est le soutien inébranlable; comme il est le bon et vigilant Pasteur, le doux et miséricordieux Sauveur, l'enfance lui est souverainement chère : à elle ses bénédictions et ses caresses; à elle sa sollicitude et son dévouement.

En somme, il est manifeste que l'enfance n'est ici qu'un symbole (1), et que la prédilection de Jésus est et sera toujours pour l'humilité, la simplicité et la pureté. Partout où il trouve ces vertus, il a trouvé ce que son cœur préfère; il éprouve pour ceux en qui elles résident un irrésistible attrait d'amour, qu'il manifeste visiblement par des grâces de choix et des bénédictions spéciales, en attendant qu'il mette le comble à ses faveurs dans la gloire de son éternel royaume.

En disant : « Le royaume des cieux est à ceux qui

(1) Solebat Christus, populorum orientalium more per imagines corporeas visui subjectas doctrinam suam repræsentare. (Westtein, Comment. in cap. Matth. XVIII, 2.)

ressemblent à ces petits enfants (1) », Jésus a voulu que tout chrétien désireux de son salut, s'inspirât des vertus naturelles, inconscientes et, pour ainsi dire, passives de l'enfance; qu'il les reproduisît fidèlement dans sa vie, et que tout, dans sa conduite, se ressentît de l'influence salutaire de cet « esprit d'enfance » si formellement préconisé par lui (2).

Voilà donc le modèle que Jésus propose à tous, même aux grands et aux puissants de ce monde. De tous il exige la ressemblance à ce modèle. Il y tient au point de faire de cette ressemblance une condition essentielle de salut. « Si vous ne devenez semblables à des petits enfants, dit-il, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux (3). »

Grave et importante leçon, qu'il faut recueillir avec respect et mettre docilement en pratique.

Jeunes chrétiens, que Jésus aime depuis votre plus tendre enfance, voulez-vous qu'il vous continue son amour? Voulez-vous avoir part un jour à son céleste royaume? Soyez simples, soyez modestes; bannissez de vos esprits toute pensée d'orgueil, de vaine gloire, de sotte complaisance; dans le succès, dans les honneurs, ne cherchez pas à vous exalter, pas plus qu'à

(1) Talium est enim regnum cœlorum. (Matth., XIX, 14.) Non dixit *horum*, sed *talium* est regnum cœlorum, ut non solum ætate pueros, sed etiam moribus pueris similes intelligeret. (Maldonat. in loc. cit. Matth.)

(2) Matth., XVIII, 3.

(3) « Talium », scilicet qui parvulis humilitate, candore, innocentia sunt similes. (Vict. Antioch. in cap. X Marci, 13.)

vous prévaloir de votre savoir et de vos talents. Fermez vos cœurs à l'ambition (j'entends à l'ambition purement humaine en ses motifs et terrestre en sa fin); que votre conduite chrétienne, surtout, soit marquée au coin de cette simplicité évangélique tant recommandée par le Sauveur. Entretenez, à tout prix, dans vos âmes la foi naïve de votre enfance, croyant sans discussion, admettant sans condition les dogmes vénérables de la religion sainte que vous professez et les enseignements de l'Église catholique à laquelle vous avez l'honneur et le bonheur d'appartenir.

Jeunes chrétiens, gardez avec un soin jaloux votre innocence baptismale; et si Satan, le monde ou de précoces passions vous avaient ravi cet inestimable trésor, hâtez-vous de le reconquérir et, désormais, plus vigilants, plus circonspects, plus vaillants, défendez et gardez bien pures vos consciences; ne permettez jamais plus au souffle empoisonné du vice de ternir votre innocence ni à la passion la plus odieuse de détruire en vous la plus aimable des vertus. Ah! gardez bien cette parure glorieuse entre toutes que la pureté met autour de vos fronts et qui donne à votre âge un charme si exquis, un attrait si puissant!

Mais pour conserver la simplicité de l'enfance; pour rester humbles et modestes, surtout pour rester purs, chers jeunes gens, approchez-vous de ce Jésus vers qui jadis accouraient en toute confiance les enfants de la Judée. Vous êtes faibles par nature, et les dangers

qui vous entourent sont nombreux et redoutables. Il vous faut un appni. Cet appui, c'est Jésus, Jésus qui dit de vous, sachant ce que vous êtes et quel besoin vous avez de lui : « Laissez venir à moi ces enfants! »

Allez donc à lui, enfants, petits enfants selon la grâce; allez à lui, écoutez-le et laissez-vous bénir par lui. Allez à lui, et placez-vous sous sa protection puissante et aimante. Allez à lui, et mettez-vous en contact avec lui. Plus heureux mille fois que les enfants qu'il daigna caresser et embrasser, aux jours de sa vie mortelle, vous pouvez, par la communion eucharistique, vous rapprocher de lui, vous unir à lui et ne plus faire qu'un avec lui.

J'ai nommé la communion. Et comment ne la point nommer lorsqu'il s'agit d'aller à Jésus et de s'unir à Jésus? La communion, voilà le divin contact de sa nature avec la vôtre, de sa grandeur avec votre petitesse, de son opulence avec votre misère. O quel honneur, mais surtout quelle force pour vous, pauvres et faibles adolescents, placés sans expérience à l'entrée de la vie! Quelle sauvegarde puissante! Quelle solide garantie de victoire! Quel gage assuré de persévérance et de salut!

L'Église catholique le sait bien. Aussi voyez comme, dans sa surnaturelle sollicitude pour ses enfants, elle offre à chacun d'eux, à l'âge où l'inexpérience jointe à l'éveil des passions rend l'homme plus faible, « le pain vivant descendu du ciel, afin que celui qui en mange ne meure pas », mais trouve en cette mandu-

cation une grâce de préservation, en même temps que de force victorieuse.

Je dis : allez à Jésus; mais je vous dis aussi : allez aux représentants de Jésus, à ceux en qui il a mis, avec l'autorité de sa sagesse, la grâce aimable de sa bonté; à ceux qui, comme lui, ont été donnés aux enfants des hommes pour les bénir, les diriger et les sauver. Allez à ces pasteurs et à ces pères; allez à ces soutiens et à ces guides; allez à ces disciples, à ces apôtres de Jésus qui, bien loin d'écarter et de repousser les enfants, mettent tous leurs soins et déploient tout leur zèle à les attirer, pour les présenter aux bénédictions et aux caresses du divin Ami de l'enfance. Avec eux aussi, soyez simples, avec eux aussi, soyez enfants, leur découvrant naïvement tous les secrets de vos âmes, écoutant avec docilité leurs conseils et par eux vous laissant conduire vers ce royaume des cieux promis aux enfants et à ceux qui leur ressemblent.

N'oubliez pas, chers amis, que vous vivez à une époque où l'impiété, à l'exemple des disciples du Christ, mais pour des motifs bien différents, voudrait éloigner l'enfance et la jeunesse de ce divin Sauveur et les soustraire à l'influence vivifiante de sa présence et de sa parole; à une époque où elle s'applique à inspirer la défiance à l'égard des ministres de Dieu, qu'elle poursuit de ses calomnies et qu'elle accable de ses sarcasmes. Oh! l'exécrable mission que celle qui consiste

à séparer ce qui est fait pour s'aimer et vivre uni!...

Prenez garde, jeunes gens, d'écouter ces voix mensongères, de vous laisser intimider par les menaces des ennemis du Christ, qui sont aussi les vôtres. Prêtez plutôt une oreille attentive à la voix du bon Maître; venez à lui et ne vous séparez jamais de lui.

Ah! n'en doutez pas, auprès de lui, vous resterez toujours enfants, au sens évangélique du terme. Auprès de lui vous grandirez et progresserez dans la pratique des vertus qui lui sont chères, les vertus de l'enfance chrétienne, et vous acquerrez un droit certain à ce royaume des cieux dont il disait jadis : « Le royaume des cieux est aux petits enfants (1). »

(1) Talium est enim regnum cœlorum. (Matth., XIX, 14.)

LE JEUNE HOMME RICHE

I

La grande affaire de la vie et les moyens d'y réussir.

Jésus venait de bénir les enfants que lui avaient présentés leurs mères, et il avait dit : « Le royaume des cieux appartient à ceux qui leur ressemblent. » Comme il reprenait sa route, voici qu'un jeune homme, dont l'Évangile ne nous a pas conservé le nom, courut au-devant de lui et, l'ayant rejoint, fléchit le genou et lui adressa la question suivante : « Bon Maître, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle? » Et Jésus lui répondit : « Observez les commandements. » — « Lesquels? » — « Vous ne direz point de mensonges; vous ne tuerez point; vous ne commettrez point d'impudicités. Honorez votre père et votre mère, et aimez le prochain comme vous-même. » — « Maître, répondit le

jeune homme, j'ai observé tout cela dès mon adolescence. » Jésus alors, le regardant avec complaisance, l'aima (1).

Telle est, mes amis, la première partie d'un épisode évangélique digne, à tous égards, d'être offert à votre étude. Les enseignements moraux qu'il contient sont de capitale importance. Ils révèlent quelle est la grande affaire de la vie, quelle doit être la préoccupation souveraine d'un jeune homme chrétien, ce qu'il doit faire pour assurer le bonheur éternel de son âme et conquérir, dès ici-bas, l'affection ou, pour mieux dire, la prédilection de Jésus-Christ.

Reprenons ensemble, chers jeunes gens, chacune des paroles de cet instructif dialogue, et recueillons les divines leçons qu'il a plu au « Bon Maître » de vous y proposer pour la sage et profitable direction de votre vie.

I

L'Évangile nous apprend que le jeune homme en question était riche, « possédant de nombreuses propriétés (2) ». De plus, il appartenait à l'une des familles notables du pays : « C'était un prince », dit saint Luc (3). Il était donc d'origine et de condition élevées

(1) Matth., XIX, 16 et seq. — Marc., X, 17 et seq. — Luc., XVIII, 18 et seq.

(2) Erat enim habens multas possessiones. (Matth., XIX, 22.)

(3) Et interrogavit eum quidam princeps. (Luc., XVIII, 18.)

et joignait à la noblesse du sang la noblesse du rang.

Jeunes chrétiens, vous aussi vous êtes des princes, sinon par la nature, du moins par la grâce; et l'eau sainte du baptême, en vous régénérant, vous a fait prendre rang dans « la race choisie » des enfants de Dieu, des frères et des cohéritiers de Jésus-Christ, des prétendants, des ayants droit au royaume des cieux; elle vous a rendus participants de ce « royal sacerdoce » dont parle l'apôtre saint Pierre (1).

Jeunes chrétiens, vous aussi vous êtes riches, riches des dons du ciel que, dans son incomparable munificence, Dieu vous a si largement départis. Les mérites infinis de Jésus, les grâces sans nombre qu'il vous a acquises par ces mérites et qu'il met incessamment à votre disposition; les Sacrements, par lesquels ces grâces s'épanchent et sont communiquées à l'homme; l'Eucharistie surtout, qui vous livre l'Auteur même de toute grâce, Celui « en qui sont contenus tous les trésors de sagesse et de science divines (2) » : voilà vos richesses, incomparablement plus précieuses que tous les trésors de la terre, dont l'homme fait tant de cas et dont il est si follement ambitieux.

Mais il ne suffit pas, chers amis, que vous soyez nobles et riches de par Dieu. A cette grandeur et à cette opulence surnaturelles, purement gratuites, qui sont

(1) Vos autem genus electum, regale sacerdotium. (I Petr., II, 9.)

(2) In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi. (Coloss., II, 3.)

en vous sans que, en aucune façon, vous les ayez méritées, doivent s'ajouter, comme un indispensable complément, une grandeur et une opulence acquises par vos efforts et vos mérites personnels. Oui, vous devez être des princes par l'élévation de vos pensées et la noblesse de vos aspirations; des princes et des dominateurs, grâce à l'empire exercé sur la chair par l'esprit, sur la raison par la foi; des princes, par la direction constamment imprimée à vos désirs en vue de plaire à Dieu; par un amour de Dieu souverain, royal. Vous devez être riches, devenir de plus en plus riches, en ajoutant sans cesse au trésor des grâces reçues celui des mérites acquis; en faisant de continuels progrès dans les vertus du christianisme.

Tel est, chers jeunes gens, le grand principe qui doit régir votre vie tout entière. Telle est la préoccupation ou, pour mieux dire, l'ambition que vous devez sans cesse entretenir en vous et tâcher de satisfaire, si vous voulez être tels que Dieu vous a conçus et vous a faits par sa grâce et parvenir aux glorieuses destinées qu'il vous réserve.

II

Ce jeune prince, s'étant donc approché de Jésus et l'ayant salué en fléchissant devant lui le genou (1), lui adresse aussitôt la parole. Il n'attend pas que celui

(1) Genuflexo ante eum. (Marc., x, 17.)

qu'il vient de reconnaître extérieurement pour son supérieur lui parle le premier. Il a hâte de l'interroger et d'avoir la solution d'un grave problème qui le préoccupe. Celui qu'il interroge n'est-il pas le Maître, le Maître qui commande et le Maître qui enseigne? A quel autre qu'à lui devrait-il aller demander de l'instruire sur ce qu'il a tant à cœur de connaître? Du reste, c'est le « bon Maître »; sa bienveillance est devenue proverbiale; on ne parle partout que de la facilité avec laquelle il se laisse aborder sans exclure personne. Aussi bien, vient-il à lui comme à un ami. Et, sans attendre que Jésus-Christ l'interroge; sans perdre le temps en questions oiseuses, futiles ou simplement secondaires, il entre aussitôt en matière et va droit au but. « Bon Maître, dit-il, que dois-je faire pour arriver à la possession de la vie éternelle (1)? »

Le salut de son âme : voilà ce qui le préoccupe. Les moyens pour effectuer ce salut : voilà ce qu'il désire savoir. Tout le reste semble ne point l'intéresser, n'être à ses yeux que l'accessoire. Certes, il a raison, car le Maître qu'il interroge a déjà dit naguère : « Cherchez tout d'abord le royaume des cieux (2). » — « Une seule chose est nécessaire (3) », dira-t-il en une autre circonstance. Et cette « unique chose nécessaire », qui doit être la préoccupation dominante de tout homme ici-bas, est précisément celle dont a souci le jeune

(1) Magister bone, quid faciam, ut vitam æternam percipiam? (Marc., x, 17.)

(2) Quærite primum regnum Dei. (Matth., VI, 33.)

(3) Porro unum est necessarium. (Luc., x, 42.)

homme qui vient d'aborder Jésus. « Que faire pour arriver à la vie éternelle? » a-t-il dit. La question est des plus explicites malgré sa concision; la réponse de Jésus ne le sera pas moins. En deux mots, le Maître éclaire ce jeune homme et l'instruit sur ce qu'il veut connaître. « *Serva mandata* », gardez les commandements, lui dit-il; pratiquez fidèlement la loi. C'est là le moyen sûr, infaillible d'acquérir la vie éternelle.

Jeunes chrétiens, que Dieu par sa grâce a faits grands, et qui êtes appelés à grandir chaque jour davantage, « jusqu'à l'état d'hommes parfaits, jusqu'à la mesure d'âge de la plénitude du Christ (1) », pour parler comme l'Apôtre; jeunes chrétiens, que Dieu a faits riches, au sens spirituel du mot, et qui avez le devoir d'accroître encore vos richesses (2); vous n'avez rien de plus important, ni rien de plus opportun à demander au Bon Maître que les moyens de grandir et de vous enrichir surnaturellement et, par suite, de parvenir à la vie éternelle; car « de quoi sert-il à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme (3)? » Ces moyens, Jésus vous les fera connaître. Il les résume en un seul : la fidélité à sa loi. « *Serva mandata* », garde les commandements, vous répondra-t-il comme au jeune prince de l'Évangile. Tout est là pour vous, mes amis. Tout dépend pour vous de cela. La solution

(1) Donec occurramus... in virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi. (Ephes., IV, 13.)

(2) Ut in omnibus locupletati abundetis. (II Cor., IX, 11.)

(3) Quid enim prodest homini, si mundum universum lucretur; animæ vero suæ detrimentum patiatur? (Matth., XVI, 26.)

du grand problème de la vie, non seulement de la vie du temps, mais encore de la vie de l'éternité, est contenue dans ces deux paroles : *Serva mandata!*

III

« Ces commandements, quels sont-ils (1)? » dit à Jésus le jeune prince. « Sans aucun doute, vous les connaissez (2), » répondit Jésus. Et il lui rappela les principaux points de la loi divine : « Vous ne commettrez ni vol, ni mensonge, ni impudicité. Vous honorerez votre père et votre mère. Vous aimerez votre prochain comme vous-même (3). »

En quatre mots, Jésus a rappelé à son jeune interlocuteur tous ses devoirs et indiqué, en détail, les moyens de parvenir à la vie éternelle.

Avant tout, il faut la *pureté :* la pureté des pensées, des désirs, des affections, des paroles, des regards, des actes et de la conduite tant privée que publique. Car le Dieu que nous servons est le Dieu de pureté, qui ne se plaît que dans la pureté (4), qui ne se manifeste (5) et ne se donne qu'à la pureté (6). Jamais rien

(1) Serva mandata. Dicit illi : Quæ? (Matth., XVIII, 17, 18.)

(2) Jesus autem dixit ei : ... Præcepta nosti. (Marc., X, 19.)

(3) Jesus autem dixit : Non homicidium facies; non adulterabis; non facies furtum; non falsum testimonium dices. Honora patrem tuum et matrem tuam, et diliges proximum tuum sicut teipsum. (Matth., XVIII, 18, 19.)

(4) Dilectus meus... pascitur inter lilia. (Cantic., II, 16.)

(5) Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt. (Matth., V, 8.)

(6) Qui diligit cordis munditiam, habebit amicum Regem. (Prov., XXII, 11.)

de souillé n'entrera dans le séjour de lumière et de sainteté immaculée où il habite (1). Pour faire l'ascension des sereines hauteurs où il siège, pour demeurer dans le lieu où il règne, il faut avoir des mains innocentes et un cœur pur (2). Et la récompense qu'il réserve à ses élus sera proportionnée au degré de pureté et d'innocence qu'il découvrira en chacun d'eux (3).

Chers jeunes gens, soyez donc purs; que la pureté règne dans vos yeux, dans vos oreilles et sur vos lèvres; qu'elle brille en vos relations; qu'elle inspire toutes vos affections; que tout votre être porte l'empreinte virginale de la modestie chrétienne (4), laquelle met au front de l'adolescent tant de grâce et de charme.

Veillez sur vous; veillez autour de vous. Ne vous exposez pas à l'occasion de mal faire; ne fournissez pas un aliment à vos passions mauvaises. Ne vous laissez pas envahir par la mollesse, aller à la rêverie, à l'oisiveté, à la sensualité. En un mot, selon la recommandation de l'Apôtre, « gardez fidèlement le dépôt de la foi et la vie de la grâce dans une conscience toujours pure (5) ».

La *probité* n'est pas moins requise pour avoir part

(1) Non intrabit in eam aliquod coinquinatum. (Apoc., XXI, 27.)

(2) Quis ascendet in montem Domini, aut quis stabit in monte sancto ejus? Innocens manibus et mundo corde. (Ps. XXIII, 24.)

(3) Et secundum puritatem manuum mearum retribuet mihi (Dominus). (Ps. XVII, 21.)

(4) Modestia vestra nota sit omnibus hominibus. (Philip., IV, 5.)

(5) Habentes mysterium fidei in conscientia pura. (I Timoth., III, 9.)

à la vie éternelle; car, dit saint Paul, « jamais les voleurs, pas plus que les impudiques, ne posséderont le royaume de Dieu (1) ».

Hélas! mes amis, nous vivons à une époque où les lois de la plus élémentaire probité sont si facilement violées; où circulent et s'accréditent des idées si étranges, des principes si dangereux sur le droit de propriété, qu'il paraît plus que jamais nécessaire de rappeler le vieil axiome qui fait loi en cette matière : *Cuique suum,* à chacun ce qui lui appartient!

Jeunes gens, montrez-vous donc délicats, sous ce rapport, respectueux du bien d'autrui, ne le faisant vôtre sous aucun prétexte et en si petite chose que ce puisse être. L'habitude prise au collège de vous approprier illégitimement et sans scrupule certains objets dont vos condisciples ou l'établissement qui vous élève sont les maîtres, vous exposerait au danger de manquer plus gravement encore, dans la suite, aux lois sacrées de la probité. Or vous n'ignorez pas qu'à l'obligation d'en confesser la faute au tribunal de la Pénitence, vient s'ajouter celle de restituer l'objet indûment pris et retenu, et que cette restitution est ordinairement embarrassante et de difficile exécution.

Si le Dieu que nous servons est le Dieu de pureté, il est aussi le Dieu de *vérité*. Il est la vérité substantielle et éternelle. Lui-même le déclare : « *Ego sum*

(1) Neque molles..., neque fures, neque rapaces regnum Dei possidebunt. (I Corinth., VI, 10.)

veritas (1). » Aussi a-t-il en horreur les langues menteuses (2), tandis qu'il ressent un particulier amour pour les âmes droites, simples et vraies (3). A elles il réserve une part de son éternel royaume, où tout est lumière transparente et vérité sans voile (4).

N'oubliez pas, chers jeunes gens, que *français* vient de *franc*, et que la franchise, l'amour et le culte de la vérité, de la véracité, sont, en quelque sorte, des vertus nationales, transmises comme un glorieux patrimoine par nos ancêtres. Soyez donc vrais, dans vos paroles et dans vos actes. Loin, loin de vous le mensonge réfléchi, systématique, les réticences déloyales, l'odieuse hypocrisie!

Loin de vous aussi les médisances et les faux témoignages, les insinuations diffamatoires, les jugements téméraires, les propos calomnieux! C'est un devoir pour vous, non seulement de n'en pas être les auteurs, mais encore de ne les point provoquer, encourager et approuver en leur prêtant une oreille complaisante.

Hélas! disons-le encore, il règne à l'heure actuelle. notamment en France, une étonnante licence sous ce rapport. La triste liberté de tout écrire a, sans aucun doute, contribué à vulgariser, je dirai même : à préconiser la liberté plus triste encore de tout dire. Et à

(1) Joan., XIV, 6.

(2) Odit Dominus... linguam mendacem. (Prov., VI, 17.) — Abominatio est Domino labia mendacia. (Prov., XII, 22.)

(3) Ecce enim veritatem dilexisti. (Ps. L, 8.)

(4) Quis stabit in loco sancto ejus?... Qui loquitur veritatem. (Ps. XIV, 8.) — Qui autem facit veritatem venit ad lucem. (Joan., III, 21.)

quels criants abus, à quels coupables excès n'en est-on pas venu?

Prenez garde, chers amis, de donner vous-mêmes dans ces excès. N'oubliez pas que le péché mortel est difficilement évité par qui s'adonne à juger le prochain sans motifs suffisants. Dès à présent, tenez-vous en garde contre certain besoin de murmurer, de critiquer, de dénigrer à outrance, soit l'autorité, soit les règlements, soit le régime scolaires; besoin qui se manifeste assez souvent chez les écoliers par des paroles amères, des plaintes exagérées, des récriminations injustes. Sachez être maîtres de vos langues et ne vous en servir que pour la justice et la vérité.

Enfin le Dieu que nous servons est le Dieu d'infinie *charité* (1). Sa loi est une loi de respect, de bénignité, d'amour réciproque, de patience et de support mutuel (2), de véritable fraternité (3). Tous les chrétiens ne doivent former entre eux qu'une seule et même famille dont Jésus-Christ est le chef et dont ils sont les membres (4). Ces membres, chers à Dieu, doivent s'aimer les uns les autres (5), s'entr'aider (6), se par-

(1) Deus charitas est. (I Joan., IV, 8.)

(2) Induite vos ergo sicut electi Dei, sancti et dilecti, viscera misericordiæ, benignitatem, patientiam. (Coloss., III, 12.)

(3) Charitas fraternitatis maneat in vobis. (Hebr., XIII, 1.)

(4) Ipse (Filius) est caput corporis Ecclesiæ. (Coloss., I, 18.) — Vos autem estis corpus Christi et membra de membro. (I Cor., XII, 27.)

(5) Ambulate in dilectione, sicut et Christus dilexit nos. (Eph., V, 2.)

(6) Et consideremus invicem in provocationem charitatis et bonorum operum. (Hebr., X, 24.)

donner mutuellement (1), s'édifier par le bon exemple (2), vivre ensemble dans une sainte et pacifique émulation du bien (3).

Chers jeunes gens, soyez fidèles à cette loi de charité. Honorez vos parents et vos maîtres qui les représentent : entourez-les de respect; soyez-leur dociles et soumis en toutes choses; prévenez leurs désirs; accomplissez avec empressement leurs ordres; aimez-les enfin de tout cœur et témoignez-leur votre reconnaissance par un dévouement qui ne se démente jamais.

Aimez votre prochain; aimez-vous les uns les autres, en Dieu et pour Dieu. Ne formez tous, à l'école et dans la maison de Dieu, sous son regard, près de son cœur, qu'une seule âme et qu'un seul cœur (4). Édifiez-vous, soutenez-vous et, dans la mesure de votre pouvoir, efforcez-vous de procurer réciproquement votre bien tant spirituel que temporel.

Telle est la loi de Dieu. Telles en sont, du moins, les principales prescriptions. Elles embrassent la vie tout entière. Quiconque s'y montre fidèle, infailliblement se sauve, selon la déclaration formelle que Jésus-Christ en a faite : « Si vous voulez entrer dans la vie éternelle, observez les commandements (5). »

(1) Supportantes invicem et donantes vobismetipsis, si quis adversus aliquem habet querelam. (Coloss., III, 12.)

(2) Omnia ad ædificationem fiant. (Coloss., III, 12.)

(3) Semper quod bonum est sectamini in invicem et in omnes. (I Thess., V, 15.)

(4) Cor unum et anima una. (Act., IV, 32.)

(5) Si autem vis ad vitam ingredi, serva mandata. (Matth., XIX, 17.)

IV

Jésus avait répondu au jeune homme qui l'interrogeait. Et en lui répondant, il l'avait, pour ainsi dire, provoqué à faire un examen de sa conscience, à jeter un coup d'œil sur sa vie, pour la mettre en regard de cette loi qu'il venait de lui proposer comme devant en être la règle.

Sans se troubler de la réponse de Jésus à sa question, sans s'attarder à un long examen, ce jeune homme, à son tour, répond à Jésus qui vient de lui dire : « Si vous voulez-vous sauver, observez les commandements ». « Tout ce que ces commandements prescrivent, dit-il, je l'ai fait, dès ma plus tendre enfance (1) »; tous les points de la loi que vous venez de me rappeler, je les ai, jusqu'ici, fidèlement observés.

Quoi de plus absolu qu'une telle affirmation? Est-elle bien exacte? Celui qui parle de la sorte ne se fait-il pas illusion? C'est un adolescent, et il est riche. Or qui ne sait combien la jeunesse est exposée à dévier, à défaillir, et combien souvent les richesses lui sont dangereuses?

Au surplus, Celui à qui vient de parler ce jeune homme ne se laisse pas tromper par les apparences, même les plus recommandables, ni par les affirmations, si explicites soient-elles. Son regard scrutateur lit

(1) Dixit illi adolescens : Omnia hæc custodivi a juventute mea. (Matth., XIX, 20.)

jusqu'au fond des consciences et sonde les cœurs jusqu'en leurs moindres replis (1). « *Intuitus eum* », dit l'Évangile : Jésus regarda celui qui venait de tenir ce langage. Il le regarda, non d'un regard ordinaire, mais de ce regard divin qui découvre toutes choses et auquel rien n'est caché ; de ce regard qui pénètre jusqu'aux profondeurs les plus intimes de l'être, *intus*. Il le regarda ; il lut dans son âme comme dans un livre ouvert ; et dans cette âme que découvrit-il ? Il n'y découvrit que pureté et droiture, que justice et fidélité. Il vit cette âme toute conservée dans la grâce immaculée et la candeur de l'enfance. Il vit cette beauté absolument incomparable, qui est comme la splendeur de la vertu et la fleur de la sainteté : « *Pulchritudo sanctitatis flos* ».

Il est permis de supposer que cet adolescent avait dans sa physionomie et dans toute sa personne quelque chose de beau, de distingué, de sympathique, de charmant. Mais combien plus belle encore était son âme, demeurée pure au milieu des dangers de l'opulence et des séductions de la jeunesse ! C'était surtout du dedans que rayonnait sa beauté (2). Aussi bien, est-ce par là surtout que la génération chaste est belle et radieuse (3).

Jésus vit cela. Et son cœur en fut ravi, séduit, captivé ; car, dit le texte sacré, « ayant regardé ce jeune

(1) Omnia enim corda scrutatur Dominus. (I Par., XXVIII, 9.) — Ego Dominus, scrutans cor, et probans renes. (Jer., XVII, 10.)

(2) Quam pulchra es... absque eo quod intrinsecus latet. (Cant., IV, 1.)

(3) O quam pulchra est casta generatio cum claritate ! (Sap., IV, 1.)

homme, il l'aima (1) ». Oh! cet amour de choix de Jésus! Qui donc en pourra jamais dire la profondeur, l'étendue, l'intensité et la sublimité (2)? Qui donc pourra jamais les comprendre?...

Sans doute, il l'aimait déjà de cette charité perpétuelle dont Dieu prévient chacune de ses créatures (3). Mais son amour pour lui prit, dès cette heure, le caractère d'une prédilection, d'un de ces amours de choix dont il lui plaît parfois d'honorer ses amis fidèles.

Telle fut, chers amis, la récompense immédiate accordée par Jésus à la fidélité de ce jeune homme aux commandements de la Loi divine. « Celui qui a mes commandements et qui les observe, devait-il dire dans la suite, celui-là m'aime véritablement. En retour, je l'aimerai moi-même et je me manifesterai à lui (4). »

Comprenez bien, chers jeunes gens, ces paroles, et appréciez, comme il convient, cette récompense de votre propre fidélité à observer la loi de Dieu. « *Intuitus eum, dilexit eum!* » Si vous gardez ses commandements, Jésus vous regardera et vous aimera. Il abaissera sur vous des regards d'infinie complaisance et vous ouvrira tout grand le trésor sans prix de son cœur. En toute vérité, vous pourrez dire : « Je suis à mon Bien-Aimé, c'est sur moi que tout son cœur et son

(1) Jesus autem, intuitus eum, dilexit eum. (Marc., x, 21.)

(2) In charitate perpetua dilexi te. (Jer., xxxi, 3.)

(3) Quæ sit latitudo et longitudo, ei sublimitas et profundum. (Ephes., iii, 18.)

(4) Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me... Et ego diligam eum, et ego manifestabo ei meipsum. (Joan., xiv, 21.)

être se concentrent (1). » Oui, jeunes chrétiens, observateurs fidèles de la loi divine, réjouissez-vous, Jésus vous regarde. Il ne vous quitte pas des yeux (2). Si le soldat se croit suffisamment récompensé de sa bravoure, lorsque, montant à l'assaut ou revenant du combat, il sent fixé sur lui le regard de son général ou de son roi, ne vous suffit-il pas, jeunes soldats du Christ, de savoir que Jésus, votre chef et votre souverain, vous regarde et vous voit; qu'il voit vos efforts pour demeurer chastes et bons; qu'il constate votre fidélité et apprécie votre vaillance?

Réjouissez-vous, vous dirai-je encore, car Jésus fait plus que vous regarder. Il vous aime. Si cette parole : « Je vous aime », tombée d'une bouche mortelle, suffit pour transporter de bonheur un cœur épris de l'amour d'ici-bas, ne vous suffit-il pas à vous de savoir que Jésus vous aime, pour que cette pensée vous soutienne, vous console, vous rende heureux et vous attache irrévocablement à son service?

Et vous, chers jeunes gens, qui, moins fidèles que l'adolescent de l'Évangile, ne pouvez pas, comme lui, rendre de vous le témoignage que vous n'avez jamais transgressé la loi divine, que vous avez constamment observé cette loi en toutes ses prescriptions; vous qui n'auriez plus cette innocence que le Christ aime tant; n'avez-vous rien à espérer de lui? Ne pouvez-vous point

(1) Ego dilecto meo. — Et ad me conversio ejus. (Cant., VII, 10.)
(2) Oculi Domini super justos. (Ps. XXXIII, 16.)

compter aussi sur un regard du bon Maître, sur un peu d'amour de son cœur?

Rassurez-vous. Ce Jésus qui regarda si tendrement ce jeune homme fidèle à la loi, n'a-t-il pas aussi regardé Pierre qui venait de le renier; et, par ce coup d'œil où se confondaient la tristesse, le reproche et la miséricorde, ne l'a-t-il pas à l'instant converti? N'a-t-il pas changé les yeux de l'apôtre renégat en deux sources d'intarissables larmes? Ne l'a-t-il pas assuré de son pardon?...

« O Jésus, jetez un regard sur ceux qui tombent, sur ceux qui sont tombés, mais qui veulent se relever. En les regardant, convertissez-les. Si vous daignez les favoriser de ce regard bienveillant qu'ils sollicitent de votre miséricorde, leurs péchés disparaîtront aussitôt; leurs passions s'apaiseront, et leurs yeux aussi verseront les larmes du repentir qui laveront leurs fautes et briseront leurs fers (1)! »

(1) Jesu, labantes respice,
Et nos videndo corrige :
Si respicis, labes cadunt
Fletuque culpa solvitur.
(Hymn. Laud. Dominic.)

LE JEUNE HOMME RICHE

II

La vocation à la vie parfaite; l'infidélité à cette vocation.

Vous connaissez la première partie du récit évangélique relatif au jeune homme riche. Elle vous a permis de contempler la douce et radieuse physionomie d'un adolescent à l'âme pure et candide, au cœur ardent, enthousiaste et plein de nobles élans, dont la préoccupation souveraine est de parvenir à la vie éternelle, et qui, pour cela, est tendrement aimé de Jésus.

La seconde partie du récit va vous montrer sous un jour bien différent le même jeune homme et vous faire comprendre à quoi l'on s'expose en ne répondant pas aux avances faites par Dieu, en refusant de le suivre jusqu'où, dans sa sagesse et sa bonté infinies, il a résolu de conduire une âme déjà fidèle à ses préceptes. En d'autres termes, vous allez voir ce que l'on perd en ne suivant point sa vocation.

L'exemple des trois jeunes gens galiléens vous l'a précédemment fait comprendre (1). Mais la question de la vocation est d'une telle importance, qu'il ne sera pas sans utilité d'y revenir, puisque l'occasion nous en est offerte, et de remettre sous vos yeux le tableau d'une âme infidèle à cette grâce, que l'on peut classer, à bon droit, parmi les grâces insignes.

I

Ayant donc répondu à Jésus qui lui proposait la fidélité à la loi comme moyen assuré d'arriver à la vie éternelle, qu'il l'avait constamment observée depuis son enfance, le jeune prince ajouta : « *Que me manque-t-il donc encore* (2)? »

Évidemment, en tenant ce langage, l'adolescent marquait assez son désir de justifier pleinement l'amour que Jésus venait de lui vouer. A ses yeux, ce n'était pas assez de s'en tenir à la simple observance des prescriptions du Décalogue. Il lui semblait qu'on pouvait faire plus et mieux. En tout cas, il manifestait la disposition où était son âme, de faire davantage (3).

Chers jeunes gens, vivre en chrétien, pratiquer la loi divine en chacune de ses ordonnances, est certai-

(1) V. pages 101 et suiv.

(2) Quid adhuc mihi deest? (Matth., xix, 20.)

(3) Rursus quæsivit : Quid adhuc mihi deest? Quod et signum erat illum desiderio flagrasse ; nec parvum illud erat, quod sibi putaret aliquid deesse, neque putaret satis esse ea quæ dicta fuerant, ut optatum assequeretur. (S. Joan. Chrys. *Homil.* LXIII *in Matth.*)

nement bien. C'est là ce que Dieu demande à tous, ce qu'il exige de tous. Et cela suffit pour mériter et obtenir la vie éternelle.

Mais à cela on peut ajouter autre chose. Faisant déjà bien, on peut faire mieux encore. Accomplissant fidèlement ce qui est de précepte, on peut encore accomplir ce qui est simplement de conseil. Dieu ne le demande pas à tous. Il ne l'offre même pas à tous. Mais, comme l'a si judicieusement observé un écrivain moderne, « quand Jésus aime une âme, il n'a qu'un désir pour cette âme : celui de la faire grandir, coûte que coûte, et, s'il se peut, de la porter sur les derniers sommets de la perfection (1) ».

Peut-être êtes-vous du nombre de ces âmes que Jésus aime plus tendrement, parce que, déjà fidèles à accomplir ses préceptes, il les juge aptes à entrer et à marcher dans la voie de ses conseils.

En quelque situation que l'on doive vivre, il faut vouloir toujours progresser, sans cesse aspirer à devenir meilleur (2); être dans la conviction qu'il nous manque toujours quelque chose, qu'il nous reste toujours à faire quelque chose.

Ce progrès, chers amis, peut se faire déjà dans le simple accomplissement de la loi, alors même que l'on a la certitude de n'être pas appelé à monter plus haut. Il consiste à faire, sans aucune exception, tout

(1) Mgr Baunard, *Le Collège chrétien*, tome II, *Jésus et les jeunes gens*.

(2) Qui justus est, justificetur adhuc : qui sanctus est, sanctificetur adhuc. (Apoc., XXII, 11.)

ce que la loi de Dieu nous impose ; à le faire de mieux en mieux, c'est-à-dire avec une intention toujours plus pure, une générosité toujours plus grande, une ferveur toujours plus intense.

Mais outre ce progrès dans le simple accomplissement de la loi, il y a celui que l'on réalise dans la pratique des conseils, dans l'exercice d'une plus haute perfection.

Quoi qu'il en soit, dans l'un et l'autre cas, il faut, je le répète, ne point se contenter de ce qu'on a pu déjà faire dans l'ordre du bien, de la vertu, de la sainteté ; mais, persuadés qu'il nous reste toujours à faire, il nous faut vivre dans la disposition d'accomplir ce qui est à faire et d'acquérir ce qui nous manque.

Pour connaître ce qui vous manque, pour savoir ce qui est à faire, il vous faut, mes amis, prendre conseil, consulter, interroger le directeur de votre conscience. Il faut vous examiner, vous interroger vous-mêmes. Il faut le demander à Dieu dans la prière. Jésus vous répondra, comme il répondit autrefois au jeune Samuel qui lui disait : « Parlez, Seigneur : votre serviteur écoute (1). » Il vous répondra comme à Saul qui lui disait, sur le chemin de Damas : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse (2) ? » Il vous répondra comme au jeune homme riche de l'Évangile qui lui disait : « Maître, que me manque-t-il encore (3) ? »

(1) Loquere, Domine, quia audit servus tuus. (I Reg., III, 9.)
(2) Domine, quid me vis facere ? (Act., IX, 6.)
(3) Quid adhuc mihi deest ? (Matth., XIX, 20.)

Vous savez ce que Jésus répondit à ce dernier : « *Unum tibi deest.* » En vérité, jeune homme, il vous manque quelque chose, une chose qui contribuera à vous rendre meilleur et, par conséquent, plus cher encore à mon cœur. Voulez-vous être parfait : « *Si vis perfectus esse?* »

En disant ces paroles, Jésus découvrait au regard de ce jeune homme des horizons nouveaux. Il le plaçait d'un seul coup en présence d'un mode d'existence différent de celui qu'il avait connu jusque-là. C'était la perfection qu'il venait lui proposer, c'est-à-dire la vertu dans ce qu'elle a de plus sublime et de plus héroïque.

« Veux-tu être parfait? » Cette question, mes amis, Jésus la pose à tout âge, mais plus particulièrement au vôtre. Votre âge, c'est l'âge de l'enthousiasme, l'âge des nobles aspirations, l'âge des décisions généreuses. Il y a dans tout cœur de vingt ans, si ce cœur n'a pas été ravagé par le vice et flétri par des passions précoces, une poussée de sève féconde qui ne demande qu'à produire et porter des fruits : fruits d'intelligence et de savoir, fruits de courage et de bravoure, fruits de dévouement et d'héroïsme.

Or c'est à cet âge, plein de ressources et d'espérances, que Jésus s'adresse; c'est à l'adolescent dont l'âme n'a pas encore subi les funestes atteintes du vice, dont le cœur a conservé toute sa droiture et sa candide vivacité, qu'il dit, comme à l'adolescent d'autrefois : « *Veux-tu être parfait?* » Il y a déjà chez toi

la sainteté radicale, essentielle, celle qui consiste dans l'exacte observation de ma loi. Veux-tu monter plus haut? Veux-tu sortir des voies communes? Veux-tu prétendre aux cimes de la perfection évangélique; joindre à la pratique des préceptes celle des conseils? Te sens-tu le courage de t'engager encore plus avant dans la voie étroite; de ne vouloir d'autre bien que le bien suprême, de n'aspirer à d'autre gloire qu'à celle de me servir, à d'autre bonheur qu'à celui de m'aimer et de te savoir aimé de moi?

Chers jeunes gens, me trompé-je en affirmant que plusieurs, parmi vous, ont entendu, à certaines heures mémorables de leur vie, retentir au dedans d'eux-mêmes cette parole mystérieuse et divinement provocatrice : « *Si vis perfectus esse?* » Voulez-vous la perfection chrétienne dans le monde? Voulez-vous la perfection dans le sacerdoce? Voulez-vous la perfection dans l'état religieux? Libre à vous de vouloir ou de ne point vouloir. C'est un choix qui vous est offert. Il ne s'agit plus de la sainteté rudimentaire commune à tous les chrétiens, absolument indispensable, comme une condition de salut. Il s'agit d'aller plus loin et de monter plus haut dans l'ordre des vertus que doit pratiquer la masse; de pratiquer même des vertus d'un ordre différent. Il s'agit d'embrasser un état de vie qui vous distinguera du commun des chrétiens et vous placera dans une hiérarchie spéciale en vous soumettant, dès lors que vous l'aurez spontanément et librement accepté, à des obligations particulières.

Mais ces obligations, quelles sont-elles? Mais cette perfection, en quoi consiste-t-elle? Le divin Maître lui-même va vous l'apprendre.

II

« Si donc vous voulez être parfait, dit-il au jeune prince, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez aux pauvres le produit de cette vente. Et puis, venez et suivez-moi (1)! »

La perfection proposée par le Sauveur, c'est, avant tout, le dépouillement. Car l'amour donne et fait des largesses; l'amour se donne et se dépouille. *Rien pour soi :* c'est son principe et la règle même de tous ses mouvements. Or, dans la circonstance qui nous occupe, le dépouillement était d'autant plus nécessaire, que ce jeune homme était riche, possédant de grands biens, et que les richesses sont ordinairement un bagage qui alourdit le pas d'une âme en marche vers la perfection. Les Saints et les Docteurs les ont souvent comparées à la glu qui retient et embarrasse.

De plus, il s'agissait pour ce jeune homme de devenir l'un des disciples de Jésus. Aussi bien, Jésus lui avait-il dit : « Venez et suivez-moi. » Mais suivre Jésus, n'était-ce pas suivre Celui qui, ayant tout, s'est dépouillé de tout; Celui qui, pouvant jouir, a préféré

(1) Ait illi Jesus : Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes et da pauperibus. Et veni, sequere me. (Matth., XIX, 21.) — Vade, quæcumque habes vende, etc... (Marc., X, 21.) — Omnia quæcumque habes vende, etc... (Luc., XVIII, 22.)

pâtir (1); Celui enfin qui, étant roi, le souverain Roi, a voulu prendre la forme de l'esclave (2), et qui, ayant toute autorité pour commander, a mis ses délices à obéir jusqu'à la mort et la mort de la croix (3)? Dès lors, ne convenait-il pas, n'était-il point nécessaire que le disciple se mît en parfaite conformité avec le maître (4) et se dépouillât avec lui et comme lui?

Sans doute, c'était le sacrifice que Jésus proposait à ce candidat de la perfection; mais le sacrifice avec lui, en sa société, encouragé par son exemple, n'allait-il pas perdre de sa rigueur et de son âpreté? « Être avec Jésus, n'est-ce pas déjà le paradis sur la terre (5)? » D'ailleurs, Jésus ne faisait-il pas entrevoir de magnifiques compensations aux austères dépouillements qu'il réclamait? « Vendez tout ce qui est à vous, disait-il au jeune prince; en retour, vous aurez un trésor dans le ciel (6). » Pouvait-il mettre plus d'attrait au sacrifice exigé pour le suivre? Et ce trésor céleste, qui n'était autre que lui-même, lui, le bien par excellence, lui, « en qui sont contenus tous les trésors », n'était-il pas mille fois plus enviable que toutes les richesses de la terre (7)?

(1) Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem. (Hebr., XII, 2.)

(2) Qui cum in forma Dei esset.... semetipsum exinanivit, formam servi accipiens. (Philip., II, 6, 7.)

(3) Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. (*Ibid.*, 8.)

(4) Non est discipulus super magistrum. (Matth., X, 24.)

(5) Esse cum Jesu dulcis est paradisus. (*Imit. Christi*, lib. II, cap. VIII, 2.)

(6) Et habebis thesaurum in cœlum. (Matth., XIX, 21.)

(7) Quia enim de pecuniis sermo erat, illumque hortabatur ut se omnibus exspoliaret, ostendens non sua sibi auferri, sed augeri, etiam

A vous aussi, chers élus de l'amour infini, jeunes gens que Jésus attire et appélle à lui, vous à qui Jésus offre l'incomparable honneur du sacerdoce ou de l'état religieux ou bien encore de la perfection chrétienne professée au milieu du monde; à vous aussi Jésus a dit ou dira : « Vendez tout ce que vous avez »; renoncez aux vaines joies du siècle, aux grandeurs terrestres; renoncez à la fortune et au bien-être qu'elle procure; dépouillez-vous de tout ce qui n'est point nécessaire; sacrifiez même, dans une certaine mesure, les attaches légitimes de la famille, les pures joies du foyer domestique, toutes vos habitudes de commodité, de confortable, ces innombrables riens de la terre auxquels le cœur humain s'affectionne avec tant de force. Puis, vous attachant à mes pas, ne voulant pas d'autre modèle ni d'autre guide que moi-même, suivez-moi et, comme moi, acceptez d'être pauvres, obéissants, humiliés, méprisés et, s'il le faut, persécutés. Ce sera dur à la nature, mais je serai là avec vous, vous frayant la voie, vous donnant l'exemple, vous soutenant de ma grâce. Et puis, quel trésor de mérites vous amasserez sur la terre et, avec ce trésor, quel trésor incomparable vous achèterez pour le ciel!

plura illi dat quam ipse præbere jubetur; neque plura modo, sed tanto majora quanto majus cœlum quam terra est. In thesauro, copia et permanentia retributionis ostenditur. (S. Joa. Chrys., *loc. sup. cit.*)

III

Jésus a parlé. Il a satisfait la curiosité intéressée de son jeune interlocuteur. Il lui a dit ce qu'il doit faire, s'il veut être parfait.

Que va faire ce jeune homme? Sans aucun doute, exécuter sur l'heure le programme qui vient de lui être tracé, renoncer à ses richesses, se séparer de ses biens, se dépouiller de tout. Et Jésus peut, désormais, compter en lui un disciple de plus.

Mais non, rien de tout cela. Contrairement à toute prévision, à toute attente, la scène, si grandiose et si touchante jusqu'ici, change subitement et, par une sorte de coup de théâtre, le jeune prince disparaît; car en deux mots, le narrateur sacré achève son histoire : « *Abiit tristis.* Il s'en alla tout triste. »

Le voyez-vous? Tout à l'heure, à la première nouvelle du passage de Jésus, il était accouru en toute hâte, impatient de le voir, de l'interroger, de l'entendre : « *procurrens* ». Il s'était mis à genoux devant le Sauveur, comme il l'eût fait devant un maître en Israël, par respect pour l'autorité de sa science et de ses lumières : « *genuflexo ante eum* ». Il l'avait salué en employant une formule polie, respectueuse, affectueuse et pleine de confiance : « *Magister bone,* bon Maître! » Et puis, le voilà qui lui tourne le dos, sans mot dire, et qui s'en va : « *Abiit!* »

Mais quel fut donc le motif de cette si brusque et si

étrange retraite? Ah! ce que Jésus venait de proposer à ce jeune homme lui avait fait peur. Ce dépouillement universel, ce sacrifice absolu, cette vie pauvre et humble, à la suite de Jésus, l'avaient littéralement épouvanté.

Ce jeuné homme était riche, ai-je dit. Hélas! peut-être, à son insu, s'était-il attaché à ses richesses. Habitué au luxe et au bien-être d'une vie opulente, il avait sans doute espéré, mieux encore, il prétendait en pouvoir jouir sans détriment pour son âme, sans obstacle pour son salut, dont il était, du reste, préoccupé. Et voilà qu'on le met en demeure de sacrifier tout cela, sans ménagement, sans réserve, « *omnia quæcumque habes !* »

N'est-ce pas trop exiger d'un seul coup, et le Maître doit-il vraiment pousser jusqu'à ce degré la perfection de son discipulat?

Voilà ce qui attriste ce jeune homme (1). Il voudrait bien suivre Jésus, être au nombre de ses disciples, mais à la condition de nè rien abandonner de ce qu'il possède. Pauvre jeune homme! Il était pur et candide; son âme tendre et affectueuse avait de nobles et chaleureux élans. Mais cette âme n'était pas suffisamment trempée pour la lutte, le sacrifice, les saints dépouillements de l'amour; sa vertu n'était point « fondée sur la pierre ferme (2) ». Elle ressemblait à une

(1) Cum audisset autem adolescens verbum, abiit tristis : erat enim habens multas possessiones. (Matth., XIX, 22.) — His ille auditis, contristatus est : quia dives erat valde. (Luc., XVIII, 23.)

(2) Fundatus enim erat supra firmam petram. (Ant. Vesp. de Comm. unius Martyr.) — Matth., VII, 25.

plante de serre chaude, d'autant plus délicate et impressionnable, qu'elle n'a point connu les rigueurs et les frimas de l'hiver. Et voilà pourquoi ce jeune homme s'en alla, comme s'en étaient allés, avant lui, trois autres jeunes gens dont il a déjà été parlé (1).

Mais que son cœur était triste et mécontent! « *Abiit tristis.* » Ce n'est pas sans motif que l'évangéliste emploie ce terme et signale cette tristesse. Elle provenait, sans doute, du regret d'avoir fait auprès du Sauveur une démarche dont le résultat était, en somme, si humiliant pour lui et si pénible au cœur de Celui qui, tout à l'heure, en le regardant avait conçu pour lui un amour de prédilection.

Elle provenait aussi du remords intérieur et du reproche de sa conscience protestant contre la lâcheté de sa retraite. Le remords! il allait le sentir comme une flèche enfoncée dans ses flancs, et en souffrir peut-être jusqu'à la fin de sa vie. Cette vie, ainsi découronnée, mutilée, arrêtée brusquement dans son épanouissement printanier, qu'elle allait être triste! De fait, elle dut être triste, indiciblement triste, privée de ce qui l'eût embellie et réjouie : de la croix vaillamment acceptée et portée avec Jésus.

« *Abiit tristis.* » Cela peut signifier encore qu'il marcha *tristement,* car il alla où était son cœur, et son cœur était attaché aux richesses. Ces richesses qu'il aimait, il s'en servit, il en usa, peut-être aussi en abusa-t-il au point d'y trouver sa ruine éternelle, car,

(1) Voir *Les trois jeunes Galiléens*, page 101.

dit l'Esprit-Saint, « celui qui s'attache aux richesses et place en elles sa confiance, tombera et périra misérablement (1) ». Écoutez, d'ailleurs, ce que dit Jésus-Christ, en voyant s'éloigner ce jeune homme : « Qu'il est difficile à ceux qui possèdent des richesses et qui s'y confient d'entrer dans le royaume des cieux (2) ! » « Bien plus facilement, ajouta-t-il, parviendrait-on à faire passer un chameau par le trou d'une aiguille qu'à faire entrer un riche dans le royaume de Dieu (3). »

On tremble en entendant une déclaration aussi formelle et aussi redoutable. Et, comme les disciples qui, les premiers, l'entendirent avec stupeur, on est porté à s'écrier : « Eh quoi ! si ce fidèle observateur de la loi de Dieu se perd, qui donc alors pourra se sauver (4)? » Au surplus, il ne s'agit pas ici d'une chose obligatoire, mais d'une chose simplement conseillée comme meilleure.

Oui, mais cette chose était une offre que Jésus aurait voulu voir accepter. Lui qui connaît tous les hommes et qui n'agit que pour des raisons absolument dignes de son infinie sagesse, avait sans doute en vue

(1) Qui confidit in divitiis suis, corruet. (Prov., XI, 5.)

(2) Quam difficile, qui pecunias habent, in regnum Dei intrabunt. (Luc., XVIII, 24.) — At Jesus rursus respondens ait illis : Filioli, quam difficile est confidentes in pecuniis in regnum Dei introire. (Marc., X, 23.)

(3) Facilius est camelum per foramen acus transire quam divitem intrare in regnum Dei. (Marc., X, 25.)

(4) Auditis autem his, discipuli mirabantur valde dicentes : Quis ergo poterit salvus esse? (Matth., XIX, 25.)

de fortifier ce jeune homme, à la vertu faible et fragile, contre le danger des richesses, de ces richesses auxquelles il le savait démesurément attaché, puisque l'infortuné jeune homme les préféra au trésor céleste qui lui était promis en échange. Dès lors, il y allait de sa sécurité dans le temps et de son bonheur dans l'éternité. N'est-on pas en droit de dire que c'est à cela que Jésus pensait en faisant, à deux reprises, la terrifiante déclaration qui surprit tant ses disciples?

Il est vrai qu'il ajouta incontinent : « Si pour les riches se sauver est difficile, impossible même aux hommes, c'est chose possible à Dieu qui peut tout (1). » « Voilà l'espérance, dit un écrivain déjà cité. Voilà la lueur de salut qui se lève sur cette jeune âme restée jusque-là fidèle, mais trop peu généreuse : un miracle de la puissance et aussi de la bonté de celui qui l'avait aimée (2). »

Chers jeunes gens, recueillez et comprenez la grave leçon contenue dans la fin du récit qui vient d'être proposé à votre étude.

N'oubliez pas que la vocation à la vie parfaite suppose, de la part de Dieu, plus de sollicitude, de prévenance, d'amour envers ceux à qui il en offre la grâce, que la simple vocation à la vie chrétienne, et réclame, par conséquent, de la part de l'élu plus d'empressement, de générosité, de fidélité. « Noblesse

(1) Aspiciens autem Jesus dixit illis : Apud homines hoc impossibile est; apud Deum autem omnia possibilia sunt. (Matth., XIX, 26.)

(2) Mgr Baunard, *loc. cit.*

oblige ». S'il n'y a pas une obligation rigoureuse de répondre à l'appel qui invite à embrasser les conseils; si l'on peut, en toute justice et pour être dans les conditions normales du salut éternel, se contenter de marcher fidèlement dans la voie des préceptes; il est ordinairement téméraire, imprudent; il est souvent dangereux et funeste, de n'écouter point la voix divine qui dit au plus intime de l'âme : « Si tu veux être parfait, viens; quitte tout et suis-moi! »

Le seul fait d'une telle avance, d'une proposition semblable, dénote incontestablement de la part de Dieu le désir de les voir bien accueillies.

D'ailleurs, sachez-le bien, la vocation, venue de Dieu, est fondée, aux yeux de Dieu même, sur les facultés et les tendances de l'âme appelée. La repousser, s'y soustraire, c'est donc aller contre ces facultés et ces tendances. C'est s'exposer à marcher obliquement toute sa vie, portant au cœur cette accablante tristesse réservée à qui résiste à la grâce divine et marche dans une voie qui n'est point celle qu'elle aurait dû suivre et dans laquelle Dieu l'aurait voulu voir s'engager.

Aussi bien, jeunes gens, « si la voix du Seigneur s'est fait entendre à vos âmes, vous dirai-je avec nos saints Livres, de grâce! n'endurcissez point vos cœurs (1) ». Et, quelles que soient en vous les appréhensions et les répugnances de la nature, quelque

(1) Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra. (Ps. xciv, 8.)

ardue que vous apparaisse cette voie des conseils dans laquelle la Sagesse divine vous invite à entrer, quelque inaccessibles que vous semblent les sommets de la perfection chrétienne, sacerdotale ou religieuse, courage! en avant! et que rien ne vous arrête! Soyez de ceux qui sont résolus à tout quitter pour Jésus.

Oui, tout quitter : richesses, honneurs, plaisirs du monde; bien-être, douceur, intimité de la famille; se quitter soi-même, renoncer à sa liberté propre, pour se constituer en une entière dépendance du souverain Maître, pour être associé à ses desseins, à ses travaux et à son œuvre rédemptrice. Est-il rien ici-bas de plus noble et de plus glorieux?

J'ajoute : est-il rien aussi de plus avantageux non seulement pour le temps, où l'on amasse un trésor de mérites, mais encore pour l'éternité où l'on se prépare une place et une béatitude infinies?

Vous savez, chers amis, quelle réponse Jésus fit à saint Pierre qui, voyant s'éloigner le jeune prince dont il vient d'être question, s'écriait : « Mais nous, Maître, nous qui avons quitté toutes choses pour vous suivre, que recevrons-nous en échange (1)? » — « Pour vous, dit-il, vous siégerez, au jour des rémunérations suprêmes et durant la vie qui n'aura point de fin, vous siégerez, sur douze trônes placés autour de celui du Fils de l'homme, et vous jugerez les douze

(1) Tunc respondens Petrus dixit ei : Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te : quid ergo erit nobis? (Matth., XIX, 27.)

tribus d'Israël. Et quiconque, s'inspirant de votre exemple et marchant sur vos traces, aura quitté, en mon nom et pour mon amour, père ou mère, sœurs ou frères, épouse ou enfants, maison ou champs, recevra le centuple en ce monde et possédera la vie éternelle en l'autre (1) ».

Arrêtons-nous sur ces paroles, et puissent-elles, chers amis, si Dieu vous appelle à la vie parfaite, vous rendre, coûte que coûte, dociles et prompts à son appel !

(1) Jesus autem dixit illis : Amen, dico vobis, quod vos qui secuti estis me, in regeneratione, cum sederit Filius hominis in sede majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israel. Et omnis qui reliquerit domum, vel fratres aut sorores, aut patrem aut matrem, aut uxorem aut filios, aut agros propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit. (Matth., XIX, 28, 29.)

LES FILS DE ZÉBÉDÉE

La véritable ambition.

Parmi les nombreuses passions qui agitent le cœur de l'homme, l'une des plus communes, de nos jours surtout, est l'ambition. On l'a nommée la passion des grandes âmes, parce que, bien comprise, elle est une véritable puissance qui soulève et entraîne vers ce qui est élevé, noble et glorieux, ceux qui s'abandonnent à son impulsion irrésistible.

J'ai dit : bien comprise. Malheureusement peu d'hommes l'entendent comme il faut et l'entretiennent en eux dans des conditions honorables.

Nous vivons à une époque où la préoccupation souveraine, on pourrait presque dire universelle, est de grandir, de se hausser, de sortir de son rang, de dépasser sa portée et, pour employer l'expression consacrée, de parvenir.

Chez un grand nombre, cette préoccupation va jusqu'à souhaiter, rechercher et poursuivre le pouvoir, le commandement, la domination sur leurs semblables.

Et ce qui donne à cette préoccupation, à cette ten-

dance, redisons le mot, à cette passion un caractère mauvais et dangereux, c'est qu'elle entend, le plus souvent, se satisfaire à n'importe quel prix, et que, consciemment ou non, elle sacrifie à ses aspirations démesurées les droits de la plus stricte justice et fait litière des lois les plus sacrées et les plus inviolables.

Cette passion déréglée, dont la source est l'orgueil, la soif immodérée des grandeurs, et qui a son siège le plus habituel dans les âmes vulgaires et médiocres, étouffe insensiblement la voix de la conscience, fait perdre la vraie notion de l'honneur, et pousse à toutes les bassesses, à toutes les intrigues, à toutes les corruptions, à toutes les lâchetés, à toutes les trahisons.

Véritable mal moral et social, dont les conséquences trop fréquentes sont les déconvenues humiliantes et les déceptions amères, l'écrasement sous le mépris des gens honnêtes, la confusion irrémédiable, le désespoir sombre aboutissant aux déterminations criminelles. A quoi il faut joindre la perturbation de l'ordre que maintient au sein de la société un juste équilibre ou plutôt une sage répartition des forces individuelles, chacune utilisée dans sa sphère d'activité; et la menace perpétuelle qu'est à cette société ce besoin immodéré de dominer, cette préoccupation, cette fièvre, cette soif de parvenir à tout prix aux situations élevées.

Mais, hâtons-nous de le dire, s'il est une ambition coupable et funeste, il en est une, Dieu merci! qui est honorable et digne de tous les éloges. Plût au ciel qu'elle se trouvât au fond de tous les cœurs!

C'est celle qui, méprisant, par un sentiment instinctif aux âmes généreuses, ce qui est vulgaire, médiocre, imparfait, rêve de ce qui est grand, noble et parfait, ce qui élève moralement et accroît, par des progrès nouveaux, la valeur déjà acquise. C'est celle qui, sans préoccupation d'aucun profit personnel, aspire à faire quelque chose d'utile pour la société et pousse celui qui en est possédé à mettre au service de ses semblables tout ce qu'il a d'aptitudes et de ressources intellectuelles et morales. Ambition vraiment sage, noble, utile et féconde que celle-là; ambition recommandée par Jésus-Christ lui-même; ambition qu'entretiennent et développent, en la sanctifiant, la foi et la charité chrétiennes et qui, bien loin de nuire à celui qui en vit et d'être un danger pour la société, est une source incontestablement bienfaisante, au double point de vue individuel et social.

Le récit évangélique relatif aux deux fils de Zébédée va nous fournir un sujet d'intéressante étude sur ce que j'appellerai l'ambition humaine et mondaine ou la *fausse ambition* et l'ambition chrétienne ou l'*ambition véritable*. En voyant comment est réprimée par le Sauveur et par lui ramenée à son véritable objet l'ambition humaine des deux jeunes gens mentionnés dans ce récit, vous apprendrez, chers amis, à donner à vos juvéniles désirs leur direction véritable, à cultiver et à développer en vos cœurs la seule ambition qui convienne à des cœurs chrétiens.

I

Le moment approchait où Jésus devait consommer son sacrifice. Sortant de sa retraite de Pérée, il se rendait, avec ses douze apôtres, à Jérusalem. Une foule nombreuse les suivait à une certaine distance ; elle était composée, partie des disciples de Jésus, partie des saintes femmes qui l'accompagnaient dans ses voyages évangéliques. Chemin faisant, le Sauveur avait entretenu les Douze de sa passion et de sa mort prochaines. Il leur avait sommairement indiqué les tragiques événements qui, dans quelques jours, allaient s'accomplir dans la capitale de la Judée.

Pour rassurer ses chers apôtres et prémunir leur foi contre le scandale de ses souffrances et de ses opprobres, il leur avait annoncé sa résurrection, au troisième jour qui suivrait sa mort. Après l'humiliation, la gloire; après la défaite apparente, le triomphe définitif, la royauté éternelle.

C'est sous cette dernière impression que Jésus laissait l'esprit de ses apôtres. A dire vrai, ils ne retinrent que cela de la grave communication qui venait de leur être faite. Sans s'arrêter à la pensée de la passion de leur Maître ; sans même comprendre le sens précis de ses paroles, pourtant si claires (1), ils se laissèrent éblouir par l'annonce du royaume qu'il allait définiti-

(1) Saint Luc dit, en effet : « Nihil horum intellexerunt. (Luc., XVIII, 34.)

vement fonder. « Ils comprirent que son voyage à Jérusalem était décisif et qu'il y allait prendre enfin possession de son trône. L'heure était donc urgente pour ceux qui ambitionnaient le rôle de premiers ministres (1). »

« Or voilà, dit l'Évangile, que la mère des enfants de Zébédée s'approcha de Jésus avec ses fils, l'adorant et lui demandant quelque chose. Jésus lui dit : « Que « voulez-vous? » — « Ordonnez, répondit-elle, que « mes deux fils que voici siègent, l'un à votre droite, « l'autre à votre gauche, dans votre royaume (2). »

En les désignant sous le nom de fils de Zébédée, l'Évangile indique clairement qui sont ces deux jeunes hommes : Jacques et Jean (3), que Jésus avait surnommés les fils du tonnerre (4). Leur mère n'était autre que Salomé, l'une des saintes femmes dévouées au Sauveur, fidèles à le suivre en ses missions et à pourvoir aux divers besoins du petit collège apostolique (5).

Jacques et Jean avaient, comme les autres apôtres, souvent entendu leur Maître parler du royaume qu'il était venu fonder, et auquel il leur promettait de les

(1) Fillion, *Év. selon saint Mathieu*, ch. xx, 20.

(2) Tunc accessit ad eum mater filiorum Zebedæi cum filiis suis, adorans et petens aliquid ab eo. Qui dixit ei : Quid vis? Ait illi : Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram, in regno tuo. (Matth., xx, 20, 21.)

(3) Jacobus Zebedæi et Joannes fratres ejus. (Matth., x, 35.)

(4) Et Jacobum Zebedæi et Joannem fratrem Jacobi, et imposuit eis nomina Boanerges, quod est filii tonitrui. (Marc., III, 17.)

(5) Erant autem ibi mulieres multæ... quæ secutæ erant Jesum a Galilæa, ministrantes ei, inter quas erat... mater filiorum Zebedæi. (Matth., xxvii, 55, 56.) — ... Inter quas erat... Salome. (Marc., xv, 40.)

associer. A l'instant même, Jésus venait de leur renouveler sa promesse. « Cédant à un mouvement d'ambition, ils avaient gagné leur mère, flattant chez elle un sentiment de faiblesse qui n'est que trop naturel. A eux trois, ils avaient formé un complot : il s'agissait d'enlever les deux places d'honneur près de Jésus, quand il siégerait sur son trône de gloire (1). » Elle avait accepté de parler pour ses fils, sans doute dans cette persuasion, assez commune aux personnes de son sexe, qu'il leur suffit de demander pour obtenir et qu'on ne saurait leur rien refuser.

S'étant donc avancée vers Jésus, elle se prosterne devant lui et l'adore, conformément aux usages du temps; « puis, comme une autre mère non moins célèbre, Bethsabé (2), avant de rien préciser, elle dissimule ses grands désirs sous une humble formule. Elle demande à Jésus « quelque chose » (3). Tout serait gagné, en effet, si Jésus daignait s'engager d'avance, en promettant de lui accorder, en général, tout ce qu'elle demandera (4). »

« Le Sauveur déjoue cette politique maternelle en demandant brusquement, sèchement, l'objet précis de la supplique. « Que voulez-vous? » dit-il. Cette fois, Salomé s'explique avec toute la clarté désirable (5). » « Ordonnez, répond-elle, que mes deux fils que voici,

(1) Perdrau, *Les saints Évangiles commentés*. Tome 1er, p. 318 (Paris, lib. Lecoffre).

(2) III Reg., II, 20.

(3) Petens aliquid ab eo. (Matth., XX, 20.)

(4) Fillion, *loc. cit.*

(5) Id.

soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche. »

N'est-ce pas là l'histoire de toutes les mères, tout au moins de la plupart des mères ? Et ce rêve de grandeur pour les objets de leur tendresse, n'est-ce pas celui que, trop souvent, elles font, dans une estime exagérée de ces fils dont le bonheur est la condition essentielle de leur propre bonheur (1) ?

Mais Jésus a vu clair dans le complot domestique. Si cette mère a parlé, c'est à l'instigation de ses fils, et pour flatter leur ambition. Aussi bien, est-ce à ces derniers que Jésus adresse la réponse. Cette réponse est bien celle qui convient au doux Sauveur des hommes. Il pourrait réprimander en termes sévères les fils de Salomé et confondre leur prétention en présence des témoins de cette scène. Au lieu de cela, il se contente de les reprendre avec bonté et de leur faire voir l'imprudence de leur désir. Ou plutôt, sans leur refuser absolument ce qu'ils désirent, il s'attache à corriger leur méprise en leur donnant la vraie notion du royaume qu'ils convoitent, et à leur faire envisager à quel prix ils le pourront obtenir.

« Vous ne savez, leur dit-il, ce que vous demandez (2). » Le royaume dont je vous ai parlé jusqu'ici n'est autre que le royaume céleste. Ce n'est point par

(1) Si error est, pietatis tamen error est... matrem considerate, matrem cogitate. (S. Ambr., lib. V *de Fide*, c. II.)

(2) Respondens autem Jesus, dixit : Nescitis quid petatis. (Matth., XX, 22.)

faveur qu'on y acquiert une place d'honneur, mais par le seul mérite fondé sur la vertu. Ce n'est pas aux solliciteurs, aux intrigants, aux habiles que ce royaume est destiné, mais aux vaillants, aux généreux, à ceux qui n'auront pas reculé devant les sacrifices, et qui auront courageusement et noblement souffert pour le nom et la gloire de Dieu.

Aussi, pour compléter la leçon qu'il veut donner, Jésus les interroge-t-il en ces termes : « Pouvez-vous boire le calice que je dois boire moi-même (1)? »

Le calice qu'il doit boire, ah! il ne sera pas rempli d'un breuvage exquis et enivrant; mais d'un breuvage amer et horriblement répugnant. Lui-même, lui qui a tant soupiré après ce calice; lui qui, depuis sa naissance, l'a appelé de tous ses vœux, sur le point de le boire, il s'écriera, par trois fois, au jardin des Olives : « Père, mon Père, éloignez donc de moi ce calice! » « Pourtant, ajoutera-t-il, s'il ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite et non pas la mienne (2)! »

Et maintenant, aux fils de Zébédée Jésus pose cette question aussi imprévue que troublante : « Pouvez-vous boire à mon calice? »

A cette question Jacques et Jean résolument répondent : « Nous le pouvons (3). » Ils n'ont aucune idée

(1) Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum? (Matth., *loc. cit.*)

(2) Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste : verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu..... Pater mi, si non potest hic calix transire, nisi bibam illum, fiat voluntas tua. (Matth., XXVI, 39, 42.)

(3) Dicunt ei : possumus. (Matth., XX, 22.)

du calice dont Jésus leur parle. Ils sont loin de songer que c'est de sa passion future qu'il s'agit, et que le breuvage qu'il leur offre est celui des humiliations, des souffrances, du martyre même. Néanmoins, ils répondent : « Nous le pouvons! » Car ce sont des natures généreuses, des âmes ardentes, aimantes. Au surplus, leur désir ambitieux de siéger à côté de Jésus-Christ dans son royaume, qu'ils croient être un royaume terrestre, les stimule et leur fait accepter d'avance les difficultés, les épreuves et, au besoin, les souffrances au prix desquelles ils parviendront à l'entière réalisation de ce désir.

Jésus les prend au mot et, pour ainsi dire, au piège. « Eh bien, dit-il, vous boirez mon calice (1). » Et d'avance, il leur annonce et leur prophétise ce qu'ils auront à endurer dans l'exercice de leur apostolat, après que l'Esprit d'en haut, descendu sur eux, les aura remplis de la lumière céleste et divinement instruits en la science des choses surnaturelles. Jacques, en effet, aura l'honneur d'être le premier d'entre les apôtres à verser son sang pour Jésus-Christ (2) ; quant à Jean, il participera à la gloire de souffrir pour le même Maître et d'endurer à son service la persécution sous des formes diverses, buvant ainsi et savourant à longs traits le calice prédit par le Sauveur.

Mais la leçon que Jésus veut donner aux deux fils de Salomé ne doit point s'arrêter à la déclaration qu'il

(1) Ait illis : calicem quidem meum bibetis. (Matth., XX, 23.)
(2) Act., XII, 2.

vient de leur faire. Voulant transformer et, pour mieux dire, transfigurer leur ambition juvénile et tout humaine, en l'orientant vers son véritable objet, voulant surtout leur faire aimer le moyen à l'aide duquel ils parviendront à atteindre et à posséder cet objet, il ajoute : « Mais pour ce qui est d'être assis à ma droite et à ma gauche, ce n'est pas à moi à vous le donner; cet honneur doit revenir à ceux à qui mon Père l'a réservé (1). »

Or le Père l'a réservé à ceux qui, comme son Fils, auront souffert (2); à ceux qui auront marché sur les traces de ce Fils, portant leur croix jusqu'au Calvaire et s'y laissant clouer comme lui. *Post crucem lucem!* Après la croix et ses humiliations, la radieuse lumière de la gloire immortelle : telle en est la condition absolue, universelle, inéluctable, rappelée par Jésus-Christ en maintes circonstances de sa vie mortelle, notamment en celle qui fait l'objet de cet entretien.

En somme, Jésus ne fait que répéter, mais sous une autre forme, ce qu'il avait dit tout à l'heure. Et quand on étudie attentivement ses paroles, on y découvre une harmonieuse gradation et un enchaînement logique admirable. Jeunes gens, semble-t-il dire, et, en réalité, dit-il aux fils de Zébédée, jeunes gens, je ne blâme point en vous l'ambition, mais ayez l'ambition

(1) Sedere autem ad dexteram meam vel sinistram, non est meum dare vobis, sed quibus paratum est a Patre meo. (Matth., xx, 23.)

(2) Vos autem estis, qui permansistis mecum in tentationibus meis, et ego dispono vobis, sicut disposuit mihi pater meus regnum. (Luc., xx, 28, 29.)

véritable; aspirez après la conquête de l'éternel royaume, de la couronne céleste. Aspirez même, cela vous est permis, après les premières places dans ce royaume, après la plus éclatante couronne. Mais sachez bien que nul ne peut ni ne doit y prétendre s'il n'est disposé à souffrir. Le sacrifice, sous les formes multiples qu'il comporte, est la condition essentielle, indispensable de la gloire, objet de vos désirs. Aimez donc le sacrifice, acceptez-le, embrassez-le, soyez-en saintement avides, et plus vous aurez accru ici-bas la somme de vos mérites, en participant à la Passion du Fils de l'homme, plus glorieuse sera la place que vous occuperez en son royaume éternel.

II

Je vous l'ai dit en commençant, mes amis, s'il est une ambition damnable, il en est une autre de tous points louable et, par conséquent, désirable. C'est celle qui voit dans la grandeur qu'elle poursuit, non un piédestal à la vanité, un aliment à l'orgueil, à l'esprit de domination, mais le noble et légitime résultat des efforts déployés pour atteindre le grand, le beau et le bien moral. Mieux encore, c'est celle qui n'y recherche que la légitime récompense de la mise en œuvre des diverses puissances, des ressources intellectuelles et morales au service de ses semblables et pour le profit de la société. C'est cette noble impulsion vers tout

ce qui peut, en ornant l'esprit, en enrichissant le cœur, en affermissant la volonté, procurer le moyen d'exercer autour de soi une action plus bienfaisante.

Cette ambition, jeunes gens, non seulement elle vous est permise, mais elle vous est nécessaire, et c'est pour vous un devoir de la concevoir et de l'entretenir. Ce que j'appelle ambition n'est à proprement parler que la *volonté* ou plutôt le *vouloir*. Vouloir, c'est prétendre, c'est faire effort vers un objet désiré, aimé, poursuivi; c'est être en mouvement pour saisir cet objet; c'est finalement l'atteindre et le faire sien.

Or ce vouloir, tout homme ici-bas doit le tourner vers ce qui mérite d'être désiré et possédé, dans l'ordre de la nature, et, à plus forte raison, dans l'ordre de la grâce. Et puisque le vouloir, ainsi entendu, se confond avec l'ambition bien comprise, laissez-moi vous dire, chers jeunes gens, ce que vous devez vouloir ou, en d'autres termes, quels doivent être les principaux objets de votre légitime ambition.

Ayez *l'ambition du savoir*. A l'époque où nous vivons, la science s'impose à ceux qui sont appelés à prendre rang dans ce qu'on nomme les classes dirigeantes. Je n'entends point parler, vous n'en doutez pas, de la science vaine, stérile, excluant toute connaissance religieuse, mais au contraire, de celle qui place cette connaissance à la base de toutes les autres et qui, seule, mérite le nom de science. Et c'est précisément parce que la catégorie des faux savants, des savants incomplets est innombrable, et que par eux la

vérité est attaquée, contredite, falsifiée, qu'il importe à de jeunes chrétiens de ne rien négliger pour acquérir la science vraie et complète et pour devenir aptes à défendre la vérité. Cette science leur sera une arme puissante à l'aide de laquelle ils repousseront, lorsque ce sera nécessaire, les insinuations erronées, les affirmations mensongères, les arguments sophistiques, les attaques déloyales de la fausse science et sauront mettre hors de combat les prétendus esprits forts. L'enseignement chrétien que vous recevez ici tend à ce but et, en faisant de vous des jeunes hommes instruits, on veut, avant tout, faire de vous des défenseurs de la vérité et des serviteurs de la cause catholique.

Du reste, chers amis, nombreux sont les motifs qui vous pressent d'avoir et d'entretenir en vous l'ambition intellectuelle dont je vous parle.

En premier lieu, le savoir vous enrichit; en ornant votre esprit de connaissances variées, il vous met en possession de trésors incomparablement plus précieux que ceux que l'avare accumule dans ses coffres. Il constitue une opulence autrement profitable que celle des grands de la terre et des princes de la finance. De plus, il ennoblit et honore ceux en qui il réside; il les place dans une hiérarchie supérieure, dans l'élite de l'humanité, dans la catégorie de ceux dont la pensée, habituellement appliquée aux choses de l'esprit, plane dans les sphères du monde intellectuel. Grâce à une culture assidue et persévérante, l'esprit graduellement

s'élève à des connaissances supérieures, pénètre dans des régions et se tient à des hauteurs inaccessibles aux intelligences incultes.

Dès lors, la valeur morale grandit à mesure que s'élargit le cercle des connaissances acquises; car le savoir confère à ceux qui le possèdent une véritable autorité, une puissance devant laquelle s'incline tout esprit droit et loyal. La science est une force sociale, à l'aide de laquelle on remue bien des esprits et l'on soulève bien des volontés. La science donne à qui la possède un prestige, un ascendant d'autant plus considérables, qu'elle est plus solide, plus sûre et plus étendue. Quoi qu'on ait pu faire, de nos jours surtout, pour vulgariser l'instruction et mettre la science à la portée de tous, il n'en est pas moins vrai que le monde des esprits se divisera toujours en deux catégories bien distinctes : la catégorie de ceux qui ont la prédominance intellectuelle, et qui, par la parole ou par la plume, établissent et dirigent ces courants d'idées qu'on nomme l'opinion, et la catégorie de ceux qui, moins pourvus de connaissances, moins avancés dans le domaine du savoir, suivent ces courants et subissent l'influence de ces esprits plus cultivés.

Vous êtes appelés, chers jeunes gens, à prendre rang dans la première de ces catégories, et, par conséquent, à exercer dans le milieu social où vous aurez à vivre une influence intellectuelle qui fera de votre savoir un puissant moyen d'apostolat.

Faut-il ajouter que la science est une source de jouissances réelles, élevées, pures, délicates, exquises,

qui sont une compensation aux pénibles efforts exigés par son acquisition (1)?

Ces jouissances intellectuelles sont merveilleusement aptes à détacher de la poursuite des jouissances grossières et sensuelles. C'est une vérité connue et mille fois démontrée par l'expérience, que cette ambition du savoir, l'activité incessante dans laquelle elle tient l'esprit, les joies immatérielles qu'elle procure, sont une sauvegarde des plus efficaces contre le débordement des passions mauvaises, surtout contre l'envahissement et la prédominance des désirs voluptueux. Lorsque l'esprit est appliqué à la recherche de la vérité et, pour ainsi dire, absorbé par l'acquisition de la science, les appétits inférieurs, les instincts grossiers et charnels s'en trouvent réprimés, dominés qu'ils sont par les puissances spirituelles.

Si cela est déjà vrai du simple travail naturel, inspiré par un mobile purement humain, combien plus est-ce vrai du travail chrétien, inspiré par la foi et poursuivi dans un but surnaturel!

Pour ces divers motifs, je vous répète : jeunes gens, ayez l'ambition du savoir. Stimulez sans cesse en vos cœurs le désir d'étendre, de fortifier, de perfectionner vos connaissances. Entretenez en vos esprits cette noble avidité, cette légitime curiosité intellectuelle qui rendra plus actives et plus efficaces vos laborieuses in-

(1) Voir le *Collège chrétien*, par Mgr Baunard : L'instruction et ses gloires.

vestigations dans les domaines scientifiques. Ne négligez aucune des choses qu'il est utile de connaître et dont l'ignorance accuserait plus tard une lacune dans votre savoir. Devenez enfin des hommes instruits, capables de faire honneur, par la variété et la solidité de leurs connaissances, à la Religion qui fut leur maîtresse et à l'enseignement catholique qu'ils reçurent durant leurs jeunes années.

Ayez, en second lieu, *l'ambition de l'activité*. Parler d'activité à la Jeunesse, n'est-ce pas un contre-sens? L'activité n'est-elle pas l'apanage principal de cet âge d'effervescence, d'exubérance, d'enthousiasme et d'entraînement?

Hélas! à bien examiner l'état actuel de la société, on acquiert rapidement la certitude qu'une chose, entre plusieurs autres, fait défaut à la Jeunesse contemporaine : c'est cette activité dont je parle. Dans un discours dont la thèse peut se résumer en cette formule : *Faisons des hommes d'action*, un orateur français disait naguère : « Mon opinion est que nous sommes plongés dans une douce somnolence... C'est l'assoupissement où se complait, au sortir de table, le paresseux qui a chargé son estomac d'un trop copieux déjeuner. » « Nos jeunes gens, ajoutait-il, sont somnolents; *ils n'ont pas le goût de l'action*, parce que notre éducation est telle, qu'on s'ingénie à leur enlever le sentiment de leur valeur réelle et à décourager leur initiative (1). »

(1) Discours de M. Bonvalot, à l'occasion du deuxième centenaire de la naissance de Dupleix.

Il n'est donc pas hors de propos, chers jeunes gens, pour réagir contre cette éducation molle et égoïste, de vous exciter à développer, afin de vous en servir opportunément, les ressources de votre nature et le fonds de généreuse activité dont la munificence divine a enrichi vos jeunes âmes.

Toutefois, il convient de ne pas confondre l'activité inconsidérée, brouillonne, tapageuse, qui se porte indistinctement vers tout objet, avec l'activité sage, prudente, bien ordonnée, qui s'exerce à propos et s'applique invariablement à des œuvres utiles.

C'est cette activité qui doit vous animer; c'est elle que vous devrez déployer plus tard, pour le bien de vos semblables et pour le meilleur usage de votre jeunesse.

Arrière les égoïstes et les inertes, qui se concentrent en eux-mêmes et s'enferment dans une vie de repos et de jouissance! Arrière les lâches, qui redoutent le moindre effort ou qui, en agissant, craignent toujours de se compromettre! Non, non, jeunes gens; on ne se repose pas à votre âge; on ne fuit pas le travail, on ne se condamne pas à l'inaction, on n'emprisonne pas cette activité expansive, cette sève printanière, qui est la gloire même — le danger aussi — de la jeunesse!

Ce doit être un besoin pour vous d'agir, de vous dévouer au service de toutes les nobles et grandes causes qui répondent aux noms de vérité, de justice, d'honneur et de patriotisme. Bientôt sonnera pour

vous l'heure de dépenser les trésors d'énergie, de générosité, de dévouement, lentement amassés, comme une précieuse réserve, aux jours de votre formation virile. En attendant thésaurisez pour l'avenir, et mettez à profit le présent, en entretenant et fomentant en vous cette activité pour le bien qui s'exercera plus tard en œuvres utiles et fécondes.

« A vingt ans, écrivait à un jeune homme le Père Lacordaire, il vous faut combattre et convaincre : combattre pour demeurer fidèle; convaincre pour transmettre à d'autres la vie qui vous fut donnée. Comme il n'y a pas de chrétien sans amour, il n'y a pas de chrétien sans prosélytisme, et ce que je vous demande avant tout, dès aujourd'hui, c'est d'*embrasser le monde dans votre ambition*. Ne dites pas : Je veux me sauver; dites-vous : Je veux sauver le monde. C'est là le seul horizon digne d'un chrétien (1). »

Ayez enfin, ayez surtout l'*ambition de la vertu*. Vous n'êtes pas seulement appelés à devenir des *hommes;* vous avez encore à être des *chrétiens*. Or ce qui fait le chrétien véritable, ce n'est ni le savoir, ni le génie, ni l'élévation du rang, ni l'abondance des biens, ni l'éclat des œuvres accomplies. Ce qui fait le chrétien, c'est la vertu qui est en lui. Entendez par ce mot l'accomplissement fidèle de tous les devoirs qui lui incombent comme chrétien, c'est-à-dire comme serviteur et fils de Dieu : la lutte contre le mal, les efforts

(1) Lettres du Père Lacordaire à des jeunes gens.

déployés pour la pratique du bien; l'acquisition des habitudes qui, progressivement, le rapprochent de la perfection à laquelle il doit prétendre.

Je dis : à laquelle il doit prétendre, car « telle est la volonté de Dieu sur nous tous, que nous devenions des saints (1) ». Et ne pas travailler à le devenir; se désintéresser de la poursuite de la sainteté; négliger la pratique de la vertu; se condamner à n'être qu'un chrétien médiocre, indifférent, insouciant et négligent, c'est aller contre cette volonté de Dieu, volonté très sage, très juste et très bonne, qui doit être, en tout et toujours, la règle souveraine de la nôtre.

Pour vous, jeunes chrétiens, vous inspirant sans cesse de cette volonté divine, entretenez en vos âmes la noble ambition de la vertu. Vous êtes ici à l'école de tout bien. La formation que l'on s'efforce de vous donner au collège est, avant tout, une formation à la vie chrétienne et vertueuse. Prêtez-vous bien à cette formation; secondez-la de vos propres efforts. Ayez pour la vertu, en général, l'estime et l'amour qu'elle mérite; ayez, en particulier, pour les vertus de votre âge une estime plus marquée et un amour plus ardent. Ayez ces nobles élans des âmes généreuses qui, ne sachant pas se résigner à ramper ou seulement à végéter dans les régions de la vie naturelle et banale, se laissent emporter par la passion du bien et s'élèvent

(1) Hæc est enim voluntas Dei sanctificatio vestra. (I Thess., IV, 3.) — Elegit nos Deus ante mundi constitutionem, ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus. (Eph., I, 4.)

d'un vol puissant, irrésistible, jusqu'aux plus hauts sommets de la sainteté.

Soyez du nombre de ceux qui jamais ne disent : C'est assez! mais, au contraire : Encore! encore! toujours mieux! toujours plus haut! toujours plus près du ciel! toujours plus de pureté, d'humilité, de générosité! toujours plus de zèle pour la gloire de Dieu et pour le bien des âmes!

Que chaque jour soit, en effet, marqué par de nouveaux progrès en pureté, en humilité, en obéissance, en amour de Dieu et du prochain. Que ces progrès soient visibles à tous (1), à Dieu, à ses anges et aux hommes; et que ceux qui en seront les témoins journaliers, vos condisciples surtout, en conçoivent une sainte émulation, de telle sorte qu'entre eux et vous ce soit à qui fera le mieux, à qui ira le plus loin, à qui s'élèvera le plus haut dans l'ordre de la vertu (2).

C'est ainsi qu'ayant marché dans la voie du bien, aux jours de votre adolescence, vous persévérerez dans cette voie jusqu'à l'extrême vieillesse (3), et que vous irez, de clarté en clarté (4), jusqu'à la splendeur indéfectible de la gloire promise à ceux qui auront suivi les traces du divin modèle des chrétiens (5).

(1) Profectus tuus manifestus sit omnibus. (I Timoth., IV, 15.)

(2) Æmulamini autem charismata meliora. (I Cor., XII, 31.) — Semper quod bonum est sectamini invicem et in omnes. (I Thess., V, 15.)

(3) Adolescens juxta viam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea. Prov., XXII, 6.)

(4) Transformamur a claritate in claritatem. (II Corinth., III, 18.)

(5) Qui sequitur me habebit lumen vitæ. (Joan., VIII, 12.)

Mais il ne suffit pas d'avoir la triple ambition du savoir, de l'activité et de la vertu, pas plus qu'il ne suffit jadis aux fils de Zébédée d'ambitionner une place d'honneur dans le royaume du Christ. Si légitime que soit cette ambition, ce n'est qu'à de certaines conditions qu'elle peut être satisfaite.

« Pouvez-vous boire mon calice? » disait Jésus aux enfants de Salomé. A mon tour, jeunes gens, je vous dis : Pouvez-vous accepter de faire les efforts au prix desquels s'acquièrent la science, l'activité et la vertu? Êtes-vous disposés à affronter les difficultés de l'entreprise; à vous assujettir aux conditions imposées; à soutenir la lutte quotidienne contre le démon, le monde et vous-mêmes; à persévérer, avec une invincible obstination, dans l'acquisition progressive de la sainteté?

Car telle est l'ambition véritable. Elle ne peut aspirer vers son objet, sans se porter avec amour, parfois même avec passion, aux moyens qui aident à l'atteindre.

Qu'importe que ces moyens soient ardus! — et ils le sont, d'ordinaire. — Qu'importe que leur emploi réclame des efforts et impose des gênes à la nature! L'intensité du désir qui fait souhaiter d'atteindre le but, communique à la volonté une indomptable ardeur à surmonter, quoi qu'il en coûte, les obstacles qui arrêtent. Et ce serait la plus vaine des ambitions et la plus funeste des illusions que de prétendre à la gloire et de refuser la peine au prix de laquelle elle s'achète.

Pour vous, jeunes chrétiens, vous acceptez la peine tout en souhaitant et poursuivant la gloire : la gloire du savoir, la gloire d'une activité féconde, la gloire de la vertu, et la gloire finale du royaume de Dieu, qui est le couronnement de la vertu.

Dès lors, votre ambition est de celles qui ne sont point sujettes aux déceptions humiliantes, mais qui aboutissent à l'entière satisfaction de tout ce qu'elles ont souhaité et poursuivi, ici-bas et là-haut.

LES DEUX FILS

Conduite envers Dieu et ses représentants.

Au cours de ses prédications évangéliques, notre divin Sauveur usait fréquemment d'images, de comparaisons et de métaphores. Ce procédé lui permettait de rendre sa doctrine plus intelligible aux foules, par les commentaires pratiques, saisissants, dont il accompagnait, d'ordinaire, ces figures et ces récits symboliques.

Du reste, en parlant de la sorte, il ne faisait que s'adapter aux usages des pays évangélisés par lui, qu'employer une forme de langage familière à ses auditeurs.

Souvent aussi, pour frapper davantage l'esprit de ces derniers, les obliger, en quelque sorte, à méditer ses paroles, à s'en mieux pénétrer, le divin Maître présentait les vérités qu'il annonçait sous la forme voilée, énigmatique de la parabole (1). Les Juifs mal

(1) Tacite stimulat eos Christus, ut aures audiendi induant, ac sermones suos parabolice dictos scrutentur, eorumque explicationem

disposés, ou même simplement indifférents, écoutaient sans comprendre et s'en allaient sans avoir rien appris. Par contre, les amis du Christ, désireux de connaître le sens de ces gracieux tableaux qui avaient piqué très vivement leur curiosité, cherchaient, travaillaient, interrogeaient et finissaient par réussir à comprendre ce qu'avait voulu dire le Maître. Pour eux, ce système d'enseignement employé par Jésus était une grâce de plus, puisqu'il les excitait à courir avec une ardeur croissante après l'intelligence des saints mystères (1). Aussi l'évangéliste saint Marc fait-il observer que le Sauveur, dans son zèle pour instuire les âmes, « prêchait aux foules avec beaucoup de paraboles, selon qu'elles pouvaient être comprises, et même, ajoute-t-il, il ne leur parlait pas sans paraboles (2) ».

Au surplus; il est bon d'ajouter avec un écrivain moderne (3), qu'en adoptant ce mode d'enseignement populaire, Jésus lui a donné une simplicité, une vérité, une sobriété, un charme inconnus avant lui. La plupart de ces paraboles sont restées gravées dans le souvenir; elles réalisent le beau absolu; l'humanité entière les connaît et les admire; l'enfant les épelle et l'homme les médite; l'ignorant les comprend et le penseur y trouve une lumière infinie.

humiliter studio obsequendi ab eo efflagitent. (Cornel. a Lapid., *Comment in Matth.*, XIII, 11.)

(1) V. Fillion, *Évang. selon saint Mathieu,* XIII, 11.

(2) Et talibus multis parabolis loquebatur eis verbum prout poterant audire : sine parabola autem non loquebatur eis. (Marc., IV, 33, 34.)

(3) P. Didon, *Jésus-Christ,* livre III, ch. VI.

Parmi les paraboles proposées par Jésus à ses contemporains et aux chrétiens de tous les temps, celle des deux fils (1), chers jeunes gens, mérite toute votre attention. Outre qu'il y est question de deux adolescents, elle contient des instructions qu'il vous sera utile de recueillir.

Le principal enseignement qui vous y est offert est celui qui a trait à la façon dont vous devez vous comporter soit envers Dieu, envisagé au point de vue de l'autorité paternelle qu'il exerce envers vous, je veux dire en tant qu'il vous commande et vous manifeste ses volontés, par sa loi sainte; soit envers ses représentants légitimes : vos parents, vos maîtres et, en général, tous ceux qui ont autorité sur vous.

L'exemple des deux frères dont il est question dans la parabole évangélique vous apprendra, chers jeunes gens, ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter en cette matière.

I

« Un homme avait deux fils. » Ainsi débute le récit du Sauveur; et, dans ces quelques mots, nous est tout d'abord manifesté le plus doux des rapports de Dieu avec les hommes, celui de son universelle paternité. Car il est clair que Dieu lui-même est désigné par cette dénomination : « un homme » (2). Dieu, en effet, s'est fait homme, et la bonté dont il est animé envers

(1) Matth., XXI, 28-31.

(2) Homo iste Deus est, secundum quod imagines ad similitudinem veritatis figurantur. (S. Cyril., *in Cat. D. Th.*)

les hommes n'a fait qu'éclater encore plus visiblement dans son Incarnation.

Et cet homme eut « deux fils ». Certes, les fils de Dieu sont innombrables. Du moins, leur nombre égale-t-il celui des hommes qui sont sur la terre, qu'il a rachetés par son sang et qu'il sanctifie par sa grâce. Ce sont ses fils; donc il les aime d'un amour paternel. Mais ici il n'est question que de deux fils. En ne parlant que de ceux-là, Dieu veut mettre, pour ainsi dire, en un relief plus saisissant leur conduite, pour l'instruction de l'humanité.

« Et cet homme, s'approchant du premier de ses fils, lui dit : « Mon fils, allez-vous-en aujourd'hui tra-« vailler à ma vigne. » Et celui-ci répondit : « Je ne « veux pas y aller... » S'étant ensuite approché de l'autre, il lui fit le même commandement. Et celui-ci répondit : « J'y vais, Seigneur » ; et il n'y alla pas (1). »

Si l'on s'arrête au sens moral de cette parabole il est incontestable que ces deux fils représentent ici deux catégories de chrétiens (2). Tous ont reçu et reçoivent incessamment de Dieu, leur père, l'ordre de « travailler à sa vigne », c'est-à-dire de cultiver leur

(1) Et accedens ad primum, dixit : Fili, vade hodie, operare in vinea mea. Ille autem respondens, ait : Nolo. Postea autem, pœnitentia motus, abiit. Accedens autem ad alterum, dixit similiter. At ille respondens ait : Eo, Domine, et non ivit. (Matth., *loc. cit.*, 28, 30.)

(2) Au sens littéral, les deux fils figurent deux catégories de Juifs contemporains du Sauveur, les Pharisiens et leurs imitateurs, d'une part; de l'autre, les publicains, les pécheresses et tous ceux qui leur ressemblent au moral. (Fillion, *Év. selon s. Mathieu*, XXI, 28. — Conf. Cornel. a Lap., *loc. cit.*)

âme, d'y faire germer et fructifier les vertus chrétiennes. Il l'appelle « sa vigne, *vinea mea* ». Car notre âme est sa propriété très authentique, son bien très légitime. *Vade hodie :* allez aujourd'hui travailler à ma vigne. Cette parole, dite au jour du baptême, Dieu la redit chaque jour et à chaque instant du jour, à chacun de ses enfants. *Hodie!* Aujourd'hui, aujourd'hui même! car le temps presse; et ce temps est donné pour acheter l'éternité; et chaque minute, chaque seconde de ce temps doivent être employées à réaliser ce gain incomparable et souverainement indispensable.

Certes, rien de plus juste et de plus légitime, de la part de Dieu, que d'exiger de l'homme, du chrétien, de vous tous, mes amis, cet exercice de toutes les puissances physiques et spirituelles en vue de la culture de l'âme et de l'acquisition du ciel, pour lequel cette âme a été faite. Dieu a créé l'homme actif; il l'a doué d'intelligence et de volonté; il l'a rendu apte à opérer des œuvres, non seulement dignes de l'estime et de l'admiration des hommes, mais encore de l'approbation et des souveraines largesses de son Créateur.

Dieu a donc le droit d'exiger de l'homme la mise en activité des aptitudes naturelles et surnaturelles dont il l'a doté, voulant assigner un but utile à ces aptitudes et au séjour de l'homme ici-bas. Or ce droit, Dieu l'exerce avec une bonté infinie, et s'il commande à l'homme comme maître, il n'oublie jamais qu'il est père. Aussi bien, chacun de ses ordres est-il empreint

du caractère de son auguste et bienveillante paternité et tend-il au bonheur même de celui qui les exécute. « Mon enfant, dit-il, allez travailler à ma vigne. *Fili, vade, operare in vinea mea.* »

A cette invitation si douce, à cet ordre si plein de ménagement, quoique très formel, les hommes, les chrétiens ont deux façons de répondre.

Les uns disent : Non! Ce sont les fils désobéissants, insoumis et rebelles, ceux qui prétendent se soustraire au joug paternel du Seigneur, vivre selon leur fantaisie, n'obéir qu'à leurs caprices, à leurs passions, marcher dans la voie facile des plaisirs, se reposer au lieu d'agir, de travailler, d'opérer, ne s'occuper enfin, en aucune façon, de leur âme.

Les autres disent : Oui! Mais, parmi ceux-là, combien ne le disent pas d'un cœur sincère ou l'oublient après l'avoir dit sincèrement! Chrétiens légers, inconséquents, qui, ayant dit à Dieu : « Je suis à vos ordres », ne se soucient point, dans la suite, de tenir parole et d'accomplir la volonté divine.

Et pourtant, cette volonté leur est connue. Ils savent bien ce que Dieu attend d'eux, ce qu'il leur demande, ce qu'il exige de chacun d'eux : « Va travailler à ma vigne »; cultive ton âme; orne-la; féconde-la; extirpes-en les herbes folles des distractions mondaines et les ronces envahissantes des mauvais désirs et des passions grossières qui étoufferaient en elle la bonne semence, les germes des vertus.

« *Eo Domine!* Seigneur, dit-on, j'y vais, j'y suis, je

me mets à l'œuvre. J'ai dit, j'ai commencé (1)... » Et les promesses succèdent aux promesses, les résolutions aux résolutions. Cent fois, elles sont renouvelées. Mais on n'en agit pas moins à sa guise; mais on n'en omet pas moins ses devoirs de chrétien, imitant, en cela, ce fils qui, devant l'injonction paternelle, affecte une obéissance respectueuse et empressée, presque aussitôt démentie par sa conduite insoumise.

Et parmi ceux qui répondent : « J'y vais » à l'invitation divine, il en est qu'on voit extérieurement zélés pour les intérêts de Dieu, qui prêtent un concours empressé aux œuvres ayant pour but de procurer sa gloire; et, par une inqualifiable inconséquence, voilà que sous des dehors corrects, réguliers, voire édifiants, se dissimulent parfois, hélas! les infidélités les plus graves, les désordres secrets les plus inavouables. Vrais pharisiens de l'Évangile, hypocrites et sépulcres blanchis (2), mauvais fils qui affectent « d'honorer leur père des lèvres, tandis que, en réalité, leur cœur est loin de lui (3)! »

Heureusement, à côté de ces fils révoltés, inconstants et doubles, il y a les fils soumis, fidèles et sincères; ceux dont la nourriture est de faire, à l'exemple de Jésus, la volonté du Père qui les envoie travailler à sa vigne; ceux qui mettent tous leurs soins à accomplir

(1) Et dixi, nunc cœpi. (Ps. LXXVI, 10.)

(2) Pharisæi hypocritæ, quia similes estis sepulchris dealbatis. (Matth., XXIII, 27.)

(3) Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me. (Matth., XV, 8.)

la tâche imposée par cette volonté très équitable (1).

Ah! sans doute la vue de ces fils réjouit Dieu et console son cœur. Mais que leur nombre est relativement restreint, et que celui des autres, par contre, est considérable! Toutes les fois que l'homme pèche, c'est-à-dire oppose à la volonté de Dieu sa volonté propre, et, au lieu de dire à Dieu : « Je vous obéirai », lui dit — que ce soit des lèvres ou par les actes, peu importe! — : « Je ne vous obéirai pas (2)! » il reproduit la révolte du fils dont parle l'Évangile et qui à l'ordre intimé par son père d'aller, sur l'heure, travailler à sa vigne, répond insolemment : « Non! je n'irai pas (3)! »

Or, ils sont nombreux ces révoltés à qui la loi de Dieu est une gêne insupportable; qui trouvent Dieu trop exigeant, sa doctrine trop austère, son autorité trop dure, et qui, secouant un joug que le Seigneur déclare être suave, mais qui leur est devenu odieux, foulant aux pieds les règles de la plus élémentaire convenance, lâchant la bride à leurs passions, violent en tous ses points la loi divine, s'établissent et vivent dans une continuelle révolte à l'égard de leur maître et de leur père des cieux.

Et combien aussi sont nombreux ceux qui, sans résister, en principe, à ce maître et à ce père, sans se mettre vis-à-vis de lui sur le pied de la révolte préconçue, systématique, venant de parti pris, lui résis-

(1) Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus. (Joan., IV. 34.)

(2) Confregisti jugum meum, rupisti vincula mea et dixisti : Non serviam. (Jerem., II, 20.)

(3) Ille autem respondens ait : Nolo. (Matth., XXI, 29.)

tent en fait, et contredisent à ses adorables et tout aimables volontés!

Chers jeunes gens, ne pourrait-on pas vous classer parmi ces derniers, et n'auriez-vous pas, trop souvent déjà, ressemblé au second des fils qui répondit à son père : « Je vais accomplir vos ordres » et qui ne les accomplit pas?

Chaque matin, dans votre prière, vous dites à Dieu : « Mon Dieu, c'est encore par un effet de votre bonté que je vois ce jour : je veux aussi l'employer uniquement à vous servir. » Et, en disant cela, vous répondez comme il convient à l'invitation que, de son côté, Dieu vous adresse : « Mon fils, allez travailler, durant ce jour, à ma vigne! »

Mais cette réponse, qu'elle est vite oubliée! Mais cette promesse, qu'elle est vite démentie! Au lieu d'être appliqués à l'étude et de travailler avec ardeur à faire des progrès dans la science, vous accomplissez mollement, routinièrement votre tâche journalière, si tant est que vous ne cédiez pas à la négligence et à la paresse. Au lieu de veiller sur vos défauts, de vaquer à la réforme de votre caractère, vous laissez ces défauts se développer librement, ce caractère se manifester au dehors par une humeur difficile, susceptible, tracassière, orgueilleuse.

Au lieu de combattre vos passions naissantes, vos inclinations déréglées, vous flattez imprudemment leurs grossiers appétits; au lieu de fuir les occasions, vous les recherchez et les faites naître. En somme, au

lieu d'obéir à Dieu, vous lui désobéissez; au lieu de lui être soumis, vous vous révoltez contre lui.

Hélas! mes amis, ces révoltes n'iraient-elles pas jusqu'à avoir le caractère spécialement odieux que je signalais tout à l'heure? Peut-être avez-vous toutes les apparences des écoliers dociles, réguliers, animés du bon esprit. Peut-être votre extérieur dénote-t-il la piété, des habitudes vertueuses. Peut-être ces indices favorables vous ont-ils concilié l'estime de vos condisciples, la confiance de vos supérieurs et de vos maîtres; peut-être même vous ont-ils fait admettre parmi l'élite des maisons chrétiennes, je veux dire au nombre des Congréganistes de la Sainte Vierge, et vous ont-ils fait élever jusqu'aux dignités réservées aux plus méritants... Aux yeux des hommes, vous êtes de fervents chrétiens; aux yeux de Dieu en est-il de même? Non, si vous vous bornez à sauvegarder les apparences; si ces apparences de vie vertueuse cachent des passions non combattues, trop facilement satisfaites, des habitudes coupables résultant de votre indolence spirituelle, de votre manque d'énergie à réprimer vos inclinations mauvaises, et surtout de votre préoccupation exclusive de paraître bons au dehors, sans nul souci de l'être au dedans.

Dans ce cas, vous êtes, vous aussi, du nombre de ceux que Jésus-Christ a si énergiquement flétris en les qualifiant « d'hypocrites, de sépulcres blanchis, beaux à l'extérieur et, à l'intérieur, remplis de corruption (1). »

(1) Similes estis sepulchris dealbatis, quæ a foris parent hominibus

Loin, loin de vous, mes amis, ce christianisme de contrefaçon,. cette vertu de pure apparence! Au service du Dieu de vérité et de justice, il ne faut que des serviteurs droits et sincères, qui marchent dans la rectitude et la simplicité réclamées par un tel Maître. En la société du Père par excellence dont le cœur est si largement ouvert à ses enfants, il ne faut que des fils nobles en leur affection, loyaux en leur dévouement, et toujours disposés à faire en tout ce qui plaît à leur Père (1).

Ce qui vient d'être dit au sujet de vos rapports avec Dieu, appliquez-le, chers amis, à vos rapports avec vos parents et vos maîtres. Dans les desseins de la divine Sagesse, les uns et les autres sont une extension et comme une incarnation de votre Père qui est aux cieux. La même obéissance que vous devez à Dieu, vous la leur devez en toute confiance et justice. De cette obéissance, qui est l'un de vos principaux devoirs envers eux, l'on peut dire ce que disait jadis l'apôtre saint Jean de la vertu de charité : « Comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas, celui qui n'aime pas son frère qu'il voit (2)? »

Cela revient à dire que vous ne serez des fils soumis à vos parents et à vos maîtres qu'à la condition de l'être tout d'abord à Dieu; et, réciproquement, que

speciosa, intus vero plena sunt ossibus mortuorum et omni spurcitia. (Matth., XXIII, 27.)

(1) Quia ego quæ placita sunt ei facio semper. (Joan., VIII, 29.)

(2) Qui enim non diligit fratrem suum quem videt, Deum quem non videt quomodo potest diligere? (I Joan., IV, 20.)

vous ne serez vraiment tels que Dieu vous veut, dociles à son autorité, observateurs fidèles de sa loi, qu'à la condition d'être soumis à vos parents et à vos maitres.

II

Or, lisons-nous dans le texte sacré, celui des fils qui avait répondu à son père : « Je ne veux pas aller où vous m'envoyez », touché de repentir, y alla (1).

Vous avez vu ce fils irrespectueux refuser insolemment d'obéir à son père. Et ce refus, à bon droit, vous avait indignés. Admirez maintenant la conduite de ce jeune homme et la façon dont il répare cet acte passager de désobéissance ou plutôt de révolte. Il y a eu dans sa réponse tant de dureté, d'orgueil, de grossière impudence et de mépris outrageant, qu'il en a senti comme le contre-coup immédiat; ses yeux se sont ouverts; il a vu, il a constaté ses torts et, sans tarder, sans retourner vers son père et recourir à des excuses verbales, à des protestations de regret, il s'empresse d'exécuter les ordres paternels et d'aller où on l'a envoyé.

N'est-ce point là, chers amis, la triste et touchante histoire des égarements et du retour du pécheur? N'est-ce pas tous les jours que se reproduit, connue le plus souvent de Dieu seul, cette scène évangélique? « L'insensé avait dit dans son cœur, peut-être aussi l'avait-

(1) Ille autem respondens ait : Nolo. Postea autem pœnitentia motus, abiit. (Matth., XXI, 29.)

il proclamé des lèvres : « Il n'y a pas de Dieu (1)! » Dès lors, « il n'y a pas de maître (2)! » Et « il s'est abandonné à ses instincts pervers; il s'est corrompu; il est devenu abominable en ses affections; il n'a plus su que faire le mal (3) ». Il s'y est plongé, enfoncé, il en a été submergé (4)..... Mais, un jour, la lumière a lui dans les ténèbres de cette conscience coupable; et l'insensé devenu sage a renoncé à suivre ses passions; et, pénitent, repentant, il n'a plus eu qu'un souci, qu'un désir, le souci, le désir de tous les vrais convertis : racheter le temps perdu et réparer le mal accompli, en faisant le bien désormais (5).

Ah! voilà bien, mes amis, la conduite que vous devrez tenir vous-mêmes toutes les fois que, par légèreté, indocilité, résistance à la grâce, vous aurez préféré suivre l'inclination de vos mauvais penchants; toutes les fois que vous aurez refusé à Dieu, à la conscience qui vous parlait au nom de Dieu, l'acte d'acquiescement, de soumission qui vous était réclamé.

Au lieu de vous obstiner dans cette résistance aussi funeste qu'injuste; au lieu d'aggraver vos torts par une habitude d'indocilité, de désobéissance et de révolte, ouvrez les yeux, vous aussi, voyez, comprenez

(1) Dixit insipiens in corde suo : non est Deus. (Ps. XIII, 1.)

(2) Quis noster Dominus est? (Ps. XI, 5.)

(3) Corrupti sunt et abominabiles facti sunt in studiis suis; non est qui faciat bonum. (Ps. XIII, 1.)

(4) Demerserunt in cœno et in lubrico pedes suos. (Jerem., XXXVIII, 22.)

(5) Redimentes tempus. (Ephes., V, 16.) — Dum tempus habemus, operemur bonum. (Galat., VI, 10.)

et réparez, sans différer, votre faute. Faites ce que Dieu vous commande et, par le soin que vous mettrez à bien faire, obligez Dieu à oublier la peine que vous aviez, par votre résistance, causée à son cœur paternel.

Et ce que je vous dis au sujet de vos torts envers Dieu, je vous le dis pareillement au sujet de vos torts soit envers vos parents, soit envers vos maîtres.

Envers vos parents, d'abord. Je vous l'ai dit plus haut, mais il me plait de vous le redire ici, tant il importe, chers jeunes gens, que vous graviez profondément dans vos esprits ces indispensables notions : vos parents sont investis d'un caractère auguste et souverainement respectable ; ils sont, dans l'ordre naturel, les représentants les plus immédiats auprès de vous de la paternité de Dieu. Dieu leur a conféré une autorité réelle, un droit imprescriptible, le droit de vous commander, de vous indiquer ce que vous devez faire, comme aussi le droit de vous défendre ce que vous devez éviter et omettre. Prenez garde de méconnaître ce caractère auguste, ce droit sacré, et de ne voir dans vos parents que des contrôleurs désagréables de vos actes, des oppresseurs de votre liberté, ou bien des serviteurs à vos ordres, n'ayant rien autre chose à faire qu'à condescendre à tous vos caprices et qu'à satisfaire toutes vos fantaisies. Prenez garde surtout d'user envers eux d'un ton arrogant, ergoteur, insolent; de vous habituer à ne tenir aucun compte de leurs désirs, de leurs recommandations, de leurs ob-

servations, de leurs ordres; prenez garde de leur résister ouvertement et de vous conduire envers eux en fils insoumis et révoltés.

J'ai parlé aussi de vos maîtres. Ceux-ci, précisément parce qu'ils sont vos maîtres, ont, comme vos parents, le droit de vous commander, et c'est l'un de vos devoirs envers eux de leur obéir. Ce qu'ils vous commandent n'est pas toujours, j'en conviens, conforme à vos désirs et à vos goûts. S'il n'en était ainsi, quel mérite y aurait-il à obéir?... Mais qu'importe! Vous savez bien que ce n'est pas en leur nom propre qu'ils vous commandent, mais au nom de Dieu, dont ils sont les ministres et qui les a rendus participants de son autorité. Dès lors, c'est à Dieu même que vous obéissez en leur obéissant, et leurs volontés, transmises directement et verbalement ou manifestées par les divers points du règlement du collège, ne sont autres que les volontés mêmes de Dieu.

Voilà, chers écoliers, ce que vous êtes exposés à oublier, et ce que trop souvent, en fait, vous oubliez.

L'orgueil, l'esprit d'indépendance, l'impatience de tout joug, bien d'autres passions secrètes, vous font trouver odieuse cette autorité, dures ces prescriptions disciplinaires qui sont autant d'entraves, selon vous, à votre liberté.

De là vient qu'à certaines heures, des lèvres ou du cœur, par les paroles ou par la conduite, vous reproduisez l'acte d'insoumission du jeune homme de l'É-

vangile et que, comme lui, vous dites : « Je n'obéirai pas ! »

Vous n'obéirez pas ! Mais alors, vous vous mettrez en révolte envers l'autorité. Cette dernière devra user envers vous d'une juste rigueur. Ce que vous refusez de faire de votre gré, il vous faudra le faire de force. En ne voulant pas obéir, en prenant une attitude de résistance, vous serez une pierre de scandale pour vos condisciples que vous devez aimer et édifier comme des frères. Vous affirmerez et prêcherez autour de vous le mauvais esprit. Vous ferez du tort aux autres et vous vous en ferez à vous-mêmes...

Allons, jeune homme, soyez sage et ne cédez pas à cette folie des dix-huit ans, folie heureusement passagère, mais très réelle. Ne ressemblez pas à ces poulains de race, qui ne peuvent souffrir qu'on les attelle, et qui ont tôt fait, d'un coup d'épaule et d'une ruade, comme l'observe un écrivain moderne (1), de briser rênes et brancards. Laissez, laissez-vous lier ; laissez emprisonner cette exubérante activité de jeunesse dans les liens salutaires d'une règle qui, bien loin de l'étouffer, ne fera, au contraire, que la rendre plus puissante en la modérant et la dirigeant.

Et si, par moments, la nature impatiente s'échappe ; si elle cherche à rompre ces liens, à se soustraire à cette autorité, à cette direction ; si même, entraînés par la fougue de votre âge, il vous arrivait de faire

(1) Abbé Bolo, *Les jeunes gens.*

acte d'insoumission et de révolte, soit envers ces parents, soit envers ces maîtres qui ont droit à votre entière docilité, ne vous obstinez pas, ne vous entêtez pas dans une folle résistance ; laissez la raison, laissez la foi vous persuader, suavement et fortement, de votre sottise et, *pœnitentia motus,* repentants, assagis, soumettez-vous, obéissez, et réparez, par une conduite docile, ce moment d'oubli, cette révolte passagère.

Enfin, pour compléter les enseignements que nous fournit la parabole des deux frères, j'ajouterai : habituez-vous, chers amis, à tenir parole à Dieu, à être loyalement fidèles aux promesses que vous lui aurez faites. Si la *parole donnée* aux hommes est, comme l'on dit vulgairement, une *parole d'honneur,* combien l'est plus la parole donnée à Dieu !

N'imitez donc pas, n'imitez donc plus celui des deux fils qui, ayant promis à son père d'aller où il l'envoyait, n'y alla pas. C'est faire injure à Dieu que de le traiter de la sorte. Au surplus, de quel droit lui infligerait-on une injure qu'on n'oserait pas infliger à son semblable ?....

Le Maréchal de Turenne, l'une des plus pures gloires militaires de France, après avoir abjuré les erreurs du Calvinisme, avait embrassé les pratiques de la vie chrétienne, ayant à cœur, comme de juste, de se distinguer autant par sa piété que par sa bravoure. Interrogé s'il était retombé dans certaine habitude

(1) Quid autem vobis videtur?... Quis ex duobus fecit voluntatem patris? (Matth., XXI. 29, 31.)

contractée avant sa conversion? « Non, répondit-il énergiquement : *Je n'ai jamais manqué de parole aux hommes, comment pourrais-je en manquer à Dieu!* »

En terminant la parabole qui a fourni le thème du présent entretien, Jésus s'adressant à la foule qui l'entourait, lui posa la question suivante : « Que vous en semble?... Lequel de ces deux fils a fait la volonté de son père? » La question était des plus élémentaires. Aussi les auditeurs de Jésus n'hésitèrent-ils pas à répondre : « Le premier (1). »

Si l'on réfléchit sur les paroles du divin Maître, il semble qu'en posant cette question, il ait voulu attirer l'attention sur cette vérité : que ceux-là sont de véritables fils de Dieu qui traitent Dieu comme un père; et que ceux-là traitent Dieu comme un père qui font en tout et toujours sa volonté.

Cette vérité, du reste, Jésus la proclamait encore plus formellement dans une autre circonstance, en disant : « Celui qui fait la volonté de Dieu, celui-là est pour moi un frère, une sœur, une mère (2). »

Jeunes chrétiens, voulez-vous être des enfants de Dieu, des frères de Jésus, dans toute l'acception de ces deux mots? Mettez tous vos soins à faire ce que Dieu veut, ce que Jésus et ceux qui représentent Jésus vous commandent. Il est dit dans nos saints Li-

(1) Dicunt ei : Primus. (*Ibid.*)

(2) Qui enim fecerit voluntatem Dei, hic frater meus, et soror mea, et mater mea. (Marc., III, 35.)

vres que « l'homme obéissant racontera des victoires (1). » Soyez obéissants et, par là même, vous triompherez de l'orgueil, de la paresse, de la sensualité, et surtout du démon, le grand, l'éternel révolté, l'instigateur de toute désobéissance. Soyez obéissants, et, après les luttes et les victoires de l'exil, viendront pour vous les éternels triomphes et les inamissibles récompenses de la patrie.

(1) Vir obediens loquetur victoriam. (Prov., XXI, 28.)

LE JEUNE HOMME DE GETHSEMANI

Le respect humain.

Jésus venait d'être trahi par Judas au jardin des Olives. Conformément aux instructions qu'avait données le traître, la troupe des gens armés d'épées et de bâtons, s'était saisie du Sauveur et l'avait garrotté, puis entraîné hors du jardin.

« Alors, dit l'Évangile, ses disciples l'abandonnèrent et s'enfuirent tous. » Or un jeune homme, un adolescent, arraché au sommeil par le bruit, était venu voir ce qui se passait, revêtu de son seul drap ou de sa couverture. Les soldats se saisirent de lui; sous l'influence de la peur, il abandonna sa couverture et prit la fuite (1).

(1) Et adhuc eo loquente, venit Judas Iscariotes unus de duodecim, et cum eo turba multa, cum gladiis et lignis. Dederat autem traditor ejus signum... At illi manus injecerunt in eum et tenuerunt eum... Tunc discipuli ejus relinquentes eum omnes fugerunt. Adolescens autem quidam sequebatur eum amictus sindone super nudo; et tenuerunt eum. At ille rejecta sindone, nudus profugit ab eis. (Marc., XIV, 43-52.)

L'incident évangélique rapporté dans ces quelques lignes peut, à première vue, paraître insignifiant. Rien, toutefois, dans l'Évangile n'est dépourvu de portée instructive. En étudiant, en approfondissant le texte sacré qui vient d'être cité, on y découvre une leçon éminemment pratique. C'est cette leçon que j'en veux dégager, chers jeunes gens, pour votre instruction.

Mon dessein, dans le présent entretien, est de comparer la conduite du jeune homme dont il vient d'être question à celle du jeune écolier parvenu au terme de ses études et faisant son entrée dans le monde. Je veux vous signaler le danger qui l'attend et qui vous attend vous-mêmes, mes amis, et vous prémunir contre ses atteintes. Ce danger n'est autre que celui du *respect humain*.

I

L'Évangéliste saint Marc qui, seul, a mentionné l'épisode qu'on vient de lire, n'a pas pris soin de citer le nom du jeune fuyard de Gethsemani. A défaut de données certaines, les commentateurs ont émis sur ce point des opinions diverses. La plus générale est que ce jeune homme était un disciple du Christ, dans le sens large de cette expression (1).

Ce qui est plus certain, c'est que ce jeune homme suivait Jésus au moment où ses ennemis, les soldats

(1) V. Fillion, *Év. selon saint Marc*, loc. cit.

et les hommes du peuple soudoyés par les Scribes et les Anciens, s'emparaient de lui et l'emmenaient captif : « *Adolescens quidam sequebatur* ».

Chers jeunes gens, Jésus-Christ subit encore, à l'heure présente, une Passion renouvelée. Aujourd'hui, comme il y a dix-neuf siècles, dans les pays du monde chrétien, comme autrefois à Gethsemani et à Jérusalem, il est trahi, bafoué, persécuté... Ses ennemis le méprisent et l'outragent; ses amis eux-mêmes l'abandonnent (1). Toutefois, au milieu de la défection générale, un certain nombre de ses disciples lui sont fidèles et s'attachent à ses pas.

Jeunes chrétiens, vous êtes de ce nombre. Jusqu'ici vous avez suivi Jésus-Christ. Vous l'avez suivi, car vous avez écouté ses enseignements et observé sa loi. Vous l'avez suivi avec le désir sincère de lui demeurer fidèles. Mais, en réalité, offrez-vous bien toutes les garanties de fidélité? Peut-on espérer de vous que l'avenir ne démentira pas le passé, et qu'une fois hors de l'école, du collège chrétien où s'est écoulée votre adolescence, peut-être même une partie de votre enfance, vous resterez de vrais disciples de Jésus-Christ?

Le jeune homme dont nous parle l'Évangile, et qui suivait Jésus, n'avait sur les épaules qu'un léger vêtement, un simple manteau, une simple couverture de

(1) Tunc discipuli ejus relinquentes eum, omnes fugerunt. (Marc., XIV, 50.)

nuit, que l'historien sacré désigne sous le nom de linceul (1).

Nombreux aussi sont les jeunes chrétiens marchant comme l'adolescent de Gethsemani, à la suite de Jésus et, comme lui, couverts d'un léger vêtement, c'est-à-dire n'ayant qu'un mince et maigre bagage de connaissances surnaturelles, plus mince et plus léger, hélas! que celui des connaissances naturelles acquises durant les années de collège. Ah! s'ils avaient déployé autant de zèle à s'instruire des vérités de la foi, à acquérir la science du salut, qu'ils en ont mis à acquérir une science purement humaine, leurs convictions chrétiennes seraient autrement fermes et profondes, leur vertu autrement solide!

Regardez ce qu'ils sont. Ce ne sont, pour la plupart, que des chrétiens insignifiants et vulgaires, des chrétiens ébauchés, sans convictions sincères, sans force de résistance, sans fermeté de résolution; n'ayant qu'une religion de routine, qu'une piété de surface, dans laquelle la sentimentalité joue un rôle plus actif que la foi. En vérité, se peut-il vêtement plus léger? Et que doit-on attendre de chrétiens semblables? Quelle sera leur conduite en certaines rencontres? En face du monde indifférent ou railleur, en présence des

(1) Amictus sindone, id est amictus linea vel lintæa veste super nudo corpore : fuisse enim sindonem genus vestis lineæ corpori aptatæ, sed ita ut facile dorso injici et eximi posset instar tunicæ, patet ex voce amictus, et ex Pollure qui sindonem vocat... operimentum amiculum, stragulum, velamen, pallium, operculum. (Cornel. a Lap., *Comment. in Marcum*, cap. XIV, 51.)

occasions d'affirmer courageusement leurs croyances et de défendre le Maître dont ils croient être les disciples, que diront-ils, que feront-ils? L'exemple du jeune homme de Gethsemani va vous l'apprendre.

II

Ce jeune homme donc suivait Jésus. Quel sentiment l'attirait ainsi auprès du divin Maître, alors que tous ses autres disciples l'avaient lâchement abandonné? Était-ce par curiosité, poussé par le désir de savoir ce qui adviendrait à Jésus, ou bien par un reste de fidélité plus ou moins consciente? On ne le saurait dire. Toujours est-il que lorsque les soldats et les gardes qui escortaient Jésus l'eurent aperçu auprès de lui, ils voulurent l'arrêter et le faire aussi prisonnier. L'Évangile nous dit qu'ils s'emparèrent de lui : « *et tenuerunt eum* (1) ».

Ce fut vraisemblablement pour lui faire subir le même sort qu'à Jésus et le conduire devant les tribunaux de Jérusalem, soit qu'ils eussent cru reconnaître en lui un disciple du Galiléen, soit que sa seule présence leur eût paru un signe d'intérêt et de commisération pour le divin prisonnier.

Certes, pour un disciple, être associé à son maître, partager ses humiliations, ses souffrances, sa mort : était-il sort plus glorieux et, par conséquent, plus en-

(1) Marc., xiv, 51.

viable? Mais ce jeune homme ne l'entendit pas ainsi. Au lieu de se laisser garrotter et emmener avec Jésus, au lieu de suivre son Maître jusqu'au bout dans la voie douloureuse de sa Passion, il se dégagea, sans mot dire, des étreintes des soldats et, leur abandonnant le drap qui couvrait son corps, il s'enfuit.

Voilà, mes amis, fidèlement retracée, l'histoire des jeunes gens dont je vous parlais tout à l'heure. Et voilà comment, trop souvent, hélas! ils se comportent, dès leur entrée dans le monde, dans ce monde ennemi de Dieu, qui prend un cruel plaisir à poursuivre de ses sarcasmes les disciples de Jésus-Christ. Bien loin de les accuser d'apporter dans le monde un esprit sceptique et impie, je suppose, au contraire, qu'ils y font leur entrée animés du désir de rester attachés aux croyances et aux pratiques chrétiennes de leur adolescence.

Mais qu'arrive-t-il? Il arrive que, dès leur première apparition, on les observe, on les examine, on veut savoir ce qu'ils sont; et si l'on reconnaît en eux des disciples de Jésus-Christ, on se tourne contre eux. Alors commence cette guerre, tantôt sourde, tantôt déclarée, du monde contre les partisans du Galiléen. Tout est mis en œuvre pour faire d'eux des renégats : plaisanteries de mauvais goût, railleries grossières, embûches perfides, exemples pervers, sollicitations éhontées.

Devant ces attaques auxquelles ils ne s'attendaient pas, ces jeunes chrétiens s'étonnent d'abord. Puis la peur les prend; le respect humain s'empare d'eux, les domine, leur ôte la liberté de leurs mouvements; et

alors, quelquefois même à la première attaque, ils renient leur conduite passée et méconnaissent jusqu'à leur qualité de chrétiens.

Ils abandonnent, je ne dirai pas leurs convictions, mais leurs opinions religieuses. L'usage des sacrements, les pratiques de piété, la prière, l'assistance à la messe dominicale : tout est sacrifié au respect humain, c'est-à-dire à cette sotte et lâche préoccupation du jugement des hommes, non de ceux dont le jugement a de la valeur, mais de ceux dont le jugement ne mérite qu'indifférence et mépris.

Ils se débarrassent ainsi de toute apparence chrétienne, de cette réserve, de cette dignité de maintien qui les rendait si recommandables et manifestait si éloquemment leur condition de disciples de Jésus-Christ. Ils répètent à qui veut les entendre qu'ils ne sont ni des bigots, ni des cléricaux, ni des militants; quelques-uns même, sous l'empire de la peur, iront jusqu'à dire lâchement qu'ils n'ont rien de commun avec Jésus-Christ.

« Mais, diront-ils, au besoin, vous voyez bien que je ne fréquente pas les églises, que je n'ai aucun rapport avec les ministres de la religion. Les salons, les cafés, les théâtres : voilà les lieux que je fréquente. Le monde élégant et rieur : voilà la société que je préfère, à l'exclusion de toute autre..... »

Il est dit du jeune homme de Gethsemani qu'ayant abandonné son vêtement entre les mains des soldats qui voulaient l'arrêter, il prit la fuite : « *profugit ab eis* ».

Ainsi fait le jeune homme esclave du respect humain. Il ne se contente pas de rejeter, comme un bagage inutile, les saintes croyances et les pratiques religieuses de ses premières années; lui aussi prend la fuite. N'allez point croire que ce soit pour éviter la société des ennemis de Jésus-Christ, comme le jeune homme de Gethsemani fuyant les Juifs. Non, il fuit ceux qui sont, qui devraient être ses amis.

Il fuit le prêtre, le ministre de Dieu, son initiateur à la vie chrétienne. Le prêtre, il le connaît pourtant; il l'a vu de près; il a vécu dans son intimité; il lui a révélé les secrets de sa conscience; il n'en a reçu qu'encouragements paternels, prudents conseils et sage direction. Mais il entend ce qu'on en dit autour de lui; ses oreilles sont journellement frappées par les insultes grossières et les attaques haineuses dirigées contre le sacerdoce. Et, faible jusqu'à l'injustice et l'ingratitude, il n'ose pas protester et prendre la défense de ceux qu'il a respectés et aimés jusque-là. Il préfère garder un lâche silence ou finit par tenir le même langage que les autres; et s'il ne va pas jusqu'à insulter le prêtre, du moins, il l'évite, il s'en éloigne, il le fuit : « *profugit ab eis* ».

Ce jeune homme a grandi dans une école, une maison chrétienne, sous la direction de maîtres investis du caractère religieux, qui, dégagés de toutes les attaches terrestres, de tous les intérêts d'ici-bas qui passionnent et absorbent l'activité humaine, se sont dévoués, sacrifiés à la formation intellectuelle et morale

de la Jeunesse. Le monde n'apprécie pas leur dévouement, leurs sacrifices; dans ces obscurs mais nobles ouvriers de la Religion, dans ces héroïques serviteurs des âmes, dans ces infatigables propagateurs de la vérité, de la science et de la sainteté, il ne voit que des maîtres vulgaires, suffisant à peine, inférieurs même, à leur tâche d'éducateurs, des arriérés et des ignorants, auxquels il faut substituer les apôtres de l'enseignement laïque, les vulgarisateurs de la science moderne et officielle de laquelle Dieu est formellement exclu.

Le jeune esclave du respect humain ne tarde pas à s'apercevoir, au sortir de l'école, que ses anciens maîtres ne sont pas en faveur dans le monde. Et il se dit qu'il ne peut pas se prononcer ouvertement pour eux sans s'exposer aux railleries, aux plaisanteries bouffonnes de ses compagnons mondains. Et il cesse tout rapport avec ces maîtres vénérables; et si, parfois, il les rencontre sur sa route, il feint de ne les point voir, il les fuit comme il fuit le prêtre : « *profugit ab eis* ».

Il fuit aussi ses anciens condisciples, ceux, du moins, qui sont demeurés fidèles à Dieu, chrétiens vertueux. C'est une compagnie qui ne lui va plus, une société qui le gêne et pourrait le compromettre aux yeux du monde. Et il fait schisme avec eux, il se retranche dans le camp de ceux qui insultent la religion, qui font profession d'impiété, ou qui vivent dans l'indifférence, sans nul souci de leurs devoirs de chrétiens : « *profugit ab eis* ».

Voulez-vous savoir, mes amis, qu'est-ce qui a fait de ce jeune homme, naguère adolescent pieux, écolier édifiant, peut-être même proposé comme modèle à ses camarades ; voulez-vous savoir ce qui a fait de lui un infidèle, un renégat ?

Deux choses qui se confondent entre elles, tant l'une est la cause presque inévitable de l'autre : d'une part, la faiblesse de sa vertu toute de surface ; d'autre part, le respect humain, la peur du qu'en dira-t-on.

Ne cherchez pas d'autres causes de ces défections lamentables, si communes, hélas ! parmi la Jeunesse contemporaine. A l'heure actuelle, plus qu'à aucune autre époque, il faut à la vertu, pour être ce qu'elle doit être, un caractère spécial réclamé par la situation même qui est faite à la profession intégrale du christianisme dans le monde ; il lui faut un caractère militant ; il lui faut, pour employer une expression moderne, *l'esprit de combativité,* c'est-à-dire une disposition habituelle, permanente à renverser les obstacles, à surmonter les difficultés, à ne se laisser ébranler par aucune opposition humaine, d'où qu'elle vienne et si puissante qu'elle soit.

Cela implique de l'énergie, de la résolution, par conséquent, autre chose qu'une piété sentimentale, uniquement basée sur des pratiques plus ou moins nombreuses de dévotion. Cela implique de fortes convictions chrétiennes, catholiques, la certitude inébranlable, irréductible, qu'on est en possession de la vérité, qu'on marche dans la bonne voie, qu'on est sur un terrain sûr, que les positions où l'on se tient

sont incomparablement meilleures que celles occupées par l'ennemi, je veux dire : le monde sceptique, incrédule et impie. Cela implique enfin une noble et légitime fierté, provenant de cette supériorité même et de l'incontestable illustration du corps auquel on appartient et de la souche à laquelle on doit ses origines.

« Si vous vous appeliez Bourbon, Condé, Montmorency, Turenne, vous porteriez la tête haute ; vos demeures seraient ornées de vos armes ; de mille manières vous vous déclareriez. Et vous êtes fils de Dieu ! Vous vous nommez chrétiens, ce qui est, au fond, porter le nom du Christ ! Vous portez son nom, parce que son sang coule dans vos veines (1) ! » Comment n'en pas être fiers?

De plus, vous avez, comme frères et consanguins dans l'ordre surnaturel, tout ce qu'il y a eu, tout ce qu'il y a et tout ce qu'il y aura jamais de plus honorable, soit au point de vue du savoir, soit au point de vue de la valeur morale. Le Dieu auquel vous croyez, le Dieu que vous servez, le Dieu que vous aimez, n'est pas seulement, comme on l'a dit, « le Dieu des bonnes gens », mais il est aussi le Dieu des grands esprits, le Dieu des génies les plus sublimes.

« Je suis chrétien, écrivait le Baron de Cauchy (2), c'est-à-dire que je crois à la divinité de Jésus-Christ avec tous les grands astronomes, tous les grands physiciens, tous les grands géomètres des siècles passés. Je suis même catholique avec la plupart d'entre

(1) Mgr Ch. Gay, *Sermons*. Tome II. — Le respect humain.

(2) Né en 1789, mort en 1857.

eux, et si l'on m'en demandait la raison, je la donnerais volontiers. On verrait que mes convictions sont le résultat, non de préjugés de naissance, mais d'un examen approfondi... Je suis catholique sincère comme l'ont été Corneille, Racine, la Bruyère, Bossuet, Bourdaloue, Fénelon, comme l'ont été et le sont encore un grand nombre des hommes les plus distingués de notre époque, de ceux qui ont fait le plus d'honneur à la science, à la philosophie, à la littérature, qui ont le plus illustré nos Académies. Je partage les convictions profondes qu'ont manifestées par leurs paroles, par leurs actions et par leurs écrits tant de savants de premier ordre. »

Tels sont les sentiments, tel est le langage des vrais chrétiens, des vrais disciples de Jésus-Christ, résolus à suivre à tout prix leur Maître et Modèle. Armez-vous donc, chers jeunes gens, de ces nobles convictions. Elles seront votre force et assureront votre triomphe sur toutes les entreprises du monde pour vous faire abandonner Jésus-Christ. Prenez garde de dire : « Il ne faut pas se singulariser, mais faire comme les autres. » Non, non! si les autres font mal, vous, vous devez bien faire; c'est votre devoir, ce sera aussi votre gloire. Laissez les autres se perdre, s'ils le veulent; quant à vous, dussiez-vous en cela vous singulariser, j'irai plus loin, et à chacun de vous je dirai : dussiez-vous être seul à suivre Jésus-Christ, à professer sa doctrine, à imiter ses exemples, eh bien! acceptez d'être seul et de sauver seul votre âme!

III

Que devint le jeune fuyard de Gethsemani, après s'être dérobé aux atteintes des ennemis de Jésus? L'Évangile n'en dit rien; mais il est une parole de nos Livres saints qui pourrait, au besoin, nous révéler les destinées de ce jeune homme. « Seigneur, s'écriait David, ceux qui s'éloignent de vous périront (1). » Ils périront, en s'égarant dans les voies tortueuses du mal, en s'acheminant vers l'abîme de l'éternelle perdition et en s'y précipitant sans retour.

S'étant donc éloigné de Jésus, où alla ce jeune homme? Peut-être alla-t-il se cacher en quelque retraite éloignée pour y chercher un refuge et se mettre à l'abri des poursuites que l'on pourrait diriger contre les disciples du Christ. Peut-être suivit-il de loin, sans oser s'y mêler autrement que par sa présence craintive, le drame sanglant de la Passion. Peut-être même, dans le but de tromper les Juifs et de protéger sa vie, revint-il sur ses pas, et prit-il rang dans la cohorte qui conduisait Jésus, afin de participer activement et directement à la hideuse besogne qu'elle allait accomplir, au cours de cette Passion douloureuse et infamante.

Quoi qu'il en soit, ce jeune homme perdit une occasion exceptionnelle, unique, de s'illustrer à jamais devant les hommes et de conquérir une incomparable

(1) Quia ecce qui elongant se a te peribunt. (Ps., LXXII, 27.)

supériorité de gloire auprès de Dieu. S'il eût suivi Jésus devant les tribunaux de Jérusalem ; s'il se fût déclaré hautement son disciple ; s'il eût pris sa défense et proclamé sa bonté, sa sainteté, son inattaquable innocence ; il eût probablement partagé le sort de son auguste Maître ; comme lui, il eût été condamné et, comme lui, il eût été crucifié. Quelle gloire, que celle d'un tel martyre en une telle circonstance et une telle société ! Et avec quel respect, quelle admiration, quelle affectueuse dévotion, jusqu'à la fin des temps, des milliers et des milliers des lèvres chrétiennes eussent prononcé son nom que l'Évangéliste, au lieu de le taire, aurait sans doute inscrit dans le récit sacré !

Mais non : disciple infidèle, il laissa Jésus marcher seul vers ses accusateurs, ses juges, ses bourreaux, souffrir et mourir seul, dans l'universel abandon du ciel et de la terre. Et lui, l'infortuné, comment mourut-il ? On tremble d'y penser, et l'on n'ose se prononcer, dans la terrible alternative où jettent, d'une part, la pensée de la miséricorde divine, infinie en ses prévenances et prodigue de ses pardons, et de l'autre, les paroles si formelles de David que je citais tout à l'heure...

Chers jeunes gens, voulez-vous donner à votre mort, quel qu'en puisse être l'instant, toutes les garanties de la vie et de la gloire célestes et voir se réaliser un jour, en votre faveur, les radieuses espérances de l'éternité bienheureuse ? Rangez-vous auprès du Christ ;

marchez à ses côtés, le front haut et l'âme fière. Suivez-le, s'il le faut, dans la voie des humiliations et des sacrifices. Après les humiliations de la terre viendra l'exaltation du ciel; aux sacrifices du temps succéderont les délices de l'éternité. Là Jésus reconnaîtra, accueillera, couronnera, glorifiera et béatifiera ceux qui l'auront ici-bas confessé sans honte ni faiblesse. Ceux, au contraire, qui l'auront méconnu, renié et trahi, il rougira d'eux devant son Père, a-t-il déclaré (1), et ne trouvera pour eux dans son cœur qu'un sentiment : celui d'un infini mépris, qu'il traduira par cette désespérante parole : « *Nescio vos!* Je ne vous connais pas. »

(1) Luc., IX, 26.

SAUL

Les péchés de complicité.

Les *Actes des Apôtres* nous ont conservé le récit détaillé du martyre de saint Étienne. Vous savez que l'illustre diacre mourut sous les coups de pierres dont l'accablèrent les Juifs aveuglés et endurcis auxquels il prêchait la loi nouvelle de Jésus de Nazareth qu'ils avaient crucifié. « Et l'entraînant hors de la ville de Jérusalem, dit le récit sacré, ils le lapidèrent; et les témoins déposèrent leurs vêtements aux pieds d'un adolescent qui se nommait Saul (1). »

L'adolescent dont il est fait mention, dans ce passage, parlant plus tard de ce tragique événement et s'attribuant en partie le meurtre d'Étienne, disait : « Et tandis que votre héroïque témoin, Étienne, versait son sang pour vous, Seigneur, moi j'étais présent

(1) Et ejicientes eum extra civitatem, lapidabant : et testes deposuerunt vestimenta sua secus pedes adolescentis qui vocabatur Saulus. (Act., VII, 57.)

à ce spectacle, je consentais à ce crime, et je gardais les vêtements de ses assassins (1). »

Ces paroles permettent de voir un triple degré de complicité dans le péché de Saul. Il est d'abord un témoin complaisant, un spectateur volontaire du crime des Juifs qu'il encourage en assistant au meurtre d'Étienne.

Il participe, en second lieu, à ce meurtre d'une manière active et efficace, car, observe saint Augustin, « en gardant les vêtements de tous, il semblait lapider l'innocent par les mains de tous (2) ».

Enfin on peut dire qu'il présida l'exécution de ce meurtre. Là où la Vulgate dit qu'il assistait, le texte grec dit qu'il présidait (3). Cela paraît très vraisemblable, du reste, si l'on songe au caractère de Saul, à son attachement au judaïsme, à la haine qu'il manifesta, dans la suite, contre les chrétiens.

Mes chers amis, je voudrais appliquer la conduite de Saul aux péchés de complicité. Entendez par là les péchés commis entre plusieurs, tout au moins entre deux, et dans lesquels chacun apporte une participation plus ou moins formelle, directe et volontaire. Je n'envisagerai cette sorte de péché que par rapport à

(1) Et cum funderetur sanguis Stephani testis tui, ego adstabam, et consentiebam, et custodiebam vestimenta interficentium illum. (Act., XXII, 20.)

(2) Ab ipso omnium lapidantium vestimenta servabantur ut tanquam in manibus omnium ipse lapidare videretur. (*Serm.*, I, de Sanctis.)

(3) Ego stabam, ἐφεστὼς, id est assistebam, instabam, et quasi supra stabam, velut dux et choragus. (Cornel. à Lap., *Comment. in Act.*, XXII, 20.)

la question importante autant que délicate des mœurs. Les péchés de complicité en matière de mœurs sont possibles, hélas! même dans les maisons d'éducation chrétienne. Ce n'est pas là l'un des moindres dangers de la vie écolière. Pour vous prémunir contre ce danger, je m'appliquerai à vous montrer les trois degrés de culpabilité que l'on rencontre dans cette sorte de péché.

I

Le premier degré consiste à écouter d'une oreille complaisante des discours libres ou pervers; à demeurer spectateur volontaire, attentif, d'actes condamnables. Sans doute, ces actes, ces discours ne sont pas le fait de celui qui les voit ou les entend. Mais la complaisance délibérée qu'il y prend les fait, en quelque sorte, siens. Dans le cas supposé, sa volonté concorde avec la volonté perverse d'autrui. Elle veut ou accepte la même chose; elle se délecte du même objet; en sorte que le péché intérieur provenant de cette acceptation, de cette délectation et complaisance, est infecté de la même malice que le péché extérieur qu'on laisse commettre et dans lequel on se complaît.

Saul assistait au martyre d'Étienne. Sa présence, il est vrai, était suffisamment motivée par ses fonctions de commissaire du grand Conseil ou Sanhédrin. Mais, plus tard, devenu chrétien et apôtre du Christ sous le nom de Paul, il avouait avoir participé au supplice du premier diacre en se complaisant au spectacle de

ses tortures et en consentant à sa mort. « J'étais présent à ce spectacle, disait-il, et je consentais à ce crime horrible (1). »

Tel est aussi, pour la question particulière qui nous occupe, le premier degré de complicité franchi par l'écolier, par le jeune homme assez imprudent pour considérer des objets dangereux ou des actes coupables, et pour écouter avec complaisance des propos ou des discours licencieux.

Il y a plus : consentir ainsi, par l'attention ou le regard, à une parole ou à une action scandaleuse, c'est déjà y coopérer. Car il y a dans cette attention des oreilles ou des yeux une sorte d'encouragement tacite, d'approbation plus ou moins directe, d'excitation réelle, pour les auteurs du mal, à le commettre avec moins de retenue.

Je vous disais, tout à l'heure, que Saul était représentant du Sanhédrin. En assistant au martyre d'Étienne, il exprimait, en quelque sorte, que c'était de lui que les bourreaux tenaient le droit de lapider l'intrépide témoin de Jésus-Christ. Sa présence était donc, pour ces derniers, un encouragement réel à satisfaire leur cruauté sur l'innocente victime de leur haine et de la sienne.

Telle est, chers jeunes gens, la nature du cœur humain. Lorsque, accomplissant une action louable de-

(1) Ego stabam, et consentiebam. (Act., XXII, 20.) — Consentiebam. συνευδοκῶν τῇ ἀναιρέσει, id est complacebam neci ejus, comprobabam ejus interfectionem. (Cornel. à Lap., *Comment. in loc. cit.*)

vant des témoins, nous les voyons nous approuver par l'attention qu'ils y prêtent ou l'intérêt qu'ils nous portent, nous nous sentons excités à mieux faire encore, par cette approbation, muette et, néanmoins, significative.

De même, celui qui fait un acte condamnable en présence de spectateurs qui, au lieu de le blâmer, d'en détourner leurs regards, le considèrent avec complaisance, est excité par cela même à paraître pervers, à mettre une sotte jactance, un misérable orgueil dans ce qui devrait le remplir de confusion.

Aussi l'Église qui excommunie les duellistes et les témoins officiels du duel, excommunie également les simples spectateurs, alors même que leur présence n'aurait aucun autre mobile que la curiosité. Pourquoi la sévérité de cette mesure? sinon à cause de l'approbation, de l'encouragement que cette présence apporte aux combattants (1). Il y a là une complicité que la prudence et la sagesse maternelles de l'Église doivent réprouver.

Or la complicité dont je parle devient, en matière de mœurs, une faute encore plus grave si l'approbation donnée au mal dont on est témoin se manifeste à l'extérieur par des sourires, des regards, des paroles : signes non équivoques d'adhésion au mal accompli, encoura-

(1) A propos d'un récent duel qui a produit une sensation profonde en Italie, nous relevons dans un journal mondain la réflexion suivante : « Et cependant, les choses n'en continueront pas moins d'aller de même, et, en Italie comme en France, comme partout, on se battra toujours *tant que la galerie sera là pour regarder et pour exciter les combattants.* »

gements positifs donnés à ceux qui l'accomplissent.

Joignez à la faute provenant de cette adhésion, de ces encouragements, le danger qui en résulte pour la vertu de celui qui adhère au mal et l'encourage. C'est un fait incontestable que la vue d'un désordre qu'on approuve, surtout s'il s'agit des péchés de la chair, porte plus ou moins irrésistiblement à s'y abandonner soi-même. L'Esprit-Saint ne nous enseigne-t-il pas que « la mort entre par les fenêtres (1) »? Paroles que les saints Pères et les commentateurs interprètent dans un sens moral, disant que le péché, mort de l'âme, entre en elle par les fenêtres mal closes des sens (2), c'est-à-dire par les yeux indiscrets et les oreilles trop curieuses.

Hélas! mes amis, de combien de péchés les jeunes gens, pour ne parler que d'eux, ne se rendent-ils pas coupables, par suite d'une liberté trop grande accordée à leurs sens! Que de mal résulte pour eux de cette curiosité malsaine qui leur fait arrêter avec complaisance leurs regards sur des personnes et des objets immodestes, ou écouter avec intérêt des propos qui violent gravement les lois de la convenance naturelle et de la réserve chrétienne!

A votre âge surtout, où les passions sont si vives et leurs assauts si terribles, ces concessions faites aux

(1) Quia ascendit mors per fenestras nostras. (Jer., IX, 21.)

(2) Tropologice per *fenestras*, id est per sensus et oculos, ad animæ interitum, mors peccatorum intrat. Ita S. Hieronymus et fuse S. Gregorius, lib. XXI, *Moral.*, cap. II, et S. Ambrosius, lib. *de Fuga sæculi*, cap. I. (Cornel. à Lap., *Comment. in loc. cit.*)

sens sont un écueil funeste pour une vertu encore mal affermie. La vue d'objets dangereux, d'actes coupables, l'audition de paroles obscènes échauffent l'imagination et provoquent dans le cœur de l'imprudent jeune homme le désir, parfois irrésistible, d'imiter le mal qu'il voit faire. Hélas! si triste qu'en puisse être l'aveu, il est aisé de constater et il est vrai de dire que le mal se propage avec bien plus de facilité et de rapidité que le bien; que le vice porte en lui-même une force d'expansion bien supérieure à celle de la vertu. « S'il vous arrive, dit l'oracle sacré, de voir un voleur ou un libertin, voilà que vous vous mettez à courir avec eux et à partager leurs crimes (1). » Cela revient à dire que telle est souvent la force entraînante du mauvais exemple, qu'on finit par se joindre à ceux qui le donnent, par marcher avec eux, s'associer à leurs vices, partager leurs actes pervers; en un mot, par devenir, en réalité, leur complice.

Vous n'ignorez pas, mes amis, que Saul, avant de devenir l'intrépide apôtre du Christ, fut son ennemi acharné; qu'avant d'être le zélé propagateur de l'Évangile, il fut l'adversaire des chrétiens et leur implacable persécuteur. Ce que je vous disais tout à l'heure de la complicité, peut trouver ici son application, et il est permis de supposer que cette haine féroce contre le Christ et ses disciples s'était allumée ou tout au moins attisée dans le cœur de Saul lorsque, adolescent, il as-

(1) Si videbas furem, currebas cum eo, et cum adulteris portionem tuam ponebas. (Ps. XLIX, 18.)

sistait au martyre du diacre Étienne et qu'il contemplait d'un œil complaisant cette scène de barbare cruauté. La vue du sang répandu par les Juifs fanatiques avait excité en lui le désir de répandre, à son tour, le sang des chrétiens, et ce désir avait étouffé dans son cœur tout sentiment d'humanité et même d'affection familiale (1).

En outre de cette influence néfaste du mauvais exemple sur l'impressionnabilité de notre nature, il faut compter sur l'influence, secrète, il est vrai, mais très réelle, du démon, qui excite les passions, attise dans le cœur le feu des désirs mauvais. N'en doutez pas, l'un de ses expédients pour nuire à la vertu du chrétien, du jeune homme, consiste à susciter autour de lui le mauvais exemple et de le pousser à le suivre. Voilà, incontestablement, l'hameçon le plus perfide, le piège le plus adroit, auxquels il prend les âmes. Saint Augustin en a fait la remarque. « C'est par l'exemple des mauvais chrétiens, dit ce grand Docteur, que le démon arrive à perdre les bons et à étouffer la crainte du mal, l'amour du bien et la vertu dans leur âme (2). »

Chers jeunes gens, qui êtes tant exposés, au milieu des spectacles si perfidement dangereux d'un monde qui semble avoir abdiqué toute notion, tout sentiment

(1) Saul était cousin germain de saint Étienne et son condisciple à l'école de Gamaliel. Ainsi l'amitié de l'enfance, les liens mêmes du sang, disparurent devant le fanatisme du jeune pharisien, devant sa haine pour les disciples du Christ (V. Mgr Gaume, *Biographies évangéliques*, tome II, Saint Étienne.)

(2) Exemplo christianorum suffocat christianos.

de pudeur; chers écoliers, qui n'êtes pas à l'abri du mauvais exemple, même dans les asiles saints qui se nomment le Pensionnat, le Collège chrétien; quelles ne doivent pas être votre circonspection, votre prudence! Quelle réserve ne devez-vous pas imposer à vos regards! Avec quel sentiment de crainte et quelle conviction de votre faiblesse ne devez-vous pas répéter la prière de David : « Seigneur, détournez mes yeux, afin qu'ils ne s'arrêtent pas à considérer la vanité et la corruption mondaines (1)! »

Et quelle vigilance aussi ne devez-vous pas exercer sur les mouvements de votre cœur, de peur que la complaisance réfléchie dans le mal, commis par hasard ou à dessein devant vous, ne blesse mortellement ce cœur où veut vivre et régner le Dieu de pureté! Et avec quelle ferveur ne devez-vous pas dire encore, avec le Prophète royal : « Le mal, je le déteste; l'iniquité, je l'ai en abomination... J'ai vu les prévaricateurs de votre loi sainte, ô mon Dieu, et mon âme a été indignée (2)! »

A l'exemple du saint homme Job, vivant au milieu d'un peuple idolâtre et profondément corrompu, faites un pacte avec vos yeux (3), un pacte avec votre cœur, afin qu'ils ne s'attachent à rien de ce qui peut souiller et tuer l'âme.

(1) Averte oculos meos, ne videant vanitatem. (Ps. CXVIII, 37.)

(2) Iniquitatem odio habui et abominatus sum... — Vidi prævaricantes, et tabescebam. (*Ibid.*, 163, 158.)

(3) Pepigi fœdus cum oculis meis. (Job, XXXI. 1.)

II

Il est un second degré de malice dans les péchés de complicité : c'est celui qui consiste, non plus seulement à demeurer spectateur complaisant du mal d'autrui, à l'approuver et l'encourager d'une façon plus ou moins directe et sensible, mais à prendre une part effective à ce mal. Point n'est besoin, mes amis, d'entrer dans le détail des fautes, parfois très graves, auxquelles se laissent entraîner certains jeunes gens dont la volonté n'est pas suffisamment armée contre les atteintes du vice. Qu'il me suffise de vous en dévoiler la gravité.

Les péchés personnels, commis en secret et ignorés des hommes, peuvent être et sont, le plus souvent, des fautes graves qui souillent l'âme, en même temps qu'elles offensent la sainteté des regards de Dieu. Bien plus graves et plus coupables sont les péchés de complicité.

D'abord, ces péchés dénotent, du moins ordinairement, une corruption plus profonde, une malice plus noire, l'absence de pudeur, l'extinction presque totale de sens moral. Un péché secret peut n'être que le résultat d'une tentation violente, d'une surprise accidentelle, d'une faiblesse momentanée. Un péché de complicité est presque toujours le fait d'une passion longtemps écoutée et qu'à tout prix on a voulu satisfaire.

Joignez à cela que la malice propre du péché com-

mis dans ces conditions s'augmente de la malice du scandale qu'il renferme, soit du scandale donné, soit du scandale reçu. Le fait de ce scandale n'est pas seulement une circonstance aggravante, mais une circonstance qui change l'espèce du péché, lequel devient alors un péché d'une gravité toute particulière. Si Jésus-Christ a maudit le monde, ce n'est ni à cause de son orgueil, ni à cause de ses vanités, ni même à cause de sa corruption. Il l'a maudit « à cause de ses scandales (1) ».

Enfin ces péchés de complicité exigent rigoureusement une réparation que ne demandent pas les péchés purement personnels. Pour avoir le pardon de ceux-ci, il suffit de les accuser en confession et de s'en repentir. Pour les autres, il faut tout au moins le sincère désir de les réparer, au moment où l'on en fait l'aveu au ministre du pardon. Le fait seul de vous être laissé entraîner au mal a été un sujet de scandale pour celui qui vous y a entraîné; par votre lâcheté et votre coupable complaisance, vous avez encouragé et entretenu dans sa malice votre malheureux séducteur. S'il est plus coupable que vous, vous êtes loin d'être innocent, et sans obligation à son égard.

Aussi l'Esprit-Saint ne recommande-t-il rien tant que de s'éloigner de la société des pervers et de ne prendre aucune part à leurs entretiens et à leurs désordres. « N'entrez pas, dit-il, en conversation avec le pécheur (2). »

(1) Væ mundo a scandalis. (Matth., XVIII, 7.)

(2) Cum stulto ne multum loquaris, et cum insensato ne abieris;

Les paroles dissolues, les plaisanteries grossières, le hideux blasphème, les impudicités honteuses coulent comme de source de la bouche des méchants. « La bouche, en effet, ne parle que de l'abondance du cœur (1). » Et le cœur de l'impie gâte celui du juste. La honte, le dégoût, la répulsion que les paroles licencieuses inspirent d'abord, vont s'affaiblissant peu à peu et, insensiblement, on y prend goût. A l'étonnement indigné succède la curiosité; à la curiosité, l'attention; à l'attention, le plaisir; au plaisir, l'approbation; à l'approbation, l'imitation. Les mauvais discours, comme un souffle empoisonné, sortent de la bouche du jeune homme dissolu, entrent dans l'oreille de celui qui écoute, descendent dans son cœur qu'ils corrompent et ressortent par sa propre bouche. C'est un courant pestilentiel qui s'établit, avec une effrayante facilité, entre le cœur du pervers et le cœur de celui qui se laisse inconsidérément pervertir. Pour échapper à ce danger, pour vous soustraire à cette funeste contagion, fuyez, jeunes gens, fuyez! Car si vous pouvez fermer les yeux aux spectacles dangereux, vous ne pouvez fermer vos oreilles aux paroles malsaines.

Mais ce que recommande surtout l'Esprit-Saint, c'est de ne point prendre part à des actes contraires au respect que des chrétiens doivent avoir pour leurs corps. « Gardez-vous, écrit l'apôtre saint Paul, de coo-

serva te ab illo, ut non molestiam habeas et non coinquinaberis peccato illius. (Eccli., XXII, 14, 15.)

(1) Ex abundantia cordis os loquitur. (Matth., XXII, 34.)

pérer aux œuvres stériles et ténébreuses (1). » Tout péché est une œuvre stérile : loin de nous apporter profit, il ne peut que nous attirer la peine et le châtiment. Tout péché est œuvre de ténèbres, inspirée par le prince des enfers. Mais il est un péché qu'on peut plus particulièrement appeler une « œuvre stérile et ténébreuse »; c'est celui que le même apôtre défend même de nommer dans une assemblée de chrétiens (2).

Et pourtant, mes amis, vous rencontrerez peut-être sur votre chemin des compagnons pervers, de prétendus amis tellement corrompus, que, non contents de vous scandaliser par leurs discours, ils oseront même vous solliciter positivement au mal, et voudront faire de vous des instruments ou des complices de leurs viles passions. Ah! gardez-vous de céder jamais à leurs propositions criminelles. « Résistez plutôt, vous dirai-je avec l'Apôtre, résistez et reprenez avec force celui qui ose ainsi vous tenter (3). »

Eh quoi! vous résistez à qui vous attaque. Vous repoussez et frappez, à votre tour, celui qui vous a frappé. Si vous ne vous sentez pas assez forts pour vous défendre, vous appelez à votre secours, ou vous

(1) Nolite communicare operibus infructuosis tenebrarum. (Ephes., v, 11.)

(2) Omnis immunditia, aut turpitudo... nec nominetur in vobis, sicut decet sanctos. (*Ibid.*, 3.)

(3) Nemo vos seducat inanibus verbis... Magis autem redarguite. (*Ibid.*, 6, 11.) — ... Sunt enim multi etiam... vaniloqui et seductores... Quos oportet redargui... Malæ bestiæ... Quam ob causam, increpa illos dure. (Tit., I, 10, 13.) — Ce que l'apôtre saint Paul dit ici des pervertisseurs de la foi, peut s'appliquer avec autant de vérité aux pervertisseurs de la morale.

prenez la fuite pour éviter les coups. Davantage, vous lutteriez de toutes vos forces contre celui qui attenterait à vos jours. Vous défendriez votre vie avec un courage désespéré. Et contre celui qui attente à votre vertu, qui veut vous la ravir, assassiner votre âme, vous n'auriez aucune énergie? Vous ne lui opposeriez aucune résistance? Avouez, mes amis, qu'une si lâche conduite serait absolument indigne d'un chrétien...

III

Saint Paul, revenant sur son passé et le déplorant en présence du tribun Lysias, devant les Juifs mutinés contre lui, se proclamait le plus grand des pécheurs (1), pour avoir contribué par sa présence, et ses encouragements, au meurtre du diacre Étienne, pour y avoir effectivement participé en votant, comme les autres membres du Sanhédrin, la mort d'un innocent.

En faisant cet aveu, il s'accusait d'avoir franchi le second degré des péchés de complicité.

Il en est un troisième, qu'il s'accusait d'avoir également franchi. Témoin approbateur, complice actif des meurtriers du premier diacre, il avait encore présidé à son supplice et dirigé les détails de cette barbare exécution.

Tel est le troisième degré de culpabilité, de dépra-

(1) Peccatores... quorum primus ego sum. (I Timoth., I, 15.)

vation morale par rapport aux péchés de complicité : exciter les autres au mal, en être le principal instigateur. Essayez, chers amis, de comprendre toute la noirceur d'une telle conduite.

Porter les autres au mal, c'est une flagrante injustice. Le pécheur scandaleux ravit à sa victime ce qu'elle a de plus précieux : son innocence, sa vertu. Il lui ravit son Dieu, qu'il force à quitter son cœur au moment où le péché mortel y entre. Il fait plus : il ravit à Dieu lui-même une âme qui est son bien inaliénable, une âme qu'il a créée et qu'il a rachetée; rachetée « non avec de l'or et de l'argent, matières corruptibles, mais au prix même de son sang précieux (1) » répandu pour elle.

Ce larcin monstrueux exige une réparation : réparation d'une difficulté effrayante. Malheureux, qui avez fait tomber votre frère, comment pourrez-vous jamais rendre à cette pauvre âme trompée et séduite, sa vertu, son innocence perdues? Comment la rendrez-vous elle-même à Dieu, son seul et légitime maître?

Porter les autres au mal, c'est un meurtre moral, c'est le crime renouvelé de Caïn (2). Le pécheur scandaleux épargne le corps, il est vrai, mais il tue l'âme

(1) Scientes quod non corruptibilibus, auro vel argento, redempti estis,... sed pretioso sanguine quasi agni immaculati Christi et incontaminati. (I Petr., I, 18, 19.)

(2) V. *Les jeunes gens de l'Ancien Testament*. Caïn et Abel, p. 29 et suiv. (Un vol. in-12. Paris, Lecoffre, éditeur.)

de son frère, dont la vie surnaturelle et divine est incomparablement plus précieuse que celle du corps. Or si l'homicide est un crime horrible, puni par les châtiments les plus sévères, que dire du meurtre d'une âme? Malheureux! votre fratricide ne demeurera pas impuni. Comme il demanda compte à Caïn du sang d'Abel, Dieu vous demandera compte aussi de l'âme de votre victime. Que lui répondrez-vous?

Porter les autres au mal, c'est une sorte de sacrilège, qu'on peut assimiler à celui qui consisterait à profaner une église, à violer un tabernacle, à fouler aux pieds des hosties consacrées. Eh quoi! l'âme juste n'est-elle pas le temple de Dieu, le tabernacle du Saint-Esprit (1)? N'est-elle pas un membre vivant de Jésus-Christ (2)? En profanant cette âme, vous portez une main souillée sur une arche plus sainte que ne l'était l'arche de l'ancienne alliance; une main téméraire sur ce qu'il y a de plus sacré après Dieu : une âme chrétienne! Si vous jetez dans la boue les saintes espèces, si vous les foulez aux pieds, vous commettez un sacrilège, horrible sans doute, et d'une immense gravité. Mais la personne du Fils de Dieu, son humanité même glorifiée échappent à vos coups, demeurent à l'abri de toute souillure derrière les voiles sacramentels qui les cachent; tandis que Dieu est atteint directement dans cette âme qui fait partie de son corps mystique et que de honteuses sollicitations ont pro-

(1) Vos enim estis templum Dei vivi. (II Cor., VI, 16.)
(2) Vos autem estis... membra de membro. (I Cor., XII, 27.)

fanée en la contraignant au péché. Or il y a dans l'Écriture une menace terrible à l'adresse des profanateurs : « Si quelqu'un, dit l'Apôtre, viole le temple de Dieu, Dieu le perdra (1). » Paroles qui doivent s'entendre non seulement du temple matériel où le Seigneur réside, mais aussi des âmes, temples spirituels sanctifiés par sa grâce, dans lesquels il veut vivre et régner (2).

IV

Vous savez, mes amis, avec quel zèle l'ancien complice des bourreaux d'Étienne, le coopérateur de cette exécution sacrilège, s'efforça, dans la suite, de réparer selon son pouvoir le péché de son adolescence et tous ceux que, depuis, il avait commis, dans sa haine du nom chrétien (3). Vous savez jusqu'où alla ce zèle intrépide, héroïque à faire connaître et aimer ce « Jésus qu'il avait persécuté (4) » par ignorance, fanatisme et incrédulité (5). Après les fatigues d'un laborieux apostolat, après les persécutions de tout genre endurées pour l'honneur et l'amour du Christ, la glorieuse effusion de son sang, pour la même cause sacrée que l'effusion du sang d'Étienne.

Apprenez par ce noble exemple, jeunes chrétiens, à

(1) Si quis autem templum Dei violaverit, disperdet illum Deus. (I Cor., III, 17.)

(2) Templum enim Dei sanctum est, quod estis vos. (*Ibid.*)

(3) V. Act., VIII, 3; XXII, 4, 19; XXVI, 9 et suiv.

(4) Ego sum Jesus, quem tu persequeris. (Act. IX, 5.)

(5) Quia ignorans feci in incredulitate. (I Timoth., I, 13.)

mettre au service de Dieu et au bien des âmes cette ardeur qui a pu vous porter jusqu'ici, soit à détourner ces âmes du service de Dieu, soit à les suivre dans la voie du mal où elles ont peut-être entraîné les vôtres.

Sachant à quels tristes excès peut conduire la complicité dans le mal, soyez prudents, montrez-vous circonspects dans le choix de vos amis, et si vous venez à découvrir en eux des dispositions capables de porter atteinte à votre vertu et de nuire aux intérêts sacrés de vos âmes, éloignez-vous de tels amis, et recherchez la société d'amis plus dignes de ce nom.

Parmi les fleurs, il en est dont le suc est un dictame précieux, calmant les douleurs, guérissant les blessures. Mais il en est aussi qui, sous des couleurs séduisantes, cachent le poison et la mort. Telle est, entre autres, la fleur qu'on nomme *Dionée*. De beaux papillons viennent en voltigeant se poser sur ses pétales. A peine les ont-ils touchés, que la corolle se referme et enveloppe sa proie dont elle devient le tombeau.

Ainsi, parmi les amis, en est-il de bons, de vertueux et de fidèles, dont le commerce est une source de jouissances pures, une consolation dans l'épreuve, un encouragement à la vertu. Vraies fleurs du ciel, que de tels amis! Recherchez-les pour respirer leur parfum.

Mais il en est d'autres dont la fréquentation est dangereuse et, souvent aussi, désastreuse. Sous des dehors pleins d'aménité, ils cachent une affreuse corruption.

Par des manières avenantes, des paroles mielleuses, ils infiltrent adroitement le mal et inoculent la mort. Vraies fleurs d'enfer que ces prétendus amis! Fuyez-les avec horreur pour ne pas être empoisonnés et, fondés sur l'exemple de Saul, n'oubliez jamais, chers jeunes gens, que : « Les amis des méchants ne sont que des complices. »

EUTYQUE DE TROADE

La tiédeur.

Dans le récit que saint Luc, au Livre des Actes, fait des voyages apostoliques de saint Paul, il est rapporté que ce dernier étant venu à Troade, ville de la Mysie, y demeura sept jours. Or, le premier jour de la semaine, les fidèles de cette ville s'étaient réunis, selon la coutume chrétienne, pour la fraction du pain (1).

Paul s'entretenait avec eux sur les mystères de la foi et, comme il devait partir le lendemain, il prolongea son entretien jusque vers le milieu de la nuit. Le lieu où se tenait cette réunion était une salle haute, nommée cénacle et située au troisième étage. Il y avait là un grand nombre de lampes allumées pour le célébration des saints mystères. Parmi les auditeurs de l'A-

(1) Il ne s'agit pas ici d'un pain matériel, mais d'un pain consacré, du pain eucharistique, dont la manducation était suivie d'un repas pris en commun, nommé *agape*. (S. Aug., Epist. 86. — V. Cornel. a Lap., *Comment. in cap.* xx *Act.*, 7.)

pôtre se trouvait un jeune homme du nom d'Eutychus ou Eutyque; il s'était assis au bord de la fenêtre de la salle. S'étant laissé surprendre par le sommeil, il s'endormit profondément, tandis que Paul discourait; et entraîné par un mouvement qu'il fit en dormant, Eutyque tomba du haut du cénacle. Lorsqu'on le releva, il était mort.

Saint Paul accourut auprès de lui, et, s'inspirant de l'exemple antique d'Élie et d'Élisée, il s'étendit sur le cadavre du jeune homme, l'embrassa, puis il dit à ceux qui étaient là présents : « Ne vous inquiétez pas; son âme ne l'a point quitté. »

Il remonta dans la salle du cénacle, rompit le pain, en mangea, et reprit son entretien qui dura jusqu'au jour. Après quoi, il partit. Cependant on amena le jeune homme, qui était revenu à la vie, et ceux qui furent témoins de ce miracle en furent grandement consolés (1).

Quelle leçon, chers jeunes gens, peut-on tirer de ce récit? Car, tout aussi bien que ceux qui précèdent, il

(1)..... Et venimus... Troadem... ubi demorati sumus diebus septem. Una autem sabbati cum convenissemus ad frangendum panem, Paulus disputabat cum eis, profecturus in crastinum, protraxitque sermonem usque in mediam noctem. Erant autem lampades copiosæ in cænaculo. ubi eramus congregati. Sedens autem quidam adolescens, nomine Eutychus, super fenestram, cum mergeretur somno gravi, disputante diu Paulo, dictus somno cecidit de tertio cænaculo deorsum, et sublatus est mortuus. Ad quem cum descendisset Paulus, incubuit super eum, et complexus dixit : Nolite turbari, anima enim ipsius in ipso est. Ascendens autem frangensque panem et gustans, satisque allocutus usque in lucem, sic profectus est. Adduxerunt autem puerum viventem, et consolati sunt non minime. (Act., xx, 6-12.)

contient, pour l'édification de vos âmes, des instructions qu'il est de votre intérêt de recueillir.

Dans le sommeil de ce jeune homme on peut voir l'image d'une maladie spirituelle des plus funestes et des plus répandues, et dans sa chute une image aussi de celles auxquelles cette maladie expose et entraîne. Les Docteurs et les maîtres de la vie chrétienne la désignent généralement sous le nom de *tiédeur* et la signalent comme un véritable ver rongeur qui affaiblit tout l'organisme spirituel, atteint la vie surnaturelle dans sa sève même et fait avorter les fruits de vertus pour le temps et de gloire pour l'éternité que tout chrétien est appelé à produire. C'est le mal de ceux qui sont déjà avancés dans le chemin de la vie. Hélas! c'est aussi le mal des jeunes. L'apathie, l'indifférence, et, pour tout dire d'un mot, la tiédeur dans l'ordre spirituel règnent en souveraines sur une partie considérable de cette Jeunesse contemporaine, si vive pourtant, si active et si ardente pour les choses de l'ordre temporel. Il importe donc de vous signaler ce mal et de vous le faire connaître, jeunes chrétiens, pour vous en prémunir, si tant est que déjà vous n'en soyez atteints.

En nous inspirant du texte sacré, et en établissant, comme nous l'avons fait jusqu'ici, des rapprochements analogiques, nous allons, dans une rapide analyse, étudier la nature et les caractères de cette maladie, ses suites, ses causes principales et ses remèdes.

I

J'ai dit qu'on pouvait voir dans le sommeil d'Eutyque une image de la tiédeur.

Qu'est-ce, en effet, que la tiédeur? C'est une sorte de somnolence morale (1), une pesanteur de l'esprit, une langueur de la volonté, une négligence générale dans le service de Dieu, qui fait remplir avec lâcheté, omettre même les devoirs de ce service (2).

Il est très important de ne pas confondre l'état de tiédeur avec une certaine sécheresse spirituelle, laquelle est ordinairement une épreuve produite ou permise par Dieu; sorte de faiblesse et d'impuissance qui, quelquefois, s'empare de l'âme, d'une manière subite et indépendamment de la volonté, et la paralyse au point qu'elle semble incapable de s'appliquer aux choses spirituelles. L'âme qui en est atteinte s'en effraye ou, tout au moins, s'en afflige; elle en gémit et fait des efforts pour retrouver sa première ferveur. C'est là souvent pour elle une source de cruelles angoisses, de désolantes perplexités. Dieu permet ou envoie cette épreuve pour purifier cette âme, la détacher des consolations sensibles, et lui fournir l'occasion de mérites plus abondants.

(1) Hæc vero (acedia) est velut somnus, non jam sensus corporis, sed animæ vires alligans, ne valeant actiones virtutum præstare. (Cornel. a Lap., *Comment. in cap.* XXVIII *Eccli.*, 7.)

(2) Torpor est animi remissio quædam circa præceptorum observationem, ita ut vel omittantur penitus, vel negligantur. (S. Bonavent.)

La tiédeur proprement dite implique, au contraire, un relâchement volontaire et habituel dans le service de Dieu, une résistance délibérée à sa grâce et aux inspirations de la conscience. Elle est l'état ordinaire d'une âme partagée entre Dieu et les créatures. Elle a sa source dans la paresse spirituelle. Elle résulte de l'ennui, du dégoût, de la tristesse, causés par la vue des efforts à faire et des difficultés à surmonter pour plaire à Dieu en lui étant fidèle (1).

Peu à peu, l'âme s'engourdit, s'assoupit dans une sorte d'indifférence et d'insensibilité à l'endroit de son avancement spirituel et de son salut éternel.

Et ce qui est plus triste encore, c'est que, en cet état de langueur et d'insensibilité, cette âme vit tranquille et sans remords, se disant que si elle ne fait pas tout le bien qu'elle devrait, du moins elle ne fait pas tout le mal dont elle est capable; que si le péché mortel est un mal qu'elle doit éviter, elle n'a pas à se mettre en peine du péché véniel ni des fautes légères qu'elle peut commettre; et, sous l'influence aveuglante de ces fausses idées, de ces principes funestes, elle se laisse aller à commettre ces fautes sans souci, à les multiplier sans scrupule ni regret, à agir sans circonspection, à prier sans attention, à s'approcher des sacrements sans désir d'en profiter. Puis, insensiblement, elle en vient à négliger l'accomplissement même de

(1) Acedia est animi remissio voluntaria in exercitio virtutis aut in implendis officiis spiritualibus, ex tædio vel tristitia ob laborem seu molestiam ac difficultates his adjunctas. (S. Bonavent.) — Acedia est curæ neglectus vel tædium laboris, (S. Thom., II, 2e, Quæst. xxxv.)

certains devoirs plus importants de la vie chrétienne, à s'exposer aux occasions de péché, à n'avoir plus aucun zèle pour ses intérêts spirituels.

Telles sont, mes amis, les notions que les maîtres de la vie chrétienne, les Docteurs et les Saints nous donnent sur la nature, les caractères, les origines et les tristes développements de cette maladie redoutable qu'on nomme la tiédeur.

II

Or, cette maladie est d'autant plus redoutable qu'« elle suppose que des efforts ont été précédemment tentés, qu'une hauteur a été gravie et que, soit lâcheté, soit respect humain, soit fatigue, on en est descendu (1) ». Elle est donc une déchéance ou, tout au moins, un commencement de déchéance. Et, en même temps, elle suppose, ainsi que je l'ai déjà dit, « un aveuglement qui fait qu'on ne se connaît pas soi-même, qu'on ne soupçonne pas son état (2) ». D'où le danger pour la conscience de s'engourdir, de se fausser, de s'appuyer sur des principes illusoires pour excuser la paresse spirituelle, pour étouffer la voix du remords et laisser les mauvais instincts se développer à leur aise. D'où, encore, pour la volonté, le danger de se soustraire au joug du Seigneur, que n'adoucit plus l'onction de la grâce; de ne plus opposer assez

(1) P. Faber, *Progrès de l'âme*, ch. xxv. *De la tiédeur.*
(2) Id., *ibid.*

de résistance aux exigences des passions mauvaises et, de concession en concession, d'en venir à se laisser entièrement dominer par elles (1).

Dès lors, on n'est plus seulement tiède, on est froid, car on est dans la mort du péché. Et, dans ce triste état, l'âme n'est plus simplement engourdie ; elle est privée de cette vie de la grâce dont n'est pas entièrement dépourvue l'âme tiède. Et cet état de mort spirituelle peut se prolonger plus ou moins et avoir, comme résultat définitif, la mort éternelle, la perte irrémédiable de Dieu, au delà de ce monde.

En sorte que, si l'on observe l'enchaînement des choses, la marche progressive du mal qui nous occupe, on est amené à constater que la tiédeur peut conduire et, en suivant son cours normal, conduit inévitablement à la réprobation.

Les Saints et les Docteurs sont unanimes sur ce point. Il y a quelque chose d'effrayant dans leur doctrine. Saint Bernard appelle la tiédeur « la génératrice du relâchement et du désordre, la cause de la corruption des mœurs, de la perte de la religion, la source des maux les plus graves (2) ».

Au surplus, la parole de Dieu est là pour confirmer

(1) Quoniam mandata neglecta hanc acediæ mortem et tabem afferunt ut homo ad universa bona se non solum tardum, sed quasi impotentem inveniat. (Cornel. a Lap., *Comment. in cap.* XXVIII. *Eccli.*, 7.)

(2) Væ tibi, negligentia, mater dissolutionis, tinea cordium, morum corruptio, disciplinæ evagatio, religionis subversio, virtutum enervatio, vulpecula callidissima quæ tanta calliditate exterminas vestigia ut mordens non sentiaris, demoliens non videaris, et nonnisi gravissimo damno peracto, deprehendaris.

cette doctrine, si effrayante soit-elle. Les chutes les plus lamentables sont réservées à ceux qui, méprisant les petites choses, ne voudront point profiter des innombrables occasions qu'ils auraient de se vaincre et de témoigner leur fidélité à Dieu (1). La malédiction sera le partage de qui fait négligemment ou, pour employer le terme de nos saints Livres, de qui fait « frauduleusement » l'œuvre de Dieu (2). Ce Dieu, pourtant si doux, si clément, si miséricordieux, n'a-t-il pas déclaré lui-même qu'il n'a que dégoût, qu'éloignement, pour l'âme tiède, et que si celle-ci persiste dans sa tiédeur, il en viendra finalement à la rejeter loin de lui? « Je sais tes œuvres, dit-il par la voix de l'apôtre saint Jean, au chef de l'Église de Laodicée ; je sais tes œuvres : tu n'es ni froid ni chaud. Que n'es-tu l'un ou l'autre! Mais parce que tu es tiède, je suis prêt à te vomir de ma bouche (3). » Dieu vomit de sa bouche ou, en d'autres termes, rejette de son cœur l'âme tiède, d'abord par la diminution de ses grâces, par la soustraction graduelle de ses consolations intérieures, puis il l'abandonne à elle-même, à sa faiblesse, à ses passions, à sa corruption, en attendant qu'il la rejette et la repousse à jamais loin de lui

(1) Qui spernit modica, paulatim decidet. (Eccli., XIX, 1.) — Levia enim peccata debilitant vires animi et spiritus, ac passiones adaugent et roborant; quo fit ut, irruente gravi tentatione, homo debilis succumbat. (Cornel. a Lap., *Comment. in loc. cit.*)

(2) Maledictus qui facit opus Domini fraudulenter. (Jer., XLVIII, 10.)

(3) Scio opera tua, quia neque frigidus es, neque calidus! Utinam frigidus esses, aut calidus! Sed quia tepidus es, et nec frigidus, nec calidus, incipiam te evomere ex ore meo. (Apoc., III, 15, 16.) — V. Corn. a Lap. *in loc. cit.*

par le terrible arrêt qui éloignera sans retour le pécheur de son Dieu devenu son juge (1).

C'est ainsi, chers jeunes gens, que la tiédeur expose aux chutes les plus graves et précipite ceux qui s'abandonnent à elle dans le gouffre de l'éternelle damnation.

Vous allez, par une étude plus détaillée du récit sacré, pouvoir vous rendre encore mieux compte du caractère funeste de la maladie spirituelle qui nous occupe. Examinons ensemble les diverses causes qui, procédant de la tiédeur comme de leur source, produisent les chutes mortelles dont il a été parlé et préparent la chute irrémédiable dans l'abîme éternel.

III

La première cause de la chute d'Eutyque fut la position dangereuse qu'avait prise ce jeune homme en s'asseyant sur le bord d'une fenêtre, « *sedens super fenestram* ». Évidemment, il commettait là une imprudence, car il s'exposait à tomber et, par conséquent, à se tuer.

L'une des principales manifestations de la tiédeur, la première cause, sans contredit, des chutes spirituelles, est l'imprudence, la témérité, la présomption.

(1) Deus enim qui est ignis consumens, sibique vult a Seraphinis ministrari, hunc teporem odit, et tepido gratiam suam subtrahit, sinitque eum altum dormire, itaque labi et ruere in barathrum. (Cornel. a Lap. *loc. cit.*)

L'insouciance habituelle et plus ou moins réfléchie dans laquelle on vit par rapport à son salut fait qu'on ne se préoccupe pas du danger, qu'on n'en évite pas les occasions, qu'on s'expose imprudemment à tomber dans l'abîme en mettant un pied téméraire sur la pente qui y fait aboutir.

Jeune homme, qui cherchez une distraction, une satisfaction à la curiosité ou à la sensualité dans certaines lectures romanesques, dans certains spectacles amollissants, dans certaines fréquentations suspectes, prenez garde, vous ressemblez à Eutyque et, comme lui, vous courez grand risque de tomber.

« L'homme, dit l'Esprit-Saint, peut-il cacher du feu dans son sein, sans que ses vêtements s'embrasent? Peut-il marcher sur des charbons ardents sans que ses pieds en soient brûlés (1)? » Non, non, car « celui qui aime le danger et s'y s'expose y trouvera sa perte (2) ».

La deuxième cause de la chute d'Eutyque fut le sommeil auquel il se laissa aller et qui ne fit qu'aggraver sa situation, que rendre plus imminent l'accident dont il fut la victime (3).

Certes, si l'on tient compte de l'heure avancée de la nuit, de l'âge d'Eutyque, du besoin de repos qu'il

(1) Numquid potest homo abscondere ignem in sinu suo, ut vestimenta sua non ardeant, aut ambulare super prunas, ut non comburantur plantæ ejus? (Prov., VI, 27, 28.)

(2) Qui amat periculum in illo peribit. (Eccli., III, 27.)

(3) Cum mergeretur somno gravi..., ductus somno cecidit. (Act., XX, 9.)

devait éprouver après une journée consacrée tout entière, peut-être, à un dur labeur, on n'a point de peine à l'excuser de s'être laissé surprendre par le sommeil. Mais si l'on songe à la circonstance particulièrement solennelle dans laquelle il se trouvait, on a quelque raison de s'étonner que, dans une réunion aussi fervente que l'étaient celles des premiers chrétiens, sur le point de participer à la communion eucharistique, il ait cédé au besoin de dormir, « *ductus somno* »; qu'il n'ait pas fait, tout au moins, des efforts pour combattre ce besoin. C'eût été le moyen d'échapper à la mort.

Je vous l'ai déjà dit, chers jeunes gens, rien ne ressemble plus au sommeil que ce triste état de l'âme qui se nomme la tiédeur. Or, c'est pour ne point combattre cette somnolence spirituelle, que, comme Eutyque, on tombe dans le péché. Lorsque cette sorte de torpeur a gagné l'âme, envahi la volonté, on n'a plus que dégoût, qu'éloignement pour la parole de Dieu, pour les exercices de piété, pour les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. La parole de Dieu, on ne va plus l'entendre ou, si l'on y est forcé, comme il arrive dans les maisons d'éducation chrétienne, on ne l'écoute plus qu'avec ennui, nonchalance, somnolence, avec un esprit distrait et un cœur appesanti. La prière, elle ne sort plus des lèvres devenues muettes, ou c'est alors une prière languissante, sans âme. sans flamme, sans vie. Les Sacrements, on ne s'en approche plus que par manière d'acquit, froidement, négligemment, l'âme engourdie et comme paralysée par l'indiffé-

rence. Or la parole de Dieu est une lumière qui éclaire, l'Eucharistie un feu qui échauffe et embrase, la prière une force qui relève et soutient. Dès lors que cette lumière n'éclaire pas assez une âme; dès lors que ce feu n'arrive plus à réchauffer un cœur; dès lors que cette force ne se communique plus à la volonté, c'en est fait de la crainte et de l'amour de Dieu; c'en est fait de la fidélité à sa loi. On perd toute vigilance. On s'abandonne à ses inclinations vicieuses, sans s'inquiéter des conséquences de cet abandon; on s'endort négligemment dans une sécurité funeste et, comme Eutyque, on tombe et, en tombant, on se tue, car le péché mortel ne se nomme ainsi que parce qu'il fait perdre la vie de la grâce.

La troisième cause de la chute et de la mort d'Eutyque, d'après saint Jean Chrysostome, fut le démon, premier auteur de tout mal, qui, jaloux de la prédication de l'apôtre saint Paul à Troade, voulut en compromettre le fruit et empêcher l'extension du christianisme en Asie (1).

De même, Satan, jaloux de la vertu de l'écolier, du jeune homme chrétien, de sa générosité, de sa fidélité au devoir, de l'amour que Dieu lui porte, veut lui ravir tous ces biens, empêcher le règne de Jésus de s'affermir en son âme, l'arrêter dans la voie des commande-

(1) Casus et mortis Eutychi sanctus Chrysostomus auctorem facit diabolum, ut festum hoc gaudiumque Christianorum et fructum concionis Pauli perturbaret et tam tristi eventu funestaret (Cornel. a Lap., *Comment. in* xx *Act.*, 10.)

ments où il court avec tant d'ardeur. Dans ce but, le démon met tout en œuvre. Il travaille à rendre le jeune chrétien moins vigilant, moins circonspect, moins scrupuleux observateur de la loi divine, moins fidèle aux pratiques de la piété. Il multiplie ensuite autour de lui les séductions, les occasions de mal; en un mot, il cherche à le perdre. C'est là le but, la préoccupation unique, souveraine, de celui qui, « dès l'origine du monde, fut homicide (1) ».

Le prophète Habacuc, parlant de l'impie, dit qu' « il fait du Juste sa pâture (2) ». Combien plus est-ce vrai de l'instigateur de toute impiété, du démon qui, dans sa haine de tout bien, amorce, pour ainsi dire, les âmes par l'appât des faux plaisirs et, comme dit l'Écriture, « les enlève avec un hameçon, les attire et les entraîne dans sa senne et les capture dans ses filets (3) »!

Sachez-le bien, jeunes chrétiens, élus de Dieu, vous êtes aux yeux de Satan la pâture qu'il convoite, la proie qu'il poursuit sans relâche. Sachez-le bien, et tenez-vous en défiance à l'égard de cet ennemi, cruel et redoutable entre tous. Veillez, vous souvenant que c'est pendant qu'on dort que ce semeur de mauvais conseils vient perfidement jeter son grain dans le champ non gardé des âmes négligentes et insouciantes. Veillez, car sans la vigilance, sans la fidélité et le

(1) Ille homicida ab initio. (Joan., VIII, 44.)

(2) Devorante impio justiorem se. (Habac., I, 13.)

(3) Totum in homo sublevavit illud in sagena sua, et congregavit in rete suum, super hoc lætabitur et exultabit (*Ibid.*, 15.)

zèle dans l'accomplissement de tous vos devoirs, vous tomberez, tout porte à le craindre, dans le funeste état de la tiédeur et, par suite, dans les fautes les plus honteuses, les infidélités les plus graves, ce qui revient à dire que vous vous précipiterez ou, du moins, vous vous laisserez entraîner par Satan dans le gouffre de l'éternelle perdition (1).

IV

La chute d'Eutyque fut mortelle. Tombé d'un troisième étage, rapportent les *Actes*, il se tua. Lorsqu'on le releva, il avait cessé de vivre. « *Cecidit de tertio cœnaculo deorsum, et sublatus est mortuus* (2). »

Il tombe de bien haut aussi ce jeune chrétien, si fervent naguère, si préoccupé de plaire à Dieu, qu'il servait avec une conscience pure et une volonté généreuse! Il planait au-dessus des misérables intérêts de cette terre, au-dessus de la corruption envahissante du monde; il vivait dans la société des anges dont il était, en quelque sorte, l'émule et le frère; dans une union continuelle avec Dieu, union entretenue par la prière et la réception assidue des sacrements. Mais, un jour, il a considéré d'un œil de convoitise ce monde dont il faisait auparavant si peu de cas; il a prêté une

(1) « O mes filles, s'écriait sainte Thérèse, renouvelons-nous et craignons autant que l'enfer la tiédeur qui finit toujours par y conduire! »

(2) Act., xx, 9.

oreille complaisante à ses paroles flatteuses, à ses invitations pressantes, à ses appels multipliés ; il a commencé à se relâcher de sa ferveur primitive, à montrer moins d'empressement pour la prière, moins de goût pour la communion, moins de circonspection et de crainte à l'égard du péché. Il s'est habitué à cet état de négligence et de tiédeur, il a marché insouciant sur le bord de l'abîme, s'exposant aux occasions d'offenser Dieu, et s'est ainsi imprudemment acheminé, à travers mille dangers, sans se mettre en peine de les fuir et de se garantir d'une chute inévitable... Hélas ! un jour arrive où il tombe, et combien lourdement, et combien gravement ! Eutyque tombe d'un troisième étage. Ce jeune homme, d'abord fervent, puis tiède, puis coupable, est tombé lui aussi ; il a fait une triple chute que suivront peut-être d'autres chutes non moins graves. Après la chute dans le péché mortel, est venue peut-être la chute dans la mauvaise confession ; peut-être aussi la chute dans la communion sacrilège. Quand on en vient à ce degré, il est vrai de dire qu'on ne peut tomber de plus haut ni descendre plus bas !...

Suivez maintenant ce jeune homme dans le monde, au sortir de l'école, au terme de ses études. Ne vous attendez pas à le trouver plus fervent qu'il ne le fut au collège. Comment pourrait-il l'être dans ce monde où règne tant d'indifférence religieuse, où les causes d'engourdissement spirituel sont si nombreuses et si actives ! Aussi bien, ce pauvre adolescent ne tarde-t-il pas à s'endormir dans la tiédeur et la négligence, dans

l'abandon de la prière et de la pratique des sacrements. — Première chute.

Ayant perdu la piété, il ne tarde pas à perdre l'intégrité des mœurs ; de négligence en négligence, il glisse sur la pente rapide qui mène aux fautes les plus honteuses. S'abandonnant alors à ses passions que rien ne retient plus, il se plonge dans une vie de désordres ; peut-être même en viendra-t-il à afficher son inconduite notoire, à braver l'opinion publique, à faire la désolation et la honte de ses parents. — Deuxième chute.

Par ses habitudes coupables et sa vie déréglée, par son impiété et son aversion à l'endroit des pratiques chrétiennes, il s'exclut lui-même de l'Église, comme Eutyque tomba hors de la maison dans laquelle étaient assemblés les fidèles ; sorte d'apostasie pratique, dont on ne voit, hélas ! à l'heure actuelle, que trop d'exemples. — Troisième chute, plus grave encore et plus funeste que les précédentes. *Cecidit de tertio cœnaculo deorsum...*

V

Eutyque se tua dans sa chute. C'en était fait de lui, si saint Paul ne se fût trouvé là pour le ressusciter. Vous savez ce que fit l'Apôtre. Il vint auprès du jeune homme ; il se pencha vers son corps inanimé ; il l'embrassa, et, par le contact de la grâce que la bonté di-

vine voulait communiquer par lui à cet infortuné jeune homme, il le ramena à la vie (1).

Le miracle opéré par saint Paul s'opère incessamment dans le monde des âmes. Comme Dieu se servit jadis de l'intervention de son apôtre pour rendre la vie naturelle à Eutyque, de même se sert-il aujourd'hui du ministère de ses prêtres, successeurs des apôtres, pour rendre la vie surnaturelle aux malheureux chrétiens qui l'ont perdue par leur négligence et leur tiédeur.

La conversion d'une âme est, en effet, une véritable résurrection, un miracle plus grand, dans l'ordre de la grâce, que la résurrection d'un mort, dans l'ordre de la nature. Hélas! notre foi est si faible, que nous nous habituons à ce miracle, que nous ne ressentons presque aucune joie d'en être l'objet; et que, lorsque le péché nous a blessés à mort, nous ne faisons rien pour fournir à la miséricorde divine l'occasion de l'opérer en notre faveur.

O vous que l'engourdissement d'une vie tiède et négligente a conduits insensiblement à la mort du péché, chers jeunes gens, tombés peut-être de bien haut, des sommets d'une vie pure et fervente, n'oubliez pas que votre chute, si grave soit-elle, n'est point sans remède. « Ce mal de la tiédeur, vous dirai-je avec un écrivain spirituel de nos jours (2), est excessivement

(1) Ad quem cum descendisset Paulus, incubuit super eum et complexus ; ... adduxerunt autem puerum viventem. (Act., xx, 10, 12.)

(2) Faber, *Progrès de l'âme*. De la tiédeur.

difficile à guérir, et saint Bernard semblerait même nous porter à désespérer de la cure... Néanmoins on peut soutenir qu'il n'y a rien d'incurable, quoiqu'il y ait dans la vie spirituelle une foule de choses qui le paraissent. » Le remède donc à votre chute est dans le sacrement de Pénitence. Cette chute a été mortelle : la grâce de ce sacrement vous rendra la vie perdue. Puis, pour combattre la tiédeur, pour activer votre zèle et vous prémunir contre un nouvel engourdissement et une nouvelle chute, approchez-vous du sacrement d'Eucharistie. Là est le foyer de la charité infinie, où toute ardeur s'allume, où tout zèle s'attise. Là le Sauveur des âmes, s'abaissant jusqu'à elles et s'unissant à elles, leur communique avec sa propre vie, l'activité dévorante de son amour et les entraîne après lui dans la voie de la sainteté. Donnez donc à ce miséricordieux Sauveur, donnez-lui la satisfaction de renouveler en votre faveur, pauvres et chères victimes de la vie tiède, le miracle de la résurrection d'Eutyque.

Le récit sacré mentionne la joie que causa aux chrétiens de Troade cette résurrection inespérée (1). Mais quelle n'est pas la joie produite par la résurrection spirituelle d'une âme que le péché, par suite de la négligence, avait blessée mortellement : joie pour l'âme elle-même en possession d'une nouvelle vie ; joie pour le Ciel où nous savons, de la bouche même de Jésus-Christ, qu'il y a plus de joie pour la conversion d'un

(1) Et consolati sunt non minime. (Act., xx, 12.)

pécheur que pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes (1); joie enfin pour l'Église terrestre, cette mère des âmes, si désolée de leur perte, et si heureuse de leur salut!

Après que saint Paul eut rendu miraculeusement la vie au jeune Eutyque, on se mit à table pour faire le repas commun des agapes qui suivait la communion eucharistique (2).

Ainsi fait la sainte Église, dans sa joie maternelle et sa sollicitude surnaturelle. Elle dresse la table du festin céleste, et elle y fait asseoir les nouveaux convertis à côté de ses enfants fidèles. Elle sait trop combien l'âme purifiée, réhabilitée, rendue à la vie de la grâce, a besoin de forces pour persévérer dans le bien et se protéger contre toute nouvelle cause de défaillance, contre toute nouvelle atteinte à cette vie aussi fragile que précieuse. Aussi les invite-t-elle à se nourrir du Pain de vie, du Pain des forts et, quelle que soit leur indignité, quelle qu'ait pu être l'énormité de leurs fautes, à s'approcher en toute confiance et assurance de ce festin de la miséricorde.

Tout à l'heure, je vous disais : venez vous asseoir à ce festin, ô vous que la tiédeur menace, venez-y, afin d'enflammer votre cœur au contact du Dieu de toute charité. Maintenant, m'adressant à ceux d'entre vous que la tiédeur a fait tomber dans le péché, à ceux qui

(1) Dico vobis quod ita gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente, quam super nonaginta novem justis, qui non indigent pœnitentia. (Luc., xv, 7.)

(2) Ascendens autem, frangensque panem et gustans. (Act., xx, 11.)

ont eu, hélas! à déplorer des chutes plus funestes encore que celle d'Eutyque, je leur dis : venez aussi prendre part à ce même festin, afin d'achever de fortifier en vous la vie recouvrée, et de vous prémunir contre des chutes nouvelles.

VI

« Il est intéressant de savoir ce que devint le jeune ressuscité de Troade. Après la mort de saint Paul, il s'attacha à saint Jean l'Évangéliste, comme un fils à son père, un disciple à son maitre. Par ordre de l'apôtre bien-aimé, Eutyque parcourut en prêchant un grand nombre de pays. Puissant en œuvres comme en paroles, il fit par ses prières crouler les temples des idoles, et entrer au bercail du divin Pasteur un grand nombre de brebis errantes.

« Ses glorieux succès ne pouvaient manquer de lui attirer la récompense promise à tous les vrais prédicateurs de la vérité. Plusieurs fois il fut jeté en prison, plusieurs fois battu de verges, attaché sur un bûcher, pour y être brûlé; mais le Sauveur le délivra de tous ces tourments, jusqu'à ce qu'enfin il signât sa foi de son sang. On croit que c'est en Espagne qu'il souffrit le martyre (1). »

(1) Mgr Gaume, *Biographies évangéliques*, tome II, p. 252. — On lit dans le martyrologe Romain, à la date du 24 août : « Saint Eutyque, disciple de saint Jean l'Évangéliste qui, ayant souffert la prison, le fer et le feu, en différents pays, pour la prédication de l'Évangile, s'endormit paisiblement dans le Seigneur. »

Ressuscité par saint Paul, le ministre par excellence de la parole divine, Eutyque se plaça sous la direction de saint Jean, le disciple bien-aimé, l'apôtre de l'amour. La charité affermit en lui ce qu'avait fait la foi ; et enfin l'amour actif, généreux, héroïque jusqu'au martyre, consomma sa sainteté et fut sa réponse suprême à la grâce insigne dont il avait été favorisé.

Apprenez de là, chers jeunes gens, à réparer par un fidélité empressée, une ferveur croissante, un zèle sans limites, l'abus que vous avez pu faire des grâces divines, les tristes effets de votre tiédeur au service de Dieu.

Et puisque, ayant perdu tant de fois, par votre faute, la vie de l'âme, tant de fois aussi vous l'avez recouvrée, puissiez-vous désormais en faire un digne et noble usage, l'employer tout entière à servir les intérêts de Dieu. Et s'il ne plaît pas à Dieu d'exiger de vous que vous poussiez l'amour jusqu'à verser pour lui votre sang, du moins, ne lui refusez pas, ne lui refusez plus de faire les efforts, de réaliser les progrès qu'il attend de vous et de persévérer jusqu'à la mort dans le fidèle accomplissement de sa loi sainte.

LE NEVEU DE SAINT PAUL

Le dévouement à l'Église.

Saint Paul, étant à Jérusalem, avait été livré par les Juifs à Lysias, tribun de la cohorte romaine, qui l'avait fait enfermer dans la tour *Antonia,* forteresse servant de citadelle et située au nord-ouest du Temple. L'officier avait eu pour but de soustraire l'apôtre à la fureur populaire ; car la foule avait été excitée contre lui par les ennemis jurés de la religion nouvelle que Paul prêchait dans la Ville Sainte. Le lendemain, des Juifs fanatiques se réunirent au nombre de quarante, et s'engagèrent, sous la foi d'horribles serments, à ne manger ni boire avant d'avoir fait périr celui qu'ils regardaient comme un ennemi redoutable.

S'étant présentés ensuite devant les Princes des prêtres, ils les informèrent du serment qui les liait et leur demandèrent de faire comparaître une seconde fois Paul devant leur tribunal, se déclarant tout prêts à

le tuer durant le trajet. Les juges, se faisant leurs complices, promirent de favoriser ces projets homicides.

Le succès de la conjuration paraissait assuré ; mais les circonstances vinrent inopinément la faire échouer. Saint Paul avait une sœur mariée à Jérusalem, et cette sœur avait un fils. Les *Actes* ne mentionnent point son nom et se contentent de le désigner sous la qualification de jeune homme, « d'adolescent ».

Celui-ci, ayant eu connaissance du complot, effrayé du danger qui menaçait la vie de son oncle, vint en toute hâte à la tour *Antonia* prévenir l'apôtre du meurtre dont il allait être la victime. Saint Paul fit conduire le jeune homme vers le tribun, qui l'accueillit avec bienveillance, reçut ses confidences et le congédia en lui recommandant le plus profond secret. Sans perdre de temps, Lysias fit venir deux officiers et leur donna des ordres pour faire partir Paul, à la faveur des ténèbres. La nuit suivante, escorté de deux cents légionnaires, de soixante-dix cavaliers et de deux cents soldats armés de lances, l'apôtre quitta secrètement Jérusalem et prit le chemin de Césarée, résidence du gouverneur. Ce départ, en le délivrant de la fureur des Juifs, allait lui permettre de continuer son ministère d'évangélisation à travers l'Orient et l'Occident et de mériter son glorieux titre d'apôtre et de « Docteur des Nations (1) ».

Cet épisode de la vie de saint Paul contient plus d'un trait instructif. En établissant un parallèle, on ne

(1) Act., XXIII, 16-25.

peut s'empêcher de voir dans l'Apôtre, dans cet indomptable champion de la vérité et de la religion du Christ, contredit, attaqué, poursuivi, persécuté, une image expressive de l'Église catholique, elle aussi contredite, attaquée, poursuivie, persécutée; et dans la conjuration ourdie contre saint Paul une image non moins fidèle de la conjuration sourde, habile, implacable, ourdie contre cette noble épouse de Jésus-Christ.

Aujourd'hui, en effet, comme au temps du grand Apôtre, des hommes nés dans son sein, se retournent contre elle, et, dans des conciliabules secrets, s'engagent par serment à combattre, par tous les moyens possibles, Jésus-Christ, sa religion, sa doctrine, ses ministres et ses disciples. Leur pensée dominante, leur but suprême est de ruiner cette religion, de l'étouffer même dans la boue et, s'il le faut, dans le sang. A l'exemple des sectes judaïques d'autrefois, les sectes maçonniques d'aujourd'hui ont recours à l'autorité publique, au gouvernement de chaque pays, et lui demandent son appui, son concours même, contre l'Église qu'elles représentent comme « l'ennemi (1) ».

Plus heureux que les Juifs fanatiques, les apôtres de la libre pensée, les coryphées de l'athéisme contemporain ont déjà, en beaucoup de lieux, réussi à s'emparer du gouvernement lui-même, à parvenir au pouvoir pour arriver plus facilement et plus promptement au but de leurs desseins oppresseurs, tyranniques et homicides autant que perfides. Comme au

(1) On connaît le cri tristement célèbre d'un politicien sectaire de nos jours : « Le cléricalisme : voilà l'ennemi ! »

temps de saint Paul, on dirait que le vaste complot officiellement ourdi par eux soit à la veille d'aboutir, et que l'Église, si elle ne succombe pas — ce qui ne peut se faire — soit près de devenir leur prisonnière et leur esclave.

Telle est, mes amis, la situation actuelle de l'Église catholique en France, en Europe et chez la plupart des autres nations. Telle est aussi la situation de son chef suprême, de l'auguste Pontife successeur des Apôtres, captif au Vatican comme autrefois saint Paul dans la forteresse *Antonia*.

Mais, de même qu'autrefois ce fut un jeune homme qui sauva l'Apôtre, de même aujourd'hui la Jeunesse chrétienne doit-elle s'employer résolûment et persévéramment à sauver l'Église des coups de ses ennemis et prêter un concours généreux, dévoué, à la défense de ses intérêts et au triomphe de sa cause.

Chers jeunes gens, inspirez-vous de l'exemple du jeune homme dont il vient d'être parlé, et prenez-le comme modèle de votre dévouement à la sainte Église.

Quelles vertus déploierez-vous dans l'exercice de ce dévouement? Celles-là même qui éclatent dans la conduite du neveu de saint Paul. Or ce jeune homme fit preuve, dans l'épisode qui nous occupe, d'*habileté,* de *courage,* de *discrétion* et de *générosité* : autant de vertus ou plutôt de qualités morales qui, dans la situation actuelle de l'Église, doivent caractériser les chrétiens, s'ils veulent être de dignes fils de cette incomparable mère.

I

Et d'abord, ce jeune homme fit preuve d'*habileté* et de *prudence*. Examinez sa conduite. Quarante Juifs haineux et fanatiques se sont ligués en secret pour tramer le meurtre de l'Apôtre. Le conseil des Princes des prêtres et des Anciens est seul à avoir connaissance du complot homicide. Voilà pourtant qu'un adolescent, encore sans expérience, parvient à découvrir ce complot au moment même où il s'ourdit. Comment s'y est-il pris? Les *Actes des Apôtres* ne le disent pas. Ce silence autorise à supposer que l'inexpérience de ce jeune homme était, sans aucun doute, suppléée par une admirable prudence et une rare habileté. Son amour pour son oncle, le désir ardent de lui être utile, de l'arracher aux mains de ses ennemis, l'avaient probablement poussé à épier tous les mouvements de ces fanatiques, à surveiller toutes leurs démarches, à pénétrer, au besoin, dans le secret de leur conciliabule pour connaître leurs sentiments et leur décision à l'égard de Paul.

Mes amis, à l'heure actuelle, un chrétien qui veut, dans l'ardeur de son zèle, servir les intérêts de l'Église, doit, lui aussi, savoir faire preuve de prudence et d'habileté, pour découvrir les pièges et déjouer les complots des sociétés hostiles à la religion.

Remarquez bien que je ne parle pas ici de ruse, de duplicité, de perfidie : ces moyens sont bons pour nos

adversaires; ils ne sauraient convenir aux enfants de l'Évangile, aux disciples de Celui qui a dit : « Soyez simples comme des colombes (1). » Mais le même Maître ajoutait : « Soyez prudents comme des serpents (2) »; c'est-à-dire : prenez garde! Ne vous laissez ni tromper, ni séduire par les pervers. Méfiez-vous des ennemis invisibles autant que des ennemis visibles. Soyez vigilants; tenez-vous sur vos gardes, et sachez parer les coups qu'on voudrait vous porter dans l'ombre, comme le serpent qui ne bouge pas, tant qu'il n'est pas aperçu, mais qui sait observer et se trouver un abri aussitôt qu'il est en danger.

Hélas! les chrétiens de nos jours sont, par tempérament, semble-t-il, plus portés à s'en tenir à la simplicité, je devrais dire à la timidité de la colombe, sans trop se soucier de la prudence du serpent. Ils se laissent, avec une facilité déplorable, tromper et égarer par leurs ennemis, plus rusés et plus hardis. « Les enfants du siècle, disait Notre-Seigneur, sont plus avisés dans leurs affaires que les enfants de lumière dans les leurs (3). »

Pour vous, chers jeunes gens, tenez-vous en garde et ne vous laissez pas surprendre par le langage artificieux ou les promesses trompeuses des ennemis de la vérité et des adversaires de l'Église, qui viendront à vous, semblables à ces « faux prophètes » dont parle

(1) Estote ergo.... simplices sicut columbæ. (Matth., x, 16.)

(2) Estote ergo prudentes sicut serpentes. (*Ibid.*)

(3) Quia filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis in generatione sua sunt. (Luc., xvi, 8.)

l'Évangile, « revêtus de peaux de brebis », afin de dissimuler leurs mauvais desseins, et qui ne sont, en réalité, que « des loups ravisseurs (1) ». Tels sont, en particulier, les apôtres des sociétés secrètes dont le but suprême, je l'ai dit, est de combattre la sainte Église et de détruire la religion chrétienne dans le monde.

Ces apôtres sont partout : dans les ateliers, les maisons de commerce et les administrations. Avec un art perfide ils s'appliquent à faire des prosélytes et des adeptes, et trop souvent ils réussissent à faire tomber dans leurs pièges des jeunes gens sans défiance et sans expérience. Prenez garde, mes amis, de vous laisser séduire par leurs propositions en apparence inoffensives. Derrière ces associations de soi-disant philanthropie et d'assistance mutuelle, sachez découvrir la conjuration ourdie contre le Christ et son Église, la haine implacable avec laquelle leurs membres s'engagent à poursuivre une religion qui, seule, a le secret de faire de ses partisans des frères et qui, seule, est capable de faire régner parmi les hommes la vraie philanthropie, ou plutôt la charité, pour l'appeler par son nom.

II

Le neveu de saint Paul fit preuve, en second lieu, d'*activité*, de *courage* et de *hardiesse*. A peine a-t-il découvert le complot ourdi contre l'Apôtre, qu'il se rend

(1) Attendite a falsis prophetis, qui veniunt ad vos in vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi rapaces. (Matth., VII, 15.)

dans la forteresse où se tient la garnison et, simple adolescent, inconnu, sans recommandation de personne, il demande à parler seul à seul au prisonnier. Il est ensuite conduit au centurion (1). Celui-ci, après l'avoir entendu, le conduit au tribun militaire (2). Sans se laisser intimider par la vue de ces personnages, sans éprouver ni hésitation, ni embarras, il leur dévoile le complot des Juifs.

Je vous l'ai dit, mes jeunes amis, la sainte Église, votre mère, traverse, à l'heure présente, une bien douloureuse épreuve. De toutes parts, on l'attaque, on conspire contre elle, contre l'exercice de sa mission à travers le monde, contre sa liberté, sa doctrine, son culte, ses œuvres et ses ministres. Aussi bien, ceux qui l'aiment comme des fils et ont vraiment à cœur son triomphe, doivent-ils posséder de la hardiesse et du courage et déployer à son service et à sa défense une infatigable activité.

Mais, hélas! il faut le dire, de même que la perspicacité manque souvent aux catholiques pour découvrir les desseins cachés de leurs ennemis, de même la hardiesse pour les attaquer, ou du moins, le courage pour se défendre leur font aussi, trop souvent, défaut. On l'a dit avec raison : « C'est la timidité des catholiques qui fait la force de leurs adversaires. »

(1) Officier préposé au commandement d'une compagnie de cent hommes, et dont le grade correspondait à celui de capitaine de nos jours.

(2) Le grade de tribun équivalait à celui de colonel. Il fallait avoir fait dix campagnes pour être nommé tribun.

Cependant, Notre-Seigneur, qui nous a recommandé la simplicité, puis la prudence, ne nous a pas moins vivement recommandé la force, le courage. « Ne craignez point, petit troupeau, disait-il au groupe de ses premiers disciples, car il a plu à votre Père du ciel de vous donner plus tard de régner », après que vous aurez triomphé (1). — « Ne craignez pas le monde, disait-il encore, car moi, je l'ai vaincu (2). » — « Ne craignez pas ceux qui peuvent tuer le corps, car ils n'ont aucun pouvoir sur l'âme (3). »

Un jeune homme vraiment chrétien, un véritable enfant de la sainte Église doit donc se débarrasser de toute espèce de timidité, de toute pusillanimité, de toute faiblesse de caractère, lorsqu'il s'agit pour lui d'affirmer ses principes, de professer et de pratiquer sa religion, de défendre l'étendard sacré sous les plis duquel il s'est engagé.

Arrière le respect humain qui arrête et paralyse, qui rend poltron, lâche et apostat! Le jeune héros dont nous étudions la conduite ne craignit ni ne rougit de se déclarer le neveu de Paul, ce prisonnier exécré des Juifs. Ne rougissez pas, à votre tour, ne craignez pas, jeunes chrétiens, de vous déclarer fils dévoués de cette Église qu'on déteste et qu'on persécute. Il eut le courage de faire des démarches qui exposaient sa vie.

(1) Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum. (Luc., XII, 32.)

(2) Confidite : ego vici mundum. (Joan., XVI, 33.)

(3) Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere. (Matth., X, 28.)

Ayez aussi le courage d'agir, quand il le faudra, d'agir dès à présent, avec zèle et discrétion, dans l'intérêt du prochain et pour la cause de la sainte Église, notre mère. L'amour que nous lui devons nous en fait une obligation sacrée.

III

Je viens de nommer la *discrétion;* c'est là une autre qualité qui brille dans la conduite du neveu de saint Paul. Instruit de la conjuration, il se garde bien d'en divulguer le secret; mais il va immédiatement le communiquer au seul intéressé, à son oncle, prendre de lui conseils et ordres. Il n'en parle pas au centurion chargé de le conduire auprès du tribun Lysias. A ce dernier seul il découvre le plan de la conjuration, parce que seul ce chef le peut faire avorter. Enfin il se conforme exactement à la recommandation du tribun, qui lui fait défense de dire à personne que l'on est informé du complot.

Cette conduite est d'autant plus louable que la Jeunesse est naturellement inconsidérée et indiscrète. On parle sans réfléchir; on livre ses propres secrets, et plus encore ceux des autres; on ne mesure pas la portée de ses paroles, les conséquences de son indiscrétion, et l'on regrette amèrement, ensuite, mais trop tard, de n'avoir pas su se taire.

Il est dit que « le secret est l'âme des affaires ». Dans une guerre, la première condition pour arriver à la

victoire, c'est de cacher à l'ennemi son plan de campagne, ses moyens d'action, le perfectionnement de ses engins et de ses armes. Il en est ainsi dans la guerre que nous avons à soutenir contre nos ennemis soit invisibles, soit visibles. Telle fut la conduite de Jésus-Christ dans la tentation qu'il eut à subir, au désert, de la part du démon. Celui-ci voulait arriver à découvrir s'il était vraiment le Fils de Dieu, le Messie promis à Israël; il s'en doutait, mais n'en avait pas la certitude. Notre-Seigneur rendit vaines et inutiles toutes ses embûches en éludant ses questions captieuses; en sorte que le tentateur dut se retirer sans avoir découvert ce qu'il désirait savoir.

Ainsi, chers amis, devez-vous garder dans vos discours, en présence surtout des ennemis de l'Église, des adversaires de notre sainte religion, une réserve prudente, la discrétion la plus absolue. Un ancien a dit : « On doit garder un secret avec plus de soin que sa bourse. » Notre bourse, en effet, nous appartient, et nous pouvons en faire l'usage que nous voulons, le sacrifice complet, si bon nous semble : nous ne lésons personne, ce faisant. Mais le secret qui nous a été confié ou que nous avons découvert, quand le bien des autres et surtout celui de la religion s'y trouvent liés, ne nous appartient pas. C'est un dépôt ou un trésor que nous avons le devoir de ne pas dissiper en le divulguant.

Sachez encore, chers jeunes gens, garder le silence sur ce que j'appellerai les défectuosités humaines de

l'Église; j'entends par là celles qui se manifestent dans ses ministres, dans les œuvres accomplies en son nom, dans les mille détails de son gouvernement temporel. Ce sont là des imperfections inhérentes à l'humanité, mais qui ne sauraient altérer en rien l'immuable perfection, l'indéfectible sainteté de l'Église, considérée en tant qu'œuvre divine. Que l'amour filial envers cette très auguste mère vous fasse jeter un voile respectueux et discret sur les imperfections et même sur les défauts et les vices qui peuvent se produire ou exister parmi ceux qui ont le devoir sacré de maintenir son droit au respect de tous en faisant rayonner sa sainteté dans leurs personnes et leur conduite. Et tandis que, à tort, ou à raison, on l'attaque en quelques-uns de ses représentants, vous, du moins, sachez vous taire et ne point faire écho à ces attaques irrévérencieuses.

IV

Enfin, j'ai mentionné la *générosité* parmi les qualités que fit paraître le neveu de saint Paul dans la circonstance rapportée plus haut. Il y a tout lieu de croire, en effet, que pour réussir à arracher son oncle à la mort, il sut utiliser sa bourse. Quelques interprètes de la sainte Écriture pensent qu'il avait découvert le secret de la conjuration au moyen d'habiles largesses; que s'il obtint de s'aboucher seul à seul avec son oncle, c'est qu'il avait gagné les geôliers, et qu'enfin s'il avait reçu si bon accueil du tribun, c'est que celui-ci espérait recevoir, en retour, quelque riche présent.

Quelle que soit l'exactitude de ces suppositions, fort plausibles d'ailleurs, il est certain que si l'on veut servir efficacement et pleinement la sainte Église, il ne faut pas se contenter de payer de sa personne, de parler, d'agir, d'exercer un zèle constant; il faut encore, à l'occasion, savoir payer de sa bourse et mettre à la disposition de l'Église, dans une mesure convenable, les biens dont la Providence a pu nous pourvoir; car, dans la situation actuelle que les révolutions, la malveillance et les tracasseries odieuses d'un gouvernement sectaire lui ont faite, l'Église ne peut soutenir ses œuvres de charité et de zèle; elle ne peut subvenir à l'entretien honorable ou même suffisant de ses ministres, que par les offrandes et les générosités des fidèles, ses enfants.

Le prophète Isaïe avait annoncé de l'Église que « les rois seraient ses nourriciers (1) ». Il en fut ainsi durant de longs siècles. En retour des bienfaits spirituels qu'elle répandait sur les États, les princes temporels fournissaient à l'Église des biens et des ressources qui lui permettaient de venir en aide à toutes les misères, de soulager bien des besoins, de multiplier les institutions charitables, et d'élever à Dieu des temples grandioses, gloire des siècles qui les ont vu construire. Il n'est pas un seul point de notre vaste territoire français, pour ne parler que de la France, qui, par quelqu'une de ces institutions ou quelqu'un de ces édifices

(1) Et erunt reges nutritii tui. (Is., XLIX, 23.)

encore debout, ne rende témoignage à la puissance de l'œuvre civilisatrice et bienfaisante de l'Église.

Mais aujourd'hui, il n'en est plus ainsi. La spoliation de l'Église, commencée par le protestantisme, il y a trois siècles, poursuivie avec une rage forcenée par la Révolution, il y a cent ans, est sur le point de se consommer par les impôts iniques qui pèsent sur les biens des communautés religieuses (1), par la suppression partielle des traitements du clergé paroissial, par l'annulation des legs pieux, et autres mesures aussi arbitraires qu'impies qui ne tendent à rien moins qu'à dépouiller l'Église du droit de posséder et d'acquérir.

Les églises elles-mêmes qui servent au culte n'appartiennent plus aux catholiques, héritiers des droits de ceux qui les ont bâties; elles sont regardées comme la propriété de la commune ou de l'État, qui peuvent les fermer, les désaffecter et les vendre, quand ils le voudront et comme bon leur semblera.

Et cependant, sachez-le bien, chers jeunes gens, l'Église, en tant que société visible, a le droit primordial, indiscutable, inaliénable, de posséder, comme l'a toute société régulière. Il lui faut des ressources pour l'exercice des œuvres de charité et de zèle; pour la subsistance de son clergé et l'entretien de ses mission-

(1) A l'heure où paraît la deuxième édition de ce volume, des milliers de religieux et de religieuses, dispersés en vertu d'une loi édictée par un gouvernement sectaire, résolu à déchristianiser la France, sont réduits à la situation la plus précaire, n'ayant plus, un certain nombre du moins, les ressources nécessaires pour subvenir à leurs besoins matériels les plus pressants.

naires; pour la fondation et le soutien des écoles chrétiennes d'autant plus nécessaires que les écoles athées sont devenues plus nombreuses; pour la propagation de la bonne presse, la diffusion des bons livres capables de contrebalancer les productions d'une presse impie et immorale qui nous inondent.

Mais ces ressources, jadis si abondantes, qu'elle devait à une générosité plus imprégnée de christianisme, l'Église doit les solliciter de la piété de ses enfants fidèles. Au lieu de tenir la main constamment ouverte pour donner, comme elle le faisait autrefois, elle est aujourd'hui obligée de la tendre sans cesse pour recevoir. Mais combien sont supérieurs les biens spirituels qu'elle donne en échange! Et de quel cœur des chrétiens vraiment dévoués à leur mère doivent-ils lui venir en aide, selon la mesure de leurs moyens!

Je dis plus : les enfants de l'Église doivent savoir faire pour elle des sacrifices. Entendez bien ce mot. Il a deux sens. Dans le sens le plus ordinaire et le plus vulgaire, un sacrifice signifie une perte qu'on supporte et qu'on accepte, ne pouvant faire autrement. On a perdu un objet de prix auquel on tenait : on le cherche quelque temps sans parvenir à le trouver. Alors, fatigué de recherches vaines, on y renonce, on en « fait le sacrifice ».

Dans son sens le plus élevé, le mot sacrifice signifie une chose dont on dispose et que l'on offre volontairement à Dieu pour reconnaître son souverain domaine. Entendu dans ce sens, le sacrifice de la Messe est le

plus précieux et le plus méritoire de tous, parce qu'on ne peut rien offrir à Dieu qui lui soit plus agréable que son propre Fils. Or ce que l'on donne en bonnes œuvres est appelé un sacrifice, dans le sens religieux et élevé du mot. Cette offrande faite en l'honneur de Dieu devient une chose sacrée; et ce sacrifice lui est bien plus agréable que tous ceux de l'ancienne Loi. En tout cas, Dieu sait payer avec usure ce qu'on lui prête. Donner à l'Église, c'est s'enrichir; c'est acquérir devant Dieu un droit certain à la possession du souverain Bien, qui est Dieu lui-même.

Mais, hélas! que d'argent est dépensé à satisfaire la vanité ou la sensualité, qui trouverait un emploi meilleur, plus profitable, à être consacré au soutien des Œuvres catholiques, sans que l'on dût pour cela se priver du nécessaire, ni même de ce que, dans le langage moderne, on nomme le « confortable ».

Accoutumez-vous donc, chers amis, à prélever sur vos ressources, si modestes soient-elles, le tribut de votre filiale charité envers l'Église et à coopérer, par vos offrandes spontanées, aux Œuvres si catholiques de la Propagation de la foi dans les pays infidèles et aussi dans notre pays où la foi va s'affaiblissant chaque jour davantage, sous l'influence perverse des doctrines anti-chrétiennes; à l'œuvre si actuelle de la diffusion de la Bonne Presse, opposée à la mauvaise et instituée pour en combattre, en affaiblir les effets désastreux; aux Œuvres enfin que l'Église patronne, recommande, et considère comme répondant à des

besoins pressants, et destinées à promouvoir et à affermir l'empire de Dieu et de son Christ dans le monde et dans les âmes.

Chers jeunes gens, que Dieu appelle à vivre dans le monde et à vous y conduire en véritables chrétiens, inspirez-vous de l'exemple du jeune homme qui vient de vous être proposé comme modèle. Ce n'est pas l'exemple d'un apôtre, d'un prêtre, d'un saint, mais d'un jeune homme du monde, vivant dans les conditions ordinaires de l'état laïque. Le passage des *Actes* qui a fait l'objet de cet entretien est le seul endroit de nos saints Livres où il soit fait mention de ce jeune homme. Il n'est parlé de lui ni dans les écrits des saints, ni dans les martyrologes. Rien ne nous autorise à croire qu'ayant sauvé la vie à son oncle, il se soit ensuite adjoint à lui pour le seconder dans son ministère apostolique. Peut-être s'engagea-t-il dans la milice romaine qu'il avait vue de près dans la tour Antonia. Quoi qu'il en soit, on peut croire sans témérité qu'il demeura toujours inébranlablement attaché à la religion du Christ prêchée par son oncle.

Neveu du grand Apôtre, il était de forte race, et sa conduite montre bien qu'il n'avait pas dégénéré. L'énergie inflexible, le courage indomptable, le talent hors ligne, le génie de Paul reluisent, quoique avec une nuance affaiblie, en cet intrépide jeune homme dont saint Luc ne nous a malheureusement pas conservé le nom.

Jeunes chrétiens, vous aussi, vous êtes de grande

et forte race; car vous êtes les fils de cette France qui, jusqu'aux temps modernes, a toujours mérité — et méritera encore, espérons-le, — par son dévouement au Siège apostolique, le titre glorieux de « Fille aînée de l'Église ». Mieux encore, vous êtes les enfants des saints, les fils de l'Église, épouse du Christ et mère de vos âmes.

Pour faire honneur à une si noble origine et vous montrer dignes d'une si glorieuse lignée, encore un coup, chers jeunes gens, prenez exemple sur le neveu du grand Apôtre, et, comme lui, plus tard, dans la défense de l'Église, faites preuve des mêmes vertus.

TIMOTHÉE

Les grandes lois de la vie chrétienne.

Le nom de Timothée est inséparable de celui de saint Paul dont il fut, avec Tite, le disciple bien-aimé. L'Apôtre l'avait rencontré à Lystre, en Lycaonie, et, sur le bon témoignage rendu à son sujet, il l'avait emmené avec lui, l'initiant et l'associant à son ministère évangélique. Plus tard, il le fit évêque de la chrétienté d'Éphèse. Le disciple accompagna son maître en plusieurs de ses missions apostoliques, prêchant avec lui, faisant briller la lumière de l'Évangile au milieu des régions idolâtres, partageant tous les travaux de l'Apôtre et même sa captivité dans la capitale du monde païen. Revenu à Éphèse, il concentra tout son dévouement sur le troupeau confié à sa sollicitude et montra dans toute sa conduite la sagesse et la gravité d'un vieillard. Son zèle à combattre certaines coutumes païennes excita contre lui la haine des idolâtres, qui l'accablèrent de pierres et de coups. Son martyre ar-

riva le 23 janvier de l'an 109 de Jésus-Christ, le dixième du règne de Trajan (1).

Parmi les *Lettres* ou *Épîtres* de saint Paul, il y en a deux adressées par l'Apôtre à son bien-aimé disciple. Ces lettres contiennent des recommandations qui respirent la tendresse d'un père et la sollicitude d'un maître. Elles sont adressées à un jeune homme, presque adolescent, car on y lit ces paroles : « Que personne ne méprise ton adolescence (2). » Elles tracent au disciple les règles de conduite à suivre pour « conserver la foi et la bonne conscience, et pour combattre jusqu'au bout le bon combat (3) ».

Mettre sous vos yeux, chers jeunes gens, en les groupant dans un ordre logique, les principales recommandations contenues dans ces *Lettres,* ne pourra, croyons-nous, que vous être avantageux : ce sera vous rappeler les grandes lois qui régissent la vie chrétienne, les principaux fondements sur lesquels doit reposer l'édifice de la véritable vertu. C'est pour s'être montré fidèle à pratiquer ces recommandations, après les avoir docilement recueillies et fréquemment méditées, selon le conseil de son bien-aimé maître (4), que Timothée s'éleva, par la sainteté, jusqu'à la hauteur de sa mission évangélique, jusqu'à la gloire du martyre, digne couronnement de son apostolat.

(1) V. *Biographies évangéliques*, par Mgr Gaume, t. II. Timothée.

(2) Nemo contemnat adolescentiam tuam. (I Timoth., IV, 12.)

(3) Ut milites... bonam militiam, habens fidem et bonam conscientiam. (*Id.*, I, 18, 19.)

(4) Hæc meditare, in his esto. (*Id.*, III, 15.)

De même, jeunes gens, par votre zèle à vous conformer aux exhortations de l'Apôtre et à l'exemple de son disciple, parviendrez-vous à cette plénitude de vie chrétienne qui vous rendra capables de toutes les vertus, de tous les sacrifices et de tous les dévouements.

I

Le don de Dieu par excellence, après la grâce baptismale, le premier de ses dons, dans l'ordre des distributions surnaturelles faites par le Créateur à sa créature régénérée, le fondement indispensable de toute édification spirituelle, le point de départ de toute grandeur céleste, la semence et le germe de la grâce présente et de la gloire future, c'est *la foi.* « Quel que soit le sentier où l'on marche, et l'état qu'on embrasse, c'est la foi qui doit tout précéder, tout ordonner, tout vivifier (1). »

Aussi dans sa lettre à Timothée, l'Apôtre insiste-t-il particulièrement sur l'obligation de conserver, d'entretenir et de développer la foi, de la défendre contre toutes les entreprises de l'esprit d'incrédulité, de l'affirmer hautement et sans crainte devant les hommes, de vivre enfin et de se conduire selon les principes et sous l'influence incessante de la foi.

(1) Mgr Gay, *De la vie et des vertus chrétiennes.* De la foi. Introduction.

« Mon fils, dit-il, recherche et cultive la foi (1). Attache-toi à elle et conserves-en fidèlement le dépôt en ton âme (2). Que ta foi ne soit pas une foi feinte et dissimulée (3), mais sincère et professée sans honte (4); qu'elle ne soit pas faible et inconstante, mais ferme et inébranlable (5); puisque tu sais, d'une manière indubitable, que tu es en possession de la vérité (6). Il est vrai qu'autour de toi, il y en a, et ils sont nombreux, qui résistent à la vérité, la contredisent, lui opposent les arguties et les sophismes de leur raison orgueilleuse et incrédule (7); qui se font les apôtres de l'erreur et de l'impiété (8), les propagateurs des mauvaises doctrines. Résiste-leur et combats contre eux le combat de la foi (9), en persévérant dans la confession de la vérité; en la défendant courageusement et fièrement, sans te laisser intimider par l'audace et le nombre des adversaires (10). Évite avec soin la société et la conversation de tels

(1) Sectare fidem. (II Timoth., II, 22.)

(2) O Timothæe, depositum custodi. (I Timoth., VI, 20.)

(3) Recordationem accipiens ejus fidei quæ est in te non ficta. (II Timoth., I, 4.)

(4) Noli itaque erubescere testimonium Domini nostri. (*Ibid.*, 8.)

(5) Tu vero, permane in iis quæ didicisti et credita sunt tibi. (*Ibid.*, II, 14.)

(6) Sciens a quo didiceris. (*Ibid.*)

(7) Hi resistunt veritati, homines, corrupti mente, reprobi circa fidem. (II Timoth., III, 8.) — Erit enim tempus cum sanam doctrinam non sustinebunt... et a veritate quidem auditum avertent. (*Ibid.*, IV, 3, 4.) — Quia in novissimis temporibus discedent quidem a fide, attendentes spiritibus erroris et doctrinis dæmoniorum. (I Timoth., IV, 1.)

(8) Mali autem homines et seductores,... errantes et in errorem mittentes. (II Timoth., III, 13.)

(9) Certa bonum certamen fidei. (I Timoth., VI, 12.)

(10) Confessus bonam confessionem coram multis testibus. (*Ibid.*)

hommes ; leurs discours impies et perfides s'insinuent et gagnent comme la gangrène (1). Ne te mêle pas à leurs discussions ; outre qu'elles n'apprennent rien, elles ne servent qu'à engendrer des querelles (2).

« Enfin cette foi si précieuse et si indispensable, cultive-la, entretiens-la et développe-la, par d'instructives lectures (3), par l'audition et la méditation de la parole de Dieu (4) ; et, pour la conserver intacte, abstiens-toi de la cupidité, de l'amour immodéré des plaisirs et des biens sensibles, amour et cupidité qui sont la racine de tous les maux, et le principe de toute déviation de la foi (5). »

Chers jeunes gens, ces exhortations du grand Apôtre à son bien-aimé disciple n'ont rien perdu de leur opportunité. Les mêmes motifs qui lui faisaient recommander avec tant d'instance à Timothée de veiller sur le dépôt de la foi, de le garder, de l'accroître ; de ne point rougir de ses croyances, de les professer hautement et publiquement ; de se tenir en garde contre toutes les doctrines nouvelles, contraires à la doctrine traditionnelle ; de ne point se fier aux beaux diseurs qui prétendent soumettre la vérité au jugement de

(1) Profana autem et vaniloquia devita : multum enim proficiunt ad impietatem, et sermo eorum ut cancer serpit. (II Timoth., II, 16, 17.)

(2) Stultas autem et sine disciplina quæstiones devita, sciens quia generant lites. (*Ibid.*, 23.)

(3) Attende lectioni. (I Timoth., IV, 13.)

(4) Attende exhortationi et doctrinæ. (*Ibid.*)

(5) Radix enim omnium malorum est cupiditas quam quidam appetentes erraverunt a fide. (I Timoth., VI, 10.)

leur étroite raison; ces mêmes motifs existent à l'heure actuelle et sont, en quelque sorte, plus pressants, à une époque où le rationalisme et la libre pensée s'affirment avec plus d'impudence qu'à aucune autre, et travaillent, par d'innombrables moyens, à étouffer la foi dans les sociétés chrétiennes et à faire triompher partout l'incrédulité.

Chers jeunes gens, recueillez donc avec respect et suivez avec docilité ces recommandations d'une sagesse si haute, d'une opportunité si grande, d'une utilité si pratique : ce faisant, vous réaliserez la première et fondamentale condition de la vie chrétienne, laquelle consiste à avoir la foi, à vivre de la foi, à être homme de foi.

II

Mais la foi doit aboutir à la charité comme à son complément indispensable. Et la charité à l'égard de Dieu, dans sa forme la plus pratique, se nomme *la piété*. La piété, je l'ai dit ailleurs (1), ne fait qu'un avec l'amour de Dieu. Dans son principe et dans son fond, elle n'est pas autre chose, en effet, qu'une disposition intérieure et affectueuse, qu'un sentiment filial qui fait désirer de plaire à Dieu et craindre de lui déplaire. Dans son exercice et sa manifestation, elle est, comme l'a si bien dit un auteur spirituel de nos jours, « cet ensemble d'actions et d'habitudes qui

(1) *Jeunesse et vie chrétienne*, un vol. in-12 de XIX-300 pages. Lecoffre, éditeur, Paris.

sortent naturellement de cet amour et le traduisent en l'entretenant (1) ». En d'autres termes, elle est l'accomplissement envers Dieu, notre Père, de tous les devoirs qu'un bon fils doit remplir à l'égard de ses parents (2).

C'est cette piété ainsi entendue, que l'Apôtre recommande à son disciple Timothée, avec autant de zèle et d'instance que la foi, dont elle est, je l'ai dit, le complément indispensable.

Avant tout, il veut que la piété soit sincère, venant du dedans, répondant de tous points aux sentiments intimes, et non pas seulement une piété de surface et de commande, voilant sous des formes et des pratiques religieuses les désordres cachés d'une vie coupable (3). Aux yeux de l'Apôtre, la piété, la vraie piété, celle qui procède d'amour de Dieu et se porte au service et à la glorification de Dieu, est un trésor d'un prix inestimable; l'acquérir est un gain d'une incomparable valeur; l'exercer, un moyen d'amasser d'abondantes richesses spirituelles (4). Aussi en recommande-t-il la recherche à son bien-aimé disciple.

« Pour toi, dit-il, homme de Dieu, recherche la piété (5). Applique-toi à l'acquérir, et lorsque tu l'au-

(1) Mgr Gay, *Sermons pour le Carême*, « *De la piété chrétienne* », t. II, p. 259.

(2) *Jeunesse et vie chretienne*, page 76.

(3) Habentes speciem quidem pietatis, virtutem autem ejus abnegantes. (III Timoth., III, 5.)

(4) Est autem quæstus magnus pietas. (II Timoth., VI, 6.)

(5) Tu autem, o homo Dei,..... sectare vero pietatem, (I Timoth., VI, 11.)

ras acquise, pour la posséder mieux encore, exerce-toi à la piété, produis-en fréquemment les actes (1). »

Et poursuivant le développement de sa pensée, voulant bien faire comprendre l'importance de cette vertu et de ces actes, l'Apôtre en fait ressortir les avantages. Il recourt, pour cela, à une comparaison tirée de l'ordre physique. « Les exercices corporels, dit-il, sont d'une incontestable utilité ; ils agissent d'une façon salutaire sur l'organisme, qu'ils fortifient, sur les membres qu'ils assouplissent, et sur les forces qu'ils développent. Mais, en somme, ce n'est là qu'un profit qui se borne au seul avantage du corps, de la partie inférieure de l'être humain (2). »

Bien autrement considérable est le profit qui découle de la piété ; bien plus précieux sont les avantages qu'elle procure à l'âme. Son utilité n'est point limitée à tel ou tel besoin, à telle ou telle situation : elle est universelle. Elle ne s'étend pas seulement à la vie présente, elle a son prolongement jusqu'à la vie future (3). Car, dit l'Apôtre, « la piété a les promesses de la vie à venir », ce qui revient à dire que la béatitude éternelle est promise à la piété. A l'âme pieuse la claire vue de Dieu, la possession inamissible de Dieu ; à l'âme pieuse la satisfaction plénière de tous les désirs que l'on peut légitimement former ici-bas ; à l'âme pieuse le ciel avec sa paix inaltérable, sa joie

(1) Exerce autem teipsum ad pietatem. (*Ibid.*, IV, 7.)

(2) Nam corporalis exercitatio ad modicum utilis est. (*Ibid.*, 8.)

(3) Pietas autem ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ, quæ nunc est, et futuræ. (I Timoth., IV, 8.)

sans mélange, son repos absolu. Voilà ce que Dieu a promis à la piété, pour la vie future. Or Dieu est fidèle à ses promesses, et ceux qui auront été ses fils dans le temps, seront ses héritiers dans l'éternité (1).

Et en même temps qu'elle a les promesses de la vie future, la piété a celles de la vie présente (2). Entendez par là que la piété est une garantie de fidélité à Dieu, de docilité à sa grâce, de générosité dans l'accomplissement du devoir, de force dans la lutte, de résignation dans l'épreuve, de constance dans le sacrifice, de progrès dans la vertu, de persévérance dans le bien.

Étant une forme de l'amour de Dieu et portant à faire toutes choses en vue de plaire à Dieu, comment n'imprimerait-elle pas à la vie tout entière les caractères que je viens d'énumérer? Comment ne ferait-elle pas de la vie présente le digne apprentissage de la vie future?

Joignez-y que la piété, précisément parce qu'elle est l'amour de Dieu, attire sur ceux qui vivent d'elle les bénédictions temporelles de Dieu. Grâce à elle, le travail, l'ordre, l'économie, la tempérance, la concorde, l'union règnent dans les familles et deviennent des sources de prospérité et de bonheur domestiques. Grâce à elle, les sociétés et les nations grandissent, progressent et prennent rang parmi les sociétés floris-

(1) Si filii, et hæredes. (Rom., VIII, 17.)
(2) Promissionem habens vitæ quæ nunc est. (I Timoth., IV, 8.)

santes et les nations privilégiées. « Et c'est ainsi, comme l'a dit un écrivain déjà cité, que la piété, par ce qu'elle fait faire et par ce qu'elle empêche de faire, résout naturellement des problèmes devant lesquels la science est muette, la politique impuissante, la raison interdite, et devant lesquels les peuples sortis de leur voie sont épouvantés (1). »

Ce commentaire des paroles du grand Apôtre vous a suffisamment démontré, chers jeunes gens, la nécessité de donner à votre vie, pour la rendre véritablement et pleinement chrétienne, le caractère indispensable de la piété, et de réaliser à la lettre cette recommandation du même Apôtre : « Vivons en toute piété (2). »

III

Saint Paul termine ses recommandations à Timothée en l'exhortant à progresser dans les vertus de son état et à répandre autour de lui la bonne odeur d'une vie édifiante. « Mon fils, lui écrit-il, fortifie-toi dans la grâce qui est en Jésus-Christ (3); prends soin de te montrer à Dieu digne de son approbation, ouvrier sans reproche et n'ayant à rougir d'aucune infidélité (4). Travaille comme un bon soldat du Christ

(1) Mgr Gay, *Sermons*, t. II. *De la piété chrétienne*, p. 295.

(2) Vitam agamus in omni pietate. (I Timoth., II, 2.)

(3) Tu ergo fili mi, confortare in gratia quæ est in Christo Jesu. (II Timoth., II, 1.)

(4) Sollicite cura teipsum probabilem exhibere Deo operarium inconfusibilem. (*Ibid.*, 15.)

Jésus (1); combats sans te décourager; fuis les désirs désordonnés de la jeunesse (2); sois sobre (3); ne te refuse à aucun travail (4), à aucun effort; réalise enfin des progrès toujours plus grands dans le bien.

« Ces progrès, qu'ils soient manifestes (5), non pour ta gloire personnelle, mais pour la gloire de Dieu et l'édification des hommes. Tu es jeune, Timothée. Eh bien! fais en sorte que personne ne blâme ta jeunesse : sois à tous un exemple, dans ta parole et ta conduite, par ta charité, ta foi, ta chasteté (6). Enfin, et pour tout dire, sois un vase d'honneur, sanctifié par la grâce qu'il reçoit, et encore par le parfum des vertus qui s'en exhale; et tu seras utile au Seigneur et apte à toute bonne œuvre (7). »

C'est ainsi que l'Apôtre trace les grandes lois de la vie chrétienne à son disciple et à tous ceux qui, comme Timothée, entendent conformer leur conduite à la doctrine et aux exemples de Jésus-Christ.

Chers jeunes gens, que pourrait-on vous dire de plus utile et de plus adapté aux besoins de votre âge, à vos obligations de chrétiens?

(1) Labora sicut bonus miles Christi Jesu. (*Ibid.*, 3.)

(2) Juvenilia autem desideria fuge. (*Ibid.*, 22.)

(3) Sobrius esto. (*Ibid.*, IV, 5.)

(4) In omnibus labora. (*Ibid.*)

(5) Profectus tuus manifestus sit omnibus. (I Timoth., IV, 15.)

(6) Nemo adolescentiam tuam contemnat, sed exemplum esto fidelium in verbo, in conversatione, in charitate, in fide, in castitate. (*Ibid.*, 12.)

(7) Erit vas in honorem sanctificatum, et utile Domino, ad omne opus bonum paratum. (II Timoth., II, 21.)

A qui convient mieux la vaillance, qu'aux jeunes, aux débutants dans la milice qu'on nomme la vie (1)? Qui doit, plus qu'eux, avoir la noble ambition de la vertu, et déployer l'activité qui est le propre des natures ardentes, généreuses, chevaleresques? Et quel exemple est plus séduisant et entraînant que celui d'une Jeunesse croyante, pure, ennemie du libertinage, saintement appliquée à la pratique des vertus et à l'exercice d'un apostolat dont la génération actuelle, génération amollie et dépravée, n'offre plus guère le consolant spectacle?

Vous, du moins, chers jeunes gens, montrez à ceux qui ont les yeux sur vous, montrez à Dieu, aux anges, aux saints, à l'Église, à vos maîtres, à vos mères, à ce qui reste encore de la France chrétienne, montrez-leur que vous appartenez à la génération des vaillants et des forts, de ceux qui ont à cœur de mettre en pratique les exhortations du grand Apôtre, « gardant fidèlement ses conseils et ses préceptes, avec une conscience sans tache, irréprochable, jusqu'à l'avènement du Seigneur Jésus-Christ (2) ».

Oh! qu'une jeunesse, qu'une vie ainsi employée, est féconde! Avec quelle sérénité et quelle confiance on voit venir l'heure qui doit réunir pour toujours l'homme à Dieu! Avec quelle joyeuse assurance on peut dire alors avec l'Apôtre : « J'ai combattu le bon

(1) Militia est vita hominis super terram. (Job, VII, 1.)

(2) Præcipio tibi... ut serves mandatum sine macula, irreprehensibile, usque in adventum Domini nostri Jesu Christi. (I Timoth., IV, 14.)

combat; j'ai achevé ma course; j'ai gardé la foi. Reste la couronne de justice qui m'est réservée, et que le Seigneur, juste juge, me rendra en ce jour, pour jamais (1)! »

Puisse ce témoignage être le vôtre, à l'heure suprême. Et dussiez-vous mourir avant d'avoir fourni une longue carrière, que l'activité féconde de votre jeunesse, l'ardeur de votre zèle, la rapidité de vos progrès dans le bien et l'abondance de vos mérites suppléent à la longueur de vos jours et au nombre années. De vous alors on pourra dire — et quel plus bel éloge pourrait-on faire de vous, jeunes chrétiens? — « Bien que ravi par une mort prématurée, il a réalisé les œuvres et les mérites d'une longue existence (2). »

(1) Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. In reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus, in illa die justus judex. (II Timoth., IV, 7-8.)

(2) Consummatus in brevi, explevit tempora multa. (Sap., IV, 13.)

L'APOTRE SAINT JEAN

Les trois amours du jeune homme chrétien.

Parmi les personnages de l'Évangile qui se recommandent à l'attention de la Jeunesse, l'apôtre saint Jean tient, sans contredit, sinon le premier rang, du moins un rang principal. Sa virginale et radieuse figure, pleine de grâce juvénile et d'attractive bonté, comme son nom, du reste, l'indique (1), se détache avec un relief plus marqué du groupe si intéressant des douze apôtres choisis par Jésus pour être les compagnons et les témoins de sa vie, en même temps que les continuateurs de sa mission rédemptrice.

Aussi bien, parmi les apôtres, occupe-t-il une place à part et, plus qu'eux, a-t-il joui des prérogatives les plus glorieuses et les plus douces dont une créature puisse être ici-bas l'objet : je veux dire la confiance et l'amitié du Fils de Dieu, au point d'être désigné dans

(1) Ce nom, dans sa forme primitive, se traduit, en effet, par « Jéhova a fait grâce ».

l'Évangile sous une dénomination spéciale : « le disciple que Jésus aimait (1). »

C'est cette noble et belle figure de Jean l'Évangéliste, modèle et patron de la Jeunesse, que je veux, en terminant ces entretiens, vous faire admirer, chers jeunes gens, comme, en les commençant, je vous ai fait admirer l'austère et mâle figure de Jean-Baptiste.

Ce serait assez dire et faire de lui un suffisant éloge que de vous commenter la parole citée tout à l'heure : « Le disciple que Jésus aimait » ; car il est clair que si Jésus l'aima plus tendrement et plus intimement que les autres apôtres, c'est qu'il avait trouvé en lui plus de motifs capables de le lui rendre plus aimable, des qualités plus attachantes ou, pour mieux dire, des vertus plus délicates, plus nobles, plus exquises. La recherche de ces vertus nous fournirait un sujet d'étude des plus instructifs et des plus intéressants. Je m'attacherai de préférence à développer une autre pensée non moins salutaire à vos âmes. Jean n'a pas seulement été aimé. Il a aussi aimé. Tous les amours dignes d'un grand cœur, d'un cœur créé pour l'infini, ont trouvé dans le sien la place qu'ils méritent, une place d'honneur. Pour résumer ces amours, je les réduirai à trois principaux qui doivent faire battre le cœur du jeune homme chrétien, et y régner sans jamais ni s'altérer ni s'affaiblir : *l'amour de Dieu*, *de Jésus-Christ; l'amour de la très sainte Vierge* et *l'amour du prochain*.

(1) Unus ex discipulis... quem diligebat Jesus. (Joan., XIII, 23.)

I

L'amour envers Dieu ne consiste point seulement dans certaines aspirations du cœur vers Dieu, dans certaine affection sentimentale qui nous fait concevoir pour Dieu une tendresse passagère. Il consiste dans la fidélité et l'empressement à servir Dieu, dans une disposition vraie, constante et habituelle à faire sa volonté, à se dévouer à ses intérêts, à se sacrifier, au besoin, pour sa gloire.

Tel a été, dans toute sa réalité, l'amour de Jean pour Jésus.

Originaire de la Galilée, fils de Zébédée et frère aîné de Jacques le Majeur, il était par Salomé, sa mère (1), allié à la famille de Jésus.

De condition modeste, dépourvu de toute culture littéraire (2), il n'avait d'autre science que celle du métier de pêcheur, comme son père, et d'autre moyen d'existence que le produit de son obscur labeur. Mais, à défaut de richesses et de science, il avait une âme droite et pure, un cœur délicat et généreux, une nature

(1) Salomé était la nièce de sainte Anne et, par suite, sa sœur selon l'usage et le langage hébraïques.

(2) Nous lisons dans les *Actes des Apôtres* que les pharisiens de Jérusalem, entendant la prédication de Pierre et de Jean, étaient dans l'admiration, sachant qu'ils étaient, d'ailleurs, des « hommes sans lettres, des ignorants », *comperto quod homines essent sine litteris et idiotæ*. (Act., IV, 13.) Mais, en dehors de l'inspiration divine, il est aisé de voir la vive intelligence de saint Jean percer à travers tous ses écrits.

élevée, riche en ressources morales, ornée de toutes les qualités qui font les hommes de valeur.

Voilà l'homme ou plutôt le jeune homme que Jésus aima et dont il voulut faire son disciple. Jean venait d'entrer dans sa vingt-quatrième année (1). En compagnie de son père et de Jacques, son frère, il était occupé à raccommoder les filets dans une barque sur le bord du lac de Génésareth. Jésus vint à passer près d'eux. Il appela les deux fils de Zébédée et les invita à le suivre, comme il l'avait fait précédemment pour Pierre et André. Et voilà que, sur la simple parole de celui qui les appelait, sans hésiter un seul instant, mus par la grâce qui les sollicitait intérieurement, Jean et son frère se levèrent, abandonnèrent barque et filets et, prenant congé de leur père, se mirent à la suite de Jésus (2).

Quelques jours auparavant, à la voix de Jean-Baptiste qui montrait du doigt Jésus, en disant aux foules : « Voici l'Agneau de Dieu », Jean était allé vers lui, attiré par un charme secret, irrésistible, déjà conquis par celui qui, en retour, allait tant l'aimer (3).

A partir de ce moment, toute la vie de Jean, tous ses rappports avec le Sauveur sont marqués au coin d'un amour qui semble être et qui est l'âme même et la passion de sa vie. Amour chaste et virginal comme

(1) C'est, du moins, l'opinition d'un grand nombre de commentateurs. Il est, du reste, généralement admis que Jean était le plus jeune des apôtres et que Jésus avait quelques années de plus que lui.

(2) Marc., I, 19-20.

(3) Joan. 35.

celui qui en est l'objet; amour tout fait de religieuse vénération, d'estime souveraine, d'adoration véritable, de dévouement sans bornes; amour ardent, généreux, intrépide, ne reculant ni devant la persécution, ni devant les supplices, ni devant la mort elle-même; amour constant et indéfectible; amour tenace et victorieux de tout ce qui altère, épuise, paralyse la puissance affective du cœur.

Lisez, ou plutôt étudiez attentivement les détails évangéliques concernant « le disciple que Jésus aimait »; et vous découvrirez dans l'amour par lequel il répondit à l'amitié de Jésus les divers caractères qui viennent d'être énumérés.

Vous le verrez constamment auprès du Sauveur, inséparablement associé à sa vie, le suivant partout, uniquement préoccupé de ses intérêts, saintement jaloux de sa gloire. A la vue des Samaritains inhospitaliers qui refusent de recevoir Jésus dans leur cité, il s'indigne et, dans l'impétuosité de son zèle et de son affection : « Maître, s'écrie ce « Fils du tonnerre » (1), faites tomber sur eux le feu du ciel (2)! »

Un étranger qui se dit partisan, disciple de Jésus, chasse au nom de Jésus les démons. Jean ne peut souffrir qu'on exerce une mission sans l'avoir reçue. Il veut empêcher cet homme de tromper les foules

(1) C'est le surnom que le Sauveur lui donna, ainsi qu'à Jacques, son frère. « Et Jacobum Zebedæi et Joannem fratrem Jacobi, et imposuit eis nomina Boanerges, quod est : Filii tonitrui. (Marc., III, 17.)

(2) Domine, vis dicimus ut ignis descendat de cœlo et consumat illos? (Luc., IX, 54.)

crédules. Il ne faut rien moins que la défense expresse du Maître pour l'en détourner (1).

Lorsque, dans son affection aussi ambitieuse qu'ardente, sa mère Salomé vient solliciter du Sauveur les premières places pour ses fils dans son royaume, Jean, répondant à la question posée par Jésus, déclare être résolu à boire au calice du sacrifice et de la souffrance (2). Et lorsque l'heure d'y boire a sonné, il sait prouver que son amour pour le Sauveur n'est pas seulement « en langue et en parole », selon qu'il le dira dans la suite, mais « en œuvre et en vérité » (3). Les apôtres, cédant à la peur, ont abandonnné leur cher Maître au Jardin des Olives, et se sont enfuis, le laissant au pouvoir de ses ennemis. Jean, lui, ne le quitte point (4). Seul, il lui reste fidèle. Son tendre amour pour Jésus, lui faisant surmonter toute crainte et mépriser tout danger, le conduit, la nuit de la Passion, au milieu du peuple déicide pour être le témoin, affligé et impuissant, des huées, des accusations, des traitements infâmes dont son bon Maître est l'objet. Il le suit à travers les rues de Jérusalem, dans les tribunaux, sur le Calvaire. Il se tient debout, avec Marie, la mère désolée, au pied de la croix sur laquelle agonise et meurt la douce victime expiatrice des péchés du monde. Jean subit là un martyre ineffable et prouve

(1) Marc., 37-38.

(2) Matth., xx, 20.

(3) Filioli mei, non diligamus verbo neque lingua, sed opere et veritate. (I Joan., III, 18.)

(4) Du moins, s'il prit la fuite, comme les autres apôtres, au moment de l'arrestation du Sauveur au Jardin des Olives, ce ne fut que pour quelques instants.

à Jésus par sa présence et les tortures de son âme la fidélité et la constance de son affection.

Puis, lorsque la nouvelle de la résurrection de Jésus s'est répandue dans Jérusalem, dès qu'elle est parvenue à la connaissance des apôtres, c'est Jean qui, dans l'ardeur de sa joie et de son désir de revoir Jésus, arrive le premier au sépulcre (1). C'est lui encore qui, quelques jours plus tard, avec cette clairvoyance, cette promptitude de perception que donne l'amour dont brûle un cœur pur, reconnaît le Sauveur ressuscité apparaissant à ses apôtres sur le bord du lac de Tibériade (2).

L'amour, c'est la vertu royale, souveraine, la vertu-mère, génératrice de toutes les autres vertus. En elle, comme à leur source, s'alimentent ces dernières. Par elle, comme par leur principal moteur, ces vertus s'exercent et produisent leurs actes connaturels.

C'est surtout en l'apôtre saint Jean qu'il est donné de constater la vérité de ce fait d'une manière on ne peut plus sensible et palpable. La pureté du cœur et l'innocence de la vie (3), la simplicité, la candeur, la modestie, l'oubli de soi, le dévouement poussé jusqu'au sacrifice et au martyre; le zèle actif, empressé, généreux, ardent et débordant, soucieux du salut des âmes; la haine absolue du mal, l'horreur pour toute duplicité, toute injustice, toute souillure : telle est,

(1) Joan., xx, 2.

(2) Joan., xxi, 1.

(3) Joannes quem fides Christi virginem repererat, virgo permansit, et ideo plus amatur a Domino et recumbit super pectus Jesu. (S. Hieron., *Contra Jovin.*, i, 26.)

dans sa splendide variété, l'opulente efflorescence de vertus sorties, comme d'une semence féconde, de la charité qui remplissait le cœur du disciple vierge.

L'Esprit-Saint a dit que « la bouche parle de l'abondance du cœur (1) ». Si des actes nous passons aux paroles et aux écrits de l'Apôtre privilégié, de l'Évangéliste du Verbe, nous y verrons le même amour de Dieu briller d'un éclat sans pareil.

Comment, en lisant l'Évangile sorti de sa main, n'y point sentir palpiter, en quelque sorte, le cœur saintement passionné du bien-aimé disciple? Comment surtout ne point découvrir en chacune des pages ou, pour mieux dire, en chacune des lignes de ses Épîtres l'amour dont ce cœur déborde envers le Dieu d'infinie charité, envers ce « Verbe de vie » dont il a pu dire, en toute exactitude de langage : « Je l'ai vu et contemplé de mes yeux; je l'ai touché de mes mains; je l'ai entendu de mes oreilles (2) », moins encore des oreilles du corps, que de celles de l'âme divinement instruite par l'éternelle Sagesse? Et que dire de son Apocalypse, ce recueil des visions de l'amour virginal, extraterrestre, aux accents vibrants comme un écho des harmonies célestes, des transports béatifiques, qui s'achève par ce cri d'un amour impatient, assoiffé de s'unir définitivement et indissolublement à son objet : « Venez, Seigneur Jésus, venez (3)! »

(1) Ex abundantia enim cordis os loquitur. (Matth., XII, 34.)

(2) Quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, et manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ. (I Joan., I, 1.)

(3) Veni, Domine Jesu. (Apoc., XXII, 20.)

Et maintenant, mes amis, voyez et admirez les faveurs inestimables, les prérogatives incomparables dont cet amour a été, dès ici-bas, récompensé; et comprenez par là quels grands biens sont réservés à ceux qui, comme Jean, s'attachent à Jésus et l'aiment plus que tout au monde.

Tandis que le Sauveur répartit ses faveurs sur les autres apôtres, il les réunit toutes et les condense, en quelque sorte, sur l'Apôtre bien-aimé et tout aimant. Car il fait tout à la fois de lui un apôtre, un évangéliste, un docteur, un évêque, un confesseur, un martyr, un fondateur de chrétientés, le père d'un grand nombre d'âmes. Et, en même temps, il fait de lui l'un de ses plus intimes confidents; il va même jusqu'à l'honorer de marques d'amitié exceptionnelles, uniques.

A la Cène, il lui permet de se reposer la tête sur sa poitrine adorable et de puiser, à cet ineffable contact, des flots divins de lumière et de charité. A lui seul Jésus révèle le dernier mot de la trahison qui déchire son cœur, à l'heure où ce cœur épuise les manifestations de sa tendresse envers les hommes. Déjà, précédemment, le Sauveur l'avait rendu témoin de sa transfiguration sur le Thabor, comme il le devait rendre témoin de son agonie au Jardin des Olives, l'associant ainsi plus intimement aux circonstances les plus notables de sa vie mortelle.

Est-il faveur plus signalée, marque plus éclatante de l'amour de prédilection de Jésus à l'égard de son disciple, que la donation qu'il lui fit, au Golgotha, de

sa mère, trésor sans prix, créature incomparable, objet le plus digne, après Dieu, de l'amour des hommes?

Joignez à ces gages plus sensibles d'affection tous ceux par lesquels le Sauveur a voulu récompenser la foi, la pureté, la fidélité, le dévouement de son bien-aimé disciple; entre autres, cette puissance étonnante de pénétration qu'il a donnée à son regard et qui l'a rendu capable de contempler dans le sein du Père la génération éternelle et l'Incarnation du Verbe, et d'y lire les destinées du monde régénéré par ce Verbe fait chair.

II

Je vous parlais, tout à l'heure, de la donation que Jésus mourant avait faite à Jean de sa divine mère. Ce don suprême, fait à un tel moment, disait assez au donataire quel prix le donateur y attachait. Ne soyez donc point surpris, mes amis, qu'après Dieu, qu'après Jésus, ce que Jean a le plus aimé ici-bas soit Marie.

Il l'a aimée comme mère de Jésus, ce qui revient à dire comme mère du Sauveur des hommes, de celui « qui, ayant aimé les siens qui étaient en ce monde, les « aima jusqu'à la fin (1) », jusqu'à l'excès, jusqu'à la dernière limite possible à l'amour. Ah! comment n'eût-il pas aimé celle par qui la lumière a lui dans les ténèbres, la vie a été rendue à ce qui était mort? Celle

(1) Cum dilexisset suos, qui erant in mundo, in finem dilexit eos. (Joan., XIII, I.)

qui reproduisait si fidèlement dans sa personne, dans ses paroles et dans ses actes la bonté, la douceur, la tendresse compatissante, le dévouement sans bornes du Dieu fait homme devenu son propre fils? Comment, ayant tant aimé ce fils, n'aurait-il pas aimé sa mère? L'un et l'autre n'étaient-ils pas indissolublement unis dans les desseins de Dieu, et ne méritaient-ils pas de l'être dans l'amour que les hommes devaient leur rendre? Retrouvant Dieu en elle, il l'aimait d'un amour qui tenait de la vénération, du culte, et il ne faisait en cela que traiter selon sa valeur cette créature dont on a pu dire qu'elle a confiné à la divinité.

Mais Jean a aussi aimé Marie comme sa mère, sa propre mère. N'est-ce pas à lui, tout d'abord, que Jésus mourant l'avait, en quelque sorte, léguée? « Mon Fils, voici votre mère (1) », lui avait-il dit du haut de la croix où il agonisait. « Et à partir de ce moment, nous dit l'Évangile, ou plutôt nous dit saint Jean lui-même, le disciple la reçut dans sa maison et la considéra véritablement comme sa mère (2). »

Du reste, en léguant ainsi à Jean sa mère, Jésus avait eu soin d'épancher dans le cœur de l'apôtre qu'il se substituait tout l'amour dont le sien était rempli et débordait pour Marie. Et en même temps qu'il avait conféré à Jean le titre et les fonctions de fils adoptif de cette incomparable mère, Jésus lui avait conféré

(1) Cum vidisset ergo Jesus matrem et discipulum stantem, quem diligebat, dicit matri suæ : Mulier, ecce filius tuus. (Joan., XIX, 26.)
(2) Et ex illa hora accepit eam discipulus in sua. (*Ibid.*, 27.)

l'esprit, les aptitudes, les sentiments réclamés par ce titre et ces fonctions. Aussi bien, tout ce que l'affection naturelle peut mettre de tendresse, de délicatesse, de dévouement empressé dans un cœur de fils; tout ce que la grâce peut ajouter à la nature en un cœur d'homme, Jean le ressentit, dès lors, dans son cœur à l'égard de sa mère d'adoption. Après la mort et la sépulture du Sauveur, il la prit auprès de lui et ne la quitta plus, lui prodiguant ses soins et ses services, pourvoyant à tous ses besoins, lui servant tour à tour de compagnon et d'ange tutélaire, de consolateur et d'appui, remplaçant de son mieux auprès d'elle le fils qu'elle avait perdu, qui était l'âme de son âme et auquel il lui tardait tant d'être à jamais réunie!

Et cet amour filial de Jean pour Marie ne fit que grandir et s'accroître de jour en jour, durant les dix-huit ou vingt-quatre années qu'ils vécurent ensemble, soit à Jérusalem, soit à Éphèse (1).

Les saints exemples de l'auguste mère, son humilité, sa douceur, sa modestie, son immense charité, son ardeur dans la prière; puis ses entretiens tout célestes, les confidences toutes surnaturelles dans lesquelles son âme virginale s'épanchait dans celle du disciple vierge : tout cela ne faisait que rendre plus intime et plus intense leur affection réciproque, que

(1) Saint Épiphane, Cédrène, Baronius, Cornel. a Lapide. « Le sentiment qui me paraît le plus probable, et le plus vrai, dit Suarez, est que Marie vécut soixante-douze ans en tout, ainsi partagés; quinze ans avant Jésus-Christ, trente-trois ans avec lui, et vingt-quatre après son Ascension. » (Suarez, Quæst. XXXVIII, art. IV, Disp. XXI, sect. 2.)

resserrer davantage les liens qu'il avait plu à Dieu de former entre ces deux âmes si bien faites pour s'aimer.

III

Un troisième amour a rempli le cœur de saint Jean. Il l'a rempli jusqu'à en déborder. C'est l'amour du prochain, l'amour des âmes, le zèle de leur salut.

Cet amour se rattache logiquement et nécessairement aux deux autres. Il en découle comme une conséquence toute naturelle. « Le premier commandement, disait Jésus, est celui-ci : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. » Et il ajoutait : « Le second commandement est en tout semblable au premier : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. » — « Toute la loi, concluait le Sauveur, est contenue et résumée dans ce double précepte (1). »

Nul n'a mieux que saint Jean compris théoriquement et pratiquement cette admirable connexion entre l'amour de Dieu et l'amour du prochain, l'amour des âmes créées par Dieu et pour Dieu. Nul, par suite, n'en a mieux parlé. Tandis que les autres évangélistes

(1) Ait illi Jesus : Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et in tota anima tua, et in tota mente tua. Hoc est maximum et primum mandatum. Secundum autem simile est : Diliges proximum tuum sicut teipsum. In his duobus mandatis universa Lex pendet et Prophetæ. (Matth., XXII, 37-40.)

se bornent à mentionner le précepte de la charité, il le commente, lui, avec un art merveilleux et en expose les diverses obligations avec une plénitude qui procède de l'abondance d'un cœur qui déborde.

« C'est là, dit-il après le Sauveur, c'est là le commandement nouveau (1), substitué sans retour à l'usage de rendre « dent pour dent et œil pour œil (2) ». La fidélité à ce commandement, la pratique de l'amour mutuel, voilà le signe distinctif auquel on reconnaîtra les disciples du Dieu d'amour (3). Comme ce dernier a aimé les hommes, ainsi les hommes devront-ils s'entr'aimer (4). Il a aimé, lui, jusqu'à livrer sa vie pour ceux qui étaient ses ennemis (5), jusqu'à leur pardonner sans réserve. Ainsi devra-t-on s'aimer et se pardonner réciproquement (6). Mieux encore : il faudra que cet amour des disciples du Christ les uns envers les autres aille jusqu'à les fondre en une admirable unité (7) et que, comme les trois Personnes divines ne font qu'un entre elles, ainsi ils ne fassent qu'un eux-mêmes (8), sachant bien que ne pas aimer, ne pas

(1) Mandatum novum scribo vobis, quod verum est. (I Joan., II, 8.)

(2) Audistis quia dictum est : Oculum pro oculo, dentem pro dente. (Matth., V, 38. — Exod., XXI, 24.)

(3) In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem. (Joan., XIII, 35.)

(4) Charissimi, si sic Deus dilexit nos, et nos debemus alterutrum diligere. (I Joan., III, 11.)

(5) In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam ille animam suam pro nobis posuit. (*Ibid.*, 16.)

(6) Et nos debemus pro fratribus animas ponere. (*Ibid.*)

(7) Ut sint consummati in unum. (Joan., XVII, 23.)

(8) Ut omnes unum sint, sicut Pater in me, et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint. (*Ibid.*, 21.)

s'aimer les uns les autres, c'est se vouer à la mort (1), tandis qu'être fidèle au précepte sacré de la charité, c'est demeurer dans le Seigneur qui est la vie véritable (2). »

Rempli de cette sublime doctrine du Maître, tout pénétré, tout débordant de sa charité, l'Apôtre se dévouera et se dépensera au service des âmes. Comment dire son zèle à annoncer l'Évangile après la descente du Saint-Esprit; son intrépidité, la fermeté, la hardiesse de ses réponses en présence de ses ennemis et de ses contradicteurs; les conversions innombrables opérées par sa parole entraînante; sa sollicitude dans le gouvernement des églises fondées par lui? Rien ne peut mettre des bornes à cette ardeur conquérante, qui n'aspire qu'après la diffusion du règne de Dieu dans les âmes. Il parcourt la Judée et la Samarie; il convertit à la foi l'Asie presque tout entière; il porte les lumières de l'Évangile jusqu'aux extrémités de l'Orient (3).

Mais la persécution, en se déchaînant contre les chrétiens dont il est à la fois le père, le guide et le modèle, l'atteint tout le premier. Arrêté et conduit à Rome, il est plongé dans une chaudière d'huile bouillante. Miraculeusement préservé, il en sort sain et

(1) Qui non diligit, manet in morte. (I Joan., III, 14.)

(2) Si diligamus invicem, Deus in nobis manet, et charitas ejus in nobis perfecta est. (*Ibid.*, IV, 12.)

(3) V. Fillion, *Év. selon saint Jean*, Préface : S. Jean après l'Ascension.

sauf (1). Un supplice en remplace un autre. L'empereur Domitien le relègue dans l'île de Pathmos (2). Il y est condamné aux mines. Malgré le poids de ses quatre-vingt-dix années, il supporte vaillamment ce douloureux exil qui se prolonge dix-huit mois. L'épreuve achevée, il revient reprendre la direction spirituelle des chrétiens d'Éphèse et couronner une existence centenaire par l'exercice d'un apostolat aussi actif et fécond à son terme qu'à son début.

Tel est le disciple formé à l'école de la charité, sur le modèle du divin Sauveur des âmes. Tel est l'apôtre de la « sacrée dilection », dont la passion souveraine, le but sans cesse poursuivi a été d'unifier les cœurs en l'amour de Jésus-Christ (3).

Qui de vous ne connaît cette histoire si touchante successivement racontée par Eusèbe et par Clément d'Alexandrie (4), dans laquelle est peinte en des couleurs si vives la tendre sollicitude de Jean et sa charité débordante? Un jeune homme d'Éphèse, qui avait été l'un de ses plus fervents disciples, s'était, dans la suite, livré à la débauche. Puis, entraîné par ses passions, il était devenu le chef d'une bande de brigands. Saint Jean étant revenu à Éphèse, après son exil à Pathmos, et apprenant la conduite criminelle de celui qu'il avait aimé comme un fils, se mit à sa recherche

(1) ... Romæ missus in ferventis olei dolium, purior et vegetior exierit quam intraverit. (Tertull., *Contra Jovinian.*, I, 26.)

(2) Apoc., I, 9. — V. Fillion (*loc. cit.*).

(3) Et nunc, filioli, manete in eo. (Joan., II, 28.)

(4) Euseb., *Hist. eccles.*, III, 23; Clem. Alex., *Quis dives salvetur*, § 41.

et ne se donna de repos qu'il ne l'eût retrouvé. En vain le brigand essaya-t-il de se soustraire à ses exhortations pressantes. Les instances, les supplications, les larmes du saint vieillard finirent par amollir ce cœur endurci, et le chef de bandits, ramené par lui à sa première ferveur, devint l'un des chrétiens les plus édifiants de l'Église d'Éphèse.

On a dit avec raison que l'amour empêche le cœur de vieillir. C'est littéralement vrai de l'apôtre saint Jean. Si les années et, plus encore, les fatigues de l'apostolat et l'épreuve d'un martyre prolongé et varié (1) affaiblirent, épuisèrent presque son corps, elles ne parvinrent pas à atteindre son cœur. Ce cœur resta toujours jeune. Il conserva jusqu'à la fin toute l'activité de sa flamme, et jamais ne se lassa de dicter aux lèvres de l'apôtre les divines recommandations de la charité.

On rapporte (2) que, ne pouvant plus marcher, il se faisait transporter à l'église et là, comme un père au milieu de ses enfants, il exhortait les chrétiens à s'entr'aimer comme des frères : « Mes petits enfants, leur disait-il, aimez-vous les uns les autres. » Et à ceux qui respectueusement lui reprochaient de leur répéter sans cesse la même chose, il répondait doucement : « Tel est le précepte du Seigneur; et si on l'observe, cela suffit (3). »

(1) Saint Jean Chrysostome a dit de lui : « *Multoties martyr est Joannes.* »

(2) S. Hieron. *in Gal.*, VI, 10.

(3) Quia præceptum Domini est, et si solum fiat, sufficit. (S. Hieron. *in Epist. ad Galat.*)

Réponse vraiment digne de celui qui, plus aimé que les autres, avait compris que sa vie, pour être elle-même une digne réponse à une telle prérogative, ne devait être qu'un exercice continuel d'amour.

IV

Chers jeunes gens, vous dont le cœur est naturellement aimant; vous que presse un si impérieux besoin d'aimer; voulez-vous, en donnant à vos cœurs des objets vraiment dignes d'amour, les garantir des indiscrétions et des excès d'une affection trop humaine? Attachez-vous de préférence, attachez-vous avant tout au triple objet dont il vient de vous être parlé : Jésus-Christ, la Vierge Marie et les âmes.

En vérité, vous ne sauriez rien trouver qui soit plus aimable. En dehors de ce triple objet, que pourriez-vous, d'ailleurs, aimer? Le monde, ses honneurs, ses richesses? Les plaisirs et les jouissances qu'il offre? Mais qui peut impunément y attacher son cœur? Et quand le cœur, surtout le cœur d'un jeune homme, est épris de ces choses-là, ce qui revient à dire est pris par elles, peut-il encore s'affectionner à ce qui est pur, noble et saint? peut-il se passionner pour tout ce qui demande l'oubli de soi, le désintéressement, le dévouement, le sacrifice?

Ne craignez point, jeunes chrétiens, que ce triple amour dont l'apôtre saint Jean vous donne l'exemple, étouffe, en la réduisant et en la comprimant, la noble

puissance d'affection que Dieu lui-même a mise en vos cœurs. Bien au contraire, il ne fera que lui communiquer une expansion plus grande, en même temps qu'il lá rendra plus dégagée de tout ce qui pourrait altérer sa pureté et amoindrir sa valeur.

Sachez-le bien : les grands cœurs, les cœurs vaillants, intrépides, héroïques, sont ceux qu'emplit l'amour de Dieu, de Jésus-Christ, l'amour de la Vierge Marie, et l'amour surnaturel du prochain : trois amours inséparables, qu'on doit trouver en tout cœur chrétien.

Ama et fac quod vis, vous dirai-je avec saint Augustin. Aimez, aimez Dieu, aimez Jésus, aimez Marie, aimez les âmes; et faites ensuite ce que vous voulez. Ces trois amours seront la garantie de tous les autres. Ils ne vous feront vouloir et accomplir que des œuvres de tous points irréprochables. Ils sauront contrebalancer l'action si souvent néfaste du monde, vous soustraire au danger qu'il offre au cœur du jeune homme. Ils entretiendront en vous l'amour de la famille, et celui de la patrie. Ils vous guideront dans la recherche des plaisirs légitimes et des relations honorables; dans le choix de vos amis et dans les affections permises. Ils vous inspireront le goût, l'attrait, l'amour de tout ce qui est sérieux et élevé. Ils allumeront dans vos cœurs la sainte passion du bien, de la vertu, de la sainteté.

FIN.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CINQUIÈME ENTRETIEN. — *Le jeune ressuscité de Naïm. — La conversion.*

La Jeunesse, objet spécial de la sollicitude et du zèle de Jésus. — Récit évangélique. — La résurrection de ce jeune homme, figure de celles que Jésus-Christ opère chaque jour en faveur des âmes que le péché a mortellement atteintes. — La statistique des morts spirituelles. — Merveilleuse efficacité de la grâce pour rendre la vie perdue par le péché. — I. Trois circonstances nous font connaître celui à qui Jésus rendit miraculeusement la vie à Naïm : c'est un jeune homme; il est riche; il est fils unique : ni sa jeunesse, ni ses richesses, ni l'amour de sa mère ne le préservent de la mort. — Application de ces trois pensées au jeune chrétien riche des dons célestes, tendrement aimé de Dieu, de Marie, de l'Église, et mortellement atteint par le péché. — La sépulture après la mort; le mystère d'horrible décomposition de la tombe. Le mystère non moins horrible de la dégradation infligée par le péché. — II. Jésus, sauveur des hommes. Sa conduite dans la résurrection du mort de Naïm et dans celle des âmes atteintes par le péché. — *Misericordia motus.* — *Noli flere!* Jésus et les mères chrétiennes. Jésus et l'Église désolée de la perte spirituelle de ses enfants. — *Et accessit... et tetigit loculum.* Les avances de la divine miséricorde. Les touches de la grâce. — *Hi qui portabant steterunt.* Les passions maîtrisées. — *Adolescens, tibi dico, surge!* L'action de Jésus appelle la nôtre; sa grâce réclame nos personnels efforts. — III. La résurrection. — 1° *Et resedit qui erat mortuus.* Surprise et joie du jeune ressuscité arraché par Jésus aux étreintes de la mort. — Changement radical produit dans ses pensées et ses affections. — 2° *Et cœpit loqui :* il parle à sa mère, à Jésus, à l'assistance, à ses amis surtout. — La joie spirituelle, la paix de l'âme, l'appréciation des biens éternels : première récompense de la vraie conversion. — Parler : à Dieu, dans la prière; au prêtre, en confession; au prochain par l'édification et les bons exemples. — 3° *Et dedit illum*

SIXIÈME ENTRETIEN. — *Les trois jeunes Galiléens. — Ce qu'il faut pour suivre Jésus.*

tière de mœurs, grandement à craindre chez les écoliers. Triple degré de culpabilité. — I. Premier degré : Écouter d'une oreille complaisante des discours libres ou pervers ; demeurer spectateur volontaire, attentif, d'actes condamnables. — Saul assistant au martyre d'Étienne : première participation au crime de sa mort, encouragement réel donné aux meurtriers. — Influence morale d'une approbation en bien ou en mal. Conduite et discipline de l'Église à l'endroit des duels. — Dans la question des mœurs la complicité devient plus grave si l'approbation est donnée par des regards, sourires,' paroles. — Double danger : pour celui qui reçoit l'approbation, et pour celui qui la donne. — Danger spécial provenant de la vue du mal. « La mort entre par les fenêtres. » — Le mal aimé et accompli par imitation. Saul après le martyre d'Étienne devient persécuteur des chrétiens. — Le démon instigateur du mauvais exemple, afin qu'il excite et entraîne au mal. — Nécessité pour la Jeunesse de la réserve et modestie des sens, de la vigilance sur les mouvements du cœur. — II. Deuxième degré de culpabilité : Prendre une part effective au mal accompli par d'autres. Ce fut le péché de Saul, participant au meurtre d'Étienne, en votant sa mort, avec les autres membres du Sanhédrin. — Gravité particulière de ces péchés de complicité. Ils dénotent une corruption plus profonde ; — impliquent le scandale ; — exigent une réparation de rigueur. — Les recommandations de l'Esprit-Saint au sujet des scandaleux. Fuir leur société, leur résister énergiquement et s'abstenir de toute participation au mal qu'ils font. — III. Troisième degré de complicité de Saul : il préside au supplice de saint Étienne. C'est le comble de la perversité d'exciter les autres au mal. — On leur enlève Dieu ; on ravit à Dieu des âmes qu'il aime. — Nécessité et difficulté de la réparation de ce larcin. — Meurtre moral ; crime renouvelé de Caïn. — Sacrilège : l'âme du chrétien, tabernacle et temple de Dieu. — Dieu lui-même atteint dans cette âme par le scandaleux. — IV. Saul converti répare le péché de son adolescence, par l'apostolat et le martyre. — Mettre au service de Dieu et au bien des âmes le zèle déployé à détourner ces âmes de Dieu, ou à suivre dans les voies du mal celles qui nous ont détournés de Dieu. — Prudence, circonspection dans le

TABLE LOGIQUE DES MATIÈRES